N° 755 40e Année Tome CCXVI 1er Décembre 1929

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, *5 fr. 75 ;* plein tarif, *6 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

LE CRAP

publie son SPLENDID

LE JA

D

BIBLIO

Un panorama de l'édi

SOMM

TECHNIQUE : Avenir du livre par MAXIMILIEN VOX. — Histoire de
MICHEL VAUCAIRE. — Les procédés de reproduction, par H. JONQUIÈRES. —
par FARNOUX-REYNAUD. — La poésie, par PHILIPPE CHABANEIX. — Livres
J. LUCAS-DUBRETON. — Livre à lire, par GUS BOFA. — **ART** : Daumier
— **BIBLIOPHILIE** : Qu'est-ce qu'un livre rare ? par MARCEL LEBAR
d'enfant, par JEAN OBERLÉ. — Livres de cuisine, par PAUL REBOUX, etc.,

Avec un chapitre illustré du nouv

LA VIE DI

80 pages de texte sur papier couché, ti
La livraison : **12** franc

ABONNEZ-VOUS AU

NUMÉROS SPÉCIAUX DU « CRAPOUILLOT »

(*Vendus séparément*)

LE JARDIN DU BIBLIOPHILE 1929 : 12 fr. 1928 : 12 fr. 1927 : 12 fr.
PARIS (avec les admirables photographies d'ATGET)...... **12** fr.
LA GUERRE (numéro commémoratif : DORGELÈS, DUHAMEL, GALTIER-BOISSIÈRE, GUS BOFA, GEORGES GIRARD, ALEX. ARNOUX. Dessins de SEGONZAC)........................ **7** fr.
VOYAGES A TRAVERS LE MONDE (MORAND, RAUCAT, etc.) **12** fr.
HOMMAGE A EUGÈNE LABICHE........................ **7** fr.
LE SALON D'AUTOMNE............... 1928 : **7** fr. 1929 : **7** fr.

Port des numéros : France et Colonies : **Gratuit**
Étranger : Les numéros à **7** *fr. sont facturés* **10** *fr., les numéros à* **12** *fr. :* **16** *fr.*

LE CRAPOUILLOT & SON OFFICE DE LIVRES

TARIF D'ABONNEMENT 1930

Pour un an (12 numéros à 5, 7 et 12 fr.)

France et Colonies	75 fr.
Etranger (tarif plein)	100 fr.
Etranger (demi-tarif postal)	85 fr.

COLLECTIONS (en livraisons)

	PARIS	PROVINCE	ÉTRANGER
Année 1929	75 fr.	75 fr.	90 fr.
Année 1928	65 fr.	75 fr.	90 fr.
Année 1927	65 fr.	75 fr.	90 fr.
Année 1926	75 fr.	85 fr.	95 fr.
Année 1925	75 fr.	85 fr.	95 fr.
Année 1924	75 fr.	85 fr.	95 fr.

place de la Sorbonne, PARIS. (Chèque postal 417.26)

CÉCILE SAUVAGE

UNE VIVANTE

Il y a des vers qui vous apportent une telle révélation de vie intense, colorée, frémissante, saisissante, avec un tel miracle d'invention, de précision, de trouvailles, une telle profusion d'images vives, nettes, inédites, originales pour peindre la nature, puis, par un coup de barre soudain, descendre dans l'âme, jusqu'en ses profondeurs, qu'à chaque nouveau vers, c'est comme un nouvel enchantement, un nouveau bouleversement qui vous prennent, s'ajoutent aux précédents, et que, lorsqu'on ferme le livre, on n'a pas de cesse qu'on ne l'ait rouvert, pour y retrouver cet enchantement, ce bouleversement qui vous subjuguent.

C'est ainsi qu'irrésistiblement entraîné, emporté, subjugué, j'ai lu dans le *Mercure* du 15 février dernier, quatre poèmes d'un poète dont je n'avais jamais entendu parler, dont j'ignorais le nom, un poète-femme. A peine terminés, je les reprenais, les relisais, ne pouvais plus m'en passer, les sentais bruire, chanter en moi. — Je suis peut-être fou,... écrivis-je à un ami,... mais ces vers que vient de publier le *Mercure* m'ont fait oublier en un instant, comme s'ils n'avaient jamais existé, tous ceux des poétesses les plus notoires, les plus fameuses ! — Mais non ! Vous n'êtes pas fou !... me répondit mon ami... Léon Daudet vient d'écrire exactement la même

chose que vous !... Et je lus en effet, dans l'un des deux articles (1) que celui-ci consacra au nouveau poète, où, avec son ordinaire insouci, son désintéressement entier de toute gloire personnelle, l'auteur du *Voyage de Shakespeare* tient à proclamer de toute sa force le nom de celui ou de celle qui lui semble d'abord avoir mérité cette gloire : « C'est la seule poétesse véritablement grande et inspirée de notre époque, parce qu'elle est la seule qui n'ait pas été uniquement occupée d'elle-même, de sa beauté, de la diminution, puis de la disparition inévitable de celle-ci, et de son importance littéraire. »

Et j'appris que « cette poétesse véritablement grande et inspirée », Cécile Sauvage, si modeste, discrète, effacée sa vie durant, était morte depuis deux ans déjà, à 44 ans.

Née en 1883, à la Roche-sur-Yon, d'un père professeur de lycée, elle habita successivement Châteauroux, Avignon, Digne où elle passa toute sa jeunesse, et près de laquelle elle se maria en 1907, à Sieyes, avec Pierre Messiaen, écrivain lui-même et professeur, en eut deux fils, habita près de quatre ou cinq ans près d'Ambert, en Auvergne, puis à Nantes, à Grenoble, pendant la guerre, enfin à Chartres et à Paris où elle mourut le 26 août 1927.

« Elle avait été », écrit Henri Pourrat dans le beau livre qu'il lui a consacré d'après ses souvenirs d'Ambert, livre qui me semble indispensable, bien que je n'y sois pas toujours d'accord avec lui, pour bien la connaître (2) ... « une de ces fillettes dorées dont les yeux disent : C'est un soleil dans la maison. » De blonde elle devint châtaine. De châtaine brune. Elle tenait un peu d'une Arlésienne.

Son mari, Pierre Messiaen, secrétaire alors de la *Revue forézienne*, écrit aussi qu' « elle avait la taille exquise d'une porteuse d'amphore, de tout petits pieds cambrés, de toutes petites mains aiguës, parcourues par des veines

(1) *Action française*, 11 mai 1929.
(2) *La Veillée de Novembre*, Librairie Stols, 13, rue Montagne-aux-Herbes, Bruxelles.

de ce mauve qui tire sur le bleu. Elle était fière de sa petite oreille, fine sous une masse de cheveux très fins, devenus d'un noir de vanille. Les sourcils, d'un trait épais, mais pur, de ceux qu'on dit tracés au pinceau; ombrageaient les beaux yeux dorés. « Je ne suis pas une beauté, mais une gentillesse!... disait-elle. »

En 1910, elle publia, au *Mercure*, un volume de vers d'une vie comme nouvelle, au son jamais entendu, intense, net, inoubliable (aucun rapport avec Francis Jammes, d'ailleurs, ni avec Mme de Noailles), *Tandis que la Terre tourne*, qui est sa merveilleuse existence de lumière à Digne et à Avignon, « aux bords de la Bléone, du Rhône, sous la chape du soleil »; puis en 1913 un second, *Le Vallon*, qui est son existence à Ambert, « qu'arrose la Dore brune ».

Ces deux volumes si opposés de ton, d'idées, de sentiments, de passion, si contradictoires, presque ennemis, — et n'en déplaise à Pourrat, je préfère de loin, de très loin le premier, où l'auteur, avec quelle émotion, quelle tendresse prenantes, enveloppantes, envahissantes, quelle force, quelle puissance viriles, a comme ouvert dans sa dernière partie, *L'Ame en bourgeon* (et là me semble la marque directe de son génie) un champ poétique totalement nouveau, inexploré, insoupçonné, aussi bien de toute poétesse qui n'y eût jamais pensé, que de tout poète qui n'eût pu s'y risquer, — ces deux volumes si dissemblables, dis-je, n'eurent, toute la vie de la pauvre Cécile, aucun succès.

Ce ne fut qu'après sa mort, à la suite du numéro de septembre 1928, que lui consacrèrent les *Amitiés foréziennes*, et l'intervention d'un de ses plus intelligents et fervents admirateurs, Jean Tenant, surtout à la suite des articles de Léon Daudet, dont j'ai parlé, que les deux éditions se vendirent.

Mais ces deux livres, de conception si différente, sont malgré tout tellement l'âme même, pure, palpitante et

délicieuse, de celle qui les écrivit, qu'on croirait sans cesse la voir surgir d'entre leurs pages, dans sa frénésie affolante et sublime de vivre et de reproduire la vie, dans sa tristesse ensuite, sa mélancolie; si entraînante, exaltante, convaincante, avec sa joie, ses espoirs, ses tendresses, ses sourires, son amertume aussi, que, lorsqu'elle tremble de voir son cœur disparaître à jamais, et lui dit pour le rassurer,

> Mon cœur, ne te réveille pas,
> Dors sous les ombres lumineuses,
> Tu n'es pas mort, tu vis tout bas
> Dans la nature harmonieuse...

on a envie de lui crier :

— Mais non!... Il n'est pas mort!... Il ne vit même plus tout bas!... Il bat désormais de plus en plus net, de plus en plus haut, de plus en plus fort, ce cœur aimant,... ce cœur insatiable,... ce cœur admirable,... puisqu'il arrivera presque à nous entraîner à sa suite plus tard, dans sa frénésie perpétuelle de passion, sans sa perpétuelle avidité d'un nouveau rôle à jouer à travers l'immensité des mondes, jusqu'à l'éternité à deux... « ayant franchi la tristesse des jours ».

Et Cécile Sauvage est toujours vivante!

§

LA BERGÈRE

Il faut rendre cette justice à M. Eugène Marsan, lorsque éclata en coup de foudre l'an dernier la gloire de celle-ci, qu'il fut, parmi tant de poètes et de poétesses, s'ingéniant à témoigner de leur admiration à la grande morte par des appellations au moins bizarres — « la ménagère de l'univers » (Mme de Noailles) — « magnifique animalité humaine, poétesse enceinte » (Lucie Delarue-Mardrus), etc..., etc..., à peu près le seul, avec Mistral qui la connut enfant, et jouant sur le nom de son père, l'appelait « sa vraie sauvagelle », ou bien « sa cabrette des

Alpes », ou encore « sa petite Aréthuse », à la doter d'un nom à la fois exact et gentil, comme le méritait sa grande gentillesse,... « la bergère ».

Rien de plus juste, pour toute une partie du moins de *Tandis que la terre tourne*, et d'autres pièces parues depuis, qu'on croirait presque de sa belle jeunesse, à Digne. Ce nom fait avec raison penser au Virgile des *Bucoliques*, des *Géorgiques*. Même esprit clair, latin, méditerranéen (elle semblait bien plus du côté de son père provençal, qu'elle adorait et auquel elle baisait les mains, que de ses aïeux maternels, artésien ou belge), même goût pour la terre, la pleine campagne, pour ceux qui y vivent, les troupeaux qu'ils y mènent, leurs occupations, leurs délassements, leurs amours.

Pourtant ce n'est pas seulement là toute Cécile Sauvage. Il y a aussi ce champ insoupçonné et merveilleux qu'elle devait être la première à ouvrir à la poésie française, plus tard, cette *Ame en bourgeon*.

N'empêche que dès la période églogueénne de Digne, qui, ainsi que la plupart des églogues, devait se terminer par un mariage et la naissance d'un premier enfant, se trouvent des pièces exquises, *la Nuit du pâtre* et *l'Agneau*. De même *l'Enchantement lunaire* :

Le troupeau me suivait, clocheteur et bêlant.
Je tenais dans mes bras un petit agneau blanc
Qui, n'ayant que trois jours, tremblait sur ses pieds roses
Et restait en arrière à s'étonner des choses.
.. ..
Je marchais. L'agneau gras pesait à mes bras frêles.
Je ne sais quel regret me mit les yeux en pleurs
Ni quel émoi me vint de ce cœur sur mon cœur.

Je citerai tout entier *Vœux simples*, le chef-d'œuvre de cette époque, qui, de même que Verlaine résumait toutes ses idées sur la poésie dans ce qu'il appelait son *Art poétique*, résume toutes les idées de Cécile sur la vie, et qu'elle eût pu appeler son *Art vital* :

Vivre du vert des prés et du bleu des collines,
Des arbres racineux qui grimpent aux ravines,

Des ruisseaux éblouis de l'argent des poissons;
Vivre du cliquetis allègre des moissons,
Du clair halètement des sources remuées,
Des matins de printemps qui soufflent leurs buées,
Des octobres semeurs de feuilles et de fruits
Et de l'enchantement lunaire au long des nuits
Que disent les crapauds sonores dans les trèfles.
Vivre naïvement de sorbes et de nèfles,
Gratter de la spatule une écuelle en bois,
Avoir les doigts amers ayant gaulé des noix
Et voir, ronds et crémeux, sur l'émail des assiettes,
Des fromages caillés couverts de sariettes.
Ne rien savoir du monde où l'amour est cruel,
Prodiguer des baisers sagement sensuels
Ayant le goût du miel et des roses ouvertes
Ou d'une aigre douceur comme les prunes vertes
A l'ami que bien seule on possède en secret,
Ensemble recueillir le nombre des forêts,
Caresser dans son or brumeux l'horizon courbe,
Courir dans l'infini sans entendre la tourbe
Bruire étrangement sous la vie et la mort,
Ignorer le désir qui ronge en vain son mors,
La stérile pudeur et le tourment des gloses;
Se tenir embrassés sur le néant des choses
Sans souci d'être grands ni de se définir,
Ne prendre du soleil que ce qu'on peut tenir
Et toujours conservant le rythme et la mesure
Vers l'accomplissement marcher d'une âme sûre.
Voir sans l'interroger s'écouler son destin,
Accepter les chardons s'il en pousse en chemin,
Croire que le fatal a décidé la pente
Et faire simplement son devoir d'eau courante.
Ah! vivre ainsi, donner seulement ce qu'on a,
Repousser le rayon que l'orgueil butina,
N'avoir que robe en lin et chapelet de feuilles,
Mais jouir en son plein de la figue qu'on cueille,
Avoir comme une nonne un sentiment d'oiseau,
Croire que tout est bon parce que tout est beau,
Semer l'hysope franche et n'aimer que sa joie
Parmi l'agneau de laine et la chèvre de soie.

§

« TANDIS QUE LA TERRE TOURNE »

« Je songe à ma première communion », a écrit un jour Cécile Sauvage, « à ce grand ciel bleu, à ma sen-

sation d'être une petite aubépine blanche. Ma mère m'avait dit que Dieu étant dans mon cœur, je devais le prier pour ma vocation. J'ai dit à Dieu que je voulais me marier, et que c'était là ma vocation ».

Je ne crois pas qu'il y ait dans toute son œuvre une phrase qui indique mieux qui elle était, qui donne plus nettement la clé de sa douce âme ardente, que cette ingénue profession de foi. Dès sa première communion, son devoir est simplement le devoir de tout être, d'aimer, le devoir de toute fleur de fleurir, et de donner le fruit de son amour ou de sa fleur, simplement. Non pas qu'elle se satisfasse d'une religion purement physique et matérielle, d'une façon de panthéisme expliquant tout, d'une vague dévotion à la nature. Moins encore, « malgré les livres des poètes et des penseurs que son père put lui mettre dans les mains », d'un transformisme scientifique allant perpétuellement, sans arrêt, sans plate-forme où se reposer, de l'infiniment grand à l'infiniment petit et vice-versâ, comme dans les vers d'un Théo Varlet par exemple, dont on peut aimer ou ne pas aimer le fond, mais qui sont d'un véritable Lucrèce français (3).

Elle croit à l'âme indépendante du corps, devant continuer sa route plus loin, quand elle l'aura terminée ici. Elle croit à Dieu qui a créé cette âme et cette vie autour de cette âme. Mais à un Dieu dont le premier commandement est l'imprescriptible « crescite et multiplicamini » du Créateur. A un Dieu qui lui ordonne, ainsi qu'à tout être, de vivre totalement et complètement cette vie, puisqu'il la lui a donnée pour la vivre.

Aussi, avec quelle alacrité, quel entrain de sève, de jeunesse, d'emportement, elle ne veut plus voir que l'existence enchanteresse et bruissante autour d'elle, s'avance à travers la campagne embaumée et ensoleillée de Digne! Non pas comme « la Muse des jardins » qu'on a dite également — n'est-ce pas Mme de Noailles d'ailleurs? —

(3) *Paralipomena*, Editions Crès. — *Ad Astra*, A. Messein, éditeur.

mais d'une terre contenant tous ces jardins! Enfant uniquement candide et pure, extasiée devant toute floraison, toute fructification!

Et la voici qui, en vers d'une netteté, d'une nouveauté, d'une fraîcheur, d'un coloris inouïs, s'écrie, je cite au hasard :

Levons-nous, le jour bleu colle son front aux vitres,
La note du coucou réveille le printemps.

. . . .

Le soleil comme un bœuf fume dans l'aube nue.

. . . .

Dans sa gorge un oiseau fait trépigner des perles.

. . . .

Les cétoines d'émail broutent au creux des roses.

. . . .

C'est l'heure où les lapins se grisent de rosée,
Où l'enfant matinal aux gestes potelés
Agitant le soleil de sa tête frisée
Rit, tenant des deux mains un pesant bol de lait.

C'est surtout au travail mystérieux de la nature que, peintre extraordinaire, elle s'attaque. D'une seule touche, incroyablement juste, lumineuse, elle nous décrit l'étable :

L'étable est en rumeur, car la brebis agnelle...

un cerisier en fleur :

L'abeille court, s'affole aux houpettes sucrées,
Trousse le jupon court des danseuses poudrées,
Vibre et semble un battant au cœur d'un clocheton,
Muse comme un amant sur un petit téton...

les prés :

Quel massacre badin de vierges cachetées!...

Partout c'est la lutte « des antennes, des pistils », le renouveau, le printemps, la vie.

Si les vers du *Mercure* que je vantais tout à l'heure ne datent pas exactement de cette époque, ils s'y rattachent. Ils sont comme la vraie préface de la merveilleuse *Ame en bourgeon*. Voici *Maternité :*

Traînant ses flancs plus lourds qu'elle berce en marchant
La chatte lentement se promène au soleil;

L'araignée a pondu et quand la nuit descend,
Sous le plancher troué de ma chambre j'entends
Le fin glapissement des petits rats qui tettent..
Un papillon lourdaud vient heurter la fenêtre;
Plein d'œufs, son ventre a l'air, sous les ailes de bure,
D'un petit nid perdu dans les feuilles obscures.
J'entends le cri secret et sourd de la nature.

Tout à coup, le ton s'élève, singulièrement grave, audacieux, religieux. Le poète nous entraîne à sa suite dans ce champ nouveau, inexploré, insoupçonné, où il ose le premier pénétrer, dans le mystère angoissant de la conception, dans la vie secrète de la mère et de l'enfant :

Moi-même, dans mon sein, l'enfant a tressailli;
Il est lourd comme l'homme à qui j'ai obéi.
C'est le poids de la vie, et ce poids me rejette
En arrière .. ..
.. ..
O dure jeune fille au sein rond et glacé,
Petite vierge raide au jour de l'an passé
Où j'allais par les bois sans âme et sans entrailles,
C'est maintenant, après les chaudes épousailles
Que je connais le goût du monde et la douleur,
Que je connais le prix du sang et la valeur
De tout homme qui passe inconnu parmi nous;
Une mère a tenu cet homme au fond jaloux
Et farouche de sa tressaillante matrice;
Il a été un œuf, un germe, amer délice!
Il a poussé dans l'ombre humaine de la chair,
Racine volontaire et âpre, nœud de fer
Qui grandissait, pressant les veines épuisées
Et buvant tout le sang, la sève, la rosée,
Et jetant des coups sourds et brusques si têtus
Que la mère, entr'ouvrant ses deux bras abattus,
Etait comme une terre où le blé se réveille.
.. ..
Une larme me vient de regarder au cou
Battre encore une artère au rythme dur et fou
Du couple qui voulut un soir donner la vie.
Vieil homme encore enfant pour moi; jusqu'à la lie
Je sais le goût profond de ton sang, la racine
De ton être a poussé dans la tendre poitrine
D'une femme, je sais comment tu as grandi,
Comment nous vous faisons, vous, hommes, nos petits,
Et quel humain penchant vous rejette sans cesse
Vers votre premier nid de natives tendresses.

Là vous venez dormir, là, entre les mamelles,
Dans l'intime parfum des sources maternelles,
Obscurs, grands ou puissants, c'est là que pour mourir,
Comme un enfant tout nu, vous venez vous blottir.

Et dans des vers aussi émouvants, saisissants, commence ce que j'appellerai l'incroyable et merveilleuse passion de Cécile Sauvage.

Une sorte de folie poétique, prophétique, la prend, la transfigure, l'illumine. Cet enfant qu'elle a porté pendant neuf mois, et à qui, de plus en plus, jour, nuit, elle a parlé tout bas comme la fauvette parle à travers l'œuf à ses petits, il lui semble que c'est toute la vie qui va naître avec lui, la vie de tout être, de toute plante, du monde; que par sa grossesse, l'énigme de ces êtres, de ces plantes, de ce monde, s'éclaire, lui est révélée. A son approche, elle se sent à n'en pouvoir douter, dans une ivresse d'intellectualité, un coup de génie sublimes, comme l'immortel trait d'union entre tout passé, tout présent, tout avenir!... à la fois ce passé, ce présent, cet avenir!... Dieu lui a transmis un instant son don éternel de création!... elle devient Cybèle!... la terre elle-même!...

Personne ne saura comme un fils né de moi
M'aura donné le sens de la terre et des bois,
Comment ce fruit de chair qui s'enfle de ma sève
Met en moi la lueur d'une aube qui se lève...

Plus loin :

Je suis grande, je suis la plaine fourragère,
La grappe et le froment pendent à mon côté,
Je marche et me répands ainsi que la lumière.
Ma main verse aux labours les rayons de l'été
Soleil, j'ai comme toi des tresses de semence,

. . . .

Mes pas font jaillir l'herbe et s'écarter le sol,
J'ai le croissant d'argent pour corne d'abondance
Quand je jette la nuit les étoiles au vol.
La fleur et le grillon dorment dans mes mamelles,
Le faon des biches tremble et me lèche les pieds
Tandis que mon fils nu, qui se joue avec elles,
Rit comme Jupiter sous les pis nourriciers.

Plus loin :

Je brasse en épis drus les humaines moissons.
Hommes, vous êtes tous mes fils, hommes, vous êtes
La chair que j'ai pétrie autour de vos squelettes.
Je sais les plis secrets de vos cœurs, votre front
Cherche pour y dormir mon auguste giron,
Et ma main pour flatter vos douleurs éternelles
Contient tous les nectars des sources maternelles...

Encore plus loin, parlant à son enfant toujours dans les limbes :

Qui peut dire comment je te serre de près?
Tu m'appartiens ainsi que l'aurore à la plaine,
Autour de toi ma vie est une chaude laine
Où tes membres frileux poussent dans le secret.

Je suis autour de toi comme l'amande verte
Qui ferme son écrin sur l'amandon laiteux,
Comme la cosse molle aux replis cotonneux
Dont la graine enfantine et soyeuse est couverte.

Tu tettes le lait pur de mon âme sereine,
Mon petit nourrisson qui n'as pas vu le jour,
Et sur ses genoux blancs elle berce la tienne
En lui parlant tout bas de la vie au front lourd.

Voici le lait d'esprit et le lait de tendresse,
Voici le regard d'or qu'on jette sur les cieux;
Goûte près de mon cœur l'aube de la sagesse;
Car sur terre jamais tu ne comprendras mieux.

Et enfin, la conclusion de cette *Ame en bourgeon* si incomparablement exaltante et belle, de ce drame passionnant de la mère et de l'enfant, que je tiens à citer tout entière : *Il est né...*

Il est né, j'ai perdu mon jeune bien-aimé,
Je le tenais si bien dans mon âme enfermé,
Il habitait mon sein, il buvait mes tendresses,
Je le laissais jouer et tirailler mes tresses.
A qui vais-je parler dans mon cœur à présent?
Il écoutait mes pleurs tomber en s'écrasant,
Il était le printemps qui voit notre délire
Gambader sur son herbe et qui ne peut en rire.
Il me donnait la main pour sauter les ruisseaux,
Nous avions des bonheurs et des peines d'oiseaux;
Son sommeil s'étendait comme un aveu candide.

Mon œil grave flottait sur son âme limpide,
Je couvais dans son cœur les œufs de la bonté,
J'effeuillais sur son front des roses de clarté.
Le silence des fleurs reposait sur sa bouche,
Son doux flanc se gonflait de mon orgueil farouche;
Son souffle était le mien, il voyait par mes yeux,
Son petit crâne avait la courbure des cieux.
Je le tenais des dieux que j'ai conçus moi-même;
C'était le jardin clos où la vérité sème,
C'était le petit livre où des contes naïfs
Me reposaient de l'ombre et des rayons pensifs.
Ses doigts tendres savaient caresser ma misère.
Devant ce front de lait, devant cette âme claire
Mon corps n'éprouvait point de honte d'être nu,
Mon être était l'instinct dans son geste ingénu,
J'étais bonne d'avril nouveau comme la terre,
Je donnais mes ruisseaux, mes feuilles, ma lumière;
La mort cachait ses os sous les duvets herbeux,
Nous étions le mystère et la vie à nous deux.
Notre âme, au ras du sol mollement étendue,
Etait un blé qui berce une vague pelue.

★

Maintenant il est né. Je suis seule, je sens
S'épouvanter en moi le vide de mon sang;
Mon air intérieur furette dans son ombre
Avec le grognement des femelles. Je sombre
D'un bonheur plus puissant que l'appel d'un printemps
Qui ferait refleurir tous les mondes des temps.
Ah! Que je suis petite et l'âme retombée,
Comme lorsque la graine ayant pris sa volée
La capsule rejoint ses tissus aplanis.
O cœur abandonné dans le vent, pauvre nid!

§

« LE VALLON »

Qu'a-t-il pu se produire soudain au fond de l'âme de Cécile Sauvage?... « Quelle blessure?... Quelle brisure » secrètes?... se demande Jean Tenant,... pour qu'ivre de joie, de tendresse, d'amour, de soleil, dans *Tandis que la terre tourne,* elle devienne si désenchantée, douloureuse dans *Le Vallon?...*

Qu'est-il advenu au cours de cet espace de trois ou

quatre ans (1909-1913) succédant à son existence merveilleuse et miraculeuse de Digne, pour qu'à Ambert « elle se tourne ainsi vers ce bord de la vie qui donne sur le gouffre », s'y promène ainsi sans force, muette, « somnolente », vibrant à peine « à la rumeur de la brise dans le feuillage », perdue dans la tristesse « de la terre abstraite et pâle, du soir désespéré »?

Henri Pourrat qui préfère de beaucoup, je l'ai dit, ce second volume où elle décrit le pays d'Auvergne qui lui est cher, au premier pour lequel il est même un peu injuste en parlant « de certain mauvais goût familier que met une mère de vingt ans dans les propos qu'elle tient à son nourrisson », — quand il ne s'agit presque tout le temps que d'une mère causant mystérieusement, dans un entretien fait pour n'être entendu que d'eux seuls, avec son fils encore en gestation, — donne les explications suivantes de sa cruelle crise d'âme à cette époque.

D'abord la nostalgie, la mélancolie foncières, inhérentes à sa nature, son don curieux des larmes dont il nous cite d'émouvants exemples. Ensuite, ceci « qu'elle voyait peut-être poindre cette fin en pleine jeunesse dont elle eut toujours le pressentiment ».

« Avant d'être arrachée au monde », nous dit de son côté Jean Tenant, « elle s'en effaçait peu à peu. L'air absent que nous lui trouvâmes, sa froideur polie et son calme étaient d'une âme en partance. Pourquoi ce retrait? Elle aimait les siens » (elle a deux fils à présent), « elle voulait travailler encore, méditer de nouveaux poèmes. Ce n'était donc pas elle qui demandait à quitter la vie; la vie la quittait insensiblement ».

En dépit de cette double affirmation d'écrivains qui la connurent, je ne puis m'empêcher pourtant de remarquer que *Le Vallon*, publié en janvier 1913, dut être composé les années d'avant, 1912, 1911, 1910. Donc, que la pauvre Cécile, morte seulement en 1927, avait encore seize ou dix-sept ans à vivre à ce moment.

Ne faudrait-il pas chercher plutôt une explication, en même temps que dans ce pénible état de santé, plus évident les années suivantes, dans une autre cause,... cause morale sans doute,... finissant par provoquer cet état de santé?

Elle était en somme, avant tout et par-dessus tout, malgré l'opinion de Mme Delarue-Mardrus, « une magnifique *spiritualité* humaine ». Chez elle, le cerveau, averti et mis en branle par un cœur admirable, devinait tout, saisissait tout, comprenait tout. Ce que j'ai appelé « sa passion incroyable et merveilleuse » était, avant tout et par-dessus tout, une « passion » de tête. C'est sa tête, guidée par ce cœur sursautant, qui la fit se sentir en un instant solidaire de toute la création autour d'elle; presque à elle toute seule cette création; prolongeant en même temps que la lettre et le ciel, avec lesquels elle était entrée en communion, le geste auguste du Créateur.

Pourquoi ne pas penser que, devant l'incompréhension totale qui accueillit son grand cri de maternité, d'intelligence, d'amour, cette tête et ce cœur s'affolèrent, s'effondrèrent?

Pourquoi ne pas penser que, supposant à la suite de cette incompréhension, — ou pour toute autre raison, — son rôle exaltant et sublime de mère terminé, elle comprit que l'existence enivrante qui jusqu'ici avait été la sienne, lui devenait de plus en plus impossible, fermée?... se rendit compte de la vanité et de l'inutilité de tout nouvel effort?... ne vit désormais plus rien à faire?... presque plus rien à dire?

Ne fut-ce pas là, quoi qu'il en existe peut-être d'autres, l'une des raisons de ce grand chagrin muet, secret, qui la mina?... de cette déception progressive de son âme partie pour la joie, l'enthousiasme?... de ce spleen d'Ambert?... L'une des origines principales en tout cas de tous ces petits poèmes qu'elle y écrivit, de ténuité, d'immatérialité, d'impondérabilité, d'impossibilité surtout à remon-

ter son destin, où l'univers, la terre, ses vers, tout semble également se fondre, se dissoudre, se volatiliser.

N'a-t-elle pas avoué en partie elle-même, d'ailleurs, cette raison morale?

Ainsi, voilà l'espace où ma vie a tourné,
Ces monts, ces arbres sombres.
C'est pour ces incidents si vains et si légers
Que je sortis des ombres.

Pour cette humble fenêtre où l'azur assoupi
Balance des abeilles,
Pour ces rêves menus dont mon cœur endormi
A caressé ses veilles.

Je n'étais que cela, je ne suis que cela,
O ma vie isolée,
Et le temps a choisi d'acheminer mes pas
Au sein de ces vallées.

Adieu le souvenir, adieu toutes saisons
Mauvaises ou joyeuses;
Le jour passe et je donne aux brises du gazon
Mon âme harmonieuse.

Déjà le revirement s'indiquait dans une ou deux pièces de *Tandis que la terre tourne*, qui doivent dater d'Ambert :

Non, vous ne ferez pas qu'avec ces grappes d'hommes
.. ..
La terre pour mon cœur amer soit autre chose
Qu'un fruit qui se balance à l'espalier des nuits.
.. ..
Je tournerai toujours dans mon humanité.
Il faudra n'avoir vu de l'univers immense
Que sa miniature en larmes sur la nuit,
N'avoir eu qu'un soleil pour nourrir l'abondance,
Puis rentrer dans la mort comme dans un étui.

Henri Pourrat a noté très heureusement tout le côté dépouillé, vide, de ces petits vers du *Vallon*, « cherchant à chanter à voix basse ce qui ne peut se dire; ayant l'air de se défaire dans le soir à peine lus; et où l'auteur, délivré des pensées et des émotions, nous ouvre les chemins d'un monde enfin sans pesanteur ».

Mais « ce monde sans pesanteur » prépare-t-il déjà chez elle, ainsi qu'il a l'air de l'en déduire, « l'apprentissage de la foi »? Cette foi, qui part du détachement progressif des réalités terrestres (ce qui existe en effet dans « Le Vallon »), n'implique-t-elle pas, en outre, une aspiration constante vers une Réalité supérieure? Aspire-t-elle vraiment à cette Réalité? Commence-t-elle à en ressentir la consolation? Et Jean Tenant n'a-t-il pas raison de constater « que, comme sa dernière œuvre, son évolution religieuse reste inachevée, non encore arrivée à son degré de perfection ».

Quoi qu'il en soit d'ailleurs, et malgré le charme nostalgique que lui apportent ce pays « trempé de rosée, où la brume est si ténue quelle se confond avec la lumière » d'Ambert, « cette blanche maison, ces bois s'étendant derrière le jardin, ce petit vallon retiré surtout où elle va désormais passer sa vie entre ses deux enfants, sous un ciel à peine bleuté, pâle, parmi ses chers pins, ses bouleaux, ses fougères, ses scabieuses, ses digitales, et bien qu'aux premiers temps elle y compose même des vers aussi fervents et brûlants que ceux de « son beau printemps de Digne », *Printemps en Livradois, Maternité,* il se produira trop vite un moment, hélas! où sans qu'on puisse toujours en fixer la raison, tout va changer :

Quel Dieu jaloux s'est offensé?
De tant de joie et de constance
Quel Dieu jaloux s'est offensé??

se demande encore aujourd'hui Jean Tenant, pour qu'elle arrive, avec un tel désespoir intérieur, à s'écrier :

Dans ces vallons où l'ombre fine
Descend lentement du ciel froid,
Fallait-il que je m'achemine?
La nuit descend autour de moi.

Verlaine connut aussi cette amertume secrète, qui ne s'explique pas :

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville...

Mais quelle totale différence entre son chagrin accidentel, momentané, et la peine chronique, sans remède de Cécile, qui, malgré de vagues sourires, chaque jour s'accroît :

> O mon âme, promène-toi
> Dans la nuit verte des ramures.
> Nul n'écoutera mieux ta voix
> Que le silence et la nature,
> Nul ne pleurera mieux sur toi
> Que le murmure du feuillage
> Et que les larmes de l'orage
> Qui s'égoutte aux branches des bois.

Dans une autre pièce, presque de même coupe, de même sentiment, elle se rapprocherait encore du pauvre Lélian, s'il n'y avait le rire amer de celui-ci :

> Je suis née au milieu du jour,
> La chair tremblante et l'âme pure.
> Mais ni l'homme ni la nature
> N'ont entendu mon chant d'amour.
>
> Je suis venu, pauvre orphelin,
> Riche de mes seuls yeux tranquilles
> Vers les hommes des grandes villes;
> Ils ne m'ont pas trouvé malin.

Tout du long du volume, ce sera désormais cette douleur muette, rentrée, solitaire, qui, par pudeur, se refuse toujours à se dire, se perd dans la nature, dans le silence, dans l'immobilité :

> Ici, peu d'abeilles dorées;
> Mais de petits papillons noirs
> Fleuris sous les sombres nuées
> Volettent dans la paix des soirs
> Comme des ombres de pétales
> Au-dessus du seigle vert-pâle.
> Tel un vent qui viendrait des bois
> Mon pas les chasse devant moi,
> Léger troupeau qui se rallie
> Conduit par ma mélancolie.

Ou :

> Le soir au soleil je m'assieds
> Devant la porte;

Le jardin, les arbres fruitiers,
    La brise forte
Soufflent jusqu'à moi la rumeur
    Des tièdes feuilles
Sans que mon immobile cœur
    En lui l'accueille.
  Je devine les coteaux mous
    Qui se prolongent.
Sur l'étoffe de mes genoux
    Mes mains s'allongent,
Et je m'abîme à regarder
    Ces deux mains frêles
Comme si mon corps tout entier
    Etait en elles.

Ou :

Après moi celui qui viendra
Sur la route grise et poudreuse
Verra l'empreinte de mon pas
Dont l'argile un instant se creuse,
Mais ne se demandera pas
Quelle peine appuya ce pas
Sur la route silencieuse.

Ou :

O mon âme, ô mon chant léger,
Tu flotteras sur la colline
Pour la tristesse du berger
    Dans l'ombre fine;
Dans le silence du vallon
Pour le cœur de celles qui vont
    La chair blessée;
Sur la ville, sur la maison
Pour l'ennui, pour la déraison,
    Pour la pensée.

Ou :

Quand je partirai, paysage,
Ma douleur d'ici sera morte,
Et j'irai vers un autre orage
Avec une raison plus forte.
Où mes yeux se poseront-ils
Sur quelles feuilles éclairées
Plus douces à l'âme en allée
Que celles du dernier exil?

Et c'est ainsi tout le temps, tout du long du volume,... après la passion glorieuse,... la passion douloureuse de Cécile Sauvage.

§

PRIMEVÈRE

Pourtant, quelle que fût, succédant à tant de joie, cette peine sur laquelle elle a tenu à garder un silence si obstiné, il y eut dès 1913, au milieu de ces lourdes nuées, un léger rayon de soleil.

> La montagne éteinte est voilée.
> Seul un carré d'herbage frais
> Sur le penchant de la vallée
> S'éclaire d'un rayon doré.

Si la vie présente ne semble plus lui offrir les mêmes perspectives exaltantes, lumineuses, enchanteresses, il reste au moins, malgré tout, de cette exaltation, de cette lumière, de cet enchantement, le souvenir. Dans une tentative suprême de lutte, de redressement, de rajeunissement, elle veut que « toute l'ombre de la terre autour d'elle redevienne muette du bonheur de ce petit carré d'herbage frais ». Pour ramener la joie parmi les siens, pour ne plus risquer de leur faire encore de la peine par sa peine, pour chasser à jamais les papillons noirs d'Ambert, elle bande, elle galvanise tout son être, afin de retrouver ce rayon doré du souvenir.

Et la voilà qui commence à écrire *Primevère;* qui retourne par la mémoire vers sa belle ferveur, son bel enthousiasme, son beau printemps de jadis; s'efforçant, elle, la créatrice, de recréer celui-ci sous le nom de la douce fleur qui en annonce et en symbolise la résurrection.

Et c'est une suite de petits vers à peine prononcés, susurrés, à la manière de ceux, évanouis sitôt lus, du *Vallon,* mais qui ne s'évanouissent plus, eux, tant ils contiennent de caresses, de tendresses, d'émotions palpitantes, accrues. Toute sa merveilleuse et miraculeuse existence de Digne ressurgie d'un coup, ses fiançailles avec celui qu'elle aime; et le 9 septembre 1907, leur

mariage à Sieyes. Aveux à voix basse, à peine chuchotés, sourds, fiévreux, haletants, frémissants, yeux d'abord baissés, timides, soulevant peu à peu leurs paupières pour dire son âme ingénue, éperdue, adorante, puis, relevés complètement, s'irradiant à la lumière :

Ma main que j'abandonne
Timidement se donne
A vous.

Ou :

Mais je suis belle d'être aimée
Vous m'avez donné la beauté,
Jamais ma robe parfumée
Sur la feuille ainsi n'a chanté,
Jamais mon pas n'eut cette grâce
Et mes yeux ces tendres moiteurs
Qui laissent les hommes rêveurs
Et les fleurs même, quand je passe.

Ou :

Au fond du jardin
Sur un gazon fin
La table est servie :
Mouvement du vin,
Soleil dans les verres,
Pêches et raisins
Avec grains de pluie
Et fleur de poussière.
Je veux boire et ma main tremble.
N'ayons pas l'air d'être ensemble.
Une poire d'or où loge une abeille
Tombe du poirier;
Nos amis sont gais,
La brise sommeille.
J'adore ta main,
Ton verre et ton pain;
J'aurais tant d'amour à manger ton pain.

Par moments le ton devient plus tendre encore, plus prenant, plus pressant. On sent combien les mots ont peu changé, et ne changeront guère d'ailleurs, chez les hommes, chez les femmes qui disent leur amour, depuis l'époque de Tibulle, de Properce; depuis le

Vivamus, mea Lesbia, atque amemus...

et le

Da mihi basia mille, deinde centum,
Dein mille altera, dein secunda centum,...

de Catulle.

Le cœur tremblant, la joue en feu,
J'emporte dans mes cheveux
Tes lèvres encore tièdes.
Tes baisers restent suspendus
Sur mon front et mes bras nus
Comme des papillons humides.
Je garde aussi ton bras d'amant,
Autoritaire enlacement
Comme une ceinture à ma taille.

Plus loin :

Tu parlais; ta voix prenait mes épaules
Comme un tendre bras.
Tu me regardais.
Je ne pouvais pas quitter mon ouvrage
Ni le petit banc où j'étais assise,
Tant je me sentais par ton regard prise.

Plus loin :

Un vieux poirier a entendu
Tant de baisers de nos baisers,
Il a vu nos doigts confondus,
Nos cheveux joints, nos yeux mêlés,
Quand nous étions tous deux debout,
Mon cœur effleurant ta poitrine.
Tes genoux près de mes genoux
Et rêvant de prendre racine.

Le fiancé s'absente. En une prose aussi chantante que ses vers, elle confesse :

Quand tu n'es pas là, il me semble que ce n'est même plus la peine de regarder le jour; tout ce qui m'anime est alors comme mort, je ne suis plus qu'une petite robe jetée sur une chaise.

Il va revenir :

Je ne pouvais m'empêcher de dire
A toute la terre
Que tu allais revenir,
Je l'ai dit à l'aubépine
Qui ouvrait ses fleurettes fines,
Je l'ai dit au vent, au jardin,
A la chatte, au mur, au matin.

Il revient :

> Le printemps est revenu avec mon fiancé.

Enfin, le mariage :

> Le monde est arrêté sur la chambre d'amour
> Comme un voile pieux dont l'ombre se recueille,
> Ami, et si tu veux te pencher au dehors,
> Tu verras que sur notre émoi, la terre dort.

Et en prose encore :

> Entre ciel et terre il y a cette divine chambre. N'est-elle pas entre ciel et terre, spacieuse, claire, tendre, étrangère à la ville, intime comme nos âmes mêmes?

§

PENSÉES ET EXTRAITS DE LETTRES

D'autres proses.

Le *Mercure* les a réunies sous ce titre à la fin du volume qu'il consacre en ce moment à Cécile Sauvage, et qui contient, avec presque tout *Tandis que la Terre tourne* et *Le Vallon,* la partie la plus importante de son œuvre inédite. Elles vont de 1907 à 1927, datées d'Avignon, de Digne, d'Ambert, de Grenoble, de Paris; et, pleines d'abord, ainsi que ses vers, de lumière et de soleil, elles deviennent, dans une sorte de gravité, de plus en plus émouvantes, douloureuses.

En voici une d'Avignon 1908, année qui suit son mariage, adressée à son mari, aux grandes manœuvres. Toute amusée et tendre, elle éclaire de façon lumineuse ce qui se passa en elle, au moment où elle commença à écrire,... d'après nature, sa merveilleuse *Ame en bourgeon* :

> *L'âme en bourgeon* continue à faire battre son petit cœur. C'est surtout au crépuscule qu'elle se manifeste. C'est tout de même drôle, ce petit bonhomme qui fait du poing là-dedans. Cela me fait rire. Je t'écris de mon lit où chaque soir je relis ta lettre du jour et t'embrasse...
>
> Cette petite *âme en bourgeon* m'occupe beaucoup; elle n'est

pour moi qu'un miroir de toi-même, une goutte d'eau où se reflète ton image. Elle se manifeste en moi comme un geste perpétuel d'amour de toi vers moi, et voilà pourquoi je suis si heureuse de la sentir qui tressaille et frappe à petits poings. Je me sens si majestueuse à présent. Je suis, Monsieur, une femme vraiment complète. Je sais toutes les formations de la vie. Les genèses me sont vieilles histoires. J'ai du dieu créateur dans l'os...

Une nuit que tu dormais près de moi, j'ai mis mes doigts sur ta bouche et tu les as baisés dans ton rêve, te souviens-tu? Et puis il y a l'*âme en bourgeon* qui nous rattache encore mieux; je sens de temps en temps comme un léger battement à l'endroit où se tient cette petite âme. C'est drôle, il me semble que j'assiste à la formation d'une infime planète et que j'en pétris le globe frêle. Je n'ai jamais été si près de la vie; je n'ai jamais si bien senti que je suis sœur de la terre avec les végétations et les sèves. Mes pieds marchent sur la terre comme sur une bête vivante. Je songe au jeune jour plein de flûtes, d'abeilles réveillées, de rosées, car voici qu'il se colore et s'agite en moi. Si tu savais quelle fraîcheur de printemps et quelle jeunesse cette *âme en bourgeon* met dans mon cœur!

Dans d'autres pages datées de Grenoble 1917, on dirait sa joie tout à fait revenue, malgré la pénible crise d'Ambert, à vivre côte à côte avec ses deux fils qui grandissent :

Sous les arbres, je promène ma fierté de mère-poule. Menue et mince comme un pied d'alouette, je m'enorgueillis de la branche robuste qu'est mon fils aîné...

Alain, le plus jeune de mes poussins, a un visage allongé et grave. Tous deux mes fruits, mes créatures, passent devant moi...

Olivier, c'est mon « chevalier rose »! Il s'est donné ce nom lui-même, c'est moi la dame de ses pensées... C'est un enfant, il dort comme un ange, il est diable comme un diable et fait mille sottises. Heureusement j'ai sur lui le pouvoir de cet appel magique : « Mon beau chevalier rose ». Aussitôt un doux : « J'obéis à ma dame », tout rentre dans l'ordre...

Ce soir, Alain me dit : « Maman, viens dire bonsoir à ton bel enfant ». Surprise! il a bien rangé ses habits sur sa chaise, il est tapi dans son lit. Je vais l'embrasser. C'est une pudeur,

une joie! Il se pelotonne et veut un long baiser, un baiser qui chante longtemps. Il est comme un insecte qui fait le mort; mais en même temps, son œil me regarde un peu de côté...

Dans la dernière, Paris 1927, quel changement déjà, quelle gravité, quelle tristesse :

...Cécile Sauvage, la cabrette des Basses-Alpes, ne s'est jamais crue jolie, ce qui lui a fait grand tort et lui a toujours donné un certain manque d'assurance. Elle a une sorte de timidité qui est comme une boiterie morale de son être parmi les autres êtres. Elle a une âme et un sang assez bien nés. Elle porte un nom un peu bizarre, elle l'aimera toujours, car c'était celui de son père, l'être le plus noble et le meilleur qu'elle ait jamais connu. Il était de souche paysanne, mais tel petit aysan, qui se révèle un génie, révèle du même coup une longue ascendance de finesse et le poli de longs siècles de rêve transmis de père et de mère...

...Pierre a toujours été pour moi la bonté même, à cause de mon petit don de poésie. Il a été mon compagnon. Je n'ai été encouragée, pour ma poésie, que par mon père lorsque j'étais jeune fille et, depuis nos fiançailles, c'est mon cher Pierrot qui a toujours réconforté sa bonne cabrette. Au moment de la mort, il faut beaucoup de soleil. Il faut partir en croyant à l'amour comme à la lumière.

§

L'AMOUR IMMORTEL

C'est cette pensée « d'amour et de lumière auxquels il faut croire au moment de partir » qui la mène déjà, lorsque, deux ans avant sa fin, elle écrit son drame d'*Aimer après la mort,* imité de celui de Calderon et portant le même titre. C'est cette pensée « d'amour et de lumière », à la base de toute son œuvre précédente, que, dans cette sorte de testament idéal qu'il constitue, elle tient à signifier une fois de plus comme la grande loi, le grand commandement. Nous ne sommes venus ici, a-t-elle l'air d'y crier plus haut qu'elle ne l'a jamais crié, que pour y donner notre amour à l'œuvre divine qui

nous entoure, à tous les êtres, à toute la terre, à tout l'univers; que pour nous élever progressivement par cet amour jusqu'aux sublimes destinées qui nous attendent; que pour nous unir de plus en plus étroitement, intimement, à qui nous y aimons, de façon à former un nouvel être d'amour, but suprême de toute expérience terrestre, nous conduisant au véritable amour, à Dieu :

> Devenons, toi sur terre, et moi qui suis au ciel,
> L'âme unique d'un corps qui veut être immortel.

Tel est le fond de ce drame spiritualisé, dématérialisé, désextériorisé, qu'elle transposa, plutôt qu'elle ne l'imita, de Calderon, puisqu'elle y ajouta une atmosphère mystique qui fait de ses héros, nés dans la religion musulmane, des chrétiens convertis.

C'est sa seconde tentative de drame poétique, après un premier essai sur la Grande Guerre de 1914, « d'une conception si singulière, selon certains », dit Pourrat, « qu'il ne pourrait nous paraître réussi ». Espérons avec lui « que nos neveux en jugeront autrement »!

L'action d'*Aimer après la mort* se passe à l'époque de Boabdil, de Ferdinand et d'Isabelle-la-Catholique, dans les montagnes des Alpujarras, entourant Grenade, ensanglantées alors par les derniers et cruels combats entre Maures et Castillans.

Bien que chrétienne, Maléha, fiancée de Touzani, a été tuée par un soldat espagnol au sac de Galéra. Touzani, devenu chrétien lui aussi, jure de la venger.

Tout à coup le ciel resplendissant s'entr'ouvre. Au milieu de radieux chœurs d'anges, la fiancée, qui n'est plus, lumineuse, désincarnée, apparaît ainsi que dans un tableau de primitif à son fiancé, le conjurant de renoncer à sa vengeance, d'abandonner toute haine, tout ressentiment terrestres, pour atteindre peu à peu au degré de perfection et de spiritualité où elle est enfin arrivée, et la rejoindre, le moment venu, dans l'éternité.

Chose curieuse, au cours de ce long dialogue si élevé,

purifié, entre cette fiancée déjà trop céleste, et ce fiancé, malgré la dialectique translucide dont elle l'entoure toujours trop humain, les plus beaux vers, les plus prenants, les plus émouvants, évoquant le plus ceux de tant de poèmes que j'ai cités, et de cette admirable *Ame en bourgeon,* sont bien moins ceux, contrairement au souhait probable de l'auteur, de la première s'évertuant à faire partager son détachement, son renoncement à celui qu'elle aime, que ceux du second se refusant encore à les partager.

Malgré toutes ses exhortations les plus tendres, les plus pathétiques, tous ses appels les plus insubstantiels, les plus éthérés, c'est lui, en effet, qui sans cesse a l'air de dire la vérité :

Dans les cimes du ciel, je me sens transporté.
Mais j'ai le cœur rempli des fêtes de l'été,
Je songe aux raisins bleus dans les riches feuillages,
Aux roses de l'amour, aux printemps de mon âge.
Le jardin de la terre aurait été si doux
Si j'avais pu rêver, mon front sur tes genoux.

De même, ces chœurs d'anges radieux, évoluant autour d'eux durant leurs dialogues, semblent se promener dans des prairies célestes encore tellement fleuries, qu'elles nous apparaissent assez proches des prairies ensoleillées de Digne :

Célébrons les matins du printemps éternel;
Il est des lis, il est des jacinthes du ciel
Dont nos pieds lumineux n'inclinent pas la grâce.

Seule, faute sans doute d'un vocabulaire suffisant, Maléha devant toutes ces peintures lourdes de vie, excessives, se reflétant à chaque parole de son fiancé comme en un miroir hallucinant, ne trouve que des phrases vagues, abstraites, pour lui faire saisir la splendeur du séjour merveilleux où elle réside, de l'amour au-dessus de tous les amours, dont elle voudrait tant avec elle le voir brûler.

Il faudra de longues luttes, de longues confrontations

de ce Réel et de cet Idéal, de ce Concret et de cet Abstrait, pour que ce dernier arrive à prendre enfin l'avantage, et que le vœu de Maléha soit réalisé.

Au fond, si cette tentative d'absorption de la créature dans la créature aimée, au lieu de son absorption dans le Créateur qui fut celle des grands saints, y compris saint François d'Assise l'adorant pourtant aussi dans sa Création, est au gré de tous les amants avides de retrouver plus tard au ciel l'être que sur terre ils ont aimé, elle ne saurait évidemment constituer qu'un prologue au point de vue de la foi.

Mais n'est-ce pas déjà d'une compréhension, d'une divination, d'une élévation de pensée et d'âme singulières, d'avoir voulu montrer que tout amour humain, même le plus terrestre, le plus matériel, loin d'être un empêchement, un obstacle à l'amour divin, en est au contraire la préparation, l'initiation? Que plus nos âmes ont été dévastées, ravagées, consumées de ces feux mortels, plus, ainsi que Jésus le laissait entendre à la Madeleine, elles sont prêtes à brûler de cette flamme immortelle et divine qui les transfigurera.

Le tout est d'aimer!... nous répète, à travers toute son œuvre, Cécile Sauvage, d'aimer la vie!... d'aimer la nature!... d'aimer les êtres!... d'aimer notre amour!... et, par tous ces amours successifs, d'aimer Dieu!

On croirait presque, dans son activité infatigable, inlassable, insatiable, à donner perpétuellement tout d'elle-même, encore après la mort, qu'elle attend d'autres rôles, d'autres missions de plus en plus hautes d'amour, qui à travers l'éternité, l'immensité des mondes, seront peut-être confiés plus tard à ceux qui ici ont véritablement aimé.

C'en est fini, on le voit, du *Cœur innombrable* de Mme de Noailles, se perdant, se diffusant, se dissolvant, sans autre but que sa dissolution même, à travers la nature. C'est désormais le *Cœur unique*, tellement *uni-*

que qu'il croit à une minute sublime entendre battre en lui le cœur de l'univers, qui va s'efforcer d'aider à l'évolution de cet univers vers les destinées supérieures qui lui seront un jour réservées.

Après « la procession dans le monde » de l'Ecole d'Alexandrie, et la division de l'Etre jusqu'aux existences les plus réduites, les plus fragmentaires, les plus infimes, c'est « le retour, l'ascension, la conversion » de cet Etre vers l'éternel Principe qui l'engendra.

Et Cécile Sauvage, pour nous avoir laissé sentir, à travers ses vers merveilleux de dévotion à la vie et à l'amour, cette montée éternelle des mondes vers la lumière, et avoir éveillé en nous cette résonance enivrante et exaltante d'infini et d'immortalité, peut être considérée, malgré l'oubli et l'effacement iniques où on la maintint toute son existence durant, jusqu'à sa mort, hélas! comme l'un de nos plus grands et de nos plus émouvants poètes français.

MAURICE BEAUBOURG.

AMAZONE

Un coup de sonnette. Deux coups de sonnette. Nanki se décide à pousser un faible hurlement, en tendant le cou comme si elle se gargarisait. Jeannine se soulève dans son lit, crie un : « Qui est là? » sonore par la porte ouverte de sa chambre, à travers le vestibule, vers la porte de l'appartement, agacée d'être réveillée à onze heures du matin.

« Postman! »

Elle se glisse à terre, cherche ses pantoufles, coule un bras nu vers les lettres que cet idiot de facteur n'a pas su déposer dans la boîte en bas.

— Lettre registrée, Madame.

— Wait a minute.

Jeannine et le postman ont un accent aussi bizarre l'un que l'autre, lui dans ce qu'il croit être du français, elle dans son anglais qui prend par sa voix tournure d'une langue inventée. Ils pourraient s'en tenir à leurs idiomes respectifs et ils se comprendraient parfaitement, mais cet échange leur plaît. Le postman n'a dans cette rue de cliente française que Jeannine. Il croit particulièrement « tchic » de se servir avec cette *Parisian lady* du jargon qu'il entend à la poste. De son côté, Jeannine a pour principe de répondre en anglais à tous ceux qui sonnent à l'appartement : le blanchisseur chinois, le marchand de journaux juif, les agents d'assurance américains, l'employé du gaz franco-canadien, les représentants de gramophones et de vacuum cleaners, l'Armée du Salut.

Elle retourne à sa chambre, passe un peignoir. Le facteur s'avance dans la pénombre du vestibule. Il pose sur la table du téléphone son carnet de signatures, l'ouvre d'un pouce humecté, et attend, le poing sur la hanche, la casquette rejetée en arrière, le regard dans la direction de la chambre. Il est patient, car il mâche du chewing-gum. Voici Jeannine. Elle a ses bigoudis, mais des bigoudis sans laideur. Ses cheveux blonds forment un rouleau soyeux sur le front et à chaque tempe, et on dirait qu'elle s'est composé pour la nuit une coiffure. Elle a deux grosses nattes qui lui battent les flancs.

Elle se penche, pour signer, jusque sur le pouce du facteur, car elle est myope. Le facteur regarde la peau merveilleuse de son cou teinté d'ambre. Ses seins parfaits se dessinent sous le peignoir qu'elle croise en le retenant d'une main. En se penchant à son tour pour s'assurer qu'elle ne se trompe pas de case, le facteur montre le bord défraîchi d'un col de celluloïd. Jeannine sent le bain quotidien. Le samedi est pour le facteur jour de bain. Tous les jours n'est pas samedi. Il touche d'un doigt léger une des nattes blondes. Il y a de l'émerveillement d'un enfant dans son regard. Jeannine, sans se retourner, dit d'une voix sonore : « Keep quiet! » Cela veut dire : « Tenez-vous tranquille ». On peut aussi bien comprendre : « Cacahuètes ».

Elle n'a pas baissé la voix dans la direction de la porte restée ouverte comme une bouche prête à raconter ses histoires aux locataires d'au-dessus. Elle a crié cela ainsi qu'elle le crie du haut en bas de la rue du Crescent aux chiens qui viennent rôder autour de Nanki, qui n'aime pas leurs attentions et qu'elle est obligée de protéger : « Keep quiet! » Les dames anglo-saxonnes semblent ne pas entendre et passent droit leur chemin. Les étudiants se retournent. La rue du Crescent n'est certes pas aristocratique. C'est un mêli-mêlo pittoresque : banques, marchands-tailleurs, synagogue, pen-

sions de famille, libraires. Cependant, à part le vendeur de bananes et le repasseur de couteaux, il n'y a pas d'éclats de voix. Les étudiants surtout l'occupent, parce qu'elle débouche sur le campus de l'Université. Ils prennent plus de place sur le trottoir, à cause de leurs pardessus qu'ils ne boutonnent pas et dont ils laissent pendre la ceinture des deux côtés, comme pour montrer qu'ils ont cessé d'être tenus en lisière. Tout le monde sait que les étudiants ne trouvent de voix que le soir. Alors ils déchirent de leur cri la gorge étroite du Crescent : « Rah! Rah! Rah! »

Après ce « Keep quiet » vigoureux, le facteur a murmuré d'un ton conciliant : « All right! All right! » tamponné son livre d'un buvard-réclame, sur lequel se détache en gros le numéro de téléphone du savetier du coin, remonté la courroie de son sac sur son épaule, et avant de partir, pour montrer qu'il n'a pas de rancune, donné une caresse à Nanki. Jeannine en souriant l'a suivi pour refermer la porte.



Elle se remettrait à dormir, car il est à peine dix heures, mais elle a reconnu au bord du trottoir, à côté du caisson rouge du Royal Mail, la McLaughton de son mari. Décidément, elle n'aura pas la paix, ce matin. Elle ne se dérange pas pour lui ouvrir. Il a son passe. Elle se remet au lit. Nanki se recouche sur son divan. Voici Théo. Il fume. Avant d'entrer dans la chambre de sa femme, il va jeter sa cigarette dans la salle de bain, pour la raison qu'il n'y a plus rien à fumer.

— Qu'est-ce qui vous amène à l'aurore?

— Rien de particulier. Je passais dans la rue.

Elle étouffe un bâillement.

— Vous êtes aussi embêtant que « All Right » qui vient de me faire lever, et à cause de vos sales papiers encore! Vous pouviez bien me laisser dormir.

Elle ne dit pas cela d'un air fâché. Elle le dit du ton de quelqu'un qu'on réveille exprès, par taquinerie.

— Mes cigarettes sont prêtes?

— Soixante. Vous en aurez assez pour aujourd'hui?

— Et ma laundry?

— Et ma galette?... Fallait en laisser pour le blanchisseur, Théo.

Pour éviter de se mettre en colère, Théo passe dans la chambre à côté, son ancienne chambre, sa chambre encore si l'on veut, où il vient quelquefois l'après-midi faire un somme après le lunch, s'il se trouve dans le quartier.

Il garnit son étui d'argent qui porte ses initiales, allume une cigarette, se regarde en passant dans la glace du chiffonnier, remonte son pantalon à la ceinture, boutonne son veston cintré, redresse d'un coup nerveux les épaules et retourne dans la chambre de sa femme. Il s'assoit à califourchon sur une chaise, à une certaine distance, face au lit.

— Vous voulez quelque chose?... Vous n'avez pas déjeuné?...

Il y a dans sa voix une sollicitude agressive. Elle craint qu'il ne lui demande des œufs au bacon et l'odeur de cuisine lui soulève le cœur à cette heure matinale.

— Non, j'ai rendez-vous à midi avec Di Pierro. Ça y est, cette fois!

La voici intéressée. Elle se soulève sur son coude. Ah! Di Pierro. Depuis le temps que Théo lui raconte ses pourparlers avec Di Pierro, Macaroni et Fromages. Il s'agit d'une grosse police d'assurance. Mais elle connaît son Théo.

— Vous êtes sûr qu'il va marcher?

— Si j'en suis sûr! Tout est prêt. Il n'y a plus qu'à signer.

Il va chercher dans le vestibule l'étroite serviette noire, guère plus grande qu'un portefeuille, fermée d'une

bande de caoutchouc, qu'il a laissée sur la table du téléphone, une serviette qui se dissimule sous le bras et que vous ne découvrez qu'une fois que ce visiteur inconnu, carré dans votre fauteuil, est en train de vous convaincre des avantages de l'assurance-vie. Il jette sa cigarette, déplie des papiers craquants, épais et lisses, à l'en-tête de la Mutual. Entre les lignes imprimées, il y a des blancs où sont inscrits des chiffres à la machine à écrire, l'un en chef de file, suivi de beaucoup de zéros posés debout, ainsi que des œufs qui tiendraient sur la pointe. Il lit le contrat avec cet accent français qui étire jusqu'au déchirement la pâte unie de l'anglais. Il refait avec son ever-sharp, sur un mémorandum de poche, le calcul de la prime qu'il touchera. Il va pouvoir se payer une auto neuve, un coupé Chevrolet cette fois dont il a envie.

Jeannine, les deux mains jointes sous sa joue, l'écoute. Une épaule ronde sort de la chemise de nuit. Son visage est une étude. Les sentiments les plus contradictoires s'y mêlent : confiance, pessimisme, indulgence, dédain, ironie, cette ironie qui exaspère Théo. Et l'on devine, par-dessous ce ton de blague légère qu'elle a adopté, un détachement de tout.

Il tire sa montre. Avant de partir, il va chercher à la cuisine le siphon de Caledonian water déposé dans la glacière. Jeannine fait son petit déjeuner d'eau pure et glacée. Il lui en apporte un grand verre, caresse Nanki qui depuis l'arrivée de Théo est venue se coucher sur le lit de sa maîtresse.

— Bye-bye!

— Bye-bye. Vous passerez ce soir?

— Impossible. Nous allons au théâtre.

— Et mes frictions? Qui les fera? Bien entendu, Monsieur est aux ordres de sa poule! Moi je passe après!

Il y a de l'impatience dans sa voix, le sentiment d'une injustice.

Lui, hausse les épaules, allume une cigarette fraîche.

— Et n'oubliez pas mon chèque, vous êtes en retard! lui crie Jeannine au moment où il referme la porte.



Elle fait sensation quand elle descend la rue, l'après-midi, en costume de cheval, pour aller à l'écurie. La toilette et le lunch, le téléphone, l'échange de considérations générales sur la vie avec la femme de ménage ont pris son temps. Elle est tout juste habillée pour quatre heures. Elle a l'impression d'être extrêmement occupée, bousculée, comme elle dit. Elle sait qu'on tient son cheval prêt pour quatre heures et elle n'aime pas faire attendre, car elle a de la considération pour les garçons d'écurie. Les gens pour qui elle en éprouve sont peu nombreux. Il y a des catégories entières qu'elle tient pour suspectes, en particulier le consul et son consulat, — excepté, peut-être, le dernier des scribes, — les attachés commerciaux, la clique des professeurs. Les artistes, principalement ceux de théâtre qu'on rapatrie en troisième classe, ont sa sympathie; les faux ménages, les femmes sur le bord de l'aventure et du malheur excitent en elle une curiosité bienveillante.

Donc, Jeannine descend la rue. Depuis que Nanki est vieille et paresseuse, elle ne la suit plus à cheval. On l'enferme dans l'appartement avec ses jouets : un os et une pantoufle. L'été, Jeannine monte plus volontiers en cavalier. Son costume kaki est culotté par le temps, mais au rebours des vieilles pipes il s'est culotté en clair : de kaki il est devenu verdâtre. Pour le cacher, elle met jusqu'à l'écurie un imperméable de Théo. Elle marche en piquant légèrement du nez vers les pointes de ses bottes. Ce qui sauve le costume verdâtre est la cravate blanche qui entoure le cou haut et fin, l'épingle ancienne qui y est piquée, le chapeau dur posé correctement sur les cheveux qu'il a fallu enrouler en une

torsade serrée autour de la tête. La main gantée de cuir tient une cravache d'homme qui a de longues années de service.

Le cheval est sellé en effet. Le groom est occupé à lui vernir les sabots. Elle ne sait jamais quelle monture on lui destine. Comme elle ne paie que lorsqu'elle peut, par petits acomptes, et court même le risque de ne rien payer du tout, on lui fait essayer les nouvelles recrues, des bêtes mystérieuses, qui ont toutes sortes de tours en réserve, ou bien des chevaux de pensionnaires qui ont besoin d'être exercés, d'autres qui ne sont pas sortis à la suite d'une chute, d'un rhume, de coliques. Tant qu'on tient la bête par la bride pendant que Jeannine monte ou qu'on ajuste les étriers, elle se contente de gratter les pavés de l'écurie d'un sabot sourd, mais sitôt dehors! Le propriétaire, un ancien jockey, sort jusqu'au milieu de la rue et les suit du regard. Il n'est pas inquiet. Il laisse échapper une exclamation admirative : « Gee! » Il se poste sur la chaussée, jambes écartées dans les culottes bouffantes, pipe à la bouche.

Il faut traverser la voie des tramways. C'est là que commence la lutte entre le cheval et la blonde amazone. Elle n'a plus le ton éclatant du « Keep quiet ». Elle porte un peu la tête de côté, doucement, comme si elle réfléchissait. Elle l'encourage à voix contenue. Elle a l'air de comprendre son obstination à ne pas vouloir traverser les rails. Avant d'arriver au point qui fait l'objet de la controverse, elle lui flatte le cou de la main. Le cheval donne de la tête, de la crinière, du sabot, de la croupe, de la queue. Il avance en diagonale. Son arrière-train manifeste une volonté têtue de ne pas suivre la direction dans laquelle on lui maintient la tête. Jeannine ne craint rien : elle est en selle de femme aujourd'hui, car elle a appris la veille qu'un cheval de l'écurie venait de flanquer par terre son cavalier et prévu qu'elle aurait l'honneur de le monter pen-

dant quelque temps. Deux trams sont arrêtés en sens inverse. Ils ne s'arrêtent que pour l'équipage de Jeannine et les pompes à incendie. Les watmen, la main à la barre, regardent. Il y a des dames avec des voitures d'enfant, une roue en l'air, au bord du trottoir. C'est alors que la catastrophe se produit. Un passant se détache de la foule et vient prendre le cheval par la bride, malgré l'invitation sonore de Jeannine : « Keep quiet! » Elle dit *keep quiet* pour être polie. Elle le traiterait plus volontiers de gourde. Il a interrompu une belle performance. Elle ne peut savoir si elle aurait eu le dessus. Un coup de cravache et la voilà qui galope, malgré ses principes, sur l'asphalte.

Elle se dirige vers Hill-Park, situé sur le cratère d'un ancien volcan. Là elle est chez elle. Ou plutôt, on est chez soi, entre hommes, car il n'y a guère que des cavaliers qui fréquentent The Hill. Elle les connaît tous. Elle les estime en raison directe de leurs qualités de horsemen. Elle sait les défauts de chacun : l'un a la main comme ceci, l'autre l'assiette comme cela. Et les genoux! Il n'en est pas qu'elle ignore. Un beau cheval compte encore plus qu'un bon cavalier. Quand les deux sont matchés, comme elle dit dans son langage bilingue, c'est du ravissement.

Il est question surtout de chevaux entre gens du Hill. Il est question de femmes aussi, de poker, de Bourse, d'affaires. Jeannine, qui méprise les potins de five-o'clock, prend plaisir à ceux qui s'échangent à la même heure au sommet du parc. Tout cela s'épure au crible des feuilles. Un bon galop et tout cela est secoué sur le sable des allées. On est mieux sur une croupe de cheval que dans un fauteuil. On peut cracher loin quand il n'y a pas de promeneurs à pied. Les jours où le froid pique, on passe un doigt ganté sous le bout de son nez.

Tous ces hommes saluent Jeannine. La plupart mettent leur cheval au pas, un moment, à côté du sien. On

peut dans la rue se retourner sur le passage de cette Parisienne trop blonde, trop belle, qui a du rouge aux lèvres, et la prendre pour une grue, une actrice, une femme de diplomate. Ici on la considère comme « a good fellow » qui monte crânement, qui a un piètre gentleman de mari, ne se plaint pas, s'intéresse aux embêtements d'autrui. Elle est, dans l'esprit des hommes, une fois pour toutes classée : suivant l'expression de Théo, elle ne marche pas.

★

Elle adore le cinéma. Aux nouveaux théâtres immenses, lustrés, avec de gros cabochons précieux dans leur coupole, des escaliers de marbre, des tapis de Perse, des murs en or, des salons d'attente Louis on ne sait lequel, des ouvreuses qui ressemblent à des cadets de Kingston, avec le calot rond à mentonnière sur l'oreille, le stick à la main, l'air fripon, et en bas à l'entrée, immobile comme une affiche, un géant qui, depuis qu'on joua Madame Sans-Gêne, porte un uniforme de grenadier, elle préfère les petits cinémas de quartier, fourrés dans les endroits les plus inattendus, au fond de corridors tortueux, un en particulier qui est au-dessus d'un magasin où l'on vend de la pharmacie, des costumes de bain, des kodaks, du papier à lettres, des sodas, des glaces, des oranges. Elle est connue du personnel. La girl de la cage vitrée reconnaît sa voix au téléphone et la renseigne à l'avance sur le film du jour. Jeannine saisit le nom des acteurs. Cela suffit. Elle répète pesamment le titre anglais, d'une manière cocasse, ce qui permet à l'autre de singer son accent avec un clin d'œil à l'adresse du portier. Oh! ces Frenchies!

Les petits cinémas économisent la lumière. On n'éclaire pas pendant les entr'actes. Le public n'est pas exigeant : les dames peuvent garder leurs chapeaux. L'orchestre est réduit à un piano peu bruyant, qu'on ne distingue pas

d'un pianola. On retrouve généralement sa place pour laquelle on a l'air d'avoir un abonnement à l'année. S'il arrive que quelqu'un, du gradin en arrière, vous effleure les lombes de ses pieds posés au bord de votre fauteuil, ou vous gratte le cou de son pardessus roulé qu'il tient sur ses genoux, vous changez de place. Quelquefois, une grosse femme puise des chocolats mous dans un sac horriblement craquant. Ou bien il y a des gens d'odeur forte, des Italiens qui sentent l'ail, des plombiers qui sentent la conduite, des Chinois qui sentent l'encens. Elle aime pêle-mêle des histoires où il y a de la neige, des naufrages, des cow-boys, du péril, de la hardiesse, du dévoûment. Celles où les hommes ont les qualités des loups, des chiens et des chevaux. Les femmes l'intéressent en tant qu'elles savent leur donner la réplique.

On est bien là, dans le noir, les mains au bord du manchon où l'on tient en réserve la boîte de pastilles de cachou. Parfois les larmes coulent, si impersonnelles qu'on croit que c'est quelqu'un d'autre qui pleure. On oublie les embêtements : les taxes impayées sur la « boîte », la menace de vente forcée, la douleur dans l'épaule, la hanche et la tempe, partout où on a été blessée, les frasques de son mari, sa nouvelle maîtresse, sa nouvelle auto, sa dispute avec le boss. On oublie que le cheval betsy boitait aujourd'hui, que Nanki se gratte et que l'appartement est mal chauffé. On oublie la lettre « registrée » par laquelle un actionnaire de Lille réclame et menace de mettre « le colonel » au courant. Seul un actionnaire de Lille peut avoir de pareilles méthodes! Encore s'il n'y avait que son père, le colonel... Mais que deviendrait la fragile maman secouée par ces histoires? On rêve à des amours qui auraient la forme exclusive du dévouement. Un homme ferait preuve d'une amitié désintéressée, d'un esprit de sacrifice absolu. Ce sont là pour Jeannine les vertus masculines suprêmes. On rêve que l'hypothèque est enfin payée, que toutes les

dettes sont réglées, les affreuses dettes à des tas de petites gens qui ne crient même pas. On possède un cheval à soi, un cheval qui a de bonnes pattes. On envoie un chèque royal à tous ceux qui oublient depuis des années de rien réclamer : le chirurgien, l'homme d'écurie, Julien l'ancienne ordonnance qui vient cirer les parquets le dimanche comme d'autres vont à la messe. On ne peut espérer que Théo se range tout à fait, mais il s'attache à la même femme et à la même entreprise. Nanki est assurée d'une vie éternelle. Il y a beaucoup d'hommes autour de Jeannine, tous des admirateurs. Aucun n'est son amant.

★

Dérogeant à ses principes, la voici qui va dans le monde, en apparence pour répondre aux sollicitations d'une amie : « Jeanne-Douce, promettez que vous viendrez ! »... en réalité parce qu'elle escompte la présence de quelque nouveau venu que précède dans la colonie une réputation spéciale. Elle subit l'attrait du bizarre.

Chapeau trop grand pour la mode, qui refoule comme il peut la toison d'or. Voilette. On dirait la province de France d'avant-guerre transportée sur le pavé canadien et qui fait des visites. Manteau de loutre, le manteau du trousseau, qui commence à montrer des lignes brunâtres comme des lits de ruisseaux taris, souliers extrêmement pointus qu'elle a en *bargain,* depuis que les pointes sont démodées. Chevilles exquises, mains fines. Yeux gris-vert sous le casque des cheveux, tempes larges, pommettes qui soutiennent ainsi que deux anses le visage allongé reposant sur la pointe délicate du menton, peau de sarrasine blonde qui a l'air d'une palette laquée sur laquelle le froid n'a aucune prise.

Elle monte en char, décoche par distraction un sourire au conducteur immobile, dont le rôle est de laisser

tomber un regard en poinçon sur la boîte aux tickets et qui se distrait en crachant sur le pavé au moment où s'ouvre la porte automatique. Le conducteur a l'âme retournée par ce sourire. Jeannine en oublie de glisser dans la boîte le ticket tout préparé dans sa main. Il servira au retour. Elle passe devant, vacille sur ses pointes, s'agrippe à une courroie de porcelaine.

La voici arrivée. Les dames se déshabillent dans la chambre de la maîtresse de maison. On enlève les manteaux de fourrure, et troussant la jupe d'un tour de main, on se dépouille des bloomers superflus. Exhibition de dessous roses. La femme de chambre, accroupie, défait les over-shoes à boucles.

Jeannine paraît si rarement dans un salon qu'elle a l'air de l'invitée de marque. L'hôtesse la prend par le bras, lui chuchote à l'oreille : « Pas de blagues, hein? » Et elle promet de bien se tenir, de ne pas employer de langage incongru, d'être tout à fait du monde. Elle se laisse conduire à un fauteuil. Les messieurs se rapprochent. Elle a ses grandes et charmantes manières. Les Anglais qui sont là n'ont jamais rien vu de si *fascinating* et murmurent sous leur haleine : « By Jove! » Il n'y a qu'elle pour dire sans maladresse, d'égale à égaux et cependant avec l'onction voulue : « Monsieur le Consul, Docteur, Colonel ». Parbleu! elle a entendu dire colonel toute sa vie. Elle a un oncle général défense-de-Verdun.

Elle est coiffée à la russe pour la circonstance, frange sur le front, torsade autour de la tête. Elle a sa voix, son sourire, de l'époque du couvent de Bruxelles. Le sautoir d'or du face-à-main remplace sur sa poitrine la chaînette d'argent et la médaille. Elle porte sa robe des grandes occasions, la robe mauve de sa tante la préfète, qu'elle a reçue par la valise diplomatique. Sa voix reste sonore, mais elle a pris du bouquet : elle pétille et se dore pour le salon. Il semble qu'il y ait une pente du

fumoir au fauteuil de Jeannine vers lequel tous les hommes glissent. Un grand diable à crinière brune, rosette, nez autoritaire et courbe, yeux de faucon, pique droit sur elle. Il semble en proie à un délire mystérieux. Sa main dessine dans l'air la ligne d'un vase étrusque. Il prend le groupe qui l'entoure à témoin : « Nom de D...! Quel profil! Et cette peau, ces cheveux! » Il a l'air de parler par-dessus des statues. Il examine, en consolidant son lorgnon, un grain de beauté qu'elle a au cou, comme on regarde l'étiquette indéchiffrable d'un objet convoité. Cela est si visible que Jeannine rit, incline la tête et d'une voix innocente : « Allez-y! Ne vous gênez pas ». Les dames lapent une gorgée de thé en laissant leurs yeux déborder la tasse. La maîtresse de maison s'approche à la hâte, présente le peintre Rougerat, directeur des Beaux-Arts.

Jeannine s'amuse. Comme elle s'amuse! Son air gouailleur fait craqueler peu à peu son air mondain. Le vocabulaire est pour elle partagé entre deux corbeilles. Côté droit : tout ce qui vient du milieu familial, armée et magistrature, les Dames de la Retraite; côté gauche : Théo, c'est-à-dire l'assurance, le turf, les tripots, les petites femmes, l'écurie. Les petites femmes et l'écurie prévalent. Théo lui-même confond les deux langues. Il lui arrive de dire girlie à son cheval et sale rosse à son amie. Depuis quelques instants, Jeannine a envie de puiser à sa gauche. Elle ne saurait dire pourquoi. Elle n'est l'objet de la part de M. Rougerat que d'une honorable proposition : celle de faire son portrait. Flatteuse aussi : le portrait de Mme Rougerat par son mari est au Luxembourg. Ils prennent rendez-vous pour dix heures, lundi prochain, à son atelier. Il faut qu'elle soit tentée, puisqu'elle ne se lève jamais avant midi.

— Au revoir, Maître, au revoir, Général, Monsieur le Consul. Good-bye, chérie, c'était cocasse comme tout,

votre grande affaire. Théo est en bas avec son auto. Bien luné aujourd'hui. Je suis contente à cause de mes petits souliers. Sa poule va être obligée de rentrer à pied...



Cette boîte est le côté sérieux de la vie de Jeannine. Elle se construisait avec sa dot en l'an de guerre. Théo acquérait en même temps qu'une femme une profession : il devenait propriétaire-gérant d'un garage. Le bâtiment à peine terminé, la guerre éclate. Elle laisse les étages en l'air : il n'y a que le rez-de-chaussée de prêt. Théo part avec le premier contingent. Le contracteur plante là les travaux. Jeannine se transforme. Elle est presque levée à onze heures du matin. Elle devient manageresse. Elle a quelques clients, de belles âmes, recrutés parmi ses connaissances de Hill-Park, qu'elle appelle le monde cheval. Jeannine, une alliée, est une des cent petites façons de faire leur part et de rester à l'arrière. D'autres arrivent on ne sait d'où avec des autos éclaboussées qu'ils remisent précipitamment comme on fourre quelque chose dans un tiroir. Le numéro est aussi illisible que le collier d'un chien sans licence. Elle acquiert la réputation d'une femme qui essaie de tenir le coup. Les hommes, ceux qui sont *down-town* le matin et à Hill-Park l'après-midi, affaires et cheval, l'admirent. Pas un créancier n'oserait poursuivre. Elle signe des billets. Julien prête ses économies de vieux garçon et devient à son service laveur d'autos, laveur de chienne, d'assiettes. On emprunte à droite et à gauche : à un gérant de cercle, au cuisinier français du restaurant où Théo emmenait souper ses conquêtes, à une petite femme chancelante qui se raconte à Jeannine quand elles chevauchent côte à côte et à qui Jeannine essaie de donner une stabilité générale, au groom de l'écurie, car ce sont ces gens-là qui ont du cœur. La banque ne prête plus, les dames huppées de la colonie ne l'invitent

plus à leurs thés, le consul l'a appelée à son bureau et lui propose de la faire rapatrier, ce qui l'a rendue furieuse. Banque, consulat, colonie, la dégoûtent. Jeannine, à cette période trouble où il est nécessaire de simplifier, met dans le plateau des belles âmes tous ceux qui prêtent. Elle n'a pas de termes assez chaleureux, assez délicats pour les vanter. Les autres, ah! c'est dans le vocabulaire de gauche qu'elle puise à leur intention, si généreusement que Julien va fermer les portes quand elle est en train. Le garage périclite malgré ses efforts. Le shérif menace, l'hypothèque grogne. Il va falloir vendre. Chaque après-midi, elle va à l'office du *real estate*. Elle se garderait bien de l'appeler une agence d'immeubles. Employer le terme français lui paraît dans certains cas d'un précieux insupportable. Elle voit sur la porte tournante : « Smith and Smith, real estate ». Et real estate, Smith and Smith demeurent.

Chapeau emplumé, yeux au frais sous la voilette, fine odeur, sourire qui se réserve, elle a son air de grande dame. Elle discute les propositions les plus inattendues : c'est le gouvernement qui veut acheter pour la remonte, c'est une entreprise de cinéma, un inventeur, un fabricant de vernis d'automobiles, un professeur d'équitation, un institut de sténographie. Il y a des entrevues avec des architectes, des avocats, des notaires. On emploie un vocabulaire qui est un compromis. Jeannine parle une langue métisse que les autres approuvent, dans leur *parisian french* : « C'rect, Madame », à chaque phrase. Elle inscrit les rendez-vous. Chez elle, le téléphone sonne sans arrêt. Les gens d'affaires sont, comme ceux du monde, divisés en deux espèces : ceux qui sont corrects et ceux qui sont croches, autrement dit en langage de chrétien les honnêtes gens et les autres. Il y a la horde de ceux qui attendent la vente forcée, il y a ceux qui ne veulent pas se découvrir, qui envoient des émissaires. Il s'agit toujours de puissantes entreprises qui, pour une raison

ou une autre, ne tiennent pas à se faire connaître. C'est excitant. A l'heure de l'ouverture des bureaux, on vient sonner à l'appartement plongé dans la pleine nuit. Nanki aboie. Jeannine crie dans une direction : « Shut up! » et dans l'autre : « Qui est là? » Quand une gorge anglaise essaie de se délivrer de son nom : « Madame B., s'il vous plaît? » comme si elle avalait du macaroni, Jeannine court après ses pantoufles que Nanki n'a pas su remettre ensemble, épingle ses nattes, entr'ouvre la porte. Pied dedans, pied dehors, le gentleman flaire un terrain dangereux. L'esprit des affaires l'emporte : il entre, se cogne à la table du téléphone, y dépose son chapeau, aperçoit Nanki soupçonneuse, qu'il flatte de la main. Il sait parler chiens. Des chiens on passe aux chevaux. Des chevaux aux affaires. Après tout, il a devant lui une petite femme très business et rien que business. — Jeannine prononce *biziness* et il trouve cela charmant. — Il s'échauffe, se met à son service. Il connaît des tas de gens *down-town*. Il va lui dénicher un acquéreur. Il croit légitime à présent de poser son regard sur sa bouche, sa peau, ses cheveux. Il n'ose pas regarder les seins trop dessinés sous le peignoir. A la fin de l'entrevue, il lui baise la main. Jeannine est émue : elle vient de découvrir une autre âme chevaleresque. Le professeur de B. lui baisait la main aussi autrefois, dans le monde. Mais un jour elle s'est écriée avec sa franchise habituelle : « Ma main sent le chien! Je viens de brosser Nanki. »

Bien entendu, l'affaire ratera encore une fois, à son grand soulagement. Grâce à la boîte, elle est devenue une femme de *biziness*. Au retour de la guerre, Théo a signé un désistement en sa faveur. Il place des actions pour une société futuriste.



Le ménage Théo-Bobette va mal. Théo a fait des scènes de jalousie. Bobette l'a mis à la porte. C'est un

va-et-vient effréné entre l'appartement délabré de Jeannine et celui ultra-moderne de Bobette. Chez Bobette, depuis la crise, les stores sont baissés sitôt la nuit venue. Les rideaux où filtrait une lumière rose ne donnent plus d'indication. Les habitués croient s'être trompés de jour et hésitent à monter, craignant de fâcheuses rencontres. Une nuit, Théo s'est battu avec un de ses rivaux. Le policeman qui faisait sa ronde et secouait les portes grillées des magasins est monté. Perplexe, il a regardé Bobette qui d'un clin d'œil lui a désigné Théo. C'est Théo qui doit déguerpir. Il le connaît : il apprécie ses cigares. Aussi quand il dirige le trafic à un croisement de rues et que Théo passe avec sa MacLaughton, il a la permission d'interpréter tout de travers les signaux de l'avertisseur : *Go!... Stop!...* et il fait des virages si capricieux que le constable doit se hâter de rentrer ses orteils. Ce soir, il n'y a pas de cigare qui tienne. Il empoigne Théo par le bras et lui conseille de ne pas faire de trouble. Il n'est pas fâché de le reconduire chez lui. La nuit est froide et il était obligé de se battre les bras à cause de l'onglée. A deux heures du matin, Jeannine est en pleine activité. Elle n'en est même pas aux préparatifs du bain. Assise sur sa chaise basse, le téléphone en main depuis une heure, elle bavarde avec quelque noctambule comme elle. Elle a pour la nuit des occupations méthodiques : elle ravaude des chaussettes, fait ses comptes, inscrit les deux sous du Daily News. Les cinquante dollars qu'elle a empruntés à une amie sont sur un carnet à part. Aussi le nombre de déjeuners à trente-cinq cents qu'elle a fournis à Théo. Quand Julien vient brosser, il y a toujours gratuitement pour lui des œufs au bacon, mais il s'obstine à laisser avec discrétion, près de son assiette, la même somme que Monsieur. Jeannine ne s'en formalise pas, car elle est celle qui comprend toutes les délicatesses. Après, elle rangera un tiroir, ou descendra au sous-sol, à la chambre des malles — elle

habite une de ces heureuses maisons sans concierge, et l'homme de fournaise ne vient que le jour — pour retrouver une série d'*Illustration* d'il y a dix ans. Il lui semble que dans la pièce qu'on a donnée ce soir au Princess il y a des coupures.

Théo entre. Il a les yeux fous, des traits creusés. Le pesant policeman le suit. C'est un des admirateurs de Jeannine. Il arrête le trafic quand elle traverse à cheval le Crescent. Il a l'air de lui ramener un petit garçon égaré au retour de l'école, mais un petit garçon qui n'a rien de penaud dans l'expression. Théo dormira dans son ancienne chambre. Jeannine prépare son lit. En attendant, Théo se dégonfle, devant le policeman plein de sympathie et la bière glacée. Ils en savent autant l'un que l'autre sur Bobette, qui est en bons termes avec la police. Dans cette affaire, c'est, d'après le policeman, Théo qui a tort. Il occupait une chambre chez Bobette. Il était considéré comme un pensionnaire. Il avait ses entrées à toute heure du jour, il avait même sa nuit. Il a voulu outrepasser ses privilèges qu'il appelait des droits, donner un coup de balai, travailler au relèvement moral de Bobette. Il a fait des scènes. Bobette déteste le scandale. On la respecte dans le quartier, car elle possède un visage de vierge, de la tenue, une bonne. Elle fait son marché en gants blancs. C'est avec son ami le plus chic et le plus généreux, un officier qui vient la voir de Toronto une fois par semaine, que Théo s'est colleté. Elle ne le lui pardonnera pas.

Il consent à avaler sa tablette de véronal, à se coucher. On éteint les lumières à cinq heures du matin. Mais le sommeil ne vient pas. Théo se lève, parcourt l'appartement, déversant sur Bobette un flot d'injures, prenant sa femme à témoin qu'il a été joué par la dernière des gourgandines — le terme qu'il emploie a moins de syllabes. — Nanki, affolée par ses éclats de voix, se met à hurler. Il l'empoigne, la secoue, l'inju-

rie. Voici la douce Jeannine furieuse, criant que si c'est ainsi qu'il traite les femmes, elle comprend que Bobette se soit lassée. Elle ne sait pas qu'elle joue avec le feu. Théo a complètement perdu la tête. Il va commencer par tuer la chienne. Après il tuera Bobette, il se tuera lui-même. Il ouvre un tiroir dans sa chambre. Jeannine commence à avoir peur. Elle n'a pas le temps de se lever. Il est de retour avec son revolver. Il s'approche du lit sur lequel Nanki s'est réfugiée. Jeannine lui saisit le bras. Dans la lutte, le coup part. Le revolver choit sur le plancher. Silence. Théo est le plus pâle des deux. Il regarde d'un air hébété une mèche blonde détachée des grandes nattes qui reste épinglée à l'oreiller. Le voilà à genoux, sanglotant, demandant pardon, la tête sur le sein de Jeannine, l'étouffant de son remords. Le coup de revolver a été pour ses nerfs la meilleure décharge.

Le lendemain, visite de Bobette. Visage de madone, longs yeux peints, gants blancs. Elle vient aux nouvelles. On dirait qu'elle a entendu le coup de revolver. Jeannine la reçoit dans la chambre de son mari qui vient de partir. Il n'y a que là qu'on soit tranquille pour causer. Bobette s'épanche. Ah! Théo l'a fait bien souffrir par son mauvais caractère, ses exigences, sa tyrannie, sa jalousie. Il la compromet. Elle ne veut plus le voir. Mais elle a peur de lui. Jeannine, qui est si bonne, ne pourrait-elle le calmer, le garder, l'empêcher de faire des bêtises? Pauvre Bobette! A la fin de l'entrevue, elle sanglote, la tête sur l'épaule de Jeannine. Jeannine pense que la vie est cocasse.

★

Elle est un peu soulagée. Son mari vient de se mettre en ménage avec Germaine Anquetil, une fille sérieuse qui lui a tenu longtemps la dragée haute. Une âme délicate aussi. Elle savait que Théo était marié. Elle avait vu Jeannine passer à cheval, elle l'admirait. Elle crai-

gnait de lui faire de la peine. Il a fallu qu'elles aient, sous un prétexte ou un autre, une longue conversation au téléphone et qu'à la fin Jeannine ait dit textuellement : « Allez-y, si ça vous fait plaisir ! » pour qu'elle se décide à devenir la maîtresse de Théo. Après, il n'y avait pas de raison à ce qu'il ne s'installât chez elle. Germaine aime la vie régulière. D'autre part, le retour de son mari à l'appartement n'est pas sans inconvénients pour Jeannine. Monsieur est redevenu exigeant. Monsieur demande que Madame se lève pour lui faire à déjeuner, que la femme de ménage lui range sa chambre comme ceci, que Julien lui cire ses bottes comme cela, que le téléphone soit à son entière disposition, que Jeannine ne descende pas la chienne une ultime fois à quatre heures du matin, faisant à elles deux un tapage infernal dans l'escalier, qu'on ne lui donne pas à lécher la rondelle qui bouche la bouteille de lait. Il n'est pas convenable non plus que sa femme reçoive tous ces hommes soi-disant d'affaires, le matin, habillée surtout de ses cheveux, le soir en culotte de cheval, pour les exciter. Depuis qu'il est à la Mutual, il devient puritain et sermonneur. Ils se sont fâchés, il y a eu entre eux des mots vifs. Théo a tous les torts, d'autant plus qu'il est chaque mois en retard pour son chèque. Jeannine lui met sous le nez son carnet. Depuis l'affaire du coup de revolver — la balle á passé si près — il lui avait promis une augmentation et juré d'être sérieux. Et tout recommence. Alors, qu'il aille au diable ! Germaine le tiendra. Elle est sténographe à la Mutual : elle peut lui donner des tips pour les bonnes affaires. Ils ont acheté ensemble le coupé Chevrolet. Théo s'arrange pour aller la chercher avec l'auto à la sortie du bureau. On les prend pour mari et femme. Quand elle passe la soirée chez sa mère, il a mission de promener le chien dans le campus de l'Université. Il entend de loin la voix de Jeannine. De sa laisse de cuir pliée en deux comme

un fouet, elle menace les camarades qui approchent Nanki de trop près. Jeannine et Théo se rejoignent. « Tenez-vous donc droite, bougonne-t-il, vous avez l'air de marcher sur des œufs. » Au fond, il est très fier d'elle. Nanki se tient jalousement aux côtés de sa maîtresse, ignorant les amitiés de Peter. Au retour, Théo monte prendre des cigarettes qu'elle lui a roulées à la machine. Sa chambre est transformée en garde-robe : il y serre ses bottes de cheval, ses cravaches, son uniforme de sous-officier d'artillerie, ses malles, son kodak qui renferme les derniers clichés de Bobette dans l'intimité. Il en a déjà envoyé d'intéressants au major de Toronto. Quand il monte à cheval, c'est là qu'il vient s'habiller. Quelquefois, il accompagne Jeannine. Lorsqu'elle doit essayer une bête de mauvaise réputation, il la monte auparavant et la lui interdit s'il la juge trop dangereuse. A cheval, ce sont les meilleurs amis du monde.

Le jeune ménage va assez souvent au théâtre. La Chevrolet est à la porte pour le retour. Une fois Germaine rentrée, Théo fait un crochet jusque chez sa femme, avant d'aller remiser au garage. Le temps est pluvieux; les douleurs l'ont reprise, dans la hanche qu'elle s'est brisée il y a deux ans. Il a promis de la frotter. Elle a dû pour cette raison se coucher avant son heure, ce qui la rend d'humeur frondeuse. Il trouve qu'elle engraisse. Il n'aime que les femmes minces. Elle sait que sa remarque est injuste, car elle vient de se peser à l'automatique de l'ice-cream parlor. Alors elle le blague sur la maigreur de Germaine. Est-ce qu'il en a pour son argent? Le voilà vexé. Il frotte comme on gratte un mal qui vous donne de furieuses démangeaisons. Jeannine se repent. Le pauv' vieux! Après tout, il a ses difficultés : une auto, deux ménages à entretenir. Elle regrette ses impatiences, ses taquineries. Et au moment où il allume la cigarette du départ :

— Théo, il y a un os pour Peter à la cuisine. Emportez-le.

★

Elle est très sensible à la poésie de la nature. Elle aime les couchers de soleil sur Hill-Park. On la voit mettre son cheval au galop et lâcher le vieux monsieur crampon qui trottine à ses côtés en lui énumérant les défauts de sa house-keeper, abandonner la large allée sablée pour disparaître dans un bridle-path qui s'enfonce sous les arbres et a l'air de mener au soleil couchant comme à la hutte de l'ogre. Jeannine ne veut parler ni entendre parler. Subitement toute l'humanité est devenue d'une seule catégorie : il n'y a plus de belles âmes. Du plat de la main, elle tape deux ou trois fois le cou de son cheval : celui-là est all right! Au sommet du cratère, un seul pin prend sous son éventail tout le paysage. En bas, la ville rutile à travers les arbres, comme posée sur des copeaux de cuivre rouge. La nuit d'octobre tombe. Il n'y a plus personne. On entend le cahotement d'une charrette qui emporte les feuilles mortes. Ces crépuscules d'octobre la rendent sentimentale. Quelquefois, elle se laisse rattraper par un cavalier solitaire, plus fringant que le monsieur en puissance de house-keeper. Tout de suite, ils causent intimement. Il est curieux que tous ceux qui chevauchent aux côtés de Jeannine, hommes ou femmes, en arrivent aux confidences, que Jeannine à cheval ne soit plus du tout l'indolente Jeannine de l'appartement. Le cheval la dote de sympathie, de psychologie, d'un état d'âme spécial. Elle voit de haut les petits ennuis qui l'irritaient tout à l'heure. Les méandres des sentiers qu'elle affectionne conduisent à ceux du cœur. Elle est tout en langage fin, en sentiments délicats, en compréhension. Rênes lâches, pensées flottantes, muscles détendus, oreille attentive, cavaliers et montures se laissent aller au bercement. Du bout de sa cravache, elle lisse d'un geste rêveur

la crinière en frange de sa bête. A pied, elle découragerait d'un sarcasme involontaire les confidences. A cheval, son visage pâle se découpe de profil sur la sombre verdure et elle penche un peu la tête de côté comme un confesseur.

Hélas! voici les portes de Hill-Park. Jeannine est silencieuse. Elle songe à sa vie manquée, elle étend la main, la pose un instant sur le genou de son compagnon. Ils vont au pas, se frôlant de l'épaule. L'ombre des derniers feuillages les enveloppe. « Ah! soupire Jeannine, de sa voix devenue lointaine, si l'on pouvait continuer ainsi... » Et puis, reprenant à deux mains les rênes et cognant du talon les flancs de son cheval : « *Get up!* Betsy! »

En hiver, quand le Farenheit descend à 20° au-dessous de zéro, elle traverse au trot la ville feutrée. Par-dessus ses bottes, elle a gardé ses over-shoes. Son passe-montagne est bien tiré sur ses oreilles, son cou dégagé comme en avril dans la cravate blanche, et tandis que les visages des buveuses de thé qui entrent au Ritz apparaissent dans la porte tournante comme des insectes d'entomologie, rouges ou violets, le sien reste imperturbable : crème et ambre. Elle fera le tour de Hill-Park d'une seule haleine, à bride abattue. Il faudra baisser la tête en passant sous des branches chargées de neige. Elle boira l'air glacé comme elle avale le matin son verre de Caledonian. Elle n'analyse pas ses impressions, elle résume : tout est blanc, tout est pur, tout est silencieux, son cheval galope à la perfection sans risque de buter et elle n'a plus de soucis. Elle éprouve à travers lui le plaisir de fouler la neige. Ils vont si vite qu'ils n'ont pas le temps d'avoir peur des ombres. Il n'y a plus de bornes entre la sensation et le sentiment : la neige abolit tout. Car c'est à quoi ses rêves les plus heureux la mènent : l'oubli. Et c'est l'oubli qu'elle demande au sommeil, au cinéma, à ses promenades sur Hill-Park. De même qu'elle se complaît à l'atmosphère torpide d'un appartement, elle

aime s'abandonner à une sorte de somnolence morale. Elle est dans un état de veines ouvertes. Oublier, dit Jeannine, dormir, ne plus savoir où l'on est, glisser dans la tiédeur, dans le noir, dans la neige, perdre son identité.



Elle va à l'église aussi, une pauvre église où elle peut amener Nanki, qui demeure bien tranquille sous son banc. L'église joue un rôle dans sa vie. Sa religion ne ressemble à aucune autre. Elle ne prie pas. Sa prière consiste à se taire. Elle ferme les yeux. Qu'on est bien seule avec Dieu. Comme il comprend. Il n'y a pas besoin d'expliquer. Les soucis journaliers ont cessé de se réciter en vous comme une table de multiplication. On redevient une page blanche, une atmosphère, une essence, des éléments qui se sont dissous. Jeannine apporte à noyer sa personnalité le même souci que d'autres ont de la mettre en relief. Prier, c'est formuler un désir, une demande. La félicité suprême consiste pour elle à ne rien souhaiter. L'église crée autour de son âme l'atmosphère ouatée de Hill-Park aux jours de neige. Elle se livre à elle, emportée à l'aveugle, les sens fondus en un seul, dont le rôle est si écrasant qu'au lieu de servir il règne, qu'on n'ose le borner. On n'est plus qu'une forme inerte. Dieu entend, ressent à votre place, devient responsable. Qu'il se tire d'affaire!

Au retour de l'église, elle fait une promenade dans le campus. Elle remonte lentement à la vie. Elle a l'impression de s'être levée à une heure extraordinaire. Elle découvre aux arbres une verdure nouvelle. Elle regarde avec bienveillance les dames qui promènent leur chien.

Aujourd'hui il faut qu'elle se hâte. Elle a un nouveau brosseur depuis que Julien est à la maison de santé pour une crise. C'est la seconde fois que celui-ci vient, un petit vieux, un numéro extraordinaire aussi, comme les trois quarts des gens qui composent son entourage. Elle ne

sait pas encore toute son histoire : il possède une maison de vingt-cinq mille dollars, tient un boarding-house, et fait des ménages par plaisir. Elle ne pourra le garder, car cela donne de l'indigestion à Nanki, de voir des visages nouveaux. C'est dommage : un vieux à beaux gestes! Il a remarqué les souliers à pointe de Jeannine, un matin, quand elle dirigeait les opérations méthodiques du ménage. Des souliers si démodés pour une si belle dame. Le lendemain, il lui apporte une paire de chaussures un peu déjetées, mais encore très vernies et smart qu'une de ses pensionnaires a mises au panier. Jeannine hésite entre la répugnance et le sentiment. Le sentiment l'emporte : il ne faut méconnaître aucune délicatesse. Elle tâte du bout de son pied fleurant la lavande l'intérieur inconnu de ces souliers, heureusement trop petits!



Bobette se faisait admirer à cheval sur Hill-Park chaque dimanche matin. C'est le jour où les vrais cavaliers se tiennent chez eux et où les autres ébaubissent le public sur leurs chevaux de louage à trois dollars l'heure. On voit des costumes trop neufs, des bottes trop fauves, des cravaches trop vernies, des genoux remontés, des bras secoués, des visages rouges, des amazones en cheveux, des gens qui galopent comme si le feu était à Hill-Park. On pense à Buffalo-Bill.

Bobette passait aux côtés de Théo, droite, froide, distinguée. Mais elle tenait de lui toute son assurance. Théo, qui avait été brigadier instructeur au temps de son service militaire, l'avait dressée pour ces exhibitions dominicales dont sa vanité tirait profit. Il projetait même de la faire monter au prochain Horse show. Livrée à ses propres moyens, elle n'est plus, comme dit Jeannine, qu'un pauvre petit derrière en l'air. Elle eût bien fait la paix avec Théo, rien que pour reprendre ses promenades, mais elle sait qu'elle a été remplacée jusque sur Hill-Park

et que son ancien ami est en train de former une nouvelle élève : Germaine Anquetil. Germaine est une frous-sarde, mais elle n'en montre rien pour ne pas déplaire au maître. Elle passe comme jadis Bobette : droite, froide, distinguée, à la française, et si elle n'était blonde, on jurerait que Théo continue à monter avec Bobette. Celle-ci les a rencontrés. Elle était à pied, accompagnée du major et elle est devenue blême d'humiliation à les voir passer. Théo à cheval reprenait tout son prestige. Si pour les narguer elle se montrait sur Hill-Park en compagnie de Jeannine, quel triomphe! Elle a commencé par placer son cheval, une bête difficile, à l'écurie de la rue du Crescent et le patron a eu ordre de le mettre à la disposition de Jeannine, pendant quelque temps, pour l'assagir. La première fois où on l'a sellé pour Bobette, c'était comme par hasard l'heure de sortie de Jeannine. Elle a trouvé Bobette à ses côtés, une Bobette pâle, qui contenait sa nervosité. Bobette n'est plus une étrangère depuis qu'elle a pleuré sur son épaule. Sans rien dire, elle a saisi la bride de son cheval, tout en maintenant le sien pour se faufiler entre les trams. Après, il était naturel de continuer ensemble. Jeannine a donné des conseils, si semblables à ceux de Théo. Aux moments périlleux, elle a crié de la même voix autoritaire : « Asseyez-vous! » et Bobette dont la croupe semblait remonter vers les épaules, l'a laissée graduellement redescendre et reprendre contact avec sa monture.

Jeannine a aussi son idée. Théo, qui n'a pas de secret pour elle, l'a mise au courant de son projet d'exhiber Germaine au horse show pour faire enrager Bobette, ce qu'elle a jugé tout à fait croche. Cette pauvre Bobette s'était fait faire un costume épatant pour l'occasion : culotte et veste de drap blanc et redingote noire. Si elle persuadait à Bobette d'y aller tout de même? Elle a un cheval magnifique, sur lequel elle fera de l'effet dans une course au trot, sans trop de risques de dégringo-

lade. Jeannine est contente de faire enrager Théo à son tour, Théo qui est dans une veine de folies, passe des nuits au jeu, néglige son travail, vient faire des scènes à l'appartement, affole Nanki, rafle les provisions de la glacière, dévore comme par distraction le hachis qui mijotait au four pour le dîner de « la p'tite », et s'en va sans payer. Cela l'amuse aussi de scandaliser ses amies bien pensantes, qui prétendent qu'elle n'a pas de sens moral. Elle entend leur voix consternée : « Oh! Jeannine-Douce, comment pouvez-vous! » Elle imagine déjà les regards des gens selects sur les pelouses, au moment où Bobette paraîtra... Le président des Four Horsemen-Club, où se tiendra le horse show, est un des habitués du Hill. Jeannine et lui sont en excellents termes et leurs chevaux s'entendent bien. C'est un homme aux idées larges et elle ne prévoit aucune difficulté à l'admission de Bobette.

Pour une fois, sa psychologie est en défaut : le président refuse, courtoisement, mais catégoriquement. Sa propre femme, ses filles doivent monter, et les amies de sa femme et de ses filles. Il n'y aura sur les pelouses que des gens de Woodbound. Encore, s'il n'y avait que les hommes! Ce pauvre président! Dans quelle situation a-t-il failli se trouver? Car il a eu l'imprudence d'inviter Jeannine à se rendre dans son auto au Four Horsemen le jour du Horse-show, et il la voit lui présentant Bobette, faisant de la tribune des signes d'encouragement à Bobette en blanc et noir sur son cheval.

Pour consoler Bobette, Jeannine l'emmène avec elle ce jour-là, comme spectatrice, bien que Théo informé de son intention lui ait fait une scène épouvantable. Du coup, il n'a pas osé se montrer. Jeannine est au premier rang, braquant son face-à-main d'or sur les cavaliers, leur faisant un signe de tête amical. Des hommes venus seuls s'approchent pour la saluer : il y a là son

notaire, son avocat, son architecte. Bobette se tient dans son ombre, muette, jolie, virginale.



Jeannine a fait une chute de cheval. Elle est blessée à la tempe et à la mâchoire. On l'a transportée au poste de secours de Hill-Park en attendant l'arrivée de l'ambulance. Elle a le visage couvert de boue et de sang. On la croit évanouie. Des cavaliers ont mis pied à terre et l'entourent. Il faudrait prévenir le mari. On va lui téléphoner du poste. Jeannine lève la main. De sa bouche tuméfiée, les paroles s'échappent péniblement : « Mon mari est trop nerveux. Vous allez l'effrayer. Demandez Mlle Germaine à la Mutual. Elle lui brisera la nouvelle. »

Théo l'a précédée à l'hôpital. Il a sa figure creusée des grandes crises, ses yeux noircis. Il a fait préparer la meilleure chambre. Il est si pâle que le médecin ordonne qu'on l'éloigne. Jeannine est moins atteinte qu'on ne l'avait cru, mais le visage restera marqué à la paupière et aux lèvres, peut-être légèrement défiguré. « Qu'est-ce que cela fait? » murmure-t-elle péniblement à ceux qui se désolent. Et elle ajoute : « Pourvu que ma chienne ne reste pas seule trop longtemps! » Théo se montre parfait. Il vient la voir à chaque instant, de jour et de nuit, et sa présence ne réussit pas à irriter les nurses, car il arrive que celles qui soignent Jeannine sont jeunes et jolies et Théo s'entend toujours avec les jeunes et jolies filles. Il est lui-même le meilleur infirmier qui soit, et il glisse avec des précautions infinies le chalumeau entre les lèvres déchirées. Il n'y a que lui qui ait la main assez légère et assez patiente pour démêler la pesante chevelure. Germaine a proposé de prendre Nanki chez elle. Jeannine est touchée. Mais elle craint un changement d'habitudes. Il vaut mieux que la p'tite reste à l'appartement. Théo a promis de lui acheter sa viande lui-même. Il lui fait faire sa promenade dans le campus tous les

jours. Les visiteurs les plus hétéroclites se présentent à l'hôpital : le postman a demandé des nouvelles le premier. Et puis le plombier qui faisait des réparations dans l'appartement, la femme de ménage qui connaît les habitudes de Madame et a apporté les sels de lavande pour le bain, Julien qui a tiré de sa veste son carnet de banque et l'a oublié sur le lit, et le groom de l'écurie, habillé en monsieur, et la femme du cuisinier à qui on doit de l'argent, qui a amené sa petite fille pour la faire voir à Jeannine. Elle ne pouvait deviner que les enfants n'intéressent pas Jeannine, ni qu'à la fin de la visite, elle murmurerait à son mari que la crapaude était bien tannante.

Des boîtes de fleurs sont arrivées : celle d Bobette et celle du président des Four Horsemen l'une sur l'autre. Germaine qui est vraiment pleine de tact, s'en est tenue à son offre d'hospitalité pour la chienne. Le notaire choisit ce moment pour soumettre une nouvelle proposition au sujet du garage, ce qui était le meilleur moyen de sortir la blessée de son apathie. Théo, qui est redevenu un mari tyrannique, a permis l'entrevue, à condition qu'il soit le porte-parole de sa femme. Le monde est plein de belles âmes. Jeannine, malgré ses balafres, ou peut-être à cause d'elles, est d'une émouvante beauté. Le vocabulaire sportif ne passe plus par ses lèvres sensibles : la chambre d'hôpital ressemble à l'infirmerie du couvent de Bruxelles. Le propriétaire de l'écurie fait prendre tous les jours de ses nouvelles. Jeannine fait prendre tous les jours des nouvelles du cheval blessé aux genoux. Elle réclame toute la responsabilité de l'accident. Elle tient à prouver qu'il n'y a pas eu de la faute de l'animal. C'est elle qui a manqué de prudence. Elle le remontera dès qu'elle sera remise. Elle a hâte de lui tapoter amicalement le cou.

★

Pauvre douce Jeannine! De bonnes âmes ont entrepris de l'arracher à ce qu'elles prennent pour une indolente vie au fond de son grand appartement, entre sa chienne et ses tiroirs. Elles ne tiennent pas compte du cinéma, de Hill-Park, du téléphone, de la cour innocente que lui font le postman et le plombier, de la promenade au campus, de la messe du dimanche matin, de la visite de Julien qui vient cirer les planchers pour avoir l'illusion qu'il les cire encore chez son colonel, de ses rendez-vous quotidiens au sujet de la boîte. Et tant d'histoires qu'il lui faut écouter! Celles de son mari et par lui celles de Germaine et de la Mutual, celles de Julien qui se croit poursuivi par des femmes amoureuses, celles de la femme de ménage qui vient de Tahiti et en colporte toutes les superstitions. Et ses lettres qu'elle ne peut écrire, et ses comptes qu'elle ne peut faire qu'entre minuit et quatre heures du matin, et son bain qu'elle prépare comme un bain de malade, les yeux sur la pendule et le thermomètre, et toutes ses habitudes qui se succèdent dans un ordre immuable depuis des années et qui lui sont sacrées, et son état de noire mélancolie qui demande des heures entières d'immobilité à l'abri des rideaux tirés, qui lui ôte le courage de se lever, qu'elle traite comme une migraine à laquelle il faut donner le temps de passer. Cette existence qu'elle trouve bien remplie et bien réglée est menacée. Les affaires de Théo vont mal. Il s'est séparé de Germaine en gardant l'auto, mais il lui en rembourse le prix par petites sommes. Ils restent amis. Il a pris un appartement de garçon dont il a choisi les meubles en sa compagnie. C'est elle qui a piqué les rideaux et les coussins. Elle lui a dit d'emporter en partant le vacuum cleaner. Il ne veut pas que Jeannine lui fasse visite avant que tout ne soit complètement installé. Jeannine lui a prêté Julien pour bros-

ser. Elle regrette qu'il se sépare de Germaine, avec laquelle il menait une existence régulière. Elle prévoit, à cause de cet appartement de garçon, toutes sortes de fantaisies. Monsieur s'offre tous les luxes et Madame est sans le sou.

Il faudrait donc, comme disent les vertueuses amies, chercher une situation. On lui met en tête que la sténographie mène à tout. Après de multiples enquêtes, Jeannine découvre à l'autre bout de la ville un petit monsieur entre deux âges, directeur d'un Business Course, qui lui donnera une leçon l'après-midi avant son cheval. Car il n'est pas question d'y renoncer. « Je m'arrangerai », dit-elle à ceux qui suggèrent timidement des économies. Il n'est pas question non plus d'assister aux cours de l'Institut qui ont lieu dans la matinée. Jeannine, en dix ans, n'est sortie le matin qu'une fois pour prendre le bateau de France, flanquée de cartons à chapeaux, de caisses, de boîtes de toutes dimensions, en plus de sa malle, une autre fois pour aller à un enterrement auquel elle trouva, grâce à ce petit matin, une poésie, une fraîcheur, un mystère étonnants.

Le petit monsieur entre deux âges est un Français qui vivote de son Institut. Il reçoit Jeannine avec cérémonie. Sa barbiche pointue et son gilet blanc font penser à un crayon effilé et à un cahier neuf. Il donne d'abondantes explications d'une voix qui chevrote. La première leçon passe à cause de la nouveauté du lieu. Jeannine examine les lithographies, les chaises de cuisine et le linoléum, trace des bâtons, lorgne des hiéroglyphes du bout de son face-à-main; mais les suivantes lui inspirent un écrasant ennui qu'elle dissimule pour ne pas faire de peine au petit monsieur. Elle trouve de plus en plus de prétextes pour remettre les séances. Une fois un bâillement lui échappe. Et c'est sans doute à cause de ce bâillement que le professeur a posé sur la sienne une main ridée, une main sténographique où s'inscrit une existence indéchif-

frable de chétifs soucis. Jeannine a terriblement envie de retirer sa main, mais les yeux qui la regardent sont si bons et si tristes. Les autres leçons deviennent un monologue où le professeur raconte sa vie et fait part avec des soupirs éloquents des aspirations de son âme. Jeannine ne sait plus comment s'en tirer.

Un jour, l'Institut a un aspect inaccoutumé. L'escalier ne sent plus la friture. Un écriteau imprimé est accroché de travers sur la porte de la salle de cours : « Back in five minutes ». Au lieu de cinq minutes, le professeur devait être absent cinq années, à cause d'une histoire de petites filles.

Jeannine n'est pas horrifiée. Elle murmure : « Le pauv' vieux ! » Ce qui lui est désagréable est la sensation qu'elle garde d'une main pas très propre, posée sur sa main.



Elle échappe aux salles de thé, dans un pays où les salles de thé servent de bornes à l'existence des femmes. Elle évite les réunions mondaines. Mais qu'un bachelor de ses amis, qui revient très éveillé d'une énervante soirée de jazz-band et de whisky, passe dans sa rue et sonne à sa porte en voyant de la lumière, la voilà ravie de le recevoir et d'apprendre tous les détails de la soirée. Que d'un studio d'artiste renommé pour de pittoresques réunions lui arrive, autour de minuit, un coup de téléphone demandant sa présence, elle n'hésite pas : en quelques minutes, elles sont prêtes, Nanki et elle. Elle trouvera là, assis à même le tapis, un ring cosmopolite, où on voit coude à coude des acteurs, des musiciens, des photographes d'art, quelques habitués de Hill-Park, et au milieu deux authentiques young ladies de Woodbound qui dansent un shimmie en courte chemise américaine, sous le regard sévère d'une vieille gouvernante ! A son arrivée, on fait signe à Jeannine de prendre place dans le cercle. Mais elle préfère s'asseoir sur un divan. Le maître

de la maison vient par courtoisie la rejoindre. Il passe un bras derrière elle. Jeannine s'appuie à son épaule, ferme à demi les yeux, glisse dans un inconscient tiède, confortable, heureux, et murmure d'une voix d'anesthésie : « Ah! qu'on est bien! » Est-elle au cinéma, dans son bain, à l'église ou à cheval? Les petites, la danse finie, se réfugient derrière le paravent où leur duègne, en trois gestes exactement, habille chacune, passant pardessus la tête le collier, la combinaison, la robe.



Ses meilleures amies se plaignent de son indifférence. Elles l'appellent « la douce et lointaine Jeannine, occupée de sa chienne et de ses tiroirs ». Quand on réclame sa présence, elle répond d'une voix catégorique : « Impossible, je suis en train de ranger ». Elle collectionne les lettres, les journaux, les annonces, les photographies, les programmes de théâtre, les retailles de costumes, les chapeaux, les vieilles robes de soirée que lui envoie sa tante la préfète. Elle possède des tabliers bleus de cuisine et les tabliers blancs de femme de chambre qui furent dans son trousseau, quoiqu'il n'y ait plus d'espoir ni de cuisinière, ni de femme de chambre. Elle a gardé de ses cadeaux de noce une invraisemblable cafetière qui ressemble à un appareil de laboratoire, dont elle fourbit de temps en temps l'argenterie et qu'elle offre aux dames patronnesses des bazars qui n'ont pas sa sympathie. La cafetière est chaque fois laissée pour compte et retournée par la Luggage Service Co. On s'adresse à elle pour les renseignements les plus divers : elle fouille avec patience dans ses malles du sous-sol. Elle lit les journaux avec des ciseaux à sa portée : tel article peut intéresser celui-ci, telle nouvelle fera plaisir à celui-là. Au lieu de se déranger pour aller voir les gens, elle téléphone, assise sur sa chaise basse, Nanki à ses pieds. Elle peut bavarder une heure sans lassitude. Elle est peu susceptible

d'amitié dans les circonstances ordinaires. C'est un sentiment qui la laisse froide. Elle aime ses amis en raison du dévouement qu'elle est appelée à leur témoigner et des services qu'elle leur rend. Ayez une crise de coliques hépatiques en pleine nuit, et agrippez-vous en gémissant au téléphone : Jeannine sera là dans un instant, avec du tilleul de France dans son manchon. Ayez un chagrin... Les humbles, les malchanceux, les ratés sont ceux qu'elle préfère. Sa maison, son cœur, sa bourse leur sont ouverts. Son temps, son appartement, sont à leur disposition. « Ne vous inquiétez pas, dit-elle, à ceux qui sont menacés d'être jetés dehors, il y a toujours la chambre de Théo. » Elle est prête à leur sacrifier ses chères habitudes. On l'a vue recueillir chez elle l'édition invendue d'un poète, mille volumes par piles de cent — elle y avait du mérite, car ces paquets de forme inaccoutumée ont rendu Nanki nerveuse — et chaque fois qu'elle montait à cheval, elle en glissait un exemplaire ou deux dans sa jaquette, qu'elle vendait à ses riches connaissances du Hill, au prix fort. Quand elle se promenait dans le campus avec Nanki, elle en offrait au professeur de B. en flanelle blanche qui allait jouer au tennis; elle en offrait, au rabais, aux étudiantes à chien avec qui elle avait pris l'habitude d'échanger quelques mots. Elle refuse de placer des billets de tombola pour l'Œuvre nationale parce que les snobs sont à la tête, et de vendre, au 14 juillet, des petits drapeaux aux invités de la *Ville d'Ys*, l'aviso français retour de Terre-Neuve, qui donne son bal annuel. Mais méfiez-vous d'elle. Elle a toujours sur les bras une lingère phtisique, un marquis dans la dèche, un artiste sur le pavé, un prince russe authentique ou non, quelque rescapé du couvent, de l'hôpital ou de la prison. Elle vous colle une femme de ménage en trois phrases au téléphone. On l'a entendue interpeller en plein salon, de sa voix sonore et ingénue, un bachelor : « Dites donc, Fred, vous n'avez pas de petite amie

à qui vous voudriez offrir des chemises brodées? J'en ai à vendre ». Elle est allée trouver le professeur de B. — le professeur baise-main — chef du département français à la fameuse Université du Prince of Wales. Le cours d'été aux étudiants étrangers va s'ouvrir, Jeannine a appris qu'au dernier moment Monsieur Rougerat, qui avait promis une histoire de l'art, décide d'aller dessiner des bonnes femmes en mérinos à Ouessant, qui se vendront au poids de l'or à New-York. Cela tombe bien : elle a à placer un peintre échoué à Québec à la suite de l'exhibition des artistes russes. Le pauvre diable crève de faim, quoiqu'il abrite sous le divan de son studio une assiette de petits gâteaux destinés aux clientes en perspective. Jeannine se fait introduire dans le bureau du professeur de B.. Elle a ses manières les plus exquises, son sourire le plus ensorceleur, ses mains parfumées. Le professeur de B. a fait la guerre à Verdun. Jeannine place négligemment dans la conversation le nom de son oncle le général. Elle en vient à l'objet de sa visite, tire de son sac un paquet de cartes postales, représentant les œuvres de son peintre abondamment médaillées, et le présente sous de telles couleurs que le professeur de B. prête une oreille intéressée. Il sait que les valeurs pittoresques sont plus importantes pour les cours d'été que les diplômes d'agrégé. Il se défie un peu du Russe pour une histoire de l'art, mais il l'engage pour les promenades artistiques. Jeannine rayonne : une promenade par jour à dix dollars et le lunch par-dessus le marché, voilà ce qu'elle a gagné à aller aujourd'hui dans le monde.

A l'heure du lunch, le peintre monte le perron monumental du Prince of Wales. Il a sur lui sa garde-robe restante : chapeau melon, redingote, manchettes empesées, pantalon à raies, une perruque. Et le Fareinheit à 90° ! Le gong vient de sonner. Il y a sous les arcades deux cents étudiantes en robes claires, cinquante étudiants en veston léger, quand paraît le représentant de

la sombre Russie. Le professeur de B. est consterné : son rapin n'est même pas drôle, mais gros, rouge et solennel. Et affamé! De sa place, il le voit allonger à travers la table un bras au bout duquel vacille une manchette. Après le lunch, on affiche dans le hall l'annonce de la visite artistique. Un coup du peigne de poche dans les cheveux courts, un petit mouvement sec de la nuque pour redresser la tête, comme sur un mannequin, et les girls sont prêtes. Personne n'a de chapeau malgré le soleil qui fond l'asphalte. Les chapeaux sont restés à Omaha, Milwaukee, Vancouver, Charlottetown. On voit émerger au-dessus de la troupe claire un chapeau melon. Il fait bon dans la galerie. On s'assoit sur l'escalier de marbre, entre les palmiers stérilisés, sous les bras tendus des dieux en simple attirail. Le peintre fait en gesticulant un cours de mythologie. Il tend à bout de bras son chapeau melon et il semble qu'il y puise un langage extraordinaire fait d'argot de Montmartre, mêlé d'italien et de russe. Il devient lyrique : on croit qu'il va pleurer à propos de la Vénus de Milo. Personne ne comprend, mais tout le monde a envie de rire. On se cache comme on peut à l'ombre des statues. On dirait que la Vénus glousse. Les monitrices françaises pouffent. Elles sont jolies, elles ont dix-huit ans, connaissent mal la grammaire, mais les étudiants ne les lâchent pas et elles contribuent au succès du cours d'été. Quand il y a au programme de la soirée le jeu de la conversation et qu'il s'agit au premier son de cloche d'inviter quelqu'un à débattre avec vous, en cinq minutes de promenade sous les arcades, un problème de ce genre posé au tableau noir : « Est-il possible pour un homme marié de continuer à aimer sa femme? » les jeunes gens se précipitent sur les monitrices. Elles ne font jamais tapisserie. Le jeu de la conversation est plus amusant que les conférences artistiques. Au bout d'une demi-heure, on en est encore aux statues du vestibule, et la visite des salles n'est pas commencée. Alors peu à peu, par petits groupes, on se

glisse entre les palmiers vers la sortie. En route pour l'ice-cream parlor, le swimming-pool, la promenade autour de Hill-Park en char doré! Les plus sages vont au cinéma ou chez le coiffeur. Il ne reste autour du conférencier aphone, qui éponge son visage rouge, que des dames défraîchies à lunettes, celles qui préparent leur maîtrise et notent sur leur cahier à couverture de maroquin un nombre extraordinaire de nouvelles expressions d'art.



Clair de lune d'août. Jeannine en robe blanche promène sur le campus Nanki et le sauvage Wolf, une nouvelle acquisition, qu'il faut dresser aux manières des villes. Une amie l'accompagne, en manteau de satin noir, étroite, effacée, si maigre d'avoir depuis tant d'hivers promené dans la neige de gaillards petits Anglais et tobogganné sur les flancs de Hill-Park en leur scandant dans la rafale : « Je glisse, vous glissez, nous glissons. » Quand elle n'est pas trop hors d'haleine, elle ajoute même, pour s'amuser, un adverbe : « Ver-ti-gi-neu-sement ». Elle s'est un peu étoffée durant l'été parce qu'elle a lunché au Prince of Wales en échange de sa conversation. Elle a discuté, entre deux rondelles de concombre au vinaigre, la question des dettes interalliées. Son langage est tout à fait diplôme de fin d'études secondaires. Celui de Jeannine est ce soir assagi et pur, à cause du clair de lune. En arrière du campus, il y a un petit chemin où personne ne passe, un chemin sur lequel des pierres campagnardes roulent. D'un côté, une haute rampe gazonnée le borde. Au sommet sont juchées des serres et une maisonnette de jardinier avec des Dutchman's pipe qui grimpent jusqu'au toit. Un escalier de bois, brûlé de soleil, escalade la rampe, marquant midi sous le clair de lune. Les deux amies s'assoient sur la plus haute marche, l'abri des serres. Nanki est vieille.

Cela la fatiguerait d'aller plus loin. Wolf-le-Magnifique dresse ses oreilles pontues au haut de la rampe et fait des cornes à la lune. On se croirait en pleine campagne, une campagne qui n'aurait pas de nationalité. On laisse derrière soi le Physical Building qui est d'architecture romane, le Medical Building qui a des pilastres corinthiens, le Theological Building qui reproduit la chapelle d'Oxford. On est entouré par l'herbe qui poudroie sous la lumière bleue. On touche les odeurs, on caresse le silence. Toute la ville est partie en congé emportant avec elle ses maisons et ses autos. Ces deux-là sont restées. Elles respirent comme sur le seuil d'une porte. Jeannine a relevé sa voilette jusqu'au-dessus du trait carminé de sa bouche. Les yeux gris-vert se ferment à moitié dans le visage couleur de sable doré. Ah! qu'on est bien! Si cela pouvait durer... Rester ainsi sans faire un mouvement, sans savoir où l'on se trouve...

— Jeannine-Douce, que ne demandez-vous le divorce?

Jeannine revient à elle. C'est vrai, il était question de Théo il y a quelques minutes, — que cela paraît loin! — Théo qui s'est fait encore une fois dresser procès-verbal pour excès de vitesse et a été arrêté faute de pouvoir payer l'amende. Jeannine n'a pas voulu intervenir. Elle a dit d'un ton excédé : « Qu'il se débrouille! » Au fond, elle est inquiète.

— Le divorce? Mais Théo a besoin de moi. Il serait très malheureux. Il est très gentil, vous savez, dans ses bons moments. Nous avons fait un mariage d'amour. Et puis que dirait la famille, le Tout-Lille, l'oncle défense-de-Verdun, la tante qui-donna-son-château-à-la-Croix-Rouge-pendant-la-guerre? Et maman, cela la briserait, maman.

— Vous vous referiez une vie.

Se refaire une vie... Autant vaudrait mettre Jeannine devant un tas de pierres et lui conseiller de rebâtir une maison. Est-ce que rien se fait ou se refait par sa vo-

lonté? Elle en est pour l'ordre établi, la routine, les habitudes, l'acceptation de son sort. Elle va à l'avenir comme on se rend à l'église. Elle déteste les commencements. La nouveauté n'a aucun attrait pour elle. La vie se charge de mettre sur sa route des êtres dont le pittoresque lui suffit. Chaque fois qu'elle a essayé de faire un effort, elle a échoué : le vieux petit monsieur a gardé dans sa main ridée le secret des lignes sténographiques, et le toit neuf du garage fléchit sous les hypothèques. Elle réussit mieux à vendre des dentelles et des livres de vers pour le compte d'autrui.

— Vous seriez plus heureuse...

Jeannine hausse les épaules. Est-ce que ça existe, le bonheur? Tous ceux qui mériteraient d'être heureux sont des sacrifiés : les beaux sentiments ne rapportent pas. Au fond, elle sait qu'elle est de cette catégorie. Elle continuera à subir. Théo et le garage sont des épreuves nécessaires. Pourvu que les crises : d'un côté, menaces de nouveaux coups de tête, de l'autre menaces de saisie, ne se renouvellent pas trop souvent! Pourvu que rien ne vienne troubler sa bizarre existence au fond de son bizarre appartement. Pourvu qu'on ne lui enlève pas ses enivrantes chevauchées de Hill-Park, les couchers de soleil d'automne, les bacchanales de neige et de vent de l'hiver, la solitude, les crépuscules d'été qui portent aux confidences. Pourvu qu'elle ait toujours assez d'argent pour payer de petits acomptes. Pourvu qu'elle trouve à se dévouer! Jeannine n'entrevoit pas de malheurs précis. Elle ne dit pas : « J'ai le cafard aujourd'hui », mais « Je suis dans le noir », à moins qu'elle ne murmure : « Je suis avachie ». Sa tristesse trace devant elle une longue avenue obscure où elle s'égare. Elle n'espère non plus aucune félicité marquée. Tout ce qu'elle souhaite, c'est se fondre dans une atmosphère cotonneuse et berçante. Il arrive que chagrins et joies finissent par se rejoindre, produisent une sorte de somnolence qui est

pour elle le meilleur bien. Elle ne craint pas la mort. La mort ne sera qu'une longue habitude. Il n'y aura plus à déménager.

— Ne vaudrait-il pas mieux rentrer en France?

Rentrer en France! Quelle abomination! Se lever à huit heures du matin à Lille, dans une maison où le chauffage central est les trois quarts du temps détraqué. Connaître la tyrannie des bonnes. Etre obligée d'aller prendre son bain à l'hôtel à travers la rue. Ne pouvoir sortir pour mettre une lettre à la poste après dix heures du soir sans que le colonel vous offre de vous accompagner. Infliger à Nanki les fatigues d'une traversée. Empaqueter, des mois à l'avance, les collections qui remplissent le sous-sol.

— Tout cela n'est pas sérieux, Jeannine.

— Pas sérieux? Et la boîte? La laisser aux mains de mon mari? Huit jours après, les créanciers seraient dessus. Les petites gens qui ont prêté en confiance n'auraient rien du tout. Et Théo? Croyez-vous que ses poules s'occuperaient de ses chaussettes et de sa laundry? Et puis il serait capable de s'acoquiner avec n'importe qui.

L'autre ne sait plus quoi dire, ramène autour de son étroite personne et de ses arguments son manteau de satin noir, comme si elle refermait un ballot de marchandises méprisées. Loin de Jeannine, on lui donne tort. A ses côtés, on se tait. Jeannine ne lutte pas. Elle se met dans le courant des choses. Elle répète elle aussi en fermant les yeux : « Je glisse ».

MARIE LE FRANC.

LE BRASIER MYSTIQUE

(FRAGMENT)

—

Etincelles
Des yeux verts,
— Hirondelles
Sans hivers, —

Suivez l'aile
De mes vers
Où chancelle
L'univers.

Quand la fonte
Sera prompte
Vous vaincrez,

Etincelles,
Les rebelles
Feux sacrés.



Les feux follets
Du cimetière
Où je voulais
Te voir entière

Sont les reflets
De ta prière
Sur les ourlets
De mon suaire.

Je suis tout prêt!
Aucun regret,
Aucune crainte :

L'Amour, debout,
M'attend au bout
Du labyrinthe.



Regards fulgurants,
Feux de la fenêtre
Où nos délirants
Désirs vont renaître,

Où tant de mourants
Ont dû se soumettre
Aux incohérents
Appels du Non-Etre,

Pourquoi parlez-vous
Des clairs rendez-vous
Perdus dans l'espace,

Au lieu d'enflammer
Mon besoin d'aimer
La Nuit et l'Impasse?



Ah! les yeux innocents
Des bêtes condamnées
Et ceux, phosphorescents,
Des chats des cheminées!

En vous voyant je sens
Frissonner les années
Sur les fronts grimaçants
Des vieilles Dulcinées.

Pourquoi? Je n'en sais rien.
Notre monde chrétien
Vous suppose sans âme

Et l'Archange du Mal
Va, vêtu d'animal,
A sa besogne infâme.



Feux qui scrutez l'horizon
Parmi les soupirs des ondes,
Soupçonnez-vous la raison
Qui fait osciller les mondes,

Les ténébreuses prisons
Attendant ces vagabondes
Ames que nous proposons
Aux étoiles moribondes?

Vous répondez à l'appel
Des barques. Celui du ciel
Est autrement pathétique.

Montez vers le noir concert :
Aux naufragés de l'Ether
La flamme devient cantique.



O cierges qui veillez le corps
De ma bien-aimée ignorée,
Brûlez les « toujours », les « encors »,
Les « jamais » — l'Ombre et la Durée.

Brûlez les désirs, les remords,
L'espérance prématurée
De rejoindre les autres morts
Au seuil même de l'Empyrée.

Brûlez la crainte de partir
Sans but comme fait mon soupir
Par cette nuit de nonchalance.

Brûlez le funèbre velours
Afin qu'ils deviennent moins lourds
Et la prière et le silence.



Et je vis le Dragon tout en flammes,
Qui raclait les foyers de l'Enfer,
Et l'angoisse terrible des âmes
S'accrochant à l'odeur de la chair.

Et je vis le Dragon sur les lames
— Tel Jésus! — me montrant les feux verts
De cette eau miroitante où tu rames,
Sans espoir, vers un autre univers.

Et je vis le Dragon dans l'Eglise
Me montrant la troublante analyse
De l'encens qui se traîne à genoux

Pour monter aux vertiges des cimes,
Protégé par les sages maximes
Dont les Dieux se comparent à nous.



As-tu déjà brûlé ma vieille lettre
Où l'Amour fut vaincu par la fadeur
Des mots, où les plus fiers élans de l'Etre
Plièrent l'aile sous ton œil moqueur?

Oui, tu connais déjà — vois-tu, connaître
Est chose vaine pour nos pauvres cœurs! —
La tristesse sans nom de voir renaître,
Aux sourds murmures des charbons vainqueurs,

La merveilleuse, invraisemblable extase
Qui palpite derrière chaque phrase
Des doux billets rongés par nos remords.

Cette nuit que je rêve auprès de l'âtre
J'y vois danser le souvenir jaunâtre
Des baisers que nous ont ravis les morts.



Ce feu traître qui dévore les broussailles
Me rappelle ma fontaine bien-aimée :
Elle annonce les fatales représailles,
Elle chante sur l'odeur de la fumée.

J'étais jeune, presque enfant. — Ah! tu tressailles,
Faible corps! — Je rencontrai la Bien-aimée
Haletante de frayeur jusqu'aux entrailles,
Tendre agneau devant le monstre de Némée.

Un sauvage chien perçait d'un œil de flamme
Le sein pur où frissonnait l'épithalame,
Les prunelles que verra mon agonie...

Nous allâmes doucement vers la fontaine.
— Entends-tu sa voix, Amour, sa voix lointaine,
Si lointaine qu'on n'en craint pas l'ironie?



Tes yeux brûlent le temps, l'espace et la distance,
Mon enfant! tes yeux clairs assoiffés d'infini,
Et j'ai beau concentrer l'ardeur, la résistance
Dont cet amour désespéré m'a rajeuni.

J'ai beau penser que le soleil est plus intense
Depuis le jour où ton sourire l'a béni,
Et que le noir corbeau, porteur de ma sentence,
Sera vaincu, chassé par la blancheur du nid.

La peur de te laisser, seul, au milieu des hommes,
Serre ma gorge à chaque instant. Lorsque tu nommes,
Sans t'en apercevoir, l'intangible flambeau

Je grelotte de froid au bord du précipice,
Je me cramponne à ta petite main propice
Qui sait enguirlander d'étoiles le tombeau.



Le vieux mendiant portait le ciel dans ses prunelles
Malgré ses mains sales et ses jambes engourdies,
Malgré ses bras faits pour les besognes criminelles
Et son front marqué par tant d'affreuses maladies.

Son regard de dieu versait sur moi les éternelles
Aurores, l'azur que mon aveugle cœur mendie
Cette nuit d'angoisse où les célestes sentinelles
Fredonnent dans l'ombre leur funèbre mélodie.

Et je le chassai! je lui dis : « Va ! » fermant ma porte.
Il a dû rouler, longtemps, comme une feuille morte,
Par le froid hostile de désertes avenues;

Mais le bon regard est là qui guette ma détresse,
Prêt à me montrer le feu qui tue et qui caresse,
Prêt à me guider vers des extases inconnues.



Où donc, sous quel couvercle, au fond de quel volcan sans cendre
Retrouver cette flamme, cette flamme rédemptrice
Que, frissonnant de peur et de remords, je vis descendre
Sur l'Amour écorché par les chardons de l'Avarice?

Un jour, un jour lointain où, las d'aimer et las d'entendre
La monotone voix, la même voix fascinatrice,
J'avais muré d'orgueil la lâcheté de mon cœur tendre
Et mis un sceau de glace à chaque vieille cicatrice,

Tout frissonnant de peur et de remords, je vis descendre
Une langue de feu sur l'antre de mon avarice
Et je suis resté sourd, — plus sourd encore! — sans comprendre

Que c'était la parole de Jésus, la rédemptrice
Parole qui m'attend pour calciner ma soif d'attendre;
Où donc, sous quel couvercle, au fond de quel volcan sans cendre?



Soleil, Soleil, blanc Soleil, linceul brûlant, voici mon âme!
Ce corps n'est que lambeaux, grâce à toi, jalouse Déjanire!
Je suis comme un cerf mourant dans la forêt, un cerf qui brame
Implorant le javelot final, le coup qui doit suffire.

Je fus assez lâche, assez blasphémateur, assez infâme
Pour avoir droit à ton pardon redoutable qui peut lire
Sur les yeux vides des spectres, et pour mériter la flamme
Qui saura calciner les derniers débris de mon délire.

Je fus assez volage, assez doucereux, — plus qu'une femme! —
Pour mériter ta tunique, ô ma crédule Déjanire,
Mais l'indomptable Amour vibre encore,encore implore et brame,

Attendant le javelot final, le seul qui doit suffire,
Le mortel baiser incandescent, l'omnipotente flamme.
Soleil, Soleil, blanc Soleil, linceul brûlant, voici mon âme!

ARMAND GODOY.

LA QUESTION BRETONNE

—

Existe-t-elle, oui ou non, cette question bretonne? Et d'abord, est-il possible qu'il se pose une question bretonne?

— Non! s'écrient les mystiques. J'entends par là les zélateurs de l'immobilisme politique et social, les fanatiques de cette tradition jacobino-bonapartiste qui aura, dans quelques mois, cent quarante ans, et correspond par conséquent, et par définition, à un idéal de conservation, si les mots ont gardé un sens.

Quand l'on a étudié, si peu que ce soit, la géographie et l'histoire, l'ethnographie et la linguistique, les problèmes économiques d'hier et d'aujourd'hui, on conçoit que ce qui eût été impossible, c'eût été que la question bretonne ne se posât point. Lorsque, fidèle aux principes de la science, on s'astreint à enregistrer loyalement, en absolue indépendance de tout dogme ou système, de toute doctrine ou théorie, de toute thèse ou hypothèse, ce qui vous a été démontré par une observation impersonnelle, on constate que la question bretonne est posée depuis plus de dix-neuf siècles et demi. Enfin si l'on a pris au sérieux l'évolutionnisme, et que, d'autre part, on n'ait pas de goût pour la tactique de l'autruche, on conclut qu'à l'heure actuelle la question bretonne est mûre pour une solution.

Or, l'expérience enseigne ceci : dès que la thérapeutique peut intervenir, elle le doit. Tarder, c'est donner au mal le temps de gagner en profondeur et en surface. Que l'on persiste à nier l'existence d'une question bre-

tonne ou, ce qui est équivalent, à refuser de s'occuper pratiquement de celle-ci dans les milieux officiels de Paris, et elle ira s'aggravant, donc elle deviendra de plus en plus difficile à traiter, et gare la contagion!

Métaphores d'une banalité navrante, certes. Mais l'on ne ressassera jamais assez les lapalissades, car si M. de Lapalisse est indiscutablement le plus éminent des hommes qui aient vu le jour depuis l'ère des cavernes, c'est aussi le plus méconnu. Tout le monde approuve, et pour cause, ses affirmations; presque personne n'en déduit les motifs d'action dont elles sont grosses.

§

Récemment, le congrès annuel du parti autonomiste breton a eu lieu à Rennes. La presse de Paris ne s'est intéressée à lui qu'en raison d'un incident, d'ailleurs minuscule, et comique en somme, survenu entre deux séances. Il ne nous paraît pas inutile de le rappeler.

Parmi les cafés de la vieille capitale, — grande et belle ville, agréable à tous égards, et plus « moderne » que Paris sous maints rapports, — deux ou trois font boire en musique. Plusieurs congressistes s'installèrent à la terrasse de l'un d'eux, choisi en passant parce qu'il se trouve le plus proche de la salle où ils venaient de travailler, comme on dit. Ils demandèrent à l'orchestre de jouer le *Bro goz ma zadou*. Les musiciens s'exécutèrent, ou plutôt, exécutèrent cet hymne.

Immédiatement tous les assistants furent debout et chapeau bas. Premier détail à retenir : tous, y compris ceux des consommateurs, — et ils étaient la majorité, — qui n'avaient rien de commun avec le parti autonomiste, sinon la race, car, en dehors de quelques invités des congressistes, il n'y avait là que des Bretons.

Lorsqu'on se fut rassis, un groupe de non-congressistes, sans même laisser aux serveurs le temps de renouveler les consommations, ce qui déjà était abusif,

s'avisa de solliciter à son tour un hymne. Comme par hasard, la *Marseillaise*. Il va de soi que l'orchestre la joue. Et que revoilà les gens debout et chapeau bas. Pas tous, cependant. Les autonomistes, à présent, restent assis. On leur hurle des injures, ils répondent sur le même ton, des horions sont échangés et des verres brisés. C'est tout.

Mais parmi les commentaires auxquels se livra la presse pendant la semaine suivante, il en faut pointer quatre.

Mon excellent ami Etienne Nicol, un Breton qui, loin de pactiser avec l'autonomisme, est un fervent de l'Une et Indivisible, déclara, dans son hebdomadaire, *Les Nouvelles Rennaises*, que les promoteurs, ou plutôt les provocateurs de la seconde manifestation étaient des énergumènes ridicules, et que les anciens combattants, — il a voix en ce chapitre, — en ont assez d'entendre mettre l'hymne national de la France à toutes les sauces, à tous les apéritifs, alors qu'on devrait le réserver pour les solennités qui en valent la peine. Pas un mot touchant le premier morceau exécuté.

Autre Breton, qui m'est bien cher aussi, et autre hebdomadaire : Louis Beaufrère et *La Bretagne à Paris*. Tendances? Moins « à gauche » que celles d'Etienne Nicol, mais hostiles plus encore, si possible, à l'autonomisme. Identique désapprobation de la seconde manifestation. Mais condamnation, en même temps, de la première. Par quels motifs? On n'a le droit de galvauder « ni l'un ni l'autre de ces deux hymnes, éminemment et également respectables ».

Troisième note, cette fois dans un quotidien de Paris. Un confrère, — on m'assure qu'il est ou fut de nationalité étrangère, et, si c'est vrai, je m'explique son ardeur de néophyte à voler au secours de la patrie française, même quand elle n'est pas en danger, — un confrère commence par affirmer, spirituellement peut-être, que le titre de l'hymne breton semble rédigé en quelque idiome de

Papouasie. Puis, soucieux probablement de montrer sa compétence générale en matière de linguistique, et particulière en ce qui concerne les divers parlers usuels en France, il écrit, qu'après tout, rien ne prouve que le texte du *Bro goz ma zadou* soit en breton de bon aloi.

Ces balivernes attirent sur le journal, — je ne le veux pas nommer, car il m'est pénible de rencontrer de graves erreurs, et des erreurs de fait, dans l'une des feuilles que je préfère, — une pluie de lettres. Ce sont les protestations d'abonnés et d'acheteurs qui habitent presque tous Paris ou sa banlieue, qui sont tous d'origine bretonne, et parmi lesquels il n'y a pas d'autonomistes, il n'y a guère que des adversaires de l'autonomisme. Après avoir cru liquider l'affaire à coups de plaisanteries comparables à celles qui florissaient sur Le Boulevard entre 1850 et 1880, on est obligé de présenter des excuses. Tournées d'ailleurs avec une amusante habileté.

Mais les intérêts moraux et matériels du journal exigent qu'il se venge au plus tôt de cette humiliation. Un enquêteur est expédié en Bretagne. Il a d'abord, dans certaines villes soigneusement triées, des conversations de café avec des partenaires non moins soigneusement choisis, et ses premiers articles prouvent qu'à ce moment il compte bien rapporter de la péninsule ce qu'on l'a envoyé y chercher, à savoir, des arguments en faveur de cette thèse, qu'il n'existe pas de mouvement autonomiste en Bretagne, ni de langue bretonne, ni même de Bretagne. C'est au point que l'on se demande s'il ne s'agit pas d'une mission officieuse, d'une cueillette de témoignages aux fins de documenter un éventuel discours du ministre de l'Intérieur. Et une telle impression étonne et déplaît, le camarade ayant, jusqu'alors, paru digne d'estime et de sympathie.

On est peu à peu rassuré. A mesure qu'il parcourt la province en cause, on sent s'atténuer son parti pris, s'évaporer une à une ses idées préconçues. On lit entre

les lignes qu'une fois les choses et les gens vus de près, il est déconcerté, et qu'après avoir entendu toutes les cloches, il éprouve quelque embarras à conclure. Bref, il résulte implicitement de ses derniers articles que, tout de même, il pourrait bien exister une Bretagne, que la langue bretonne ne semble pas un mythe, et que l'autonomisme breton... La série a été interrompue brusquement. Il n'était que temps...

Dans tout ce qu'à Paris l'on a publié sur la petite histoire des deux hymnes, j'ai vainement cherché une certaine remarque, qui, cependant, aurait dû s'offrir la première à l'esprit de tout le monde, et qui est celle-ci : en n'importe quel café de n'importe quelle ville de Bretagne, un orchestre est toujours à même de jouer à l'improviste un hymne que l'on prétend spécial à un parti que l'on prétend à peu près inexistant.

En réalité, tout le monde a été, d'emblée, frappé de ce phénomène. Mais, comment se fait-il que personne ne l'ait avoué?... Etrange!

§

Tous les Bretons sont autonomistes, plus ou moins, et sciemment ou non, quels que soient leurs régions d'origine et de résidence, leur classe, leur profession, leur degré de culture, leurs opinions, politiques ou autres.

Ici, le lecteur éclate de rire, et quand il aura retrouvé sa stabilité il s'écriera : — Si le parti autonomiste avait réussi à convertir les 3.100.000 Bretons qui habitent leur province et les 700.000 qui vivent ailleurs, cela se saurait, quand ce ne serait qu'aux élections législatives ou sénatoriales, municipales ou cantonales!

Réponse. Que le parti autonomiste soit nombreux et influent, je ne le prétends certes point. Mais comprenons-nous bien. Il va de soi que s'il l'était, je n'éviterais pas de l'écrire. Je l'éviterais d'autant moins qu'il m'est indifférent que cette organisation ait peu ou beaucoup d'adhé-

rents, et qu'à d'autres égards elle soit faible ou puissante. Je ne lui suis pas affilié, jamais je ne le fus ni ne le serai. Au demeurant, je ne suis breton qu'à demi. Je me contente d'affirmer que le parti en cause, moins fort actuellement qu'il le raconte, l'est déjà plus qu'on se l'imagine à Paris, — ou que l'on y feint de le croire. Et qu'il est voué à se développer rapidement dans tous les sens, parce que son programme exprime quelque chose qui n'est que l'exagération, l'exaspération, de sentiments — et de ressentiments — communs à l'unanimité des Bretons.

« Cela ne sera rien », criaillait le perroquet de Florian pendant que l'on commençait à l'étrangler. « Il n'y a pas d'affaire Dreyfus », proclamait un homme illustre, alors que cette affaire bouleversait le pays depuis des mois et des mois. « Il n'y a pas de question sociale », avait précédemment tonitrué un autre homme illustre. On a, dans ce qui s'appelle les hautes sphères, renoncé à employer continuellement cette tactique. Parfois l'on pousse un cri d'alarme, on sonne le ralliement.

C'est ainsi qu'un jour, à la tribune du Palais-Bourbon, un président du Conseil a soudain vilipendé le parti autonomiste breton, en malmenant, du même coup, jusqu'au titre du journal publié par celui-ci. *Breiz ataou!* a-t-il prononcé à plusieurs reprises, et l'on en rit encore, de Dol à Penmarc'h, et de Brest à Ancenis.

Anathème imprudent. Beaucoup de gens ont immédiatement pensé : — Tiens, tiens! cette équipe doit être importante, pour que le chef du gouvernement, et quel chef! prenne la peine de la combattre. » Les personnes renseignées virent en outre dans cette sortie la manifestation d'une rancune petite. Elles se remémoraient l'échec d'un projet formé par le même homme d'Etat quelques mois auparavant. Il avait annoncé qu'à titre officiel il se rendrait dans le Morbihan pour une solennité d'inauguration, et la presse officieuse avait ajouté qu'il en

profiterait pour à jamais pulvériser, sous ses foudres oratoires, l'autonomisme. Mais l'on avait été obligé de décommander cérémonie et voyage et remiser le tonnerre, en apprenant que le parti visé préparait, pour l'arrivée du président, un charivari d'ample envergure. Des gaillards à voix puissante et à poings lourds s'acheminaient déjà vers la ville pavoisée. On avait dû mobiliser une nuée de gendarmes, de policiers, de troupiers. Des bagarres semblaient inévitables. En tout cas, le vacarme aurait lieu, et il y a des journaux enclins à insérer ce que leurs reporters ont vu et entendu.

Quand l'on connut, dans les milieux politiques de Paris, la cause de ce fiasco, les Royalistes se réjouirent, croyant à une initiative alertement prise par leurs coreligionnaires et sympathisants de Bretagne, et les Radicaux s'assombrirent, admettant sans hésitation que l'affaire avait été machinée par le clergé. Les uns et les autres commettaient la plus bouffonne des erreurs. La plus plausible aussi, du reste.

Personne n'ignore que la Bretagne est, par excellence, le pays des légendes. Traduction correcte : le pays sur le passé et le présent duquel on a accumulé, et l'on s'acharne à accumuler, le plus de légendes, et de légendes niaises. Je sais bien que Georges Polti a pu dire : — « Nous n'avons pas d'histoire de France : nous n'avons que l'histoire du gouvernement de l'Ile-de-France. » Mais cela n'est plus vrai qu'à moitié. Il a été publié maintenant assez de livres sur l'histoire de l'ancien royaume, puis duché, pour que l'on renonce à représenter la Bretagne comme rétrograde.

Elle ne l'a jamais été. Tout le long de ce que l'on appelle globalement l'Ancien Régime, elle a été une démocratie, et c'est à peine si elle a pâti de la féodalité. « Elle était, a écrit Thiers, la seule province de France qui n'eût rien à gagner à la Révolution. » C'est pourquoi, en 1789, on n'eut pas à la convertir aux idées prétendues

nouvelles. Ce fut le reste de la France qui eut à fournir un gros effort pour se mettre à la page.

On s'écriera : — « Et les Chouans, qu'en faites-vous? » J'en fais que La Rochejacquelein, Marigny, Ferrières, les Sapinaud, étaient des Poitevins; que Cathelineau, Bonchamp, Mercier, d'Autichamp, Bourmont, Scépeaux, étaient des Angevins; que Bernier et les Cottereau étaient du Maine; que Donnissan était de la Guyenne, d'Elbée, d'ascendance poitevine, Lescure, d'ascendance gasconne. Et Puisaye? Un Normand. Stofflet? un Lorrain. D'Hervilly? Un Picard. Frotté? Mi-percheron, mi-beauceron. Sombreuil? Mi-alsacien, mi-limousin. Et j'en oublie vingt ou trente.

En réalité, ce que voulaient restaurer ceux des Bretons qui se battirent contre l'Une et Indivisible, ce n'était pas tant la monarchie de Paris ou de Versailles, — ils avaient eu à se plaindre d'elle plus que n'importe quels autres Français, — que leur vieille autonomie politique, administrative, judiciaire, ecclésiastique. Leur lutte avait essentiellement le même objectif que celles menées par leurs ancêtres au temps de la Ligue, puis sous Louis XIV, puis sous Louis XV. Le prétendant et ses héritiers présomptifs ne s'y trompaient point. Ils se gardèrent de confier leurs personnes à l'armée bretonne. Ils ne remuèrent pas un doigt, surtout ne dépensèrent pas un liard, pour empêcher l'Angleterre de la trahir et l'Une et Indivisible de triompher.

Depuis l'institution du suffrage universel, les trois départements bretons que l'on dit les plus rétrogrades parce qu'ils sont ceux où l'on reste attaché à la langue bretonne, aux costumes bretons, et ainsi de suite, ont constamment, pour les assemblées nationales, départementales, communales, choisi la majorité de leurs mandataires dans les partis de gauche, voire d'extrême-gauche. Les deux départements que l'on croit francisés à fond manifestent en général des tendances réaction-

naires comme les zones qui les avoisinent à l'Est : Basse-Normandie, Haut-Maine, Anjou, Poitou maritime.

Cependant il y a longtemps que, dans ces deux départements ni plus ni moins que dans les trois autres, toutes les grandes villes, beaucoup de moyennes et de petites, sont administrées par des Radicaux ou des Socialistes, et quand l'un de ces deux partis perd la mairie, c'est au profit de l'autre, pas à celui des hommes de droite, ni même des Républicains modérés. Ajoutez que les Communistes ont conquis quelques hôtels-de-ville, et qu'il semble malaisé de les en déloger. Et que la péninsule est l'une des régions les plus riches de France en syndicats ouvriers, en bourses du travail, en coopératives ouvrières de production ou de consommation.

Tout ce que je viens d'avancer est facile à contrôler, on me l'accordera. Il en va pareillement de la statistique suivante, que je recommande aux sceptiques. Elections législatives de 1910 : suffrages exprimés en Bretagne au premier tour de scrutin, défalcation faite, naturellement, des bulletins blancs ou nuls : 627.013. Ont obtenu : les candidats d'Extrême-Gauche ou de Gauche (Socialistes, Républicains-Socialistes, et Radicaux-Socialistes) : 207.171 voix, soit 33.04 %; les candidats du Centre (Radicaux indépendants, Républicains dits de Gauche, — il paraît qu'il y en a de Droite! — Alliance Républicaine Démocratique, champions de la Concentration Républicaine, etc.) : 150.672 voix, soit 24,03 %; total du côté républicain : 357.843 voix, soit 57,07 %; les candidats de la Droite ou de l'Extrême-Droite (Libéraux, Conservateurs, Cléricaux purs et simples, Royalistes) : 269.170 voix, soit 42,93 %.

Elections législatives de 1928 : suffrages exprimés : 659.575. Voix d'Extrême-Gauche (y compris, cette fois, les Communistes) ou de gauche : 233.015, soit 35.33 %; voix du Centre : 212.551, soit 32,22 %; total du côté républicain : 445.566, soit 67,55 %; voix de Droite (y

compris, cette fois, celles du Parti Démocrate Populaire) ou d'Extrême-Droite : 214.009, soit 32,45 %. Et je répète qu'en 1928 comme en 1910, c'est dans la Loire-Inférieure et en Ille-et-Vilaine que l'on a pu recenser la majorité des voix réactionnaires.

Il est donc mensonger de prétendre que le clergé ait gardé la prépondérance politique dans l'ensemble de la Bretagne, qu'il y reste en mesure de déclencher, ou d'efficacement seconder, un grand mouvement d'opinion, l'autonomisme par exemple. Son influence n'est plus sensible que dans certains groupes de communes ou de cantons, et là ce n'est pas en faveur de l'autonomisme quelle s'exerce. C'est même contre lui, généralement, et en raison d'instructions reçues de Rome par le canal de Paris, puis Rennes, car en principe, sinon avec autant de véhémence (mais cela viendra), la nouvelle tactique du Vatican est aussi hostile au Parti Autonomiste Breton qu'à l'Action Française, et c'est logique, la consigne actuelle étant : respect de la Constitution.

En conséquence, presque nombreuses sont les localités de la Basse-Bretagne où le personnel enseignant des écoles confessionnelles travaille non moins âprement que les institutrices et instituteurs publics contre la langue bretonne, c'est-à-dire contre l'une des choses qui sont le plus chères au parti autonomiste.

D'où il ne faut pas conclure que les prêtres soient rares dans les rangs de celui-ci. Mais j'y connais également des prosélytes du Protestantisme, et des Francs-Maçons fervents, les uns et les autres ayant adhéré parce qu'à leurs yeux le passé mental de leur province est un bloc... un et indivisible, au maintien duquel ont contribué, à leurs heures respectives et selon leurs systèmes particuliers, plusieurs Huguenots illustres et quelques Loges puissantes.

Sur le terrain politique aussi, l'organisation en cause est une coalition, où l'on voit fraterniser des Royalistes

avec des Radicaux, ce qui est beaucoup dire, et des Socialistes avec des Communistes, ce qui est dire davantage. Au demeurant, toutes les régions de la péninsule ont fourni des recrues, et toutes les classes, toutes les professions, — ainsi que les diverses générations, en dépit des racontars dont l'on bourre le crâne des autres Français, conviés à regarder les autonomistes bretons, tantôt comme une poignée d'éphèbes, tantôt comme une pincée de gérontes.

On assure enfin, tantôt que ces autonomistes pérorent et gesticulent au milieu de l'indifférence, tantôt qu'ils ne suscitent que des haussements d'épaules et des quolibets, tantôt que la masse les désavoue, à moins qu'elle les ignore...

Les Parisiens et les Méridionaux que Jupiter veut perdre, il les rend aveugles et sourds.

§

Paris et le Midi, en outre du mal qu'ils font à tout ce qui en France n'est pas eux, n'ont rien épargné, ne négligent rien, pour que la Bretagne les haïsse.

Nous avons indiqué les mensonges que l'on rabâche sur l'ensemble de ses tendances politiques et sociales. Mais c'est par toute leur attitude vis-à-vis d'elle qu'ils s'ingénient à l'offenser, dans toute leur conduite que méthodiquement ils la briment. Et cela se traduit dans tous les domaines, par des faits d'une diversité inépuisable, depuis les révoltants dénis de justice et les cyniques preuves d'ingratitude, jusqu'aux calomnies les plus saugrenues.

Que l'on se tranquillise, je ne songe pas à dresser ici une liste complète. Il y faudrait d'ailleurs le quart probablement d'un fascicule de cette revue. Au surplus, on trouvera dans le *Mercure de France* du 1er mars 1928 les renseignements voulus pour compléter mon exposé. Il s'agit d'une étude de M. Jean Perdriel-Vaissière, jeune

et brillant avocat à la cour d'appel de Rennes, et bénéficiaire d'un patronyme cher à quiconque aime les vers. Il est, en effet, le fils du poète, M[me] Jeanne Perdriel-Vaissière.

Contentons-nous d'un coup d'œil sur les choses qui me passent pêle-mêle devant l'esprit.

Ouvrons une géographie départementale ou un guide régional de la Normandie, et nous constaterons que tel port de cette province est signalé comme le premier de la France pour la pêche à la morue. Or, les statistiques annuelles de l'administration compétente, régulièrement reproduites par les périodiques spéciaux, nous apprendront que les huit ou neuf dixièmes de la flotte et des équipages voués à la dite pêche, et les huit ou neuf dixièmes de la quantité et du poids des morues débarquées, appartiennent au port de Saint-Malo-Saint-Servan.

Il est bien connu, n'est-ce pas, que les Bretons sont arriérés dans la vie courante, autant qu'en matière politique. Or, consultez les généraux de la finance, de l'industrie et du commerce, et ils vous montreront par des chiffres que, toutes proportions gardées, la Bretagne est la province où se sont propagés le plus tôt, le plus vite, et le plus largement, l'éclairage électrique, la téléphonie, le tout-à-l'égoût, le cyclisme, l'automobilisme, le motocyclisme, la motoculture, la télégraphie et téléphonie sans fil.

Pour commémorer l'acte d'héroïsme accompli en 1513 par Hervé de Portzmoguer, amiral de Bretagne, on décide en 1926 de donner le nom de celui-ci à un nouveau bateau de guerre. Seulement, on orthographie : Primauguet. N'en croyant vos yeux ni vos oreilles, vous recourez à des encyclopédies. Voici la précision qu'elles vous offrent : *Primauguet*, ou *Primoguet*.

La saleté des Bretons et de leurs logis est proverbiale, fût-ce parmi les gens qui fréquentent assidûment le métro et collaborent à sa puanteur. Mais interrogez les

touristes anglo-américains, scandinaves, néerlandais, suisses, et ils vous déclareront que, sauf dans l'Est, et même dans les villes, y compris la capitale, ils ont le cœur soulevé devant la crasse où se complaisent la majorité des Français, sans distinction de région.

Autre grief : l'obtus entêtement des Bretons. Comme si les Lorrains, les Auvergnats, et tant d'autres, n'étaient pas farouchement obstinés, eux aussi !

Une pluie incommode pendant quelques heures les villes de Provence, une autre abîme quelques grappes de raisin dans le Languedoc. Ce sont deux cataclysmes. La presse de Paris leur consacre des colonnes, et en première page. Au cours de la même semaine, des inondations ravagent le littoral d'Ille-et-Vilaine et des Côtes-du-Nord. Il y a plusieurs morts, beaucoup de blessés, une profusion de familles sans abri et ruinées, et que de maisons à reconstruire, de routes à réparer, de voies ferrées à rétablir, de ponts à reviser ! Mais c'est en Bretagne que cela s'est passé, donc cela ne compte pas. Cela ne vaut qu'une douzaine de lignes, en caractères minuscules, à la cinquième ou sixième page, au milieu des annonces, et encore pas dans tous les journaux.

Dans combien de livres et combien d'articles de revue lisez-vous que le plus grand corsaire de la pensée dans les temps modernes, Descartes, était un Tourangeau, ou plutôt le Tourangeau parfait, typique, le Tourangeau par excellence ! Les professeurs de philosophie enseignent cela dans toutes les facultés des lettres et tous les lycées et collèges. Même antienne dans les discours qu'en des cérémonies officielles prononcent des académiciens, de notables universitaires, de hauts fonctionnaires, des membres du Parlement, des ministres ou sous-ministres. Parce qu'un hasard a voulu que Descartes vînt au monde en Touraine. C'est exactement comme si André Chénier était rangé parmi les poètes turcs à cause de sa naissance à Constantinople, et Louis Blanc parmi les sociologues,

historiens et hommes politiques espagnols à cause de sa naissance à Madrid. Or, tous les ascendants de Descartes étaient bretons, des deux côtés, et il a passé son enfance, et une partie de son adolescence, en Bretagne, sur des domaines familiaux.

Il ne suffit pas de dévaliser la Bretagne de ses grands hommes. Lorsque Christophe Colomb aborda pour la première fois aux Antilles, il y avait plus de trente ans que les marins de Bréhat payaient à l'abbaye de Beauport la dîme sur le produit de leur pêche dans les eaux de Terre-Neuve, du Labrador et du Canada, et huit ans qu'à Lisbonne il avait reçu du Bréhatin Coatanlem force renseignements sur le Nouveau Monde. La France aime mieux laisser à des étrangers la gloire d'avoir pratiquement découvert celui-ci, que d'avouer qu'elle est due à des Bretons.

N'oublions pas l'histoire de la pomme de terre, que l'on cultivait et consommait dans la région briochaine depuis plusieurs années quand Parmentier... Mais vous connaissez les anecdotes. Quel bonheur que ce brave homme soit né en Picardie! S'il avait vu le jour en Bretagne, Paris ignorerait peut-être encore les frites.

Feuilletez les biographies de Duguesclin, et vous vous étonnerez que l'on porte aux nues un homme qui fut l'un des pires gredins de son époque et un guerrier dont les victoires furent d'autant plus rares qu'à tout bout de champ il rendait son épée. Seulement, c'était un Breton qui trahit et saccagea sa patrie. Alors, c'est un preux, un paladin, le héros.

Il est entendu que c'est Jeanne d'Arc qui a bouté l'Anglais hors de France. A part ce léger détail, qu'au moment où la malheureuse fut capturée, l'Anglais n'avait presque rien perdu de ses possessions continentales, qui couvraient la moitié de la France. Il a fallu vingt-trois années d'une lutte incessante pour nettoyer le pays à fond. Mais les historiens sabotent le récit de cette lutte,

parce qu'elle fut menée par un Breton, Richemont, à la tête d'une armée composée en majorité de Bretons. Devoir son salut à des Bretons, quelle honte! Cela ne s'avoue point.

Pas plus que l'on ne convient de ceci que, sans les Bretons, la France n'aurait jamais eu qu'à peu près rien en fait de marine de guerre, et de marine marchande, et de colonies, et que, de 1914 à 1918... Méditez sur les chiffres suivants. On estime généralement qu'en nombre rond la Bretagne a perdu alors 240.000 de ses enfants. Ce total représente 7,33 % de la population qu'elle avait en 1911. Si la proportion des morts avait été la même dans le reste de la France, — précisons : parmi les combattants *français* recrutés dans le reste de la France *métropolitaine,* — celle-ci aurait eu plus de 2.900.000 tués. Or, on évalue, toujours en nombres ronds, à un maximum de 1.500.000 le total des morts « fournis », non seulement par la France métropolitaine, mais aussi par nos colonies, nos pays de protectorat, et la légion étrangère, et rappelons que cette dernière et les divisions marocaines ont subi des hécatombes effroyables.

Revenons à des faits qui semblent moins tragiques parce qu'ils sont anciens. Je vous fais grâce de la consigne d'oubli que se passent tous les historiens de la France touchant ce roi Noménoë, qui imposa au Saint-Siège l'autonomie de l'Eglise armoricaine, conquit le Maine, l'Anjou, la Touraine, le Blésois, le Vendômois, marchait sur Paris, et allait y écraser dans l'enfance la germanique dynastie des Capétiens, quand celle-ci se débarrassa de lui par un crime de droit commun.

Egalement les... mettons : les erreurs accumulées sur la lutte entre Blois et Montfort et le rôle de la Bretagne pendant la guerre de Cent Ans, sur la lutte entre Blanche de Castille et le duc Pierre I[er], dit le Mauclerc, — au père, puis au frère aîné de qui l'on avait volé la couronne de France, — sur la lutte entre la Bretagne et

Anne de Beaujeu et le mariage de la duchesse Anne avec Charles VIII, sur l'union de 1532, et ce que fut la Ligue dans la péninsule, et le soulèvement de tout l'ancien duché contre Louis XIV, et la conspiration de Pontcallec.

L'union ! Cette union qu'un sculpteur, — un Breton, et son cas n'en est que plus grave, — n'a pas craint de figurer, à Rennes, sur la façade de l'hôtel de ville, dans des conditions mensongères et aussi outrageantes que possible pour ses compatriotes : une pauvre petite Bretagne suppliant la France de daigner l'accueillir, et la France condescendant avec magnanimité à ne pas la repousser. Parmi tous les collaborateurs de la presse parisienne, M. André Hallays, dans le *Journal des Débats*, a été le seul, au moment de l'inauguration, à protester au nom de l'histoire, et de la morale, et de l'intérêt bien compris de la France. Et quoiqu'il n'aime pas la province en cause, il a tenu à reproduire l'article dans son livre : *De Bretagne en Saintonge.*

Et supposons que la place me manque pour raconter les intrigues que les hasards de la vie m'ont permis d'observer de près, les combinaisons par lesquelles on a réussi à naufrager le projet, — si facilement réalisable ! — d'établir à Brest le principal port européen pour la navigation transatlantique. La France entière eût énormément bénéficié de cette installation. Mais la Bretagne davantage encore, proportionnellement. Alors, vous comprenez qu'il n'y fallait plus songer. Périsse la France, pourvu que la Bretagne ne vive pas !

§

Pour que ne périsse pas la France, c'est-à-dire la plus admirable chose qui ait jamais fleuri la face du monde, pour que la France vive sainement, et intégralement, il n'existe qu'un remède : le fédéralisme.

Ce n'est pas là une trouvaille. Il y a belle lurette que Proudhon a plaidé et en des termes définitifs. Depuis

son époque, tout lui a donné raison. Et sous nos yeux, tout continue à prouver qu'il ne se trompait pas. On cherchera, on tâtonnera en vain, on ne découvrira rien d'efficace, en dehors du fédéralisme, pour réagir, non seulement contre les tendances séparatistes, mais aussi contre tout ce qui fut ou est leur très compréhensible cause : le despotisme de la bureaucratie, la tyrannie de Paris, ou du Midi par l'intermédiaire de Paris, la dictature dont nous menacent, tantôt les fascistes et tantôt les communistes, — et, par-dessus le marché, la désertion des campagnes et l'agonie des petites villes.

Il ne s'agit d'ailleurs pas d'un saut dans l'inconnu. Les nations à organisation fédérative sont déjà presque nombreuses, et elles sont celles où le progrès économique est le plus rapide, et où la paix sociale subit les atteintes les moins fréquentes et les moins graves. Regardez la Suisse et les Etats-Unis, le Canada et l'Australie, l'Argentine et l'Union Sud-Africaine.

Ce n'est pas ici le lieu d'exposer comment pourrait et devrait être constituée la fédération française, et de réfuter les arguments auxquels se cramponnent les zélateurs du centralisme, du système qui n'est bon qu'à maintenir chaude la place d'un César, ou à préparer les voies à une escouade de tsars. Il est d'autre part trop évident que des années s'écouleront encore avant que nos dirigeants se résignent à affronter loyalement la solution démocratique, l'unique solution qui soit démocratique, des questions bretonne, alsacienne, provençale, — car on aurait tort de négliger la récente révélation, qu'en 1871 notre gouvernement a précipité les négociations de paix pour éviter une explosion de séparatisme qu'il savait imminente en Provence, — bref, de la vingtaine ou des deux douzaines de questions régionales dont l'ensemble forme la plus inquiétante des questions nationales.

Mais en attendant, il serait urgent de liquider une affaire linguistique, dont s'exaspère toute la population

dans la moitié occidentale de la Bretagne, parce qu'elle y voit ce qui s'y trouve en effet, un abominable déni de justice.

La grande presse mentionne souvent le breton comme un patois. On a même emprunté à ce prétendu patois deux mots, pour en composer une expression française, désignant le langage de quiconque ne peut être compris des gens intelligents, ne réussit jamais à se faire entendre d'eux : baragouin. Ces Bas-Bretons sont des êtres si grossiers, ma chère, qu'ils n'ouvrent la bouche que pour demander du pain (*bara*) et du vin (*gwin*, nasalisé, cela va de soi). Entre parenthèses, on aurait cru qu'ils seraient plutôt désireux de *sistr* (cidre).

Or, l'idiome en cause n'est même pas un parler attardé au stade dialectal, comme l'alsacien, le languedocien, le corse, le sarde, le slovaque. Ce n'est même pas un de ces dialectes, comme le catalan, le provençal, le flamand, le norvégien, que les efforts d'une élite ont, après plusieurs siècles ou quelques générations, réussi à transformer en une langue. C'est une langue mère. Elle reste, avec le gallois, l'écossais, et l'irlandais, — et avec une considérable proportion de la terminologie géographique et de la toponymie dans la France entière et les contrées voisines, — le témoin d'un idiome qui très longtemps domina la moitié de l'Europe, sinon davantage.

Autre bévue : s'imaginer que le breton n'est usuel à présent que dans les campagnes, et encore parmi les vieillards. N'importe quel touriste sait bien que dans les rues de Saint-Brieuc ou Quimper, Vannes ou Brest, Lorient ou Guingamp, Pontivy ou Lannion, Douarnenez ou Morlaix, ce n'est pas en français que bavardent les adolescents ou jacassent les enfants. Les bourgeois de toutes ces villes et des autres tiennent à honneur de ne pas oublier leur idiome régional, et multiplient les prétextes de s'en servir. Et aux réunions et fêtes des

innombrables associations d'« originaires » que les Bretons ont créées au large de leur province, notamment à Paris et dans sa banlieue, mais aussi dans les colonies et à l'étranger, tous les assistants ont soin de parler le breton, et raillent assez durement ceux d'entre eux qui ne le possèdent plus qu'à moitié. Enfin le breton a une littérature, et elle n'est pauvre, ni en quantité, ni en qualité. On n'ignore probablement pas que longue serait la liste des écrivains dont je pourrais rappeler ici les noms, fût-ce en me restreignant à ceux dont le talent n'est pas contestable.

Alors, pourquoi cette langue est-elle persécutée par toutes les puissances officielles ou officieuses? En particulier, pourquoi, de tous les vieux parlers de la France, celui-là est-il le seul que l'on persécute, positivement le seul?...

Dans le Midi, tout le monde est à même de le constater, l'administration tolère souvent, approuve parfois, et parfois ordonne franchement, que la langue, le dialecte ou le patois des diverses régions soient employés comme véhicules de l'enseignement du français. Résultat : la majorité des Provençaux, des Languedociens, des Roussillonnais, des Gascons, des Béarnais, des Basques, parlent et écrivent le français correctement.

En Basse-Bretagne, il est imposé de ne recourir qu'à la fameuse méthode directe, et dès l'école maternelle. On va jusqu'à punir l'enfant qui, en récréation, risque une phrase en breton, et jusqu'à récompenser le petit camarade qui aura dénoncé ce crime, — beau procédé d'éducation morale, soit dit en passant. Il est naturellement des enfants qui, avec ce système, perdent beaucoup de leur langue maternelle, — de leur langue nationale, n'ayons pas peur des mots. Est-ce du moins au bénéfice du français? Non. Ils se mettent à utiliser quelque chose qui n'est plus du breton, mais qui n'est pas davantage, et ne sera jamais, du français; une chose qui, à part l'accent

et les intonations, est comparable au *vomitant,* — ainsi convient-il d'appeler, à cause de sa prononciation toute en nausées, le ...baragouin cher aux indigènes de Belleville et de Grenelle.

Maintes gens, de ce côté-ci du Couesnon, se plaignent que les Bretons persistent à faire figure de Français récents ou provisoires. En réalité, et en conscience, l'accusation est à retourner. Ce sont les autres Français qui s'acharnent à traiter ceux-là en étrangers. Il semble que, loin de souhaiter l'assimilation des Bretons, l'on ait toujours été désireux de la retarder, sinon de la rendre impossible. On prend avec eux moins de précautions psychologiques et sentimentales qu'avec les aborigènes de l'Algérie ou de l'Indo-Chine.

Comment s'étonner qu'à la fin des fins ils en aient assez, maintenant qu'ils n'ignorent plus que sur dix Français de la métropole il y a un Breton, qu'il n'y a plus guère qu'eux en France à faire des enfants, que sans eux la France ne serait pas l'une des principales puissances du monde, que leur province a fourni à la France et au monde une surprenante proportion de grands hommes de toutes catégories, et que leur sol et leur sous-sol sont parmi les plus riches en possibilités immédiates.

Et au fait, en dehors du fédéralisme, il y aurait peut-être un moyen de résoudre la question bretonne : supprimer dans la péninsule tout enseignement public ou privé, en ne tolérant pas plus l'emploi du breton à titre véhiculaire que celui du français par la méthode directe.

A. CHABOSEAU.

LA VRAIE MATA HARI
COURTISANE ET ESPIONNE [1]

—

XXVIII

La thèse allemande et défaitiste

Mata Hari a été condamnée le 25 juillet 1917 et fusillée le 15 octobre suivant.

Aujourd'hui, douze ans après, il y a encore des gens qui se demandent si elle était vraiment coupable.

Depuis le début de la guerre un grand nombre d'espions à la solde de l'Allemagne ont été jugés et exécutés en France. Tous ont été jugés à huis-clos. On n'a jamais publié leurs dossiers. Personne n'a jamais réclamé cette publication. Personne n'a jamais douté qu'ils n'aient mérité le châtiment suprême. Personne ne s'est jamais demandé si leurs juges militaires ne s'étaient pas trompés, ne s'étaient pas prononcés trop hâtivement, n'avaient pas commis d'erreur judiciaire.

Il n'en est pas de même pour Mata Hari. Dès son exécution on a commencé à mettre en doute sa culpabilité et, comme les juges qui l'avaient condamnée étaient tenus au secret professionnel, il leur était impossible de se défendre efficacement contre la suspicion qu'on jetait sur eux en s'attaquant à leur jugement.

Si l'on s'intéressait tant au sort de Mata Hari, c'est qu'elle était connue, tandis que ses sœurs d'infamie n'étaient jamais sorties de l'obscurité. Elle avait une réputation, usurpée, il est vrai, mais réelle et universelle, de grande artiste.

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 752, 753 et 754. —

Et il ne manquait pas de naïfs qui ne pouvaient se figurer qu'une belle femme, doublée d'une grande artiste, pût être en même temps une dangereuse espionne.

Puis Mata Hari avait à Paris et ailleurs beaucoup d'adorateurs qui, ignorant sa véritable nature, qu'elle savait si bien dissimuler, devenaient par la force des choses et tout naturellement ses défenseurs.

Mais la campagne faite depuis l'exécution de Mata Hari contre les juges qui l'ont condamnée a principalement une source allemande. Pendant la guerre cette campagne faisait partie de l'offensive morale des Allemands en France, de ce que Louis Marchand a appelé *l'assaut de l'âme française.*

La presse allemande, considérant que les traîtres et les espions étaient des plus utiles à la cause germanique, les défendait chaleureusement.

Elle soutenait l'innocence de Duval et de Turmel, prétendait que ce dernier était une victime des machinations des réactionnaires français et que l'affaire du *Bonnet Rouge* était une invention du cabinet Ribot (1 *bis*).

La même presse soutenait que l'inculpation d'espionnage pesant sur Mata Hari était une question extrêmement obscure et que, selon toute apparence, elle était victime de la vengeance d'un amoureux éconduit (2).

§

Le Bonnet Rouge, feuille de trahison qui, depuis le début de 1916, s'inspirait exclusivement des thèses et des intérêts allemands et qui, d'autre part, ignorait tout de l'instruction de l'affaire Mata Hari, écrivait, trois semaines avant le procès, un article tendancieux sur *La Danseuse inconnue*, article dont la première partie amorce et introduit insensiblement et insidieusement l'argumentation en faveur de l'innocence :

(1 *bis*) *Frankfurter Zeitung*, 13 juillet 1917 et 17 septembre 1917 ; *Kölnische Volkszeitung*, 18 septembre 1917.
(2) *Frankfurter Zeitung*, 16 septembre 1917.

« Une grande fleur qui danserait ». Cette phrase que Lorrain écrivait autrefois pourrait à merveille s'appliquer à la danseuse Mata Hari. Vous l'avez sans doute fréquemment applaudie. Mince, flexible, la croupe fantastiquement cambrée, les deux seins pointant agressifs, Mata Hari charmait par je ne sais quel air équivoque, langoureux et pâmé. Que de nuits de collégiens le souvenir de la voluptueuse danseuse a troublées ! Récemment encore (?) elle dansait à Marigny, troublante, presque sans voiles. Tous les mystères de l'Orient semblaient évoqués par ses pas réglés selon un rite hiératique. Mata Hari paraissait uniquement créée et mise au monde pour enchanter des hommes par les frissons de son corps ambré aux lignes harmonieuses.

Et voilà que l'on nous apprend que la danseuse hindoue si étrangement fascinante dans les exhibitions du musée Guimet, au milieu des momies, de tous les instruments des cultes des pays de la lumière, s'appelle non plus Mata Hari, mais bien Zelle-Mac Leod, et qu'elle vient d'être arrêtée pour espionnage et correspondance avec l'ennemi.

L'affaire est mystérieuse (3), et à la Sûreté, où nous avions voulu obtenir quelques renseignements, on observe le silence le plus énergique.

Mata Hari espionne ! Cela vraiment ne semble guère possible. Elle n'était pas taillée pour jouer ce rôle. Languissante, troublante, voluptueuse, mais *irrémédiablement bête* (4) ! — Que se passait-il dans cette tête où des yeux glauques, pers, brillaient mystérieusement ? Rien. Quelles pensées roulait ce front bas qu'ombrageaient des cheveux sombres ? *Ce ne pouvait pas être certes des plans machiavéliques d'espionne* (5). Se polir les ongles, se rosir les orteils, minutieusement épiler le triangle sacré, telles étaient les seules occupations de Mata Hari.

Le charme réel qu'elle dégageait provenait moins de sa personne elle-même que de l'idée qu'on s'en faisait (6). Que de femmes dont on pourrait en dire autant.

Que va-t-elle faire en prison, cette aimable danseuse à la chair complaisante ? Lorsqu'elle comparaîtra devant l'aréopage, prési-

(3) C'est nous qui soulignons.
(4) C'est nous qui soulignons.
(5) C'est nous qui soulignons.
(6) *Lapalissade* !

dé (*sic!*) par l'austère capitaine Bouchardon, renouvellera-t elle le geste de l'antique Phryné et offrira-t elle le spectacle de sa troublante nudité aux juges guerriers et incorruptibles de notre troisième République ? Et Paris sera t-il l'émule d'Athènes couronnée de violettes ? Voilà la question qui se pose.

JULIEN SOREL.

L'auteur qui se cache derrière le masque du héros stendhalien ne se soucie nullement de l'exactitude des détails physiques ou moraux qu'il donne sur l'espionne, ce qu'il en dit servant seulement à rendre plus acceptable et plus vraisemblable la thèse allemande de l'innocence qu'il doit soutenir.

C'est ainsi qu'il ment effrontément en disant que Mata Hari était *irrémédiablement bête*, par conséquent trop bête pour faire de l'espionnage. Tous ceux qui l'ont connue, spécialement ses juges, sont d'accord sur son *intelligence*.

Et là où il dit : « L'affaire *est mystérieuse* », *le Bonnet Rouge* se rencontre avec la *Frankfurter Zeitung* qui trouve que l'inculpation d'espionnage pesant sur Mata Hari est une question *extrêmement obscure*.

§

La thèse allemande de l'innocence de Mata Hari fut propagée en Allemagne et dans les pays neutres par le journal, le livre et le film (7).

Cette propagande dédaignait tout argument, n'étayait jamais ses dires de la moindre preuve ; elle agissait par simple affirmation, mais une affirmation qui, sans cesse répétée avec la monotonie d'une litanie, a fini par entrer dans les cerveaux allemands. Et ainsi peu à peu la thèse est devenue un dogme intangible pour tout Allemand de bon aloi.

De temps en temps la presse allemande croit nécessaire

(7) En mars 1928 encore a été donné à La Haye un film, *Mata Hari*, d'origine allemande, servant sans doute de réplique au film sur *Miss Cavell* (*Dawn*).

de renouveler son affirmation non motivée. Elle l'a encore fait récemment (*Kölnische Zeitung* du 30 janvier 1929).

Il n'y a pas que les Allemands qui aient défendu la « mémoire » de l'espionne. Il y a eu des défenseurs bénévoles parmi les neutres ; il y en a eu parmi les Français.

Nous allons leur donner la parole.

XXIX

« La danseuse-espionne » vue par Marcel Nadaud et André Fage

Ces deux journalistes ont écrit sur « la danseuse-espionne » une douzaine de pages, publiées d'abord *dans le Petit Journal* (juillet 1925), puis dans le corps d'un volume sur les « grands drames passionnels » (8).

Après avoir, par ignorance des faits réels, résumé inexactement la vie de l'espionne, ils s'expriment ainsi dans la partie du premier chapitre qui est intitulée : AU SERVICE DE LA FRANCE (*sic !*)

Néanmoins, la guerre la surprit à Berlin où, le jour de la déclaration, on la vit en parcourir les principales rues dans la voiture officielle du préfet de police.

Elle ne s'attarde pas dans la capitale allemande et, par la Belgique, la Hollande et l'Angleterre, rejoint d'urgence son cher Paris...

Ils ne se sont pas demandé, bien qu'ils aient « tenté de percer les ténèbres de sa misérable aventure » (9), pourquoi Mata Hari, quelques semaines avant la guerre, lorsque personne en France ne croyait la catastrophe si proche, avait quitté précipitamment son cher Paris, après avoir réalisé tout ce qu'elle possédait, et était partie pour Berlin.

(8) Chez Georges Anquetil, 1926.

(9) *Ziska, danseuse espionne*, par Marcel Nadaud. Chez Albin Michel, 1930. (Suite et fin de *Mam'zelle Monoplan*).

Ils ne se sont pas demandé ce qu'elle allait faire à Berlin. Evidemment pas danser. On n'allait pas voir des danseuses dans la capitale de l'Allemagne à un moment si critique. On y mettait la dernière main aux préparatifs de l'agression préméditée contre la France.

Ils semblent ignorer que, loin de rejoindre d'urgence Paris, elle est restée, après son retour de Berlin, quelques mois en Hollande, a loué à La Haye le 31 octobre 1914 un petit hôtel particulier *pour trois ans*, et n'a rejoint Paris qu'aux premiers mois de 1915, après en avoir reçu l'ordre.

Elle est allée au front et y est restée *sept mois*, en cherchant des relations équivoques avec des officiers.

Elle n'est pas allée à Vittel en 1915, mais en 1916, lors de son second voyage « d'affaires » et n'y est restée que deux mois (septembre et octobre).

Marcel Nadaud et André Fage ne se sont pas demandé pourquoi et comment les Anglais l'ont refoulée sur l'Espagne, tandis qu'elle avait un billet pour la Hollande, — ni ce qu'elle a fait pendant son séjour à Madrid.

Non, ils semblent ne vouloir rien savoir de tout cela, mais, sans sourciller et sans rire, ils terminent leur maigre relation des déplacements de Mata Hari à travers l'Europe occidentale par cette énormité : « Puis elle rentra en France (de Madrid) avec *la conscience tranquille que donne la certitude du devoir accompli* (10). »

Du devoir accompli. Oui... en compagnie de son amant madrilène, l'attaché militaire allemand Kalle.

Mais voici ce qu'a dit au sujet de cette *conscience tranquille* M. G. de With, consul de Hollande à Nice, qui, attaché à la Légation de Hollande à Madrid à la fin de 1916, était allé voir Mata Hari, sur sa demande, au Palace-Hôtel où elle était descendue :

Elle était arrivée à Madrid après avoir passé quelque temps à Barcelone où, me dit un Catalan, on l'appelait : « l'homme d'af-

(10) C'est nous qui soulignons.

faires ». Pour quel motif ? Je n'en sais rien ; mais ce surnom me donne d'autant plus à réfléchir qu'elle n'avait pas de contrat en Espagne comme danseuse...

Devant retourner peu après à Paris, elle me demanda un laissez-passer ou une recommandation pour les autorités françaises de la frontière, manifestant une *vive inquiétude* (11) à l'idée d'avoir à franchir les Pyrénées. Je lui répondis qu'elle devait demander cette recommandation à mon chef, n'ayant moi-même pas qualité pour le faire, et j'ajoutai qu'une personne qui a *la conscience nette* (11) n'a rien à craindre ; qu'en outre elle pourrait télégraphier à la Légation, en cas de difficultés. J'insistai enfin sur ce point : pour quelqu'un qui n'aurait pas la *conscience très, très tranquille* (12), mieux vaudrait en ce moment ne pas se risquer à passer la frontière, même nanti d'une recommandation.

Elle prit cela de très haut ; elle se montra indignée d'un tel avertissement, ce qui m'inclina davantage encore à douter de son innocence. Cependant elle partit.

Plus tard... je n'éprouvai aucune surprise... en apprenant qu'après avoir été étroitement surveillée elle avait été arrêtée par la police... dans un grand hôtel parisien.

La lettre dont nous venons de citer un fragment est datée de Nice le 9 mai 1923 et a été adressée à l'écrivain hispano-américain Gomez Carrillo (13).

C'est ainsi que dès 1923 le consul de Hollande à Nice a réfuté, à son insu, une assertion audacieuse de MM. Nadaud et Fage en 1925.

§

Marcel Nadaud et André Fage sont nés malins. On les convainc difficilement. Le commandant Emile Massard avait publié en 1922 son livre sur les espionnes, où il donnait un compte rendu — incomplet, il est vrai, mais le seul existant — des deux audiences du procès Mata Hari. Les preuves de la culpabilité de l'espionne que donne ce compte

(11) C'est nous qui soulignons.
(12) C'est nous qui soulignons.
(13) Gomez Carrillo : *Mystère de la vie et de la mort de Mata Hari*, pp. 1.1-115.

rendu sont péremptoires, mais MM. Nadaud et Fage les négligent.

Pour eux l'affaire Mata Hari reste aussi « énigmatique » qu'avant.

Et après avoir faussé sur certains points le sens du compte rendu de M. Massard, — tout en prétendant avoir exposé loyalement les arguments de l'accusation et ceux de la défense, — ils déplorent de ne pouvoir s'incliner devant le verdict des sept officiers qui ont condamné l'espionne.

C'est qu'ils se méfient de l'ambiance dans laquelle la justice militaire n'a pu garder son entière indépendance et son indispensable sérénité :

Les juges, pour ne point paraître défaitistes, en étaient arrivés à fermer leur esprit au plus élémentaire sens critique.

Et puis l'ennemi était près de la capitale et *l'espionnite* régnait en maîtresse.

L'espionnite !... Voilà un mot qui jette une clarté aveuglante sur la véritable origine de la méfiance de MM. Nadaud et Fage.

L'espionnite est une arme ramassée dans l'arsenal de guerre de l'Allemagne, et l'arsenal de trahison du défaitisme.

A lire les journaux allemands pendant la guerre et les feuilles françaises à leur solde, l'espion allemand était un mythe, « était né du cerveau malade de monomanes, atteints *d'espionnite* ».

Les campagnes de l'Allemagne contre les « espionomanes » faisaient partie de son système d'espionnage. Pour que celui ci pût travailler à son aise et donner son plein rendement, il fallait ridiculiser, bafouer, vilipender et au besoin terroriser et bâillonner ceux qui mettaient leurs concitoyens en garde contre les espions et les traîtres.

En 1916 et 1917 *la Gazette des Ardennes* et le *Bonnet rouge* dénonçaient sans répit... les « semeurs de haine »

aveugles et exaltés qui avaient le triste courage de prémunir leurs compatriotes contre les espions.

Pour l'organe de l'état major allemand, Léon Daudet était un fou, découvrant « des espions partout, jusque dans certains cubes Maggi dont les gens moins méfiants se contentent de faire du bouillon ».

Ses conférences sur l'espionnage ne servaient que la cause des « haines aveugles et irréparables contre un adversaire (14) dont l'histoire démontre la valeur intellectuelle et morale ». Elles étaient « au plus haut point dangereuses » (*pour l'Allemagne* !).

George Clairet, Fanny Clar et J. Goldsky menaient le bon combat dans *le Bonnet Rouge*.

Le premier appelait *l'espionnite* « une rage qui déshonorerait les chiens et mêmes les hyènes ». Il plaignait les « malheureux que travaille le délire de « *l'espionnite* » et qui avaient « à l'état chronique l'irrésistible désir de dénoncer des traîtres, de découvrir des complots ».

En juin 1917 *l'espionnite* sévissait toujours en France, surtout à Paris. Car les « bourreurs de crânes » en avaient inoculé le virus au public et « l'odieuse maladie » était « perfidement exploitée par des gredins de presse » (15).

Au début de juillet, Clemenceau même en fut atteint (*Frankfurter Zeitung* du 2 juillet 1917) et enfin au commencement d'octobre la *Rheinisch Westfälische Zeitung* découvrit que « à la suite de l'incertitude politique et des scandales incessants *l'espionnite* était devenue en France une maladie aiguë ».

C'est ainsi qu'en créant *l'espionnite* la presse allemande et les feuilles de trahison françaises tournaient en dérision la défense légitime et sacrée des bons Français contre l'espionnage.

(14) L'Allemand n'était pas un *ennemi*, mais un simple *adversaire* !
(15) *Gredins de presse* = journalistes patriotiques !

§

Le fait que Marcel Nadaud et André Fage brandissent l'argument de *l'espionnite* contre l'autorité des conseils de guerre en 1917 indique suffisamment de quel côté étaient leurs sympathies pendant la guerre.

D'ailleurs, un des associés de la firme littéraire André Fage, fut en 1916 un précieux auxiliaire pour la *Gazette des Ardennes* et *le Bonnet Rouge* dans leur campagne contre les réfugiés du Nord, — campagne ayant pour but de faire le silence autour des déportations de Lille et environs et de bâillonner les évacués en présentant à l'avance leurs déclarations comme mensongères et exagérées.

Au nom de la vérité allemande il protestait dans son *Journal des Réfugiés du Nord* contre les exagérations (compréhensibles !) des malheureux « envahis » ; il protestait contre les informations des journaux hollandais francophiles, contre les dessins justiciers d'Abel Faivre, contre les caricatures vengeresses de Louis Raemaekers.

Son concours dans la campagne défaitiste lui valut les éloges répétés de la *Gazette des Ardennes* et du *Bonnet Rouge*.

Il n'est donc pas étonnant que M. André Fage se soit associé avec M. Nadaud pour tâcher de rendre suspect le jugement du 3e Conseil de guerre, qui, le 25 juillet 1917, a condamné Mata Hari.

§

Marcel Nadaud et André Fage trouvent que les juges militaires en question ont dû mal juger, puisque la sérénité et l'entière indépendance leur faisaient défaut.

Mais ils les innocentent quand même :

Certes, on ne peut incriminer personne ; seule la guerre fut coupable, qui mania parfois le glaive de la justice à l'aveuglette, avec une hâte inconsidérée.

Malgré cette concession, qui charge l'entité « guerre »

de tout le mal, — pour qui sait lire, l'accusation ou plutôt l'insinuation contre les juges militaires reste entière.

Pour ce qui est de cette « hâte inconsidérée », nous rappelons qu'entre la condamnation et l'exécution de tous les espions qui ont comparu devant les conseils de guerre (16), il y avait toujours une marge de deux à trois mois, ou même davantage. Tous avaient le temps de se pourvoir en révision, en cassation et de demander leur grâce au président de la République.

La peine de mort prononcée contre certains d'entre eux fut commuée, il y en eut même qui échappèrent à tout châtiment, comme Hans Vram et d'autres.

Quant à Mata Hari, elle fut arrêtée le 13 février, condamnée à mort le 25 juillet et fusillée le 15 octobre.

Où est ici la « hâte inconsidérée » ?

§

Marcel Nadaud et André Fage parlent d'affaires « sur lesquelles plane encore la grande ombre du doute ».

Ceux qui ont eu à connaître de l'affaire Mata Hari — et eux seuls ont le droit de la juger — n'ont jamais connu le moindre doute, mais, par contre, la certitude la plus absolue.

L'instruction et l'accusation étaient entre les mains de deux magistrats de carrière, intègres et expérimentés ; les sept juges militaires ont condamné à l'unanimité. Le dossier a été communiqué pour examen successivement au Conseil de Révision, à la cour de Cassation et au président de la République.

Tous se sont trouvés d'accord sur tous les points, y compris les deux avocats qui ont soutenu les deux pourvois.

La justice militaire s'est refusée jusqu'aujourd'hui à publier le dossier de l'affaire Mata Hari.

Elle a ses raisons.

(16) Nous faisons une distinction bien nette entre les *conseils de guerre* à l'intérieur du pays et les *cours martiales* sur le front.

Marcel Nadaud et André Fage réclament cette publication « pour le calme de leur conscience », et « au nom de tous les Français épris de vérité ».

Nous avons peur qu'ils n'en restent pour leur frais.

D'ailleurs, quand des magistrats de la haute valeur d'un Mornet et d'un Bouchardon font la déclaration formelle et réitérée que Mata Hari a été légalement et justement condamnée, quand ils affirment que sa culpabilité n'admettait pas le moindre doute, était flagrante, éclatante, tous les gens sans parti pris peuvent s'incliner devant leur parole.

Cette parole pèse plus lourd dans la balance que les « angoisses », la méfiance et les insinuations des Marcel Nadaud et des André Fage.

XXX

Charles-Henry Hirsch et sa « Danseuse rouge »

La Danseuse rouge, pièce en 4 actes, transposition au théâtre du roman *La Chèvre aux pieds d'or*, a été représentée pour la première fois sur la scène de la Renaissance, le 3 décembre 1921.

Le roman du même auteur a été publié en 1920, après avoir paru en feuilleton au *Journal* en 1917. Le lendemain de sa publication en volume, plusieurs journalistes se bornèrent à émettre l'opinion qu'il n'était que l'histoire à peine transposée de Mata Hari.

Mais la pièce provoqua des protestations véhémentes de divers critiques qui reprochèrent à l'auteur d'avoir fait une apologie, un essai de réhabilitation d'une fille galante doublée d'une espionne.

La Liberté (6 déc. 1921) commençait ainsi un article indigné, intitulé : *Pour réhabiliter l'espionne* :

Les pouvoirs publics interviennent chaque jour pour interdire des films policiers dont ils redoutent l'influence pernicieuse sur

les jeunes imaginations ; ils refusent leur visa à des affiches trop réalistes ; est-ce pour laisser impunément représenter une pièce trouble et malsaine dont on comprendrait qu'elle soulevât d'enthousiastes applaudissements... à Berlin ?

M. Hirsch s'inscrivit en faux contre cette conception de son œuvre et répondit aux protestataires qu'il avait « inventé de pied en cap» l'intrigue et les personnages de son livre et de sa pièce.

Nonobstant cette mise au point, tous ceux qui ont écrit sur Mata Hari l'ont appelée « la danseuse rouge » depuis que la pièce a vu la rampe, ce qui prouve qu'ils l'ont identifiée avec l'héroïne de M. Hirsch.

C'est ainsi que le 14 mars 1922 l'*Œuvre* contenait un filet sur Mata Hari, au titre doublement souligné de *La Danseuse rouge.*

Dans un long article du *Matin*, du 7 mars 1924, on appelait Mata Hari tour à tour « la Chèvre aux pieds d'or » e « la Danseuse rouge ».

Le Dr Bizard d'une part, Marcel Nadaud et André Fage de l'autre, ne font aucune différence entre Mata Hari et « la Danseuse rouge ».

Gomez Carrillo, dans son apologie de Mata Hari, va même jusqu'à attribuer à celle-ci le « monologue symbolique » que M. Hirsch met sur les lèvres de Toutcha (17) (*La Danseuse Rouge*, acte I, pp. 75, 76)

Il considère l'auteur de la pièce comme « un de ceux qui ont essayé de reconstituer la personnalité » de Mata Hari, et l'appelle plus loin, en parlant de Mata Hari, « el unico que se ha atrevido a presentar a la danzarina roja en la escena, rediviva aunque no redimida » (le seul qui ait osé présenter à la scène la danseuse rouge, ressuscitée quoique non rachetée) (18).

Puis, Gomez Carrillo se sert à plusieurs reprises d'argu-

(17) Gomez Carrillo, *Le mystère de la Vie et de la mort de Mata Hari*, pp. 78, 79.
(18) Gomez Carrillo. Edit. espagnole, p. 143.

ments et de données empruntées à la pièce de M. Hirsch.

Pourtant, en date du 27 avril 1923, Charles-Henry Hirsch avait écrit à son « bien cher ami », en réponse à une lettre amicale de Gomez Carrillo, lui demandant des documents sur Mata Hari :

Je ne possède aucun document sur Mata Hari....

Je ne me suis jamais intéressé à elle. Mon roman et ma pièce de théâtre sont imaginés par moi d'un bout à l'autre. Dans le premier, le récit de l'exécution est basé sur celui qu'un commissaire adjoint à la police judiciaire m'a fait de la mort de Mata. C'est l'unique contact.

Nous ne croyons toutefois pas que M. Hirsch ait combattu les assertions et les considérations contenues dans le livre de son ami.

Y aurait-il un rapport entre son silence et l'appréciation des plus flatteuses de Gomez Carrillo, disant de *la Danseuse rouge* : « Cette œuvre, comme toutes celles du même auteur, est superbe (19). »

§

Afin de prouver qu'il n'a pas copié d'après nature et qu'il n'y a aucune identité entre Mata Hari et l'espionne de son œuvre, Charles-Henry Hirsch expose dans l'appendice de sa *Danseuse rouge* la genèse du roman et du drame.

Il explique qu'un magistrat lui avait raconté la fin tragique de Mata Hari et avait ajouté qu'il supposait pouvoir attribuer le courage apparent de l'espionne à ce qu'elle aurait été avertie que l'exécution serait un simulacre. Cette conversation fit germer l'idée du roman dans le cerveau de l'auteur.

Il aurait inventé le rôle qu'il attribue à Marc Brégyl, le défenseur, et créé l'espionne Toutcha sans se documenter sur la vie de Mata Hari qu'il n'avait vue danser qu'une seule fois, avant la guerre.

(19) Gomez Carrillo : *Le Mystère*, etc., p. 135. Le texte espagnol n'est pas le même. Il dit : *La obra, como de tal artista, es fuerte y es bella.*

On pourrait objecter à M. Hirsch qu'il y a pourtant des points de ressemblance troublants entre Marc Brégyl et Me Clunet, le défenseur de Mata Hari, entre celle-ci et Toutcha.

Le défenseur de la réalité et celui de la fiction sont des vieillards, à peu près du même âge ; ils sont tous les deux amoureux de leur cliente ; ils ont tous les deux une grande situation au Palais, et si M. Hirsch fait de Brégyl un ancien bâtonnier, c'est pour donner plus d'autorité à l'interprète des pensées de l'auteur.

Toutcha et Mata Hari sont toutes les deux danseuses et se produisent dans les mêmes villes : Paris, Berlin, Rome, Vienne, Monte-Carlo... L'une et l'autre ont une cour d'admirateurs ; Toutcha passe en Hollande que Mata Hari a habitée ; toutes les deux espionnent pour l'Allemagne contre la France, et sont enfermées à Saint-Lazare, où elles trouvent le même ange consolateur s'appelant tour à tour sœur Théobalde et sœur Léonide.

Quant à l'exécution, racontée dans *La Chèvre aux pieds d'or*, l'auteur admet lui-même qu'elle est empruntée à la réalité.

On pourrait ajouter que si M. Hirsch n'a pas donné l'histoire de Mata Hari, mais d'une autre espionne, c'est tout simplement pour la bonne raison que lui ni personne ne connaissait cette histoire.

On ignorait tout de son passé, de son enfance, de son mariage, de sa vie aux Indes, de sa véritable personnalité.

Jusqu'au procès on ignorait même la vraie origine de Mata Hari, le lieu de sa naissance, son âge. Elle avait réussi, dès sa première arrivée à Paris en 1903, à entourer sa vie antérieure d'un voile de mystère, dont personne, même parmi ses intimes, n'avait pu soulever un seul coin.

Le procès avait eu lieu à huis-clos. Les juges étant tenus au secret professionnel, personne, en dehors de ceux qui avaient eu à connaître de l'affaire, aucun journaliste, aucun

homme de lettres ne pouvait savoir exactement ce qui s'était passé pendant les deux audiences.

Et le premier compte rendu des débats, forcément fort succinct et incomplet, ne fut publié que vers la fin de 1921 (dans *la Liberté*, par M. Massard).

Si donc M. Hirsch a inventé son sujet en 1917, c'est qu'il n'y avait pour lui aucune possibilité de « copier ».

Cela n'empêche qu'il a puisé dans la réalité autant qu'il a pu et qu'il a choisi pour son roman et sa pièce exactement et dans tous les détails le cadre qui a entouré les derniers mois de la vie de Mata Hari.

§

Afin de démontrer qu'il n'a pas voulu réhabiliter son espionne, M. Hirsch fait valoir qu'elle est coupable et avoue son crime.

C'est vrai, mais il prend soin que sa culpabilité soit entourée de tant de circonstances atténuantes, de tant de considérations « à décharge », que peu à peu la criminelle disparaît à nos yeux pour faire place sinon à une innocente, du moins à un être pitoyable, une malheureuse, méritant notre compassion, notre excuse, notre pardon.

L'auteur prête à sa Toutcha beaucoup de belles qualités.

Elle est d'une bonté immense, d'une générosité inépuisable. Elle aime les enfants et elle ne vit que pour soulager la misère des pauvres. Et même la prison ne peut entamer cet altruisme quasi angélique : ce qu'elle regrette le plus à Saint-Lazare, c'est qu'elle ne peut plus faire des heureux.

Elle est poétique et rêveuse. Parfois elle parle avec son âme aux étoiles et, quand elle pleure, les étoiles pleurent avec elle.

Elle aime Dieu, et la danse, loin d'être pour elle un moyen d'attirer les hommes, est sa seconde religion.

Elle est désintéressée et méprise l'argent. Les bijoux et les fleurs de ses adorateurs lui répugnent. Quand elle se donne, c'est toujours par véritable amour. Elle préfère un

étudiant pauvre à un riche protecteur, surtout parce que le premier est venu du bas-fond de la misère.

Elle est foncièrement chaste et honnête. Dès son adolescence, « le spectre de la prostitution » l'épouvante. Les « ignobles baisers » de son premier protecteur « lui font honte jusqu'au martyre ». Le désir de ses admirateurs la révolte. Elle a des relations de pure amitié.

Bref, M. Hirsch a fait de sa Toutcha presque une sainte ; une sainte, qui succombe, il est vrai, aux tentations du monde, mais qui se relève par le repentir et la sincérité de sa confession.

Est-il possible de refuser notre indulgence, notre sympathie à une pareille femme ?

Elle a fait de l'espionnage, avant la guerre pour tous les grands pays d'Europe, pendant la guerre pour l'Allemagne contre la France. Elle a commis un des crimes « les plus bas ». Mais après tout, elle est plutôt une victime qu'une criminelle. Victime de son enfance malheureuse dans la pauvre isba de son ivrogne de père ; victime de l'entraînement, de la méchanceté des hommes, victime enfin de l'implacable destin.

D'abord elle sert la police russe ; parce qu'elle a peur. Elle aime l'or de la police russe ; parce que cet or la sauve de la débauche.

Quand elle espionne contre la France, en faveur de l'Allemagne, elle le fait contre son gré. Les Allemands lui tendent un piège, l'attirent sur la frontière belge (on ne dit pas comment !) et à Bruxelles on la fait parler « les mains liées, le canon d'un browning sur la tempe ». Et, comme sa vie est menacée, elle renseigne un général allemand.

Elle n'a donc pas voulu le mal qu'elle a fait, et la conclusion de M. Hirsch est toute en faveur de la condamnée :

Elle ne méritait pas la mort. Elle n'a jamais su quel mal elle faisait. C'était un pauvre être pas méchant... La vie a fait le reste !

M. Hirsch désapprouve la condamnation de Toutcha,

non seulement parce qu'elle n'a pas compris la portée de ses actes criminels, mais aussi parce qu'il refuse à la société le droit sur la vie d'un de ses membres, si indigne soit-il ; non seulement parce que « les hommes sont lâches quand ils tuent une pauvre femme », mais surtout parce que « la société, armée de la Loi, commet un *attentat monstrueux* (20) quand elle frappe de mort ».

La société a d'autant moins le droit de frapper le criminel que celui-ci n'est qu'un « produit social ».

M. Hirsch ne fait que répéter ici sous une autre forme l'insanité germée dans le cerveau détraqué d'un demi-fou : L'homme est naturellement bon, c'est la société qui le corrompt.

Pour celui qui accepte toutes les conséquences de ce dangereux sophisme, la société n'a pas le droit de se défendre contre les criminels qui menacent son existence même, puisque ces criminels, elle les a produits elle-même.

Elle n'a donc qu'à disparaître, cette méchante société, qui depuis Jean-Jacques ne semble pas avoir gagné en vertus et qui est responsable de tous les mauvais fruits qu'elle produit.

Pourvu que soient à l'abri du déluge qui l'engloutira les pacifistes et les révolutionnaires qui doivent créer la société nouvelle, sur le modèle, par exemple, de la bonne société soviétique de nos jours.

§

L'appendice de *La Danseuse Rouge* nous apprend dans ses dernières lignes que quelques membres du Comité de la « Ligue des chefs de Section », présidé par un ami de M. Hirsch « d'au moins quinze ans », ont, le 11 décembre 1921, après avoir assisté à une représentation de la pièce, décerné un *satisfecit* à l'auteur qui les avait si gracieusement invités.

Ce *satisfecit* prouve ou que leur « point de vue national »

(20) C'est nous qui soulignons.

avait évolué depuis la guerre, ou qu'ils n'ont pas voulu mécontenter le vieil ami de leur président ; il ne prouve nullement que la protestation d'un journal du soir « fût injuste ».

En tout état de cause, c'est grâce à la pièce de M. Charles-Henry Hirsch et à son succès que Mata Hari, qui avait des cheveux noirs, est devenue « la danseuse rouge ».

XXXI

Blasco Ibañez et Mata Hari

Lorsque Gomez Carrillo demanda par écrit à son ami Blasco Ibañez ce qu'il avait emprunté pour son *Mare Nostrum* à la vie réelle de Mata Hari, le célèbre écrivain lui répondit en date du 5 avril 1923 :

...Quand j'écrivis ce roman, personne ne connaissait Mata Hari (?) et moi-même je n'avais pas la moindre idée de son existence. On peut dire que je la pressentais en créant la protagoniste de mon roman. Il suffit de voir la date à laquelle fut écrit ce roman et qui figure à la fin du livre. Le volume parut très peu de mois (*muy pocos meses*) après l'exécution de la danseuse, et il ne faut pas perdre de vue que j'ai mis beaucoup de temps à écrire ce livre, puisque c'est à cette époque que je tombai malade à Paris et que je dus partir pour la Côte d'Azur.

L'unique chose qu'il y a de Mata Hari dans mon livre, c'est la scène de l'exécution. Cette scène est rigoureusement exacte, la plus exacte de toutes celles qu'on trouve dans les livres.

J'avais déjà terminé mon roman et on avait commencé à l'imprimer en Espagne quand eut lieu l'exécution. Alors j'allai voir un après-midi le vieil avocat Clunet, le défenseur de Mata Hari, qui était un ami à moi de longue date. Comme l'événement était encore récent, Clunet s'émut en me racontant dans tous ses détails l'exécution dont il avait été un témoin oculaire attentif. Rarement dans ma vie j'ai entendu un homme exprimer ses émotions avec tant de couleur et tant de relief. Après cette entrevue je refis (*rehice*) la fin de mon roman et je peux affirmer que la description de l'exécution est identique à la relation que m'en a faite M. Clunet. Seulement les mots diffèrent.

Je fis cette même relation de vive voix à Louis Dumur et à d'autres romanciers qui se sont occupés de Mata Hari. La relation que m'en a faite l'avocat est la base de toutes les descriptions de l'exécution de la danseuse. Elle est l'unique chose qu'il y a de Mata Hari dans mon roman. (*Este relato es lo unico que hay en mi novela de Mata Hari.*)

Tout ce qui la précède est un pressentiment, une divination subconsciente de la réalité, puisque, comme je vous l'ai déjà dit, j'avais déjà écrit les trois quarts de mon roman que j'ignorais encore l'existence de cette femme....

Le traducteur français de *Mare Nostrum*, M. Marcel Thiébaut, renchérit encore sur cette lettre ; il fait suivre sa traduction d'une note ainsi conçue :

Certains passages de *Mare Nostrum*, et particulièrement le récit de l'exécution de l'espionne, ont pu donner à penser que Blasco Ibañez, en écrivant l'histoire de Freya, avait songé à la fameuse Mata Hari.

L'auteur ignorait tout de Mata Hari lorsqu'il conçut son roman. Au moment où la mort de la danseuse fut annoncée par les journaux, *Mare Nostrum* était déjà imprimé et Blasco Ibañez en corrigeait les épreuves.

La réponse de Blasco Ibañez à Gomez Carrillo, que nous venons de citer en grande partie, contredit en tous points cette note du traducteur, laquelle se trouve donc être inexacte du commencement à la fin.

Blasco Ibañez reconnaît lui-même en 1923 que l'exécution de Freya, l'espionne de *Mare Nostrum*, est calquée aussi fidèlement que possible sur l'exécution de Mata Hari, que l'avocat Clunet lui avait dépeinte sous les couleurs les plus vives.

Cela n'empêche nullement son traducteur d'affirmer en 1924 que le romancier espagnol, en écrivant son roman, n'avait même pas songé à Mata Hari.

M. Thiébaut ajoute même qu'au moment de la mort de Mata Hari *Mare Nostrum* était déjà imprimé.

Or, quand on examine le livre original, on constate que *Mare Nostrum* n'a été publié, à Valence en Espagne, qu'en

1919 ; que, par conséquent, à la mort de Mata Hari, exécutée le 15 octobre 1917, il était loin d'être imprimé. Le roman n'était même pas entièrement écrit, puisque, d'après la date figurant à la fin du volume, il a été écrit à Paris d'août à décembre 1917 (Paris, *Agosto-Diciembre* 1917).

Avant la publication de *Mare Nostrum*, Blasco Ibañez avait donc tout le temps de remanier non seulement la fin de son roman, mais aussi toutes les parties du livre où il met en scène l'espionne Freya. En effet, *après* la mort de Mata Hari, il mit encore deux mois à l'écrire et *deux ans* à le publier.

D'autre part, au moment où Blasco Ibañez mettait son roman sur le métier, Mata Hari venait d'être condamnée à mort (25 juillet 1917)

Il est donc difficile d'admettre qu'il n'ait jamais entendu parler de Mata Hari — fameuse tant en Espagne qu'en France — quand il commença à écrire un roman dont une espionne était également l'héroïne.

La vérité est que Freya, l'espionne de *Mare Nostrum*, n'est qu'un camouflage de Mata Hari, au même titre que Toutcha, la danseuse rouge.

Toutefois, avec cette différence essentielle que nulle part l'écrivain espagnol n'a fait un essai de réhabilitation, comme l'auteur de la *Danseuse Rouge*.

Blasco Ibañez ne fait jamais appel pour son héroïne à la pitié et à l'indulgence de ses lecteurs. En tombant sous les balles du peloton d'exécution, Freya subit le sort qu'elle a mérité.

§

Pour celui qui lit attentivement *Mare Nostrum*, il ne reste pas grand'chose du « pressentiment » de l'auteur ni de sa « divination subconsciente de la réalité ».

Même au physique Ibañez n'a pas perdu de vue son modèle.

Freya, il est vrai, a des cheveux blond cendré, mais elle a

les yeux noirs, grands, ouverts en forme d'amande d'une danseuse orientale (Trad. p. 98).

Elle avait dans sa maison de *l'île de Java* un serpent apprivoisé, qui lui avait servi de collier et de bracelet et qu'elle avait appelé *œil du matin* (p. 30).

Freya avait donc habité *Java* comme Mata Hari et avait donné à un serpent le nom qui est la traduction assez fidèle du nom même de Mata Hari, lequel en malais, « lingua franca » des Indes Orientales, signifie *soleil* et littéralement *œil du jour* !

Le mari de Freya était *commandant hollandais*, comme le mari de Mata Hari. Freya *l'avait épousé à Amsterdam et l'avait suivi* aux Indes, comme Mata Hari avait épousé et suivi le capitaine, plus tard commandant Mac Leod.

Freya était artiste, — elle porte la nuit un *voile hindou* brodé de fleurs fantastiques (p. 194).

Parfois, ajoutant autour d'elle *des voiles multicolores, elle esquissait quelqu'une de ces danses rituelles qu'elle* avait apprises à *Java* (trad. p. 194).

Freya avait été souvent à Paris et, en juillet 1914, elle se trouvait installée au Grand Hôtel, où avait séjourné plus d'une fois Mata Hari.

Freya avait fini par se lasser de la torpeur de Batavia et, *après avoir divorcé, elle était retournée en Europe* où elle avait recommencé à vivre dans les grands hôtels.

C'est à peu près la version que Mata Hari a donnée de son retour en Europe.

Dans une crise de sincérité Freya dit à son amant Ulysse Ferragut : *Mes succès n'ont été que des succès de femme. Vers moi les hommes accouraient, désirant la femme, se moquant de l'artiste* (p. 280).

Tout cela est mot pour mot applicable à Mata Hari.

Puis on ne peut pas oublier que lorsque Mata Hari, fin 1916, s'était placée à Madrid sous la protection de l'attaché militaire allemand Kalle, elle espionnait les capitaines de navires marchands faisant de la contrebande pour les Alliés,

et renseignait ensuite les sous-marins allemands qui pouvaient ainsi les torpiller en route.

Freya, l'espionne de *Mare Nostrum*, fait de même et pour faciliter sa basse besogne elle prend comme amant et complice Ferragut, un de ces capitaines-contrebandiers, lequel, pour l'amour d'elle, consent à ravitailler en essence les sous-marins allemands en Méditerranée.

§

Certes, en attribuant à son espionne la plupart des traits physiques et moraux, la plupart des péripéties et même des trahisons de Mata Hari, Blasco Ibañez n'a fait qu'user de ses droits de romancier.

Son tort commence avec son refus de reconnaître ce qui est l'évidence même.

Au lieu d'admettre ses emprunts multiples, il nous révèle que les bonnes fées avaient déposé en 1867 sur le berceau du nouveau-né Vicente le don de la « divination ».

Gomez Carrillo, qui avait le sens du merveilleux et possédait la foi du mystère, avalait ce bobard sans peine.

Mais celui qui a tant soit peu de sens critique est en droit d'accueillir l'assertion de Blasco Ibañez par un sourire sceptique.

XXXII

Mata Hari dans « Les Défaitistes »

Dans *Les Défaitistes*, le troisième roman historique que Louis Dumur a consacré aux événements de la guerre, Mata Hari figure comme un des principaux personnages.

Bien qu'elle ne soit pas l'héroïne du roman, elle y joue un rôle prépondérant. Et à juste titre.

L'auteur, reprenant et diffusant le mot créé par l'écrivain russe Alexinsky, appliquait en France le terme de *défaitistes* à « tous ceux qui, directement ou indirectement, travaillaient à la défaite et conspiraient contre le moral français

qui seul pouvait entretenir la résistance et laisser espérer l'aube de la victoire » (21).

Qui travaillait plus directement à la défaite de la France et de ses alliés que les nombreux espions, allemands, neutres ou même français, que, dès le début de la guerre et même auparavant, l'Allemagne avait « lâchés sur la France et ses alliés comme sur une proie » ?

Parmi ces espions on comptait beaucoup de femmes. La plus connue et la plus active d'entre elles était sans contredit Mata Hari.

Elle méritait donc une place de premier plan dans le livre de Louis Dumur, ce long, éloquent et véhément réquisitoire contre les ennemis intérieurs de la France.

Mais la seule Mata Hari ne suffisait pas à l'auteur.

Au moment où débute le roman, soit dans l'automne de 1916, Mata Hari, en effet, n'était pas à Paris. Elle y était rentrée seulement au commencement de janvier 1917, pour être arrêtée six semaines plus tard.

Or, comme l'auteur tient, dans ses romans de la guerre, à rester autant que possible fidèle à la vérité historique et que, dès le début de son récit, il avait besoin d'une espionne à Paris, il crut devoir créer à côté de Mata Hari une autre espionne, Léopoldine d'Arpajac.

Celle-ci, dont il fait une amie de Mata Hari, lui ressemble comme une sœur jumelle et, dans certaines scènes, elle arrive presque à s'identifier avec elle.

Ce subterfuge du dédoublement de sa principale espionne a permis au romancier de mettre en pleine lumière le rôle néfaste de la femme dans l'espionnage allemand pendant la guerre, et les attaches des espionnes avec le défaitisme.

Mata Hari et Léopoldine diffèrent, il est vrai, beaucoup sous certains rapports : la première est brune, la seconde blonde ; la première est un personnage historique, l'autre appartient à la fiction ; l'une est Hollandaise, l'autre Allemande.

(21) *Les Défaitistes*, p. 143.

Pourtant, les deux femmes n'en forment réellement qu'une seule : l'espionne, la défaitiste par excellence.

Afin de mieux indiquer l'unité fondamentale de ses deux espionnes, M. Dumur a usé d'un procédé fort original pour la réalisation de la scène de l'exécution.

Il fait subir à Léopoldine le supplice de son amie Mata Hari par voie télépathique, et cette exécution indirecte est exacte dans ses grandes lignes, en tant qu'elle est basée sur le récit qu'avait fait à l'auteur Blasco Ibañez d'après la relation de Me Clunet, témoin oculaire.

Mais l'exécution de Mata Hari dans *Les Défaitistes* ne pouvait être exacte dans tous ses détails, puisque la source elle-même était sujette à caution. C'est que la relation qu'avait faite l'avocat à Blasco Ibañez était, en somme, le récit d'un amoureux éploré qui, dans ce qui a précédé immédiatement l'exécution, à Saint-Lazare, s'était prêté lui-même un rôle plus avantageux qu'il n'avait joué en réalité, et qui, à Vincennes, avait tout vu à travers le brouillard de ses larmes.

En créant Mme d'Arpajac, l'auteur dispose d'une espionne d'un bout à l'autre de son roman, espionne qui continue à jouer son rôle, même après la mort de Mata Hari et qui expie, elle aussi à son tour, en périssant par la main de Harald, l'agent allemand repenti.

§

En écrivant *Les Défaitistes*, Louis Dumur nous a donné un livre où, malgré l'impassibilité que s'efforce de s'imposer le romancier, dont l'art et le talent ont grandi et mûri à l'ombre de Flaubert, de Zola et des autres grands réalistes, éclate à chaque page une juste colère contre les Judas qui, en 1916 et 1917, ont voulu vendre leur patrie, ainsi que contre les humanitaires inconscients qui, à la suite de Romain Rolland, avaient le front de parler de paix et de fraternité humaine, au moment où Gothas et grosses Ber-

thas accomplissaient, à Paris même, leur œuvre de mort et leur massacre des innocents.

Inoubliable, sous ce rapport, est la belle scène où, boulevard Montparnasse, devant le café de la Rotonde, rempli de défaitistes braillards, passe un régiment, revenu du front, réduit au tiers de son effectif, fangeux et impressionnant, faisant se découvrir les têtes sur son passage, mais qui agite le peuple de la Rotonde « comme un grouillement de punaises recevant un jet de vapeur soufrée », — scène où une tourbe immonde insulte les débris mutilés et sanglants d'un régiment de France et salue le glorieux drapeau en loques de « huées frénétiques ».

Mais, du point de vue artistique et littéraire, supérieures en beauté encore à la scène de « la Rotonde » sont les pages où l'auteur nous montre Mata Hari dansant dans une fête chez la duchesse d'Eckmühl — personnage inventé — et où, en touches vigoureuses et nettes, dans un coloris riche et brillant, il a brossé un portrait de la danseuse, telle qu'elle se produisait dans ses représentations, peu voilée devant le grand public ou toute nue devant un public restreint et choisi d'invités.

La voici en *Maya desnuda* :

Seuls, les petits seins étaient couverts de deux cupules de cuivre ciselé, retenues par des chaînettes. Des bracelets luisants de pierres prenaient les poignets, les biceps et les chevilles. Tout le reste était nu, fatidiquement nu, des ongles des doigts à la pointe des pieds. Dominé par les gorgerins, le ventre plastique et ferme modelait sa souplesse androgyne, entre les courbes symétriques qui, des aisselles ouvertes sous les bras levés, tombaient sur la conque des hanches. Les jambes s'élevaient, idéales, comme deux fines colonnettes de pagode. Les rotules se nouaient comme deux boutons de lis. Les triceps s'évasaient. Tout était blanc, jaune tendre, ambré, pailleté de lueurs d'or et de reflets roses, tandis que, porté par le double chapiteau des longues cuisses, doucement renflées, l'étroit bassin d'ivoire offrait dans son milieu le fruit noir du pubis.

La voici dans la danse de *Chundra*, l'Invocation à la Lune :

La prière dansante, la longue prière d'amour à l'astre désiré s'exhalait de toutes ses palpitations, frissonnait, giroyait, montait. La bayadère sacrée angoissait ses beaux bras amoureux, les martyrisait comme pour de divins enlacements. Le ventre se gonflait. La peau se tordait, appelait, s'offrait... Lune !... Mata Hari se donnait... On la voyait s'infléchir, se tendre, se lover, tourner, graviter, se montrant de profil, de face, d'arrière, tantôt mince comme un croissant et tantôt dans son plein, présentant tour à tour la ligne cambrée du dos, prolongée par la raie mystérieuse des cuisses, ou les deux lobes flamboyants des seins avec la tache sombre du pubis tournoyant.. Une ivresse de haschisch empoignait la salle. Dans la pénombre bleue s'entendaient des respirations oppressées, des soupirs, des halètements, des râles.

Par ces pages puissamment évocatrices Louis Dumur nous fait comprendre l'enthousiasme de ceux qui voyaient évoluer la danseuse dans ses exhibitions inédites, le délire des mâles qui suivaient de leurs yeux concupiscents chacun des gestes étrangement lascifs de ce beau corps splendidement nu.

Et après les avoir lues, on s'explique mieux l'attirance irrésistible qu'exerçait la fameuse espionne sur presque tous les hommes qu'elle rencontrait.

Pourtant, la Mata Hari des *Défaitistes* — abstraction faite de son physique et de ses danses — ne pouvait être la vraie, pas plus que celle des auteurs qui ont précédé M. Dumur et de ceux qui sont venus après lui. Tous se sont comme lui heurtés au grand obstacle d'une documentation insuffisante.

Malgré son souci habituel de se documenter minutieusement, Louis Dumur a été quelquefois mal renseigné par des personnes qui n'étaient pas elles-mêmes au courant de la question ou par des auteurs qui n'étaient pas à la hauteur de leur sujet.

Il y avait des légendes qu'on acceptait et qu'on colportait comme des faits réels.

Enfin, l'auteur était tombé sur les soi-disant mémoires de Mata Hari, inconnus en France avant lui, qui n'étaient, comme nous l'avons montré (22), qu'un libelle infâme, un ramassis de mensonges éhontés et de basses calomnies, écrits par un scribouillard famélique pour le compte de l'indigne père de l'espionne.

A la suite de cette documentation peu heureuse et en partie controuvée, il s'est glissé dans le livre de M. Dumur — pour ce qui concerne le personnage de Mata Hari — des erreurs qui, tout en laissant intacte la beauté littéraire de l'œuvre, lui enlèvent une grande partie de son fond historique.

Cela n'empêche que *Les Défaitistes* continuent à mériter une première place dans la littérature née de la guerre, parce que le livre donne le tableau le plus original, le plus coloré et le plus complet de l'œuvre infernale de trahison et d'intoxication morale qui, en 1916 et 1917, avant l'arrivée au pouvoir de Clemenceau, a failli mener la France aux abîmes de la défaite et de la servitude.

XXXIII

Gomez Carrillo, avocat sans robe.

Gomez Carrillo a eu l'idée de lever le voile du « mystère » de la vie et de la mort de Mata Hari, et dans ce but il a écrit un volume : *El Misterio de la Vida y de la Muerte de Mata Hari*, qui parut en Espagne en 1923 (23).

Avant de faire la critique de ce livre, qui rien que par son titre ronflant s'est annoncé à la presse espagnole d'abord, à la presse française ensuite comme une histoire authentique et complète de la fameuse espionne, il importe en premier lieu d'en faire connaître l'auteur et la genèse.

Enrique Gomez Carrillo a partagé l'activité fiévreuse de

(22) Cf. chapitre XII.
(23) Biblioteca Renacimiento, Madrid.

sa vie relativement courte — il mourut fin 1927 à l'âge de 54 ans, — mais fort mouvementée entre l'Amérique latine, l'Espagne et la France, entre ses voyages et ses travaux journalistiques et littéraires, entre sa villa « Mirador » à Nice, son petit appartement de Madrid et le « Café Napolitain » à Paris.

Né à Guatemala, descendant d'une famille de lettrés et de fonctionnaires de la République Dominicaine, — les Carrillo de Albornoz, — il se fit naturaliser à Buenos-Ayres et représenta à Nice la République Argentine comme consul général.

Il vécut au Quartier Latin une partie de sa vie de bohème, en même temps que le poète nicaraguayen Ruben Dario et le poète mexicain Amado Nervo, avec lesquels il formait le « triangle glorieux des grands Hispano-Américains à Paris ».

C'est Paris aussi qui fit son éducation artistique : il paraît que le Boulevard lui apprit sa manière de dire « des frivolités dans un style court et vibrant, intéressant et émouvant ».

Pendant la guerre, directeur de *El Liberal* de Madrid, il écrivit après la guerre des chroniques pour le quotidien illustré espagnol *A. B. C.*

Un de ses jeunes admirateurs, le journaliste chilien J. Edwards Bello, l'a appelé « le révélateur d'un Paris nouveau » ; celui qui « éclairait les esprits adolescents » des jeunes Hispano-Américains, en leur interprétant la Ville Lumière « comme ils le désiraient ; ... le premier chroniqueur à la française, frivole, léger, ailé, mais indispensable, intéressant et beau, comme les fleurs et les dames dans les banquets ».

Ses chroniques lui valurent même, en Espagne et dans l'Amérique espagnole, le titre honorifique de « Prince des chroniqueurs ».

Un laudataire anonyme alla jusqu'à l'appeler dans une notice nécrologique (*La Vie Latine*) « le premier écrivain

contemporain de langue espagnole », en en passant et des meilleurs comme Blasco Ibañez, Perez Galdos, Valle-Inclan, Pio Baroja, Azorin, Ortega, Perez de Ayala et d'autres, tous plus grands que lui.

En dehors de ses nombreuses chroniques, réunies en cinq volumes, Gomez Carrillo a surtout écrit des livres de voyage (*Jerusalen*, *Vistas de Europa*, *El Japon heroico y galante*, *La sonrisa de la Esfinge*, *La Grecia eterna)*.

Il n'a laissé qu'un seul roman, — dernière et 25e de ses œuvres complètes publiées en 1922, — *El Evangelio del Amor* (24), œuvre peu volumineuse, mais de haute inspiration et d'une rare perfection artistique, œuvre sincère et passionnée et qui justifie pleinement, à elle seule, ce que Maeterlinck a écrit de l'auteur : « Gomez Carrillo est avant tout un grand poète en prose. »

L'éditeur de ses *Prosas* l'appelle même dans une note préliminaire, enthousiaste, assez emphatique d'ailleurs : « poeta de la luz, poeta del color, poeta de la linea, poeta de la voluptuosidad, poeta de la emocion, poeta de toda poesia... » (25).

Maeterlinck et l'éditeur ont raison : Gomez Carrillo a une nature éminemment poétique. Mais, poète en prose, il obéit par trop souvent aux caprices les plus fous de son imagination.

Aussi a-t-il peu de dispositions pour le raisonnement logique, la profondeur et le travail laborieux du chercheur, l'examen multilatéral et impartial des faits. Il y a en lui une tendance à juger par le cœur et non par le cerveau.

Sa nature lyrique et quasi féminine s'adapte merveilleusement bien à la chronique « légère, frivole et ailée », aux visions des paysages exotiques et lointains, dans l'espace ou dans le temps, aux contes bleus, aux belles fables et aux légendes étranges.

(24) Traduit en français par Philéas Lebesgue (Paris, chez Fasquelle, 1923).

(25) *Prosas*. Antologia de los mas bellos capitulos de las obras de Gomez Carrillo. Barcelona, Casa Editorial Maucci, s. d.

Cette nature n'a pas sofi de clarté, mais se délecte de l'ombre et du mystère.

Il vit toujours — a dit de lui son ami Blasco Ibañez — dans un jardin, qui est parfois celui d'Epicure, parfois celui d'Academos et parfois aussi le verger d'un émir nostalgique, ou le clos mystérieux dans lequel les fantômes de grandes amoureuses troublent l'âme naïve et torturée des ascètes. Là il rêve harmonieusement, regardant les fleurs rares avec des yeux de miniaturiste persan et reconstruisant, avec les colonnades éparses qui se mirent dans les étangs, des palais et des alcazars où la volupté et l'inquiétude se mêlent pour créer une atmosphère enivrante (26).

Il n'est donc pas étonnant que Gomez Carrillo ait lamentablement échoué, quand il a voulu établir des faits historiques et sonder le fonds et le tréfonds d'une âme de femme.

§

Comment le lyrique, le poète Gomez Carrillo en est-il arrivé à écrire un livre à prétentions historiques et psychologiques ?

C'est tout simplement qu'il croyait nécessaire de se défendre lui-même contre une légende diffamatoire ; c'est qu'il se sentait poussé à démontrer *urbi et orbi* qu'il était bien un galant homme et même un homme galant, qu'il était resté digne de sa solide réputation de chevalier servant des dames et ne s'était pas rendu coupable de félonie, par conséquent n'avait pas forfait à son honneur de gentilhomme.

Voici cette légende accusatrice :

Dès 1919 il se répandit à Madrid et à Paris le bruit que Gomez Carrillo avait été le dernier amant de Mata Hari. On ajoutait que, d'accord avec le préfet de police de Paris, il s'était fait l'ami de l'espionne, afin de pouvoir la livrer à la police française. La cravate de commandeur de la Légion d'honneur devait être la récompense du grand service rendu à la France.

(26) *L'Espagne*, 2 janvier 1923.

Il aurait essayé d'abord, à cet effet, de persuader son amie de repartir pour Paris, mais celle-ci n'aurait pas voulu s'y décider. Alors, un jour, à la suite d'un copieux repas bien arrosé, il avait invité l'espionne à faire avec lui une excursion en auto. Arrivé à la frontière, près du pont international, il avait accéléré la marche. Au delà de la frontière attendaient deux gendarmes et cinq inspecteurs, qui avaient arrêté Mata Hari.

Au début, la calomnie fit rire l'écrivain, qui ne connaissait même pas l'espionne de vue. Il haussa les épaules et ne démentit rien.

Mais quand, en octobre 1922, le journaliste chilien J. Edwards Bello (déjà nommé) eut publié à Madrid un article retentissant (27), où il sommait le calomnié de démentir publiquement l'accusation sournoise qui avait éclaboussé de boue son nom d'hidalgo et d'artiste, et lorsque, après la publication de cet article, de nombreux correspondants inconnus lui eurent demandé ce qu'il y avait de vrai dans ces rumeurs, l'écrivain se mit à étudier l'affaire Mata Hari et écrivit son livre comme unique réponse à toutes les lettres à lui adressées.

Le livre parut d'abord dans le quotidien espagnol *A.B.C.*, en chroniques successives, lesquelles furent réunies en volume en 1923.

La traduction française (par Charles Barthez), *Le Mystère de la Vie et de la Mort de Mata Hari* (28), fut accueillie, en 1925, avec sympathie par une bonne partie de la presse française. Un journal grave et patriotique comme *Le Temps* appela l'auteur non seulement un « galant homme » et un « grand artiste », mais aussi « historien » et « psychologue ».

La seule excuse pour celui qui avait écrit cette dernière absurdité pourrait être son ignorance de la question, ou la

(27) Publié en tête de l'édition espagnole du livre sur Mata Hari
(28) Paris, chez Fasquelle, 1925.

fièvre du travail quotidien l'ayant contraint à rédiger son jugement sans avoir lu le volume.

Historien, — l'auteur du *Mystère de la Vie et de la Mort de Mata Hari ?*

§

Précisons.

L'historien doit disposer, dans la mesure du possible, d'une documentation solide et complète. Il doit avoir une vision claire des choses, un jugement net et serein.

Il n'a pas le droit de déformer la réalité ; au contraire, c'est à lui qu'incombe le devoir d'éliminer de son récit tout ce qu'il sait imaginaire, de séparer le métal pur de la vérité historique d'avec les scories — légendes, documents faux ou apocryphes — qui en souillent la pureté et en ternissent l'éclat.

Il doit être juste et indépendant d'esprit et aucune idée préconçue ne doit présider à ses recherches, aucun intérêt personnel, nul intérêt de parti ne doivent le guider.

Son unique idéal est et reste : approcher autant que possible de la vérité absolue.

Gomez Carrillo n'est rien moins qu'historien, puisque la qualité maîtresse de l'historien, le souci de la vérité, lui fait complètement défaut.

A chaque instant il travestit la réalité à son gré, afin qu'elle devienne conforme à la thèse qu'il défend.

Son but, en effet, dans son livre sur Mata Hari, n'est jamais la recherche de la vérité ; son but est de se disculper lui-même en innocentant celle qu'on l'avait accusé d'avoir trahie.

Et à cette fin le francophile, le défenseur chaleureux de la cause alliée, l'auteur de *Campos de batalla*, de *En los trincheras*, de *La Gesta de la Legion*, n'hésite pas à épouser *la thèse allemande dans l'affaire Mata Hari.*

Que Gomez Carrillo n'ait aucun souci de la vérité historique, il l'a déclaré lui-même, dans un moment d'oubli et

d'épanchement, en expliquant à des amis qu'il n'écrivait pas l'*histoire*, mais *des histoires*, susceptibles d'amuser ou d'émouvoir, comme un beau roman ; il n'avait pas eu l'intention de composer un ouvrage sérieux, mais une fantaisie sans portée.

En faisant un pareil aveu il a admis qu'en publiant son livre, il a agi comme le contrebandier qui couvre d'un faux pavillon une cargaison suspecte.

Psychologue, Gomez Carrillo ne l'est pas plus qu'historien.

Premièrement : il ignorait tout du vrai passé, de la véritable origine de Mata Hari, ne disposait donc pas de données suffisantes, éléments indispensables à toute étude psychologique.

Puis il ne pratiquait jamais la méthode du psychologue.

Celui-ci est savant au même titre que le chimiste et l'anatomiste, qui eux ne relèvent que de la science. Et la science est désintéressée.

Gomez Carrillo ne l'est pas.

En somme, son livre est un plaidoyer, d'un caractère spécial, puisque, en plaidant la cause d'une prétendue victime, il a comme but final de démontrer l'inanité de l'accusation qu'on avait lancée contre lui-même :

Un homme qui, devant le tribunal de l'opinion publique, défend une femme avec tant de dévouement, avec une chaleur si communicative, pourrait-on l'accuser plus longtemps d'avoir un jour voulu livrer cette même femme à la police et au peloton d'exécution ? !

Afin de faire concorder avec la thèse qui est son point de départ tel ou tel texte qu'il consulte, il en tire tout ce qu'il veut.

Il l'exploite, le tripatouille, le fait fructifier, y met des rallonges, le transforme arbitrairement, l'enjolive de nombreuses fioritures, le mutile et finit par le rendre méconnaissable.

Il change les dates, altère les noms, invente des personnages pseudo-historiques.

Il fait des hypothèses gratuites et en tire des conclusions. Il appuie d'arguments boiteux des affirmations ne reposant sur aucun fait réel, il invente et brode sans cesse et ne recule même pas devant la plus grossière supercherie littéraire,

Le résultat de tout ce beau travail : son livre, qui devait apporter la lumière, n'est qu'une mystification, une série d'erreurs volontaires et de déformations grotesques, d'assertions téméraires, de contradictions flagrantes, de mensonges cyniques.

§

Gomez Carrillo a voulu lever le voile du passé de Mata Hari, resté toujours inconnu en France et ailleurs, après comme avant sa mort. Personne ne savait rien de sa jeunesse, de sa vie conjugale, de son divorce, de ses aventures avant son début en France.

Ses révélations sensationnelles, qu'il a voulu réserver d'abord au public de langue espagnole, comprennent les premières pages de son livre. Il les a puisées dans un article du journaliste hollandais Léo Faust, publié dans le *Mercure de France* (1er janvier 1923).

Cet article était le résumé très bref du *Roman van Mata Hari*, le livre hollandais dont nous avons parlé plus haut (29). Malheureusement le traducteur avait négligé de lire la brochure signée G.-H. Priem (*De naakte waarheid omtrent Mata Hari*), publiée peu après les pseudo-mémoires et qui en démontrait le caractère mensonger et diffamatoire. Ainsi M. Faust a pu laisser passer ceux-ci comme authentiques.

Louis Dumur, qui s'en est rapporté à la traduction abrégée, leur accordait une « certaine confiance » dans une note

(29) Chapitre XII.

des *Défaitistes*, note qui a induit Gomez Carrillo en erreur.

Celui-ci est donc excusable de ne pas avoir douté du caractère authentique des faux mémoires.

Mais il ne s'est pas contenté de ce qu'il a lu dans le résumé de M. Faust (dont il fait pour la circonstance un « érudit bibliophile »). D'après la méthode qui lui est chère, il a complété, embelli, adorné, transformé ce résumé, en a tiré tout ce qui lui a passé par la tête, il a modifié tout au gré des plus extravagants caprices de son cerveau en ébullition.

RÉSUMÉ	GOMEZ CARRILLO (30)
Mata Hari a passé sa prime jeunesse dans le beau et vieux château de Cammingha State ; et elle indique par leurs noms et prénoms toutes ses petites camarades de ce temps lointain : Marie Star Burman, etc., etc.	Puis s'attendrissant au souvenir de ses premières années, elle évoque les doux souvenirs de son enfance, dans son château de Cammingha State et se délecte à parler ingénument (*ingenuamente*) de ses blondes petites amies parmi lesquelles la favorite semble avoir été toujours une délicieuse poupée aux yeux de porcelaine de Delft et aux lèvres gourmandes de baisers, nommée Marie S. B.
Lorsqu'elle eut quatorze ans, tout changea. Sa mère mourut et elle partit en pension.	Cette existence paradisiaque est soudain interrompue par la main inexorable du sort, qui la priva de son « adorée petite maman » (*adoradisima mamita*) en 1890. Quand il se voit veuf, l'honorable M. Zelle, qui ne peut se consacrer à l'éducation évangélique de sa fille, à cause des exigences de son commerce, l'envoie dans une pension modèle (*un colegio modelo*) afin qu'en attendant l'heure de se marier, elle acquière une culture digne de son nom et de son patrimoine.

(30) Nous ne suivons pas toujours la traduction française de Ch. Barthez, souvent infidèle.

Gomez Carrillo ignorait naturellement que « el honorable señor Zelle » était, à la mort de sa femme, failli et sans ressources et ne pouvait pas penser à élever sa fille — *evangelicamente* ou non — pour la bonne raison qu'il avait été déchu de ses droits paternels, un beau-frère à lui ayant été nommé tuteur des enfants (31).

RÉSUMÉ	GOMEZ CARRILLO
Le 30 mars 1895, ils se fiançaient et peu après ils se mariaient (32). Témoins de son côté à elle : M. Becht (éditeur bien connu à Amsterdam) et M. de Balbian Verster (journaliste également très connu à Amsterdam). Déjeuner à l'Hôtel Américain, à Amsterdam. Voyage de noce à Wiesbaden.	Le 30 mars 1895, le mariage (*las bodas*) fut célébré. Les nouveaux mariés, après un copieux déjeuner auquel prirent part les journalistes les plus distingués de la métropole hollandaise, courent cacher (*esconder*) leur lune de miel dans un discret *chalet* de Wiesbaden.
Entre temps elle a son appartement au Palace Hotel, avenue des Champs Elysées à Paris, et danse chez le prince Del Drago, le comte Baraccini, l'ambassadeur du Chili, la princesse Murat, etc.	Dans ses *Mémoires* la danseuse parle de cette soirée, chez le ministre du Chili, mais seulement en passant, sans y attacher grande importance. Que signifie pour elle le représentant d'une *petite république lointaine* (33) ? Quelques centaines de francs et rien de plus. Par contre, quand c'est la princesse Murat qui l'invite à s'exhiber quasi nue dans son palais ou quand c'est le prince del Drago qui donne une fête en son honneur, on remarque l'orgueil avec lequel elle inscrit ces mots sur ses tablettes.
Lorsque, à Paris, le succès lui sourit, Mac Leod, prétextant qu'elle le déshonore en dansant, menace de la faire rechercher et reconduire par la police. Craignant	Le digne époux, quand il apprend que sa misérable moitié se consacre à la danse dans la Babylone moderne, lui écrit une lettre dans laquelle il la menace

(31) Cf. chap. I.
(32) Le mariage eut lieu le *11 juillet*.
(33) En français et en italique dans le texte espagnol.

cela, elle retourne en Hollande et passe quelques mois chez un cousin de son mari, le général en retraite Mac Leod et sa femme à Nimègue. Mais au printemps 1904, elle revient à Paris.....

de la faire enfermer dans un couvent, ni plus ni moins que si l'on en était encore au temps de Louis XVI. Une Parisienne eût ri d'un aussi anachronique message. L'ingénue Néerlandaise, elle, s'effraye, s'afflige, pleure, demande télégraphiquement conseil, et finit par regagner son pays pour se réfugier dans l'austère maison de siens parents qui habitent Nimègue.

Ce séjour à Nimègue n'a en réalité duré qu'une semaine, vu que le général Mac Leod, dès qu'il eut appris les hauts faits de Gretha avant son départ pour Paris, la mit à la porte.

Elle n'était donc nullement enfermée à Nimègue, ce qui n'a pas empêché Gomez Carrillo de l'appeler « la jolie et triste recluse ».

Puis, sur ce séjour à Nimègue, il a écrit deux pages qui ne sont pas seulement de la plus folle fantaisie, mais dénotent chez lui une ignorance crasse de tout ce qui concerne la Hollande et ses habitants.

Ce grand voyageur devant l'Eternel, qui a écrit des livres sur la Terre-Sainte, la Grèce, le Japon, l'Egypte, dit, en parlant de la Hollande — pays occidental avec un passé glorieux et qui joue toujours un rôle considérable dans la vie intellectuelle et économique du monde — des insanités telles qu'on les pardonnerait difficilement à un collégien de cinquième.

Il appelle Nimègue, cette jolie ville de parcs et de fleurs, de soleil et de grand air, une ville *fantomale* (fantasmal) (34).

On y trouve bien « un jardinet de tulipes vertes, rouges, violettes, frissonnantes au souffle de l'hiver (*sic* !) », mais à part cela rien qu'un « soleil chlorotique », un éternel

(34) Le traducteur en fait *sépulcrale* !

brouillard, un « doux brouillard (*suave nuebla*) qui enveloppe tout comme d'un voile, qui tamise la lumière, qui tamise les sons, qui tamise jusqu'aux notes argentines du carillon municipal. »

Un bruit de pas inconnu dans « la rue grave, la rue cauteleuse », fait paraître aux fenêtres, « derrière les rideaux de dentelles, les duègnes inquiètes ».

A l'intérieur des maisons : « la pénombre provinciale du foyer humide et gris, dans laquelle les casseroles de cuivre de la spacieuse cuisine ont seules le droit de briller quand le soleil les caresse. »

Quant au général et à sa femme, qui ont accueilli « la triste recluse », ils ont pour « la vie des artistes en général et des artistes parisiens en particulier une haine et un mépris infinis ». Dans leur « animosité de vieux lecteurs de la Bible », ils appellent Paris « la Sodome et la Gomorrhe du monde moderne ». A tout prix ils veulent empêcher leur cousine de retourner dans la « capitale du péché » et dans ce but ils la « surveillent jusque dans son sommeil ».

Gomez Carrillo n'aime pas du tout les Hollandais, il leur trouve « une psychologie hypocrite et pharisaïque ».

Puis ils n'ont pas de goût. Lui-même, fervent admirateur du beau sexe, il leur reproche surtout de ne pas apprécier la beauté de Mata Hari. Les bons Hollandais ne la remarquent ni ne la comprennent.

C'est qu'ils sont « habitués aux vulgaires luxuriances blondes des plantureuses maritornes qui, dans les tableaux de Terburg, sourient en étalant leur décolleté devant les buveurs impassibles ».

Et ils préfèrent ce décolleté au « galbe délicat » de Margaretha Geertruida.

Ailleurs — à la fin du chapitre suivant — il tâche même de salir l'art divin d'un Rembrandt en parlant des « nobles matrones plantureuses » des tableaux du génial magicien.

Quant aux juges hollandais, ce sont « des puritains, fort respectueux de la discipline sociale », qui sont d'avis

qu'un officier colonial « a le droit de traiter sa femme comme son cheval ». C'est pourquoi ils ont refusé le divorce à la femme et l'accordent au mari, dès qu'il le demande.

Ce mari, Gomez Carrillo l'a agoni d'injures, accablé de reproches, en renchérissant sur les (fausses) accusations du résumé.

Il l'appelle « ivrogne invétéré », « demi fou », « homme immoral et cruel », « sauvage tyran », « bourreau » !

I

Dans son troisième chapitre, *La Bayadère*, Gomez Carrillo s'est rendu coupable d'une supercherie littéraire sans exemple.

Dans une fête intime à Paris en l'honneur de Mata Hari, il la fait évoquer les souvenirs de son enfance.

C'était un conte, un conte des mille-et-une nuits, un conte bleu or et pourpre, dans lequel les images les plus étranges palpitaient au rythme des musiques exotiques.

Je naquis — disait-elle — dans le Sud de l'Inde, sur les côtes du Malabar, dans une ville sainte, qui s'appelle Jaffuapatam, au sein d'une famille de la caste sacrée des brahmanes. Mon père Suprachetty était surnommé, à cause de son esprit charitable et pieux, Assirvadam, ce qui signifie *Bénédiction de Dieu.*

Ma mère, glorieuse bayadère du temple de Kanda Swany, mourut à quatorze ans, le jour même de ma naissance. Les prêtres, après l'avoir incinérée, m'adoptèrent et me donnèrent le nom de Mata Hari, ce qui veut dire *Papille de l'Aurore.* Puis, dès que je pus faire un pas, ils m'enfermèrent dans la grande cour (*patio*) souterraine de la pagode de Siva, afin de m'enseigner, suivant les traces maternelles, les rites saints de la danse... A ma puberté, la grande maîtresse, qui voyait en moi une créature prédestinée, décida de me consacrer à Siva et m'initia à ses mystères, une nuit de Sakty-pudja de printemps... (pp. 37-38).

Puis, il la montre expliquant à ses « adorateurs européens », par une mimique suggestive autant que par la

parole, ce que c'était que la sakty-pudja de la pagode de Kanda-Swany.

Tout ce beau récit, ce « conte bleu, or et pourpre », Mata Hari ne l'a jamais débité dans aucune fête. Elle a toujours raconté être née d'un père hollandais et d'une femme orientale, tantôt javanaise, tantôt hindoue ou japonaise.

Ce récit n'est pas non plus un conte des mille-et-une nuits ; il a été fabriqué par Gomez Carrillo lui-même avec des noms hindous tous pris dans un livre de Louis Jacolliot, *Voyage aux pays des Perles* (35) (pp. 179 et suiv.).

Mais il n'a utilisé ces noms à ses fins qu'après les avoir altérés et en avoir détourné le sens.

La ville s'appelle en réalité *Jaffnapatnam* et elle n'est pas située sur la côte continentale du Malabar, mais dans l'île de Ceylan.

Dans le livre de Jacolliot, *Souprayachetty* — et non Suprachetty — est le nom d'un Hindou, riche commerçant et hôte de l'auteur.

Assirvad'ham — et non Assirvadam — n'est pas un nom propre, mais une phrase signifiant *que Dieu vous bénisse* et qui est la réponse à un salut, en même temps que la formule par laquelle les Hindous commencent et terminent leurs lettres.

Kanda-Swany est un temple de Ceylan encore, où, dans le livre susnommé, se passe une des orgies brahmaniques nocturnes que les prêtres cachent avec soin même à leurs compatriotes et qui est décrite par Jacolliot. Ce livre, Gomez Carrillo l'a pillé sans vergogne pour fabriquer ses beaux récits de danses de bayadères, populaires à Ceylan, et de fêtes obscènes en l'honneur du dieu Vischnou, hors-d'œuvre qui n'ont pas le moindre rapport avec l'histoire de Mata Hari, mais qui ont le double mérite d'exciter agréablement l'imagination érotique du lecteur et de combler le vide du livre de Gomez Carrillo.

(35) Chez Dentu, 1874.

§

Le Dr Bizard nous raconte, dans ses intéressants *Souvenirs d'un médecin de Saint-Lazare*, qu'il rencontra pour la première fois Mata Hari dans une maison de rendez-vous (36) où l'appelait son devoir professionnel.

En nous parlant de cette révélation, qui ne fait pas son affaire de défenseur, Gomez Carrillo émet, dans le chapitre qu'il a intitulé *Los misterios de su alcoba* (titre que le traducteur a changé pudiquement en *La courtisane sacrée*), cette réflexion peu banale :

Mais l'illustre et *indiscret* (37) praticien ne nous dit pas si la danseuse se trouvait dans cette maison en qualité de *pensionnaire* ou de *cliente.*

Le Dr Bizard s'exprime ainsi :

Je me souvins, non sans étonnement, de l'avoir rencontrée déjà quelque temps auparavant lors de mes visites comme médecin de la Préfecture, dans une maison de rendez-vous du quartier de l'Etoile. Il me revint même à la mémoire que Mme H..., directrice de cette maison, m'avoua qu'elle ne pouvait vraiment pas exiger qu'une femme, demandant mille francs pour un « moment », se soumît à la visite médicale(38).

Il nous semble que c'est net et formel et que ce que nous dit ici le Dr Bizard ne saurait donner lieu à aucune double interprétation. Mais Gomez Carrillo ne recule pas devant l'absurde et il a l'audace d'ajouter :

Et c'est tant mieux (*Y mas vale asi*). Car il y aura ainsi dans ce coin obscur de l'existence de la danseuse un peu de mystère pour *la sauver de l'ignominie de la réalité* (39).

Donc, au sens de ce moraliste bizarre, la femme qui visite une maison de débauche comme *cliente* — on sait ce que cela veut dire — est plus honorable que celle qui vient là pour se vendre, et il ne saurait se choquer de voir la pre-

(36) Voyez chap. XV.
(37) Nous soulignons ce mot, supprimé dans la traduction française.
(38) *Souvenirs...*, p. 76.
(39) C'est nous qui soulignons.

mière dans un de ces « immenses temples de l'amour vénal ».

En effet, elle a un but que l'art purifie : elle vient « cultiver l'amour comme un art très subtil et très compliqué... comme une science secrète qui nécessite des laboratoires propices aux essais *in anima vili* ».

Et Gomez Carrillo nous assure que Mata Hari consacrait à la culture de ses relations intimes autant d'étude qu'à la pratique de ses danses.

C'est à cette fin qu'elle se serait servie de tous les philtres, de toutes les « incantations » de l'amour, qu'elle aurait étudié tous les livres sanscrits relatifs à l'amour (dans des traductions françaises, allemandes et anglaises), qu'elle aurait annoté de son ongle (*sic* !) le Kama-Soutra.

Gomez Carrillo affirme même avoir eu entre les mains cet exemplaire de la « Bible de l'érotisme oriental », que le docteur Striberg (?) lui aurait prêté.

Grâce à cette heureuse circonstance, il a été en mesure de nous donner — comme hors-d'œuvre — de longs passages de ce Kama-Soutra et de nous apprendre des choses inconnues et intéressantes comme les suivantes, qui semblent autant de recettes pour les marchandes de sourires qui veulent se perfectionner dans *l'ars amandi*.

Quand (40) *une courtisane aime l'homme auquel elle se livre, ses actes sont naturels ; quand, au contraire, elle n'a en vue que l'intérêt, ils sont artificiels.* (La Palisse n'aurait pas mieux dit !)

La courtisane doit toujours se montrer belle et aimable, et porter en son corps les signes de son augure (?).

Couchée avec son amant, elle..... caressera toutes les parties de son corps, elle le baisera quand il sera endormi, elle le contemplera avec une inquiétude apparente (!).

La femme doit fleurer le lotus, les fleurs, le vin, la marée (de gustibus...!) *et elle doit sentir le bétel.*

Pour que tout l'être de son amant lui appartienne, elle doit

(40) Nous suivons le bon exemple de G. C. en soulignant ces précieuses suggestions.

lui faire boire un philtre composé de poivre chaba, de racines d'ouchala, de graine de sanseviera et de roxbourguiana, de jus de kshira et de branches de schadavanstra. (Ouf !)

Les apprenties-courtisanes voient comme c'est simple.

Gomez Carrillo explique aussi à ses lecteurs (et lectrices !) en quoi consiste cette *magie érotique*, science occulte de l'amour, dont il ne met pas une seule minute l'existence en doute, et que, d'après lui, Mata Hari étudiait avec tant de zèle afin de pouvoir subjuguer les hommes.

La magie érotique est faite de philtres enivrants, de parfums secrets, de caresses innombrables, de spasmes infinis, de peurs obscures, de curiosités jamais rassasiées, de périls constants, de délires cruels .... Elle est à la fois idéale et bestiale, spirituelle et vénale, et parfois en ses détails ne semble qu'un jeu inoffensif de puérilités inexplicables... (p. 58).

En lisant cette explication ahurissante il nous semble entendre, à travers les siècles, la voix de Sganarelle, tenant au naïf Géronte des propos d'une clarté pareille et de la même valeur scientifique.

Mais tous les lecteurs de Gomez Carrillo ne sont pas des Gérontes. Il y en a que sa fausse érudition n'éblouit pas.

§

Le mystère de son âme.

Dans ce chapitre très confus, où manque souvent l'enchaînement dans les idées, c'est le psychologue qui entre en scène et donne toute la mesure de son talent d'explorateur d'âmes.

D'une part Gomez Carrillo trouve Mata Hari *volontaire, positive et énergique*, d'autre part, sa morale est fondée sur des maximes très *claires*, très *nobles* (le traducteur français les fait *sages*), très *consolantes*.

Ce qu'il dit en premier lieu est exact : elle avait une volonté obstinée ; elle ne s'attachait qu'à ce qui est *matériellement* profitable, c'est-à-dire à son intérêt, et ne regardait jamais le côté idéal de la vie ; elle était énergique, avec

cette restriction qu'elle montrait de l'énergie seulement dans la poursuite de satisfactions égoïstes, et qu'elle en mettait surtout à persévérer dans le mal.

Pour ce qui est de cet entêtement et de cet égoïsme, nous ne croyons pas qu'ils plaident pour elle.

Quant aux maximes, formant la base de sa morale, Gomez Carrillo les a empruntées à une lettre adressée par Mata Hari, en date du 13 janvier 1913, à Paul Olivier (41).

On y lit textuellement ceci :

..... *Je crois sincèrement que sur [à] la longue le bien semé récolte le bien et le mal ou le doute récoltent leur semblable.....*

....*Il y a bien des moments où on croit à un coup du hasard*, mais après on voit qu'on l'a provoqué *soi-même*......

Ces maximes ne sont ni très *claires*, ni très *nobles*, ni très *consolantes*.

Mata Hari a voulu dire :

1. *On récolte ce qu'on a semé* (42).

2. *Chacun est maître de son sort*.

La morale dont ces deux maximes forment la base est une morale fort terre à terre.

La première relève d'un code de l'égoïsme et de la peur du gendarme. Celui qui la prend comme ligne de conduite évite le mal seulement parce qu'il a peur des conséquences, tandis que l'idée qu'il pourra faire souffrir autrui ne l'arrête pas.

La seconde de ces maximes est en contradiction avec l'enseignement quotidien de la vie.

Il n'est pas vrai que l'homme soit maître de son sort ; il ne provoque pas toujours ce qui lui arrive dans la vie, souvent il ne fait que subir les événements. Notre bonheur et notre malheur ne dépendent que partiellement de notre volonté ; pour la plus grande partie, ils dépendent du corps et de l'âme que le hasard de la naissance nous a faits, des

(41) Publiée en partie dans *Les Espionnes à Paris*, p. 19.
(42) C'est ainsi qu'elle s'exprime ailleurs. Cf. chap. XXII

circonstances ayant entouré cette naissance, et enfin de ce qu'on appelle la *chance*.

Tous les peuples, chacun dans sa langue, parlent de *ne pas avoir de chance*, de *jouer de malheur*, de *la roue de la fortune qui tourne*, d'un *injuste sort*; il y a des malheurs *immérités* comme il y a des fortunes *scandaleuses*, il y a des *veinards* et des *malchanceux*.

La pensée que souvent on est victime de la malchance est juste et seule consolante ; l'idée, par contre, que pour tous nos malheurs il faut nous en prendre à nous-mêmes est fausse et désespérante.

Donc, sans le vouloir, Gomez Carrillo nous montre lui-même le peu de valeur de la morale de sa « cliente », ce qui est contraire aux intérêts de sa défense.

Commentant une réflexion de M. Massard, qui avait dit que c'est peut-être l'orgueil qui a perdu Mata Hari (*Les Espionnes à Paris*, p. 74), Gomez Carrillo objecte qu'elle semble avoir eu plus de *vanité* que *d'orgueil*.

Il trouve le motif proposé par M. Massard « terriblement puéril », mais développe cette dernière pensée d'une façon très confuse, presque incompréhensible.

Son *distinguo* est subtil. Si la vanité et l'orgueil ne sont pas absolument identiques, ils sont de la même famille en ce sens que la vanité est fille de l'orgueil.

Mata Hari avait bien les deux défauts. Elle avait une dée fort exagérée d'elle-même — ce qui constitue l'orgueil — et un désir immodéré de briller et de paraître — ce qui fait la vanité.

Elle contredit elle-même le défenseur de sa mémoire dans la lettre du 15 octobre 1902 où elle dit à son mari sa joie de pouvoir reprendre la vie commune.

Elle y fait un portrait inachevé, mais fidèle d'elle-même :

...Quand je veux bien quelque chose, je développe une force stupéfiante... Une volonté ferme vous mène partout où vous voulez arriver... On récolte exactement ce qu'on a semé...

Tout ce qui est nécessaire est possible... Elle [sa fillette] *sera tout comme moi, elle sera jolie également...*

Car..., *si je n'ai pas sombré, c'est grâce à mon caractère altier... moi avec ma nature de roulotte.*

M. Massard avait qualifié Mata-Hari de *cupide*. Gomez Carrillo s'indigne et la déclare, à l'appui de « renseignements authentiques » (il précise rarement et pour cause !) *généreuse* et *désintéressée*.

Seulement il montre une déplorable faiblesse de mémoire : dans un chapitre antérieur (page 60) il a appelé sa cliente : « cette créature capricieuse et fantasque, variable et hautaine, avide de sensations rares et *malade de cupidité dévoratrice*.

Dans la même lettre du 13 janvier 1913 Mata Hari dit :

Prends-moi en protection (sic !) *contre tant de choses qui me font mal et qui m'enlèvent l'envie de travailler...*

Gomez Carrillo interprète cette phrase vraiment « énigmatique » ainsi : Il y avait en elle une « vague crainte d'obscurs événements futurs ». Et il attribue cette crainte « d'occultes avertissements du Destin », non pas à un pressentiment du châtiment chez le criminel.

Croit-il donc à l'innocence de Mata Hari ?

Qu'à Dieu ne plaise ! Non, en son âme et conscience, non ! Il a deux raisons péremptoires pour ne pas y croire :

1. Ses douze juges (ils n'étaient que sept !) ont déclaré qu'elle était payée par les services de l'espionnage allemand.

2. Le chef de l'Etat (M. Poincaré) ne l'a pas graciée, malgré la demande du monarque d'un pays ami (?).

Il croit impossible de douter de la culpabilité de l'espionne !

On pourrait donc dire : Tenez, Gomez Carrillo lui-même n'en doute pas. La cause est entendue et le reste de son plaidoyer est inutile.

Mais celui qui raisonne ainsi ne connaît pas les voies dé-

tournées, les réserves mentales, les contradictions absurdes et les subtilités de cet écrivain à l'esprit tortueux. Ce qu'il proclame, la main sur le cœur, une vérité indubitable, il va le combattre immédiatement après :

Cependant cette vérité, confirmée par une sentence tragique, paraît plus *invraisemblable* à mesure que l'on étudie de plus près l'existence, le caractère et les idées de la malheureuse danseuse.

Pourquoi invraisemblable? Gomez Carrillo nous répond : Mata Hari *n'avait pas besoin de l'argent de la trahison*, puisque, dès son début à Paris et jusqu'au jour de sa mort (*hasta el dia de su muerte*), elle avait pu satisfaire « ses caprices les plus coûteux et les plus fous ».

La vérité est que, malgré l'argent que ses danses, ses débauches et ses trahisons réunies lui faisaient gagner, Mata Hari ne réussissait jamais à mettre de l'ordre dans son budget, que ses finances étaient toujours obérées et que ses créanciers l'ont pourchassée jusque sur la scène d'un théâtre de Paris, jusque dans sa cellule de Saint-Lazare.

Voici une lettre qui en dit long sur ses embarras d'argent à l'époque même où elle habitait sa « superbe villa » de Neuilly.

Le destinataire était M. Gabriel Astruc, le créateur du Théâtre des Champs-Elysées, à qui « un ami fidèle et confiant » avait demandé de seconder Mata Hari dans sa carrière artistique.

Neuilly-Saint James.

Avez-vous autour de vous un ami riche qui s'intéresse avec protection aux artistes, comme un capitaliste qui voudrait faire une affaire ? Je suis très éprouvée et il me faut tout de suite une trentaine de mille francs pour me tirer d'embarras et me donner la tranquillité de tête nécessaire à mon art... Ce serait vraiment dommage de briser ainsi un tel avenir. En garantie de ce prêt je donnerais tout ce que j'ai dans mon hôtel, y compris chevaux et voitures (43).

(43) Gabriel Astruc : *Le Pavillon des fantômes*, Souvenirs. Paris, 1929.

Gomez Carrillo voit une autre preuve de la richesse de Mata Hari dans le fait qu'au début de 1914, elle avait « exprimé son intention d'acheter des meubles neufs et fort chers pour sa villa et qu'elle avait l'autre intention d'*offrir* à un musée parisien un service de porcelaine ancienne de grande valeur ».

Dans le passage des *Espionnes à Paris* auquel il fait allusion ici, tout en falsifiant le texte, selon son procédé habituel, on peut lire :

Quelques jours avant le début de la guerre (et non au début de 1914 ! H) elle voulut *céder* (44) à un de nos musées nationaux des pièces de collection, e. a. un service de vieux Saxe (*de grande valeur* est une adjonction de G. C ! H.).

... Elle expliquait qu'elle *faisait argent de tout ce qu'elle possédait* en France.,.

... Si elle liquidait, en juillet 1914, les biens qui lui appartenaient en notre pays, était-ce parce *qu'elle était ruinée* ? Ou savait elle que la guerre était déjà décidée par l'Allemagne (pp. 25, 26).

On voit le manège : Gomez Carrillo a changé *céder*, c'est-à-dire *vendre* contre des espèces sonnantes et trébuchantes, en offrir (dans l'original espagnol *regalar* = donner en cadeau). Puis il a escamoté le contexte et le tour de passe-passe est joué : ce que M. Massard a considéré comme une *charge* devient sous la plume magique de Gomez Carrillo une preuve morale d'innocence.

Toutes les qualités de cœur dont Gomez Carrillo pare Mata Hari sont celles que Charles-Henry Hirsch avait attribuées à sa danseuse rouge, avec qui il la confond sciemment.

Les dépositions que M. Hirsch fait faire aux anciens serviteurs de Toutcha, Gomez Carrillo n'hésite pas à les mettre dans la bouche des anciens domestiques de Mata Hari, dont aucun n'a été témoin dans son procès.

Et non seulement il déclare Mata Hari « très bonne, très généreuse, très charitable, très sensible aux malheurs d'au-

(44) C'est nous qui soulignons partout.

trui » (p. 89), mais il la montre distribuant entre « ceux qui l'entouraient » (le traducteur dit *aux gens à son service*) une partie de ses richesses en leur disant : « Prenez et tâchez d'enlever à cet or ce qu'il a d'infâme. » Car il suppose gratuitement que « souvent elle a dû avoir honte de la source impure de son luxe », comme Toutcha en avait honte. Et c'est l'égoïsme des hommes qui a corrompu la *naïve* Mata Hari, comme elle avait corrompu Toutcha.

Si Mata Hari avait été coupable, elle aurait été *inconsciente*, comme sa sœur jumelle russe, et cette inconscience ne lui aurait pas permis d' « apprécier le mal commis en livrant aux agents allemands les secrets qu'elle surprenait en France. »

Secrets qu'elle aurait arrachés à ses amants militaires, à « quelque aviateur étourdi » ou à quelque « ministre ingénu », rien que pour satisfaire une curiosité morbide.

Gomez Carrillo termine sa curieuse dissection de l'âme de l'espionne par un hymne (en prose) :

Ses amants... sont forcés de reconnaître qu'elle était une femme franche, noble... toujours capable de tendresse et d'affection.

Il est certain que ceux qui l'ont vraiment connue avant, pendant ou après son mariage ne sont pas si enthousiastes à son égard, pas plus que les amants qu'elle a ruinés ou déshonorés.

§

Là où Gomez Carrillo nous montre Mata Hari *devant le Conseil de Guerre*, il a eu comme unique source le compte rendu qu'a donné du procès le commandant Massard, seul assistant admis aux deux audiences. Mais il le commente à sa façon.

Il trouve ce compte rendu « d'une terrible froideur » et le reporter occasionnel n'a pas assez de compassion et de déférence pour l'accusée.

Le commandant Massard est cruel et partial, il lui est impossible de cacher son mépris et son antipathie pour l'ac-

cusée, parfois il sourit ironiquement et, en bon soldat, il dédaigne toutes les nuances psychologiques qui ont un intérêt si capital pour des moralistes comme Gomez Carrillo !

Celui-ci, par contre, est indulgent, compatissant, plein de mansuétude et, en bon psychologue, il comprend tout.

Et tout comprendre, n'est-ce pas tout pardonner ?

Gomez Carrillo est bon, surtout pour les criminels. Il est humanitaire et, comme beaucoup d'humanitaires, il cherche « ne serait-ce qu'un reflet de lumière dans l'âme des coupables », au risque de ne pas avoir le temps de s'occuper de l'âme et des souffrances des innocents, victimes de ces coupables.

Ceux-ci il les excuse, les défend quand ils sont jugés, les plaint quand ils sont condamnés, les pleure quand ils sont suppliciés.

Comme il comprend les coupables, il trouve des excuses pour toutes leurs attitudes.

Si les attitudes de Mata Hari sont *arrogantes*, il les trouve *naturelles*. Elle est ainsi faite. Puis, elle est *inconsciente* de ce qui peut lui arriver (son avocat ne l'aurait donc pas renseignée ?)

Ses sourires de dédain, sa coquetterie dans une situation si périlleuse, la superbe avec laquelle elle interrompt le commissaire du gouvernement ? — Tout cela, c'est « sa seconde nature, née à la chaleur des hommages mondains ».

Mais quand on lui parle de culpabilité et qu'on lui donne des preuves formelles de cette culpabilité, il ne comprend plus ou trouve tout compliqué et inexplicable.

Il parle alors du *mystère* du procès, du *mystère* de la culpabilité, des preuves *mystérieuses*, de l'âme *énigmatique* et *compliquée* de l'accusée, de sa conduite *inexplicable*, des *mystérieuses* raisons sentimentales pour lesquelles elle a fait la conquête des chefs de l'espionnage allemand.

Tout est *mystérieux* pour Gomez Carrillo et ce mot revient cent fois sous sa plume.

Ne doit-il pas justifier le titre de son livre ?

Malgré les deux preuves irréfutables que donne M. Massard dans son compte rendu, il continue à douter de la culpabilité et de parler de *mystère*. Et comme il ne peut discuter ces preuves, il n'en parle plus et va embrouiller tout.

Il ne trouve clair que ce qu'il croit à l'avantage de l'accusée. Ainsi son retour hâtif de Madrid, après un séjour de quelques semaines. Il appelle ce retour une *présomption d'innocence*.

D'après les besoins de sa cause, il supprime des parties du compte rendu ou fait des adjonctions.

C'est ainsi qu'il supprime les nobles paroles du lieutenant Mornet, répondant à l'accusée qui reproche véhémentement aux juges-officiers leur manque de galanterie : « Nous défendons notre pays, Madame, excusez nous. »

Avec son exagération, habituelle, Gomez Carrillo parle « *des ministres et des ambassadeurs*, qui défilent à la barre pour dire leur foi en l'innocence de la bayadère » tout en sachant que *pas un seul ministre* n'a déposé au procès, et qu'il n'y avait *qu'un seul* témoin, qui avait rang d'ambassadeur, mais était un haut fonctionnaire du Quai d'Orsay. Il fait dire à celui-ci : « *Jamais rien n'a altéré la bonne opinion que j'avais de cette dame.* »

Il va même jusqu'à mettre en cause un des gendarmes qu'il fait murmurer dans l'ombre de la salle d'audience : *Celle-là saura mourir.*

Pour Gomez Carrillo, avocat sans robe, le commissaire du gouvernement, qui accuse et requiert, est l'adversaire, presque l'ennemi. Il s'obstine d'ailleurs à appeler le lieutenant Mornet *le capitaine Mornay*, comme il parle du capitaine Ledoux (Ladoux) et du capitaine *Marow*, qui s'appelait *Masloff*.

Le lieutenant Mornet fait des questions *indiscrètes*, dont le ton humilie ou insulte l'accusée, il a parfois *un sourire narquois*, il est *impassible* et *implacable*, et ne *contient pas toujours son impatience et sa mauvaise humeur*.

Le capitaine Bouchardon n'a pas non plus sa sympathie :

il a instruit l'affaire et a fait un rapport accablant. Ici il le passe sous silence, mais dans un chapitre ultérieur (*La Prison et la mort*) il le montre sur le lieu de l'exécution, *souriant méphistophéliquement*, se *promenant les mains derrière le dos et murmurant des phrases que personne n'entendait* (p. 176).

Quant au défenseur — c'est *l'illustre* Clunet, — *le bon monsieur* Clunet, — *le grand* ou *l'illustre jurisconsulte*, — *l'arbitre austère entre nations*, — *le maître incontesté du barreau*. Il est *éloquent* et *son noble visage impressionne les juges.*

Mais l'éloquent défenseur ne réussit pas à convaincre les juges, même pas à faire naître un doute dans leur esprit.

C'est qu'ils connaissaient le dossier, avaient vu les preuves.

Gomez Carrillo a mieux réussi dans ses efforts pour suggérer le doute à ses lecteurs

Mais seulement chez ceux qui ignoraient tout de l'affaire.

§

Dans *La Légende de la Mort*, Gomez Carrillo continue à identifier Mata Hari avec Toutcha, la *danseuse rouge*, mais il rejette la légende de sa mort, telle que le roman et la pièce de Charles-Henry Hirsch la donnent.

Car il trouve que cette légende a adultéré l'âme et le caractère de Mata Hari et il veut à tout prix lui conserver son auréole de courage devant la mort et ce qu'il appelle sa mort socratique. Mais il rejette surtout cette légende, parce que, si elle était admise, il serait impossible de suggérer au lecteur l'idée qu'en faisant fusiller Mata Hari, la justice, aveuglée par les circonstances, avait fait une erreur. Et c'est là justement la vraie tendance du livre de Gomez Carrillo.

§

Pour couronner sa belle œuvre d'histoire et de psychologie, l'auteur nous emmène en pleine fantasmagorie dans *La Prison et la Mort.*

Ici Gomez Carrillo met en cause le Dr Bralez, interne du Dr Bizard, après en avoir fait « l'éminent médecin de Saint-Lazare ».

Il lui fait brosser un portrait de Mata Hari qui relève de la plus folle fantaisie.

Il fait raconter au Dr Bralez un tas de choses que celui-ci n'a jamais racontées, auxquelles il n'avait même jamais pensé ; il lui attribue des conversations avec Mata Hari qu'il n'a jamais tenues.

Par le truchement de ce docteur, il nous présente dans la cellule de Saint-Lazare une femme de haute culture, à l'esprit raffiné et philosophique, qui est attirée par tout ce que la poésie peut avoir de mystérieux, de religieux et de légendaire, et qui, après avoir vécu en beauté, meurt en héroïne.

Il lui met dans la bouche un langage fleuri et exquis, des réflexions de la plus haute envolée, il lui prête une âme nostalgique avec des élans vers l'infini et l'idéal.

Elle prononce des phrases finement ciselées, comme : « Quand on me parle de patrie, mon esprit se tourne vers un pays lointain où une pagode d'or se mire dans une rivière sinueuse. »

Cette créature, tantôt languissante, tantôt exaltée et impérieuse, est une érudite qui sait par cœur les grands poèmes de l'Inde, qui préfère les livres enseignant à aimer la vie et à savourer les voluptés avec un « sybaritisme passionné », qui parle du théâtre séculaire de Kalidasa comme du dernier roman-feuilleton et connaît à fond les enseignements des Védas antiques.

Cette femme aspire à la béatitude du non-être et trouve le bonheur dans le renoncement. C'est un Socrate fémi-

nin, contemplant avec sérénité et noblesse, avec un superbe dédain la perspective de la prochaine exécution.

Le matin même de cette exécution, elle s'exprime en effet ainsi :

La mort n'est rien, la vie non plus ; mourir, dormir, rêver, passer, qu'importe ? et qu'importe que ce soit aujourd'hui ou demain, dans notre lit ou au retour d'une promenade ? Tout est illusion.

Inutile d'ajouter que cette Mata Hari, idéalisée, presque sanctifiée, que Gomez Carrillo baigne de poésie et qu'il enveloppe des voiles brillants de l'Inde brahmanique, en qui il met une âme stoïcienne et même une partie de sa propre personnalité, à qui il fait exprimer les pensées les plus élevées, n'a jamais habité une cellule de Saint-Lazare, n'a jamais existé.

CHARLES S. HEYMANS.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Correspondance de Paul Verlaine avec une préface et des notes, par Ad. Van Bever, Messein. — Raymond Clauzel : *Sagesse et Paul Verlaine,* Malfère. — Pierre Calmettes : *La grande passion d'Anatole France,* Editions Seheur. — Gustave Cohen et Lucas de Peslouan : *Le dernier projet littéraire de Maurice Barrès, Descartes et la Princesse Elisabeth,* Les Amis d'Edouard.

Le tome troisième de la **Correspondance de Paul Verlaine**, préparé par le regretté Van Bever, nous offre un ensemble de lettres fort varié et dont quelques-unes ont une valeur de premier ordre pour la connaissance du poète.

Certaines de ces lettres révèlent naturellement des idées du poète sur son art. Les mots « naïf » et « sincère » apparaissent souvent. « Très naïf, bien entendu, écrit il, et je ferai tout mon possible pour être absurdement sincère ». Il va même jusqu'à prendre en suspicion le mot « artistique » comme contraire en un sens à son désir de sincérité absolue. « Ai-je besoin d'ajouter que rien d'artistique ? O je hais jusqu'à cette ombre d'insincérité, maintenant, et aujourd'hui surtout ». Et pourtant, il ne faudrait pas juger tout à fait Verlaine sur pareilles déclarations. Naïf, sincère, ingénu, candide, oui, il voulut l'être, il crut l'être et le fut réellement en imagination, ce qui est l'essentiel pour un poète, mais il y avait en lui bien des détours, bien des replis d'ombre, bien des sinuosités et bien des complications qu'on ne démêlerait pas à première vue. Voici un autre fragment de lettre qui corrige assez curieusement les précédentes affirmations :

Vous voyez que je pratique ce que je vous disais hier sur la nécessité en certains cas de peindre net, fût-ce un peu avec son propre sang dilué dans ses propres larmes, quitte à être faux exprès et comédien en d'autres.

Commenter cela nous entraînerait loin.

J'ai lu avec une bien vive émotion la lettre où Verlaine évoque le souvenir des pauvres obsèques de Baudelaire :

Bien des années auparavant, j'avais accompagné, moi tout jeune et tout rêveur, le cercueil de Baudelaire, depuis la maison de santé jusqu'à la nécropole, en passant par la toute petite église où fut dit un tout petit service d'après-midi. L'éditeur Lemerre et moi marchions les premiers derrière le corbillard que suivaient, parmi bien peu de gens, Louis Veuillot, Arsène Houssaye, Charles Asselineau et Théodore de Banville. Ces deux derniers prononcèrent quelques paroles d'adieu. Au moment où on descendait le cercueil dans le caveau, le ciel, qui avait menacé toute la journée, tonna, et une pluie diluvienne s'ensuivit. On remarqua beaucoup l'absence, à ces tristes obsèques, de Théophile Gautier que le Maître avait tant aimé, et de M. Leconte de Lisle, qui faisait profession d'être son ami, en dépit des relations, un peu ironiques de la part de Baudelaire, qui avaient existé entre le défunt et le barde créole.

Dans la collection « *Les grands événements littéraires* », M. Raymond Clauzel consacre un livre à **Sagesse et Paul Verlaine**. Une bonne occasion pour ouvrir à nouveau le plus célèbre des ouvrages du pauvre Lélian. On sent immédiatement que ces poèmes procèdent d'une autre atmosphère que celle d'aujourd'hui. Calmes, lents, fluides, ils déroulent leurs méandres. Ils chuchotent leur songerie sous l'herbe étoilée de lys, dans une limpide atmosphère que froissent seulement d'angéliques ailes. Le goût moderne s'oriente vers quelque chose de plus âpre, de plus torturé, de plus ramassé, de plus fulgurant. Le livre de M. Clauzel a de l'élan et de la ferveur. Il s'attache à nous montrer dans *Sagesse* la merveilleuse fleur épanouie sur la vie de Verlaine et il nous brosse à larges traits un tableau synthétique de cette vie envisagée comme préparation des poèmes qui composent *Sagesse*.

Les deux chapitres qui m'ont le plus intéressé sont ceux qui content la publication de *Sagesse* et l'accueil de la critique. Naturellement le livre, comme tous les autres de Verlaine, fut publié aux frais de l'auteur, chez un éditeur catholique qui n'y apporta qu'une médiocre attention. Quatre comptes rendus seulement, signés par Edmond Lepelletier, Emile Blémont, Pierre Elzéar et Jules Claretie, et l'édition bientôt enfouie dans les caves de l'éditeur, à tel point qu'il fallut huit jours pour la retrouver lorsqu'en 1882 Moréas et Barrès voulurent acquérir un exemplaire du

livre. En 1884, *Sagesse* est mis en lumière par « *A rebours* » de Huysmans. Puis, c'est le livre de Charles Morice et l'article de Lemaître. Et Verlaine goûtant en ses dernières années la volupté d'émouvoir enfin de jeunes cœurs.

M. Pierre Calmettes (**La Grande Passion d'Anatole France**) appartient à une famille intimement liée à celle d'Anatole France. Lui-même connut l'auteur de *Thaïs* dès son enfance, Il a donc vu de très près la vie d'Anatole France et apporte aujourd'hui son témoignage. Il ne se propose pas un récit à effet, mais il voudrait loyalement tracer la vraie physionomie du grand écrivain. A l'en croire, le véritable Anatole France fut le collectionneur de bibelots. C'est dans la recherche des bibelots qu'il prenait ses plus vives émotions, c'est dans leur contemplation qu'il se consolait de toutes épreuves. Si j'en crois M. Pierre Calmettes, les femmes elles-mêmes n'avaient pas pour lui l'attrait des divins bibelots. M. Pierre Calmettes est plein de bonnes intentions; son livre abonde en renseignements fort intéressants; il se propose de détruire certaines images du maître largement répandues et qui peuvent lui nuire dans les esprits. Je me demande cependant si le fait d'avoir vu des années et des années Anatole France dans le train-train de sa vie quotidienne et d'avoir ouï ses propos de détente, où il donnait récréation à son esprit, n'a pas incité M. Calmettes à prendre pour le « véritable Anatole France » un homme ordinaire qui ne se distingue pas beaucoup des Français moyens. Contrairement à ce que pense M. Calmettes, je crois que J.-J. Brousson a servi la mémoire de France en donnant à son visage un prodigieux relief. Le France de M. Calmettes est beaucoup plus convenable que celui de Brousson, mais manque un peu d'accent. On se demande si M. Calmettes n'aurait pas dû chercher à deviner derrière l'Anatole France aux gestes coutumiers un autre Anatole France dont on a quelque raison de soupçonner l'existence.

On se divertira à lire les pages où M. Calmettes fait une critique serrée du récit de Brousson sur le voyage de Buenos-Ayres auquel lui-même prit part. Il semble bien que certains des épisodes les plus curieux de Brousson sont fruits de l'imagination du conteur. Et cependant, en dépit du plus ou moins de vérité des anecdotes particulières, la physionomie d'ensemble tracée par

Brousson a tant de crédibilité qu'on a du mal à ne pas la croire en grande partie vraie.

MM. Gustave Cohen et Lucas de Peslouan nous révèlent **Le dernier projet littéraire de Maurice Barrès : Descartes et la Princesse Elisabeth**. En vue de donner forme à des sentiments qui l'agitaient obscurément, Barrès, à la fin de son existence, se proposait d'écrire un roman sur l'amitié (amitié amoureuse probablement) qui lia Descartes et la princesse Elisabeth. Il semble qu'en ce Barrès de la dernière période, le contemplatif, le songeur, allaient peut-être l'emporter. Peut être Barrès naissait-il à une vie sentimentale qui semblait bien être quelque chose de nouveau chez lui. Il est curieux de voir Barrès à la fin de sa vie retourner la pensée célèbre de Pascal affirmant qu'une vie est heureuse quand elle commence par l'amour et finit par l'ambition, et prétendre qu'au contraire « une existence vraiment belle s'achève dans l'amour ». Barrès se proposait d'écrire le roman qui eût été « la haute et vraie Bérénice, la haute et vraie Oriante ». Regrettons que ce projet ait été brisé par le Destin. J'aurais voulu que Barrès réussît à faire vivre une vraie femme, car enfin Bérénice avait bien l'air un peu raide, un peu guindée... Jolie statuette aux gestes mécaniques avec dans les mains des fleurs de rhétorique, — admirables d'ailleurs...

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Théo Varlet : *Ad Astra, et autres Poèmes*, Messein. — Jean-Marie Guislain : *Clairières*, « l'Ermitage » — Robert Milliat : *P. P. C.*, « Editions du Bibliophile angevin. » — André Martel : *La Chanson de la Chair*, « éditions de l'Olivier », Toulon.

C'est assurément d'une noble ambition, cette tentative de s'élever par la contemplation et la force du verbe **Adastra** ; d'autres s'y sont efforcés avant M. Théo Varlet. Jean Royère nous le rappelle, dans sa préface : « Théo Varlet était déjà, en 1905, le poète substantiel, profond, parfait, l'artiste certain, le sûr rythmicien qui a persévéré et s'est enrichi dans les six recueils de poèmes publiés par lui depuis cette époque... », et je ne puis que souscrire à cette appréciation. Les sept sonnets dont l'ensemble impose son titre à ce petit recueil la justifient d'ailleurs.

Le poète, à minuit, bercé en son hamac, veille ; l'insomnie le transporte en la mer des étoiles où, dit-il,

Le vent de l'Infini soulève ma pirogue,

il se voit à la dérive emporté dans la ronde planétaire sur l'essieu idéal qu'il place en l'étoile polaire. *Le silence éternel de ces espaces infinis* l'attire « dans la sérénité souveraine des nombres », la substance de Tout l'imprègne, il se confond en l'Ordre même des cieux et jusqu'en la Pensée divine. Mais la pâle pensée de chaque jour le reprend, le déçoit ; le corps ne s'est pas libéré des lois de la pesanteur terrestre, et, toujours, il attend cette heure, dit-il, anadyomène où le rêve le restituera, une fois encore, au vertige merveilleux des cieux supérieurs.

Noble ambition, répéterai je, de poète conscient de ses pouvoirs lucides. Pour la réaliser pleinement, serait-ce trop d'apparaître un Lucrèce nouveau, ou de créer un poème aussi logique dans l'absolu du rêve que l'*Eureka* d'Edgar Poe ? M. Varlet parfois me paraît, moins pour l'intégrité saisie de sa pensée en soi que pour l'expression dont il sied de la revêtir, embarrassé jusqu'à quelque gaucherie. Il est des termes, techniques surtout, qui, en dépit de vains essais, font tache dans un vers parce que leur son, le sens spécial qui leur est attribué par les praticiens, tire trop et retient l'attention du lecteur ; ils ne se fondent dans la trame du vers, et en compromettent, au besoin en détruisent l'ensemble harmonieux ; ils ne chantent pas. Un cri soudain déchiré, s'il est humain et, par places concertées, figure une cime unique sur un plan onduleux ou régulier de hauteurs fleuries, soit ! mais ici ce n'est pas l'âme qui s'effare en un cri, c'est de la substance même d'un mot inusité ou employé hors de propos que l'étrangeté naît : le mot hurle.

Déjà je ne goûte guère qu'il me soit parlé dans un vers du ciel *télescopique*, car c'est là une épithète explicative, et de savants, — qui ne fait point image, elle se réfère aux conclusions d'un raisonnement (ou d'une expérience *raisonnée*), et non pas à une vérité d'observation, à une donnée immédiate, non plus, de la réflexion, — je répugne tout à fait à ces « galaxies », à ces « dinosauriens », et, plus encore peut-être, à ces « nihilités » — dont il convenait, sans doute, au poète de m'inspirer le frisson, au moins la sensation, mais l'emploi savantasse de tels vocables qui ne sont pas dans l'idiome naturel de l'artiste refroidit, retarde, corrompt la possibilité que je sente ; je ne désire rien sinon que *l'on explique*, car que sont ces vocables, en vérité, si-

non, au raccourci, un résumé d'explications, sous-entendues, je le veux bien, mais à cette condition qu'elles aient été préalablement développées : ce qui n'est la tâche ni la mission du poète. Que demeurerait-il au savant, si le poète pouvait usurper sa fonction ?

Quant au surplus du petit volume, ... *Et les Terrestres Jeux*, un premier sonnet, avec l'exécrable usage, au beau milieu du vers terminal, de ce raccourci, niais comme tous ceux de cette espèce, sous prétexte d'être — et pourquoi ? — superstition puérile de nos jours ! — *vraiment plus pratique* : S. O. S... « le suprême S. O. S. de ma Sœur inconnue. » ! — Ah, que j'aime mieux, en sa pureté incontestable de langage, ce « *Train bleu* », nostalgie et angoissante vision de Paris délaissé, ce *Moulin-Rouge*, vers libres, coloré et lumineux, et les poèmes qui suivent, vraiment d'un poète sûr de son art et conscient de sa tâche, peut-être suprêmement dans *Baie de Somme*, *Sables du Nord*, émouvantes évocations, regrets...

Autour des **Clairières** si bien ordonnées par l'art de M. Jean-Marie Guislain, des perspectives sous bois, sur des jardins, vers la mer, des pays chantants et purs, des climats éloignés et torrides. Que de fois n'ai-je songé à des biographies de poètes qu'on établirait sur des données plus certaines que celles des gestes extérieurs, les souvenirs, les nostalgies, les aspirations que révèle leur œuvre ? M. Jean-Marie Guislain, tendant *vers le soleil*, a vu l'amour qui, dans le regret des heures fortunées, frissonne douloureux en l'attente de l'hiver; la lumière décline et se meurt où la biche dans la forêt sanglote, blessée, ou dans les verrières de la Cathédrale où rayonnent les suprêmes flammes

Avec des bleus de nuit qui jouaient au travers...

Convalescent, il se repose de corps et d'esprit, au pied des Pyrénées, mais Cambo est sous la pluie aux froides vapeurs, persistantes, alors qu'il se souvient encore des cieux respirés dans tous les coins du monde et qui lui furent doux. Hélas, tout rêve et tout espoir diminue, mais soudain, vision féerique, passe et devise dans la vallée « où l'ombre se parfume d'un souffle qui voudrait épuiser vos langueurs », la Persane vêtue d'étoffes lamées, « dont un lin de Mossoul émoussait le contour », opposant un philtre de grâce et de fièvre heureuse à ce ciel gris

et brumeux de nos rives : déjà renaissent les sensations plus sereines avec l'espoir, la route basque s'égaie de maints spectacles plus clairs, le rouge gorge chante, même la neige sur l'herbe perdue du chemin s'éveille dans une lumière étrange, et bientôt les bleus profils de la Provence où il se réfugie lui inspireront ces rythmes si souples et nuancés, si sûrs et si prenants de ce poème ingénieux, accueillant à la pluie. Ensuite on accompagne le poète vers Torre del Greco, vers Tivoli, « écumante Tibur », vers Capri blonde où s'évoque le cortège de Dionysos, mais que soudain désole le souffle strident de la tramontane, et que, cependant, on ne quitte pas sans le cruel dépit d'y retourner, un jour, la voir se fleurir d'asphodèle et de lumière.

Que de *Circonstances* s'emmêlent au déroulement de l'existence, à l'évolution simple de la pensée et du sentiment !

Mon père, on vous a fait des obsèques marines

Je ne connais guère d'équivalent au monde à ce poème d'émotion grave, si réservé et d'autant plus intimement pathétique. Puis, autre vision de tragique et surhumaine douleur, deuil jusqu'au tréfonds de l'âme et refrénant les élans vers l'azur, *De Profundis* sur ce visage de jeune femme cultivée et souriante, bonne, attendrie, sensible et amicale, penchée sur un berceau, et soudain, sans un cri, étendue morte sur le sol !

D'autre part, accueil fraternel restituant à qui veut vivre d'amour et de beauté par l'art une vie digne et fortifiante, accueil fraternel des amis des poètes, qui l'estiment et dont sa présence déjà lui assure l'affection : Francis Jammes, Philéas Lebesgue, un autre dont quelques paroles sincères lui ont restitué la foi et l'ardeur de son art.

O jolis rythmes, pimpants ou attristés, si nuancés, si clairs, aisés, purs, non sans parfois une couleur de bonhomie ironique et qui s'amuse, les poèmes brefs des *Divertissements* ; et ces grands voyages évoqués aux pays d'autrefois, dans le *Pasteur de Lamas*, *la Prairie*, apparentée par éclats curieux à des songeries de Rimbaud (*le Bateau Ivre*), bien que lui n'y soit pas allé ! — aux régions plus paisibles environnant Fontainebleau, ou encore aux contrées merveilleuses qu'entr'ouvrent à l'imagination les grands peintres, que ce soit El Greco, que ce soit Delacroix.

Et on a l'impression ainsi, à la lecture de cet ardent et grave

recueil de poèmes toujours beaux, toujours lumineux et fervents, d'un bel artiste du vers et de la couleur, d'un homme de qui la vie est droiture généreuse et effusion contenue par le langage suprême de l'art. La langue qu'il écrit, d'une sérénité non moins savante, sans qu'on s'en doute, et délicate, rythmée et imagée subtilement et pleinement, ne porte que les défauts assez légers de ses évidentes qualités : parfois elle comporte un tel souci d'ordre et surtout de discrétion qu'elle confine à une expression, non pas froide, mais si stricte qu'on la croirait compassée, d'une retenue trop apprêtée. Il n'en est rien, je le sais, car je connais l'homme et apprécie la finesse presque à l'excès sensible de sa discrétion naturelle, je souhaiterais par endroits un peu plus de laisser-aller, un peu moins de contrainte apparente.

Défaut, celui-là, en est-ce un, au surplus? qui n'est point celui de la plupart des poètes, ou vrais ou prétendus, — et qui, lui encore, est noblesse.

Neuf petits poèmes composent le joli recueil de M. Robert Milliat, **P. P. C.** — P. P. C. d'amours défuntes et légères, à coup sûr, mais que de grâce dans la prestesse, et que d'esprit un peu, quand même, trempé des larmes involontaires du sentiment. Menuailles, certes, mais ravissantes, d'un poète, de qui nous pouvons espérer une œuvre plus importante.

En trois chants, oui ! Mais entre nous soit dit, assez menu chacun de ces trois chants, et non point lourds, indigents, fastidieux, M. André Martel, cessant d'être le poète grammairien, cher à MM. Thérive et Gaston Picard, du *Verbe*, l'est devenu, cette fois, plus plastique, de la Chair : **la Chanson de la Chair**, poème en trois chants. Cinq quatrains suggèrent les doigts, cette chair d'amour où l'on mord, une dent, le détail, oreilles, nez, cils, fossettes, mouche, seins... (détail, les seins ?) — les muscles : ce sont, « chant premier, *les Visibles* » — ensuite, *les Cachés*, estomac, cœur, poumon, le squelette même, — et, chant troisième, *les Mystérieux* : pouls, les chairs de la mort — le sont ; pour conclure, gerbe suprême, s'épanouit en cet *hymne au corps*, description passionnée en son ensemble réglé, lumineux, de toute cette chair, de toute cette forme que domine à son sommet le cerveau :

> Afin que la pensée, aile que l'azur touche,
> Puisse mieux prendre son essor.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Georges Duhamel : *Le Club des Lyonnais*, Mercure de France. — André Thérive : *Le Charbon ardent*, Bernard Grasset. — Francis Carco : *Images cachées*, Albin Michel. — Henri Duvernois : *Maxime*, E. Flammarion. — René Jouglet : *L'Etrangère*, Calmann-Lévy. — Mémento.

Après *Le journal de Salavin*, on aurait pu croire que M. Georges Duhamel en avait fini avec son lamentable héros en l'abandonnant à la mort. Mais point. Le stade de la sainteté n'était pas le dernier par lequel il voulût le faire passer. Et après **Le club des Lyonnais**, où nous le voyons se rendre compte de la misère des hommes, de leur incohérence et de leur incompréhensibilité, il est probable que nous le retrouverons dans un autre livre, en quête du remède à apporter à un état de choses qui le désespère... Pour le moment, c'est par Max Aufrère, un bourgeois intelligent et dilettante ou, plus exactement, de philosophie spectaculaire, qu'il reprend contact avec la vie sociale. Il entre en relation avec un club de communistes qui tiennent leurs assises dans l'échoppe d'un cordonnier, et il s'y trouve mêlé à un drame de la jalousie qui a pour contre-coup de causer la mort de sa mère. Peu importent les circonstances de ce drame, fort remarquablement agencé, d'ailleurs, et entouré de mystère. Tout se passe, ici, en fonction de l'âme de Salavin ; de l'enseignement qu'il tire des paroles des hommes ; des réflexions ou des pensées que lui inspire leur conduite, et, à cet égard, la façon est d'un maître dont M. Duhamel conduit son récit. Il sait ne mettre en lumière des événements que ce qui en arrive à la conscience de Salavin ; mais il nous en dit assez pour nous laisser croire que c'est notre perspicacité seule qui nous permet de tout comprendre. Il nous donne l'impression de collaborer avec lui, ou d'être avec lui dans la coulisse, et cela ajoute un singulier attrait à son roman qui est parmi les meilleurs qu'il ait écrits. Introduit, donc, au milieu d'individus qui préparent l'avènement du communisme, Salavin se convainc que leur entreprise est vaine, et qu'on n'arrivera jamais à rien tant qu'on n'aura pas réussi à changer l'homme. Salavin ne s'exprime pas autrement que M. Duhamel lui-même. Il croit l'homme perfectible, et c'est à la tâche de sa propre transformation qu'en fin de compte, il décide de s'attacher, après avoir éprouvé la plus cruelle déception de son existence... Dirai-je que je partage son opinion, et que je crois, comme lui, et comme

M. Duhamel que la révolution se fera « dans le cœur » ? Non, certes ; j'admire trop, d'autre part, le talent d'écrivaint et de psychologue de l'auteur de *Possession du Monde* pour ne pas déclarer tout net que je tiens son idéologie pour chimérique, parce qu'elle puise ses arguments dans la sensibilité. Il y a chez M. Duhamel une sorte de stoïcien mystique de la vie intérieure et qui prêche que la félicité réside dans la connaissance de ce moi profond qui rejoint la conscience universelle. Doctrine bonne pour une élite, et que sauvent, heureusement, du dogmatisme, les dons d'observateur de M. Duhamel qui sont impérieux, et son humour ou son ironie qui s'exerce, quand il le faut, à son propre détriment. A preuve, le personnage d'Aufrère. Je doute, en effet, que ce galant homme, lucide, mais à travers trop de scepticisme et d'artifice, ait l'approbation intime de M. Duhamel. Il le rend, pourtant, sympathique, avec une impartialité qui fait le plus grand honneur à ses qualités objectives. Pour moi, je ne reproche à Aufrère qu'une chose : c'est le caractère négatif — ou la gratuité — de sa puissance expérimentale. Autrement, il serait digne de conduire les hommes, de les organiser selon une hiérarchie de leurs valeurs, et de leur assurer, dans l'harmonie, un maximum de bonheur... Je m'arrête. Je ne voudrais pas donner l'impression que le livre de M. Duhamel soit un ouvrage de doctrine, ou un bâtard essai philosophique. C'est un roman, et un roman d'une vie et d'une richesse de détails en vérité hors de pair. Qu'on voie, notamment (p. 112) ce que M. Duhamel dit des vêtements et des souliers, une fois vidés de leur propriétaire ; du sentiment de la volupté chez un érotique (p. 132), et de l'idée actuelle de révolution, opposée à celle des gens de 1848 et même de 1900... Aussi bien, m'étonné-je que tant de clairvoyance s'allie chez M. Duhamel, à une conception si métaphysique ou si utopique du problème de la civilisation... On songe au mot de Pascal sur l'étrangeté de la nature humaine. Mais jamais cette nature n'est si décevante que chez un artiste, et artiste, M. Duhamel l'est, par-dessus toute chose, incontestablement. Sans doute, vit-il dans un univers à lui, parmi des êtres ensemble conçus par lui, et choisis par lui entre les plus véridiques, mais qu'il a élevés sur le plan idéal... Une remarque, pour finir : Salavin m'a paru en voie d'amélioration. Il est moins pitoyable ou piteux, et l'activité de sa pensée semble plus cons-

ciente. On dirait que, tandis qu'il se mêle plus intimement aux choses de la vie, qu'il se persuade plus fortement de la nécessité de la rédemption du monde malheureux, une énergie intellectuelle avive et précise sa méditation... Il se pourrait que la transformation de cet individu larvaire devînt une façon de témoignage en faveur des théories de M. Duhamel.

« Le critique qui ne produit pas est un lâche », disait le père Dumas. On ne saurait donc accuser M. André Thérive de manquer de courage qui, le jour même où il occupait la place laissée vacante au *Temps* par Paul Souday, publiait un roman, **Le Charbon ardent**. Les lecteurs du *Mercure* connaissent, pour en avoir eu la primeur, cet émouvant récit du chef de l'école « populiste » ; car M. Thérive n'est pas seulement créateur, il est aussi chef d'école, et voilà qui le rend presque téméraire d'exercer, cependant, le rôle d'Aristarque. *Le Charbon ardent* relève, sans doute, du Naturalisme que M. Thérive juge opportun de remettre en faveur ou de renouveler, et dont M. Léon Deffoux nous raconte avec érudition l'histoire et nous résume avec autorité la doctrine dans une nouvelle monographie de la collection « Le XIXe siècle » que dirige M. René Lalou. Mais il me semble que M. Thérive manque de ce qui faisait surtout l'attrait des naturalistes, s'il a d'autres qualités. Il est, quoique exact et minutieux dans ses peintures, nuancé, c'est-à-dire sans éclat, et chaste... Ce n'est pas assez, pour mériter le titre de naturaliste, de décrire les mœurs des petites gens — on les avait décrites avant Zola et Huysmans ; et dès le XVIIe siècle, il me semble... — il y faut la manière, et celle ci, qui est un peu brutale et haute en couleur chez les chefs du groupe de Médan, je ne la retrouve pas dans l'œuvre de M. Thérive... A cause qu'il est profondément classique, en dépit de ses allures libérales (il vient encore de publier un excellent *Parnasse* dans cette même collection du « XIXe siècle »), M. Thérive me fait un peu l'impression d'un homme qui s'habillerait d'une salopette, mais d'une salopette d'étoffe de soie... Il est fin, pénétrant, spirituel, plus allusif ou suggestif que précis, et aussi éloigné que possible de la violence et de la vulgarité. Il n'est pas gai, et Huysmans ni Zola ne l'étaient point, il est vrai. Mais il y a de la délectation morose dans son naturalisme ou dans son populisme. Quand ce n'est pas pour brosser de rutilants tableaux ou pour buriner des eaux-fortes, il faut être d'humeur chagrine,

en effet, pour s'intéresser, je ne dirai pas seulement aux représentants de la classe moyenne, mais aux malheureux sur qui le destin « pèse comme un couvercle », pour parler le langage de Baudelaire. Mais M. Thérive est discrètement humoriste, et il raille à mi-voix les laideurs et les ridicules qu'il nous montre, s'il s'apitoie d'autre part. En cela, il se rapproche de ses modèles en qui il y avait, comme je le constatais dernièrement, des comiques qui s'ignoraient. Au total, je le sens inquiet : point du tout fier ou gonflé de son importance comme l'était Zola, quand il imitait Hercule dans les écuries d'Augias ; ni irrité et grognant comme l'était Huysmans qui cherchait la porte du Ciel en se bouchant le nez... Je crois, pour ne parler que de son présent roman, qu'il faut voir un symbole dans le cas de Jean Soreau, ce singulier employé de banque qui vit avec un « secret » (sa conception mystique du monde) et sur l'existence de qui s'étend l'ombre d'une mystérieuse fatalité... Mais que nous voilà loin, à cause de ce symbole même, du Naturalisme ! Jean Soreau, comme on sait, est né du péché d'un prêtre (ainsi sommes-nous nés du catholicisme), et c'est ce péché qui lui crée ses scrupules ou engendre son pessimisme. Mais point de « faute de l'abbé Mouret », ici. Point de Paradou fastueux pour cadre aux amours du mauvais prêtre. C'est en vain que Jean s'en va trouver sa mère pour recueillir d'elle la certitude de son malheur. A ses questions qui ne la troublent même pas, la pauvre vieille femme ne répond rien. Elle ne sait plus, elle a oublié. Et cette scène, qui est du très grand art, n'est pas plus naturaliste, dans sa tragique simplicité, que ne le sont les longs monologues intérieurs auxquels se livre Jean Soreau. Mais à quoi bon insister ? Et qu'importent les écoles sous lesquelles les écrivains se rangent ou dont ils arborent les titres pour attirer sur eux l'attention, quand leur ambition est légitime ?...

M. Francis Carco ne serait pas, en même temps que l'artiste, l'historien que l'on sait, s'il n'avait pas constaté l'évolution, de tendance uniformisatrice, qui s'est produite jusque dans le monde de la pègre. Le vice lui-même se *taylorise* aujourd'hui et prend figure de chose en série. Avec les derniers anarchistes qui étaient une manière d'élite révolutionnaire, et, si l'on veut, une aristocratie à rebours, les individualistes de la prostitution ont disparu ou sont en voie de disparaître. Leur espèce ne s'accom-

mode plus des mœurs et de l'esprit actuels qui, socialisants sinon communisants en politique, sont moutonniers dans le commerce, et jusque dans celui du plaisir. Trusts et monopoles, voilà ce qu'on trouve, même dans les lieux de débauche. La loi de l'esclave, dont le développement de notre civilisation matérielle a assuré le triomphe, sévit, ici, comme ailleurs ; et rien n'est plus édifiant à cet égard que les **Images cachées** de M. Francis Carco. Il paraît que les boîtes infâmes que M. Carco nous décrit, et où l'on voit d'ingénieux mercantis organiser Sodome et Gomorrhe, et enrégimenter les filles et les éphèbes, ont été supprimées par ordre de la Préfecture. Je veux bien le croire. Mais ce n'est là qu'un incident, et je suis sûr qu'elles renaîtront sous une forme ou sous une autre, à condition d'être contrôlées... En tout cas, les amateurs de sensations rares et les chercheurs d'étrangetés seraient malvenus de compter, si j'ose dire, sur l'initiative privée pour obtenir l'objet de leur concupiscence. Il leur faudra s'adresser à des agences ou à des organisations dûment patentées... Comme le déclare un des tristes héros de M. Francis Carco : « au jour d'aujourd'hui, le mieux est d'pas s'faire remarquer ». Pour cela, il convient de ressembler à tout le monde, et de se mettre sous la protection d'un groupe, d'une confrérie ou d'un syndicat... Mais j'admire l'aisance et la franchise de ton de M. Carco dans le présent livre qui est mieux que du grand reportage, de la chronique de style. Jamais, il me semble, l'original romancier de *Rien qu'une femme* n'avait été plus vivant ni plus direct.

C'est aussi un point d'histoire que fixe — mais comme un papillon sur un bouchon — M. Henri Duvernois, dans **Maxime**. Maxime est le dernier des *beaux*, ou des *viveurs* ou des « tortonistes », selon l'expression de feu Paul Souday ; mais c'est un beau dans la débine, ou un viveur dans la purée, et qui traîne lamentablement la fin d'une existence qui a été vaine. La psychologie d'un tel homme ne saurait être très subtile, ou les réactions de sa sensibilité nous émouvoir beaucoup. Il a du chic, sans doute, ou du « panache », comme on disait au temps où il était dans toute sa gloire et où *Cyrano* faisait fureur ; mais le monde seul au milieu duquel il gâte sa vie est si médiocre que ses gestes les plus nobles en sont rabaissés. M. Duvernois ne pouvait apporter que de l'esprit dans sa peinture. Il n'y a pas manqué et son observation cursive est amusante, en outre.

M. Pierre Descaves nous réconciliait dernièrement avec l'Allemagne par les enfants. C'est par le couple que M. René Jouglet opère avec elle un rapprochement...Toujours l'Amour, en somme. Mais, Dieu merci ! **L'Etrangère** n'est pas un roman à thèse, si le problème des relations franco-allemandes s'y trouve posé, et traité. M. Jouglet, qui semble bien connaître notre grande voisine de l'est, se révèle observateur attentif et psychologue délié, et il fait vivant. Je regrette seulement que la nécessité de figurer les aspects antithétiques de l'Allemagne actuelle, le nationaliste et le républicain, l'ait induit à les incarner en deux hommes — deux frères de surcroît... Outre qu'il est un peu arbitraire, le procédé a le tort de manquer par trop de nouveauté.

Mémento. — M. Paul Brach raconte, dans *La Femme impossible* (Flammarion, éditeur), l'histoire d'un homme qui va jusqu'au suicide afin d'obtenir la femme qu'il adore. Qui donc ne sacrifierait l'une de ses existences, s'il en avait deux, pour un tel résultat?... Ainsi fait, à sa manière, le héros de M. Brach, puisque son suicide, calculé, n'a pas d'issue fatale. C'est ingénieux et dramatique. *On ne badine pas avec l'Amour*, disait Musset. M. Edouard de Keyser reprend le thème du poète des *Nuits* pour l'accommoder au goût du jour, dans *Le ménage de Coquette Parfait* (Edition de la Nouvelle Revue Critique). Mais badine t on seulement avec lui quand on le galvaude dans les dancings? C'est chose merveilleuse qu'il les traverse sans y laisser jusqu'à la dernière plume de ses ailes et la suprême flèche de son carquois. Mais M. de Keyser, qui marivaude agréablement, n'en est pas à un miracle près pour plaire à ses lectrices.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Le Grand Voyage ; 3 actes de M. R. C. Sheriff, adaptés par M. Lucien Besnard et Mme Virginia Vernon, au théâtre Edouard VII.—*Lui* ; 3 actes, 5 tableaux, de M. Alfred Savoir, à la Potinière. — *La Princesse lointaine* ; reprise des 4 actes en vers d'Edmond Rostand, au théâtre Sarah-Bernhardt. — *La Belle Marinière* ; 3 actes de M. Marcel Achard, à la Comédie-Française.

De prime abord, la présentation du **Grand Voyage** (pièce adaptée de l'anglais et qui se passe pendant la guerre, dans une cagnat d'officiers) à grand tapage de bruits du front, sifflements, éclatements, éclairs, zig-zags, écroulements poussiéreux, etc., avertit que l'on s'exerce ici à taper sur les nerfs. Il faut croire d'ailleurs que ce n'est pas encore assez, puisque le public boude,

ne vient pas ; ce public d'aujourd'hui, pourtant si favorable à tout ce qui exclusivement secoue la carcasse.

Pour qui juge avec son esprit et ressent avec son cœur, tout ce « potin » de mitraille ne signifie rien. Avec ces moyens-là, on peut attraper des enfants. Et encore...

On voit bien que l'auteur a voulu montrer la géhenne et la mort du soldat moderne. Soit, mais il ne les a pas sondées.

Le drame et son exécution sont incertains et tremblants, comme les personnages qui y paraissent. Ils sont cinq officiers, chacun placé à un des degrés de l'échelle des transes. Ils sont traqués là pour y mourir. L'auteur anglais n'a montré à vrai dire que des êtres comme ceux dont parle La Rochefoucauld, qui, pour ne pas songer au supplice, dansaient en se rendant au lieu où ils allaient être roués. Ce n'est dans la pièce qu'une exposition assez puérile de différents aspects de la peur.

Mais au fait, pourquoi l'auteur a-t-il choisi exactement les officiers pour être les types de la plus complète démoralisation, et cela au plein moment où des officiers, responsables, exemplaires, ont à posséder tout leur sang-froid ? Cette singulière sélection apparaît d'autant plus choquante psychologiquement, et arbitraire que, par maladresse ou inadvertance, les sous-officiers et soldats qui ont incidemment à figurer : un sergent-major, un homme de liaison, le cuisinier-ordonnance, accomplissent, eux, leurs actes sans broncher, avec bon sens et énergie.

La conclusion criante de cette pièce serait que, en présence de la mort, la troupe se montrerait seule intrépide. Ce n'est certes pas là le dessein démonstratif de l'auteur, qui reste évidemment borné à la présentation de tableaux réalistes.

A propos, serait-ce inadmissible, indéfendable, de montrer chez l'ouvrier, l'artisan, le paysan, une plus simple et naturelle acclimatation familière à l'idée de la mort que ne la possèdent d'autres hommes, aux habitudes spirituelles plus actives — et plus vaines lorsqu'elles n'atteignent pas un certain degré philosophique ? Mais nous voici loin de la pièce dont il est question ici.

§

La mort, Dieu, voilà deux expressions fort distinctes. Un fait patent en face d'une divagation. La peur de la mort a engendré l'idée de Dieu comme l'humus donne naissance au champignon.

Dans la pièce, **Lui**, de M. Alfred Savoir, il n'est aucunement question de la mort, et c'est d'ailleurs une bonne chose pour une comédie que cette omission. Mais, par contre, il est fait de la divinité un état étendu et singulier. L'auteur a voulu cette fois sortir de sa spécialité, qui est de pimenter et servir des personnages dits bien parisiens. Il a imaginé une sorte de divertissement à tendance philosophique sur ceci : que Dieu existe surtout par l'idée qu'on en a, et aussi que cette idée devient vraiment effective par la manière de la brandir dans la société, par rapport à l'idée que les autres s'en font. L'auteur a aussi présenté là-dedans la femme et l'amour avec une certaine équivoque où se conjuguent l'amour de Dieu et l'amour de l'homme. Ainsi, Mme Suzy Prim est chargée de délayer avec sa voix et avec les ondulations de son corps la suffisante et laconique remarque du moraliste : « Ce n'est pas le doreur, mais l'adorateur qui fait un dieu. » Quant aux autres gens de la pièce, ils prennent ou non le fou qui se croit Dieu pour Dieu selon, ou qu'il sert leurs intérêts, ou qu'il les met en échec.

En tout cela, l'originalité de M. Savoir n'est certes pas remarquable. Mais grâce à M. Jules Berry qui est vraiment un acteur spirituel, agréable et dégagé, grâce à Mme Suzy Prim dont rayonne une matérielle séduction, l'art consommé d'une femme intelligente, qui connaît les pouvoirs de ses attraits et qui les met artificieusement en œuvre avec à la fois maîtrise et mépris de ceux qu'elle ravit, grâce à ces deux acteurs on ne songe pas trop, durant la soirée, à l'innocence prétentieuse de ce qu'ils interprètent.

Mme Prim est habillée avec un art d'avoir l'air de vêtir beaucoup tout en ne vêtant pas du tout, qui enlève l'assentiment aussitôt qu'on la voit. Le torse mobile est particulièrement suggestif présenté de dos. On ne sait en vérité si, tout du long, c'est la gaine délicate ou la chair même qui se produit. Leur mariage est assorti et heureux. Mme Suzy Prim présente sans faveur spéciale, sans injustice, concurremment, le travail du couturier et celui de la nature. Elle est là une brillante image même de la Parisienne luxurieuse d'annexion. Je veux dire avec l'éclat extérieur insolent de la juive, à l'exclusion des pouvoirs plus réels en amour de la sensibilité prudente, vigoureuse et couverte, aux regards étrangers, de la passion occidentale.

§

La légende du troubadour, prince de Blaye, Geoffroy Rudel, et Mélisande, **princesse (lointaine)** de Tripoli, offre un beau sujet de ballade, et c'est ainsi que l'ont traité Henri Heine et Carducci. Mais pour en faire une pièce de théâtre, et en 4 longs actes, il a fallu beaucoup la bourrer de remplissages, lui infliger même certaine déformation fâcheuse (l'amour provisoire de Mélisande pour le messager de Geoffroy). Rostand a lâché toutes écluses à sa faconde lyrique. Que de négligences, de banalités, et parfois de mauvais goût dans ses improvisations. Assez souvent pourtant on rencontre de véritables perles dans ce torrent : ainsi (à propos des matelots) :

Comme les chardons bleus qui poussent sur les plages,
Ils ont des cœurs d'azur dans des piquants sauvages.

En 1895, à la Renaissance, l'œuvre n'a eu que 31 représentations, malgré une distribution qui comprenait Sarah, Guitry, de Max. Souhaitons qu'aujourd'hui elle ait meilleure fortune. MM. Isola l'ont montée à grands frais.

§

A la Comédie-Française, une historiette : **La belle marinière**. — Les 3 actes se passent à bord d'une péniche. A travers rivières et canaux, elle va et vient d'Anvers à la Provence. C'est le prétexte à un joli décor et à quelques traits paysagistes pas mal tournés. Au *un*, le *Captain* (Brunot) célèbre en un repas intime ses noces du jour même avec celle qui sera la belle marinière, et qui semble appartenir à un milieu d'honnêtes artisans ou petits employés. Durant ce repas qui est tout l'acte, les invités font assaut de plaisanteries pitoyables, encore plus mornes que vulgaires. L'auteur a voulu faire *nature*. Mais avec un peu plus de sélection ou d'expérience, il aurait pu trouver dans les milieux populaires ou soldatesques (il y a un artilleur) des joyeusetés tout aussi *nature* et beaucoup plus drôles. Les époux paraissent très épris. Mais, au *deux*, ça se trouble. La femme se pique de ce que son mari n'est pas exclusivement préoccupé d'elle : il aime aussi sa péniche et son équipage, un unique marinier, Sylvestre (Yonnel), son vieux camarade. Celui ci ne fait pas la cour à la marinière, qui s'en vexe. Elle le cherche, est coquette avec lui. Sylvestre, insensible — au moins semble-t-il — quitte la péniche.

Le motif décisif, apparent, du départ de Sylvestre, disputé et boxé par son patron, est, à tort ou à raison, une négligence ayant amené la perte d'un cheval de halage. En vérité, Sylvestre, provoqué par sa patronne, aimé par la jeune sœur de celle ci, loyal aussi envers son *captain*, en a, comme on dit, par-dessus la tête. Au *trois*, six mois après, retour de Sylvestre désiré par tous. La patronne lui récidive ses avances, plus sincère et plus ardente : elle s'est prise à son jeu pour de bon. Et, cette fois, Sylvestre lui aussi, après quelque timide résistance, prend feu. Ils conviennent de s'enfuir ensemble séance tenante. La marinière prend le devant. Sylvestre va suivre. Auparavant, il dit à son *captain* : « Mon vieux, je vais te faire un gros chagrin. J'en suis désolé. Mais ta femme m'aime, je l'aime, et nous partons tous les deux. Adieu ». Le brave *captain* murmure quelques réflexions philosophiques sur la fatalité, sur le droit de chacun à suivre sa destinée. Puis il reste seul, prostré et sanglotant.

L'auteur a dit que son intention était de dégager la poésie que recèle la vie des humbles. Il nous a seulement donné, à la représentation de sa *Marinière*, une impression de vide complet. Nous l'aimons mieux lorsque, avec la charmante maladresse de sa sincérité, il va intimement, doucement et gaiement, comme dans *Jean de la Lune,* vers le délicieux Pierrot qui est en lui.

ANDRÉ ROUVEYRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Louis Vialleton : *L'Origine des êtres vivants* ; *l'illusion transformiste ;* librairie Plon. — Rémy Perrier : *Place de l'Homme dans la série animale*, Revue Philosophique, 1929.

Les biologistes ont envisagé les êtres vivants successivement de quatre points de vue : celui de la forme (morphologie), celui de la fonction (physiologie), celui de l'évolution, et celui de la chimie. Au 19e siècle, ont été édifiées les grandes théories de l'évolution : la *Philosophie zoologique* de Lamarck date de 1809; et, exactement 50 ans après, a paru le célèbre ouvrage de Darwin, *l'Origine des espèces*. Au 20e siècle, on assistera certainement au triomphe des conceptions chimiques de la vie.

Les idées darwiniennes ont eu beaucoup de peine à s'implanter en France ; longtemps, elles ont rencontré des oppositions violentes dans les milieux officiels. En 1894, — j'étais alors jeune

étudiant en Sorbonne, — Lacaze-Duthiers, professeur de zoologie, refusait de parti pris, à la licence, les élèves qui avaient suivi le cours d'évolution des êtres organisés, d'Alfred Giard. Maintenant le Darwinisme fait partie du programme des lycées ; le professeur de philosophie et le professeur de sciences naturelles doivent exposer aux jeunes gens qui préparent le baccalauréat les principales théories transformistes. Au P.C.N. de Paris, dès ses débuts, M. Rémy Perrier a fait du transformisme la base de son enseignement ; dans son *Cours élémentaire de zoologie*, livre d'usage courant en France et à l'étranger, il donne une excellente mise au point des divers systèmes évolutionnistes et des « preuves du transformisme ».

Ces preuves sont : morphologiques (unité de plan de composition, organes rudimentaires, formes intermédiaires), paléontologiques, enfin embryogéniques. De ce que toutes les espèces d'un même groupe se ressemblent, sont bâties sur le même plan, on a conclu qu'elles dérivent d'un ancêtre commun. Les organes rudimentaires, non fonctionnels, impliquent « forcément » des organes plus développés, fonctionnels, chez les ancêtres. Le développement d'un individu est une récapitulation du développement de l'espèce (loi de patrogonie) ; les embryons des animaux supérieurs présentent une série de particularités qui resteraient inexplicables, si on ne les considérait pas comme des souvenirs ancestraux, etc. Ne sont-ce pas là des « preuves absolument formelles » de la doctrine du transformisme ?

Cependant, des doutes ont surgi dans l'esprit de certains biologistes. Il y a une vingtaine d'années, Félix Le Dantec, Lamarckien convaincu, devine une certaine inquiétude chez les évolutionnistes, et cherche à la dissiper en écrivant *la Crise du transformisme*. En 1925, paraît l'*Adaptation*, par Cuénot ; dans un dernier chapitre, « la Métaphysique de l'adaptation », le savant auteur de l'*Evolution des espèces animales* se montre spiritualiste, finaliste, et va jusqu'à invoquer l'idée de Dieu ; l'hypothèse créationniste serait seule susceptible d'expliquer maints faits d'adaptation. Et M. Cuénot d'écrire :

La vie est transcendante à la matière inerte. Et si elle en dérive en tant que substratum matériel, elle n'en peut provenir en tant que vie ; elle est elle-même un principe différent de la matière.

En même temps, l'Eglise, après l'avoir longtemps combattu,

a adopté le Darwinisme, mais trouve le moyen de le concilier avec le créationnisme. Chez les communistes de Moscou, le Darwinisme est devenu également un article de foi, et tel professeur éminent, pour avoir discuté certains points de la doctrine darwinienne, aurait été révoqué. Sans doute, ce qui séduit surtout les communistes, c'est la théorie darwinienne de la lutte pour la vie, base du principe de la lutte des classes de Karl Marx.

M. Vialleton, auteur d'un livre récent et sensationnel, **l'Origine des êtres vivants**, a la chance d'être professeur dans un pays où la liberté de penser règne encore. Cet ouvrage porte la marque de la célèbre école de Montpellier (M. Vialleton a enseigné pendant 40 ans l'embryogénie à la Faculté de médecine de cette ville) et conclut que le transformisme n'est qu'un séduisant *a priori*, une « illusion » condamnée par les faits et les récentes découvertes de la biologie. On pouvait s'attendre, de la part des biologistes à des protestations violentes, mais pas du tout : le livre est fort bien accueilli dans les milieux officiels. M. Bouvier, bien qu'il ne soit pas de l'avis de l'auteur, le présente à l'Académie des Sciences comme un livre remarquable. Un de nos meilleurs physiologistes, membre de l'Académie de Médecine, M. Delezenne, l'offre à la Société de Biologie, dans ces termes :

> Même si l'on juge que l'interprétation finaliste de l'évolution, à laquelle aboutit l'auteur en matière de conclusion, appelle certaines réserves, du moins l'acuité pénétrante de sa critique, jointe à la sûreté et à l'étendue de sa documentation, ne saurait-elle laisser indifférente aucun de ceux que préoccupe, sans idée préconçue, un des plus importants problèmes de la philosophie scientifique.

Que dit le livre de M. Vialleton ?

L'auteur expose d'abord l'histoire du transformisme, mais ne s'y arrête pas longtemps. Il s'attache surtout à passer au crible d'une critique « serrée » les prétendues preuves du transformisme. Les évolutionnistes ont beaucoup insisté sur le fait que, chez les Mammifères les plus primitifs, les Monotrèmes, on rencontre un certain nombre de caractères reptiliens ; ces Monotrèmes pondent des œufs comme les Reptiles, ils ont une ceinture scapulaire (épaule) de Reptile. Or, d'après M. Vialleton, on a été victime d'analogies trompeuses ; la ceinture des Reptiles est formée de pièces (os) thoraciques, celle des Monotrèmes et autres Mam-

mifères, de pièces extra-thoraciques. De même, beaucoup d'erreurs auraient été commises dans l'appréciation des caractères des membres.

En embryogénie, mêmes vues superficielles, condensées dans la fameuse loi biogénétique prétendant qu'un embryon répète dans son développement les formes successives qui ont précédé son espèce. C'est une pure métaphore basée sur une connaissance par trop sommaire de la constitution des embryons, et lorsqu'on énonce cet aphorisme célèbre on n'est guère plus précis que ne l'était Harvey écrivant que chaque animal, dans son développement, est tour à tour « œuf, ver, fœtus »

Finalement, pour M. Vialleton, le transformisme « est une théorie séduisante à première vue, mais qui ne supporte pas l'examen ». Le monde vivant est ordonné, hiérarchisé, bâti sur un certain nombre de plans, modifiés d'une manière parfaitement intelligible. « Il n'a pas toujours été tel qu'il est et n'a pas toujours comporté toutes les catégories systématiques qui l'occupent aujourd'hui. Il a donc présenté une évolution ou une série de changements successifs. » Mais, ajoute l'auteur, cette évolution ne s'est pas faite conformément au transformisme classique : au lieu d'être le résultat des forces aveugles et du hasard, elle « témoigne au contraire d'une activité intelligente, utilisant de la manière la plus rationnelle les choses existantes pour construire le monde à partir d'un petit nombre de plans initiaux ».

M. Vialleton ne va pas jusqu'à nier les variations des espèces, mais, pour lui, elles ne peuvent produire que des formes peu différentes les unes des autres, les espèces d'un même genre, par exemple. De telles variations seraient impuissantes à expliquer l'origine des grands groupes du règne animal. Cette origine se perd dans la nuit des temps ; il n'en reste plus aucun vestige ; on en est réduit à des hypothèses. Mais cela prouve-t-il qu'il y a lieu de rejeter l'hypothèse transformiste ? Et du fait qu'on s'est trompé dans certaines interprétations des agencements anatomiques, le transformisme n'a-t-il plus aucune valeur explicative ?

Dans l'argumentation soi-disant serrée de M. Vialleton, on peut déceler des fissures, et il semble bien qu'il ne serait pas difficile d'arriver à démolir l'édifice qu'il a établi à grand'peine. Mais à quoi bon ? On retomberait rapidement dans la discus-

sion des mérites respectifs de tel ou tel système transformiste, et cette discussion ne saurait être pour le moment que purement verbale. Quand nos connaissances sur l'évolution chimique possible des matières organiques seront plus avancées, on pourra la reprendre sans doute avec quelque profit.

Attendons cependant avec curiosité les réponses des évolutionnistes convaincus au livre de M. Vialleton ; si elles en valent la peine, je les ferai connaître aux lecteurs du *Mercure.*

§

Je les engage vivement, pour l'instant, à lire dans le numéro de juin dernier de la *Revue Philosophique* l'excellent article de M. Rémy Perrier, destiné au *Traité de Psychologie* du Dr Dumas, **la Place de l'Homme dans la série animale.** L'auteur y rappelle les principes généraux de l'évolution, recherche l'origine des Vertébrés, et s'efforce de suivre les divers étages de la phylogénie de l'Homme.

Déjà, bien avant le début de l'ère tertiaire, en plein Crétacé, un petit groupe d'Insectivores s'était séparé des autres Mammifères, tout en conservant encore des caractères très primitifs, rappelant ceux des Marsupiaux australiens et américains. Ce sont les *Menityphla*, proches parents aussi des *Créodondes*, ancêtres des Carnivores. Quelques-unes ont adopté le régime arboricole ; et ces formes arboricoles sont représentées actuellement par les *Tupaia* de l'Archipel Malais, petits animaux vivant dans les arbres à la façon des Ecureils, se nourrissant d'insectes et de fruits, qu'ils mangent dans la position assise, et les maintenant avec leurs pattes antérieures. Peu modifiés par rapport aux formes Crétacées, les Tupaiidés présentent par leur crâne, par leurs orbites, complètement entourées d'un cercle osseux, par leurs dents, la structure de leurs pattes, des analogies manifestes avec les Lémuriens. Tout justement dans les régions où vivent les Tupaiidés, se trouve un véritable Lémurien, le *Tarsius spectorum.*

L'adaptation au régime arboricole et au régime frugivore aurait eu des répercussions importantes dans le domaine cérébral ; les sensations d'origine visuelle, auditive, tactile, se seraient multipliées, et l'écorce du cerveau, siège de leurs associations, aurait

pris peu à peu un développement considérable, pour atteindre chez l'Homme son terme suprême.

Partant de là, M. Perrier recherche les formes premières du groupe des Primates (Singe et Homme). De bonne heure, les Lémuroïdes se sont séparés des Tarsoïdés. Dès le début de l'ère tertiaire, six genres fossiles représentent ce dernier groupe dans l'Amérique centrale : ils sont caractérisés par le museau court, la cavité cranienne étendue, les orbites immenses. C'est l'une de ses formes, *Anaptomorphus homunculus* que Cope, en raison de son crâne arrondi et de son cerveau relativement volumineux, considère comme le plus proche parent de l'ancêtre commun de tous les Singes et de l'Homme, « hypothèse à la vérité un peu aventurée ». Quoi qu'il en soit, c'est vraisemblablement aussi dans une aire voisine de l'Amérique centrale que, à partir du milieu de l'Eocène (aurore des temps tertiaires), se sont séparées les deux branches dans lesquelles se répartissent les Singes actuels : les Platyrrhiniens, à 36 dents et à narines écartées, sont restés dans les forêts de l'Amérique du sud ; les *Catarrhiniens*, à 32 dents et à narines rapprochées, ont, au contraire, émigré dans l'Ancien Monde, où ils ont continué leur évolution, et c'est de cette branche que serait sorti l'Homme. Les types primitifs d'Anthropoïdes auraient apparu dans les régions voisines de l'Afrique orientale, et leurs descendants auraient émigré vers l'Inde, à travers ce fameux continent de Gondwana, envisagé par la paléographie et aujourd'hui submergé dans l'Océan Indien. C'est alors que ce serait produit une augmentation de taille importante. De bonne heure, les Hominiens se seraient séparés des Anthropoïdes, mais cette phase de l'histoire de nos ancêtres est encore des plus mystérieuses.

GEORGES BOHN.

VOYAGES

Jerôme Carcopino, *Ostie*, Laurens. — Jacques-Emile Blanche, *Passy*, Pierre Laffitte.

Une curieuse publication est celle de M. Jérôme Carcopino sur **Ostie**, l'ancien port de Rome, dont il subsiste en somme d'intéressants vestiges. Depuis les temps historiques, les alluvions du Tibre ont éloigné de la côte le port antique d'Ostie ; mais dès

l'époque des Césars, il avait fallu doubler le fleuve par un canal qui ressemble à un bras secondaire. Le Tibre maintenant se jette dans la Méditerranée par un véritable delta. Sous le règne d'Auguste, le port et la ville se confondent, mais déjà les navires n'accostaient que difficilement les limons du fleuve constituant une véritable barrière. Le port d'Ostie ne date en somme que de l'empereur Claude, qui se hâta de le faire construire lorsqu'on eut constaté que les vivres allaient manquer dans la « ville éternelle » ; il fut terminé l'an 55 et prit le nom de *port Auguste*. Il consistait en un bassin d'une soixantaine d'hectares, protégé par deux môles devant lesquels on éleva un îlot artificiel (constitué par un navire chargé de lentilles, coulé pour servir de base et qui fut surmonté d'un phare). Ostie, de 117 à 138 au moins, resta le grand entrepôt des denrées servant à l'approvisionnement de Rome. Une batellerie nombreuse contribuait au déchargement et au transport des marchandises, créant une animation dont il est aujourd'hui difficile de se faire une idée, avec l'abandon causé par l'éloignement de la mer. La ville recélait des temples divers, des immeubles qu'occupaient les corporations, des magasins nombreux ; certains gardent encore les grandes jarres de terre cuite où l'on entreposait l'huile, le vin et le blé et portant sur le goulot l'indication du nombre d'amphores qu'elles pouvaient contenir. Les maisons d'Ostie comportaient en général plusieurs étages, dont les chambres étaient éclairées par de hautes et nombreuses fenêtres. Certaines en possédaient jusqu'à six ; elles étaient pourvues de canalisations d'eau et d'égouts. Mais la prospérité d'Ostie fut en somme d'assez courte durée ; dès le début du ve siècle, ses docks sont vides, ses quais abandonnés ; la batellerie a disparu, les égouts sont obstrués et son aqueduc ne fonctionne plus. C'est en somme la ruine, qui fut définitive trois cents ans plus tard avec l'invasion des Sarrazins. Une Ostie moderne s'est plus tard reconstituée, mais sur un emplacement assez éloigné de l'ancienne.

Le volume comporte une illustration documentaire nombreuse et qui permet de se rendre compte de ce qu'étaient dans l'antiquité le port et la ville d'Ostie ; mais le texte de M. Jérôme Carcopino, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, est à retenir, car il apporte des indications souvent précieuses sur le trafic maritime ancien et sur des constructions dont l'étude pourrait être recommandée à bien des architectes d'aujourd'hui.

§

Sur **Passy**, M. Jacques-Emile Blanche a écrit un volume qui en somme est surtout un recueil de souvenirs. On sait que la Muette fut un rendez-vous de chasse au temps de Charles IX ; que la reine Marguerite de Valois l'offrit à Louis XIII pour sa majorité. Sous Louis XV, le Régent fit reconstruire le château, dont le dernier gouverneur fut le prince de Soubise, maréchal de France. En 1764, le château fut rasé et encore reconstruit par le baron de Gonesse ; mutilé en 1791, il fut acquis en 1820 par Sébastien Erard. Quartier général de l'amiral Fleuriot de Langle en 1870, la propriété subit ensuite de nombreuses modifications, M. Jacques-Emile Blanche nous parle abondamment d'ailleurs du Passy de sa jeunesse, encore plein de terrains boisés et peu sûrs, du fief que fut au xve siècle le village, qui devint célèbre par ses eaux, de sa médiocre église où il apprit le catéchisme, de la propriété du docteur Blanche, son grand-père, de la topographie ancienne de Passy, et de ses célébrités, ainsi que de la villa Fodor, etc... Plus loin, il est question de la rue Raynouard et d'une cocasse habitation n° 67, bizarrement décorée par un peintre de 1830 ; des Castiglione, des Delessert ; de la charité à Passy, etc. ; le récit se termine par une énumération relative au Passy moderne. Le volume de M. Jacques-Emile Blanche sera lu avec intérêt et profit par tous ceux qu'amuse la chronique au jour le jour ; toutefois, une illustration plus nombreuse aurait heureusement complété l'ouvrage.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

Notre Plume, organe de « l'Académie d'Art des Jeunes » : liste des académiciens ; extrait des statuts de cette académie ; M. Paul Valéry, vu par M. Pierre Veniat qui a 18 ans ; vers de MM. Robert Delahaye, Valentin de Manoll..., Pierre Chabert ; prose de Mlle Suzanne Verscheure. — *La Nouvelle Revue française* : Victor Hugo jugé par Pierre Louys en 1889. — *Mediterranea* : la poésie et le poème, définis par M. F. Jean-Desthieux. — Mémento.

Notre Plume (octobre-novembre) vient de paraître à Marseille : 12, rue Saint-Suffren. C'est l'organe de l' « Académie de l'art des jeunes ». M. Alfred Nahon le dirige et l'administre. Il signe une « Humble Présentation » de cette revue au public. Il

y déclare que « l'art n'a pas de limites ». Et voici une note insérée dans un blanc, après un poème :

NOTE A MESSIEURS LES CRITIQUES

Nous demandons à Messieurs les Critiques de nous exprimer leur sentiment sur chaque numéro, jugements qui seraient publiés dans « NOTRE PLUME ». Nous pensons faire notre devoir en sollicitant de nos aînés leur opinion sur la jeune génération.

« Académie de l'Art des Jeunes. »

Le verso de la couverture contient le tableau ci-après :

ACADÉMIE DE L'ART DES JEUNES

PRÉSIDENT ÉLU : Alfred NAHON, Fondateur.............. 18 ans

PREMIERS MEMBRES

Mademoiselle Violette PARLIER.......................... 23 ans
Mademoiselle Claude SYMIL.............................. 20 ans
Mademoiselle Suzanne VERSCHEURE.......................... 19 ans

Pierre CHABERT........	15 ans	Valentin DE MANOLL.....	19 ans
Robert DELAHAYE......	21 ans	Robert MATAGRIN.......	20 ans
René LACOTE...........	16 ans	Pierre VENIAT.........	18 ans

MEMBRES

Francis CARRIE........	18 ans	Nonce DE PERETTI......	18 ans
Gaston DIOR...........	18 ans	Désiré PUEL...........	17 ans
Louis FAUROUX.........	17 ans	Ray-Coq	18 ans
André-Marie FORET.....	20 ans	Roger SEGUIN..........	16 ans
Jean GERMAIN..........	20 ans	Raymond GUY..........	15 ans
Pierre MALACHAMP......	18 ans	Paul VOGEL...........	18 ans
Francis NORMAN........	19 ans	Jean VOLMONT..........	18 ans

MEMBRES PROVISOIRES

J. GUILLERAULT.	Gaston RAMEL.
Auguste LOUBIER.	R. SUAUDEAU.

Au 1er octobre 1929.

Les membres provisoires sont-ils des cadets ou des aînés, des moins de quinze ans ou des plus de vingt-trois ? Nous interrogeons sans aucune ironie. Nous n'en apportons pas davantage à reproduire ici quelques extraits des statuts de l'Académie :

Tout académicien collabore de droit à la rédaction de *Notre Plume*, mais il est libre de publier ailleurs et de signer ou non avec son titre.

Le Président et les Membres sont expulsables dès leur vingt-deuxième année, s'effaçant pour faire place à leurs cadets.

L'Académie ouvre la correspondance entre le Directeur et les Membres.

Le Président-Directeur est élu, chaque année, par correspondance.

Le Président convoquera chaque année un Congrès qui comprendra : une partie administrative concernant surtout *Notre Plume* ; une partie littéraire consacrée à l'Académie.

L'article le plus sérieux de ce premier numéro de *Notre Plume* est de M. Pierre Veniat : « Nous autres, jeunes gens... » Il est vague à souhait et constitué au principal d'affirmations. Celle-ci, par exemple, justifierait un débat entre médecins : « le snobisme est une anémie plutôt qu'une maladie ».

Notre jeune confrère déclare :

Pour moi, j'admire ce contemporain de génie, à l'hermétisme si discuté, qui a donné à la France, comme Lucrèce et Dante le firent pour leur pays, une épopée de la connaissance. Ce faisant, il a pris la première place dans la littérature française, sans qu'en fussent diminués les autres génies dont notre langue fut si prodigue.

. . . .

Le poète, le penseur dont je parle a mis dans ses ouvrages les pensers les plus pénétrants sous la forme la plus pure. On éprouve en lisant ses vers comme sa prose un sentiment de définitif qui est spécifique de l'œuvre des grands artistes : le même sentiment qui se dégage d'une page de Renan, d'un tableau de Vinci, d'une phrase de Bach.

Cet homme s'est permis de créer une poésie où ne parlent pas que les passions — ces « défauts de construction » — où tiennent peu de place les reconnaissances descriptives d'un besoin esthétique facilement satisfait par un lac, des arbres ou la lune ; du moins, ne sont-elles là, le plus souvent, que comme personnages concrets d'un drame intellectuel sous-jacent. Il a su construire une suite poétique qui soit le rythme ardu d'une philosophie difficilement pénétrée.

Ennemi des facilités, sinon des licences, son art est essentiellement richesse par la perfection d'une forme ciselée sur une matière volontairement rebelle, par la scrupuleuse métrique, par le symbolisme subtil qui recouvre une inspiration classique, par l'élan sûr de la pensée qui gonfle la brillante étoffe. Ainsi le Diamant vaut tant par ses éclats lumineux, précis et durs, que par la richesse intrinsèque de son volume et de son poids.

Cet exemple, que je m'excuse d'avoir prodigué, est personnel. M'ayant toujours pleinement satisfait, je le propose comme possible.

On a reconnu M. Paul Valéry, dans le portrait spirituel que s'est plu à tracer du maître qu'il s'est choisi M. Pierre Veniat.

M. Robert Matagrin (20 ans) est, lui, sous l'influence de Wagner, comme nous l'étions presque tous, quand M. Edouard Dujardin publiait *la Revue wagnérienne*, avant la dernière décade du dernier siècle et avant nos vingt ans.

M. Robert Delahaye (21 ans) chante un « Baiser de mort » qu'il achève sur cette strophe :

Sont doux les jours élyséens...
Abandonne la vie malsaine !
Va boire en d'adorables mains
Les calices sourds à la haine !

M. Valentin de Manoll... (qui signe avec ces points de suspension et a 19 ans) a composé trois quatrains « Pour une nymphe défunte ». Il s'exprime ainsi :

Vétusté de mon âme — ô chagrin, pesanteur ! —
Et toujours la noirceur et toujours l'impossible
D'un visage attendu aux subtiles hâleurs,
Pâmoison d'un baiser, je crois l'Inaccessible.

Un « Vase d'Orient » inspire très heureusement M. Pierre Chabert, qui est âgé de 15 ans. Il a le sens de la musique. Il attribue, peut-être à tort, l'habitude de fumer l'opium aux « belles du harem ». Ce n'est qu'un détail, dans une pièce fort bien composée où nous lisons ces justes alexandrins nés sous l'influence de Baudelaire :

Et l'enfant ne sait pas les divines langueurs
Que la myrrhe exhalait dans la nuit finissante...
Dans le vase d'argent, une rose mourante
Fait pleurer tendrement des âmes et des fleurs...

La rose dans le soir prend des tons d'améthyste,
Son âme vers l'enfant se penche, en un soupir,
Puis s'exhale, languissamment, dans la nuit triste...
Le mystère la frôle et le soir va finir...

A dix-neuf ans, Mlle Suzanne Verscheure regrette en prose poétique une « longue et douloureuse idylle, toute blonde dans le clair passé ». Elle adresse « L'adieu » au bien-aimé parce qu'il n'est pas un poète :

Je t'ai sacrifié par amour pour toi, pour ne pas que tu souffres, plus

tard, auprès de moi. Et puis, je dois t'avouer, — ô pardonne-moi ! — j'ai la folie de mon Art, j'avais peur que tu me la reproches, un jour, que tu ne comprennes pas et que tu me la défendes ; cela aurait été ma mort, et la tienne aussi, peut-être. Tu n'es pas poète, vois-tu, tu ne sais pas. J'ai trop voulu ma liberté, j'en suis l'esclave. J'ai fui ta présence pour échapper à ton regard d'azur, trop beau, presque surnaturel. J'ai refusé de t'embarquer avec moi sur mon navire fougueux, pour que tu ne fasses pas naufrage. Je veux t'oublier pour te sauver. Vois-tu, tu as tort de m'aimer, tu as su gagner mon cœur, mais non mon âme ; j'ai été lâche, je n'ai pas voulu jouer pour ne pas perdre, et tu as été maladroit, candidement. Crois-moi, va-t'en ; allons-nous-en chacun de notre côté, sans regret, sans haine, sans amertume. Un poète n'est heureux que lorsqu'il se sait compris et qu'une voix répond à son appel ; la voix bien-aimée n'a pas su, n'a pas répondu à la mienne....

O douleur, ô sagesse !

§

Une curieuse rencontre, après avoir eu ces prémices, nous met en face de Pierre Louys environ ses vingt ans. Quelques années plus tard, il devait encourager les débuts de son cadet de peu : Paul Valéry. **La Nouvelle Revue Française** (1er novembre) commence la publication de lettres adressées par le jeune Louys à son ancien condisciple de l'Ecole Alsacienne : André Gide. L'une, datée du 14 août 1889, contient cette enthousiaste défense de Victor Hugo :

Si tu réfléchis que Heine est rempli d'enfantillage et de patauderies germaniques, que Musset, avant *Namouna* et après la *Nuit d'octobre*, ne vaut guère mieux que Louis Bouilhet; que Ronsard est presque partout illisible, et Verlaine presque partout inepte, tu passeras sur les quelques fautes des *Chansons des rues et des bois*, et tu mettras cela bien à la hauteur de tout ce qu'ont fait Heine, Musset, Ronsard, Verlaine. Et pourtant songe quelle petite place cela tient dans l'Œuvre entier ! Songe à la *Tristesse d'Olympio*, pour laquelle je donnerais dix *Souvenirs* et trente-six *Lacs* ; songe à l'*Arc de Triomphe*, qui n'a pas son pareil dans *aucune* littérature; songe que *le premier*, il a parlé des enfants, et de telle manière qu'on ne l'égalera plus ; songe qu'il a parlé de la mer comme personne depuis Virgile et Homère qui ne lui avaient donné que des épithètes ; songe qu'il a découvert la couleur du clair de lune ; qu'il a sauvé Notre-Dame de l'effondrement ; qu'il a aimé tout ce qui est grand ; qu'il a dédaigné, au fond, tous les livres, hors les siens et la Bible, les seuls peut-être qu'il ait relus ; songe qu'il a *créé* en France le *drame*, la *satire*

et l'*épopée*, et, surtout, qu'il a créé le *vers moderne*. Il s'est, en trente ans, accompli la plus profonde révolution littéraire qu'on ait jamais observée, et, de l'avis de tous, elle est due, pour la poésie, à lui seul. Je ne puis croire à ce que j'écris. Tu as raison, ce n'est pas un homme, c'est un élément. Songe qu'il a été, en outre, romancier, critique, orateur, historien ; qu'il a fait les *Misérables* et *Wiliam Shakespeare*. Et quand tu supprimerais tout cela ; quand tu ferais abstraction des *Châtiments* et des *Contemplations*, des *Burgraves* et des *Orientales*, des *Travailleurs de la Mer* et de *Toute la Lyre*, et de l'*Année terrible*, et des *Quatre Vents de l'esprit*, et de la *Pitié Suprême* et de la *Fin de Satan*, songe qu'il serait tout aussi grand s'il n'avait fait que la *Légende*, parce qu'ayant fait cela, il s'évadait de la région où il est seul. Il ne pouvait plus être atteint.

Tu me réponds : « Mais je l'admire autant que toi ! »

— Oui, mais tu ne l'aimes pas et je l'aime plus encore que je ne l'admire. Swinburne l'a dit admirablement :

Praised above all be thou
Praised and BELOVED...

And *beloved*, entends-tu?

Quelle flamme dans cette lettre! L'admiration et l'amour n'y contrarient pas la clairvoyance.

Il serait bien intéressant de savoir combien de « jeunes » d'aujourd'hui ont lu, de Victor Hugo, vers et prose, plus qu'ils n'en ont trouvé dans les manuels scolaires.

§

Mediterranea publie avec un peu de retard son numéro de septembre. Il contient : « la Paix des ombres », « psaumes » de M. F. Jean-Desthieux, une œuvre de haute tenue, digne des amis du poète », morts pour la France » et digne de ses maîtres et amis, dédicataires de ces pièces mâles, d'une sombre harmonie. L'auteur, dans leur « Présentation », écrit sur la Poésie des choses saines, qu'on est satisfait de lire actuellement :

La poésie n'est pas un jeu.

Les poètes ne sont pas de simples écrivains.

La musique des mots n'est pas vide de sens.

Les gens appliqués, les joyeux plaisants, les amoureux, les pitres, les professionnels de la rime, tous les versificateurs habiles ou non qui font des vers pour plaire, pour égayer, pour émouvoir, pour vanter tel produit, pour flatter leur belle ou simplement pour composer un livre, n'ont rien de commun avec le poète.

Le poète de « L'Espoir s'envole » et de « Couronnes de Pourpre » dit encore :

Le langage du poète ne doit pas, toutefois, prêter à l'équivoque possible des grimauds : on peut traduire en bon français nos prophètes hermétiques; on ne chargera pas de poésie les squelettes ainsi obtenus. La poésie perd ses vertus lorsqu'elle se réserve à quelques initiés; elle doit, sous peine de manquer au rôle qui lui confère une importance sociale (je veux dire : humaine), elle doit pouvoir s'adresser à tous et ne refuser que le choix des mots rares ou triviaux. Sous peine d'échapper au génie de la langue, elle doit se satisfaire du vocabulaire de tous les hommes et de tous les jours. Il faut pouvoir communier avec le poète sans glossaire. Car la poésie, nombreuse et cadencée, est destinée à la réalité sonore de la voix ; au chant, et non au silence des yeux. Elle a pour destin d'être entendue. Il faut donc qu'on la puisse goûter et qu'on lui puisse obéir sans secours étranger. Le lyrisme ne s'accommode ni du cliquetis des éruditions, ni du tintamarre des terminologies spéciales.

Enfin, voici ce que M. F. Jean-Desthieux exige du poème :

Il est nécessaire, il est indispensable que le poème enveloppe une signification plus ample que celle d'une vague anecdote ; que la noblesse des mots, la richesse des rythmes, la musique des nombres, l'élégance des images, l'élévation des symboles concourent à une même fin, laquelle sera tout à la fois : révélation, enseignement, chant d'amour ou de gloire, plainte ou psaume funèbre, selon le gré du poète et la nature de son émotion.

Mémento. — *La Revue de France* (1er novembre) : M. Louis Sadoul : « La justice française sous le joug allemand ». — Lettres inédites de Maurice Rollinat.

Le Carrefour (31 octobre) : « Une explication nouvelle du drame de Mayerling », par M. Léon Treich, d'après *Toïa,* le nouveau roman de M. A. t'Serstevens. — « Le coupable », par M. S. Givet.

Latinité (novembre) : « A l'Ode », poème de M. Charles Forot. — « Petit choix de Poèmes italiens ». — « Les agréments du chemin de fer », par M. Henri Ghéon.

Cahiers du sud (octobre) : « Lautréamont : le Sadisme et l'Amour », par M. Léon Pierre-Quint. — De M. G. Ribemont Dessaignes : « Frontières humaines ». — « Promenades », par M. François Berthault.

La Revue hebdomadaire (2 novembre) : « Gustav Stresemann », par M. C. Loutre.

Le Divan (septembre-octobre) : « Miroir tournant », par M. Eugène Marsan. — « Alphabet du bestiaire », par M. J. Lebrau. — « Images Provençales », de Mme Cécile Périn. — « Lettre à Willy », par M. Fagus.

— Supplique du même, à l'Académie française, pour qu'elle substitue à *dactylographe* une acception nouvelle du mot : *tapette*.

La Nouvelle Revue Critique (novembre) : M. H. Bachelin : « Eugénie Grandet? Une oie ! ». — Des « Remarques » de M. Louis Le Sidaner sur M. Paul Valéry. — « Pantoum de la barque », par M. F. Millepierres.

Revue bleue (19 octobre) : Mme M. Yourcenar : « Oscar Wilde ». — (2 novembre): M. Jean Rabain : « Pourquoi trahissent-ils ! ». « Ils », les clercs selon M. Julien Benda.

La Revue de Paris (1er novembre) : M. P. Drieu La Rochelle : « Une Femme à sa fenêtre ». — « Le Phénomène colonial au visage de Boufarik », par M. E. F. Gautier.— « Abord de l'A.J.G.X. », par M. Henry Bidou.

Le Mail (automne) : « Littérature », notes de M. Paul Valéry. — « Poèmes » de M. Paul Robin. — Une nouvelle ; « La locomotive », de M. Paul Jamati, où il y a de la puissance.

La Revue universelle (1er novembre) termine « P. C. de compagnie », les très émouvantes notes de campagne de M. Constantin-Weyer.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ART

Le Salon d'Automne : les rétrospectives ; la peinture ; la sculpture ; les Décorateurs ; la Section du Livre. — Exposition J. F. Raffaelli : galerie Simonson. — Exposition Zieleniewski : galerie Bernheim-Jeune. — Exposition Magdeleine Dayot : galerie Chéron. — Exposition Hayden : galerie Brummer. — Exposition Florit : galerie Velasquez.

Le Salon d'Automne.

LES RÉTROSPECTIVES. — C'est d'une jolie période de l'histoire de la peinture française que date *Norbert Gœneutte*, dont le Salon d'Automne nous rappelle la carrière de graveur à l'eau-forte. Il était aussi un peintre d'un talent alerte et souple. Sa vie fut brève et son œuvre restreinte est dispersée, sans qu'on sache au juste où. Il est probable que la rétrospective du Salon d'Automne servira de cloche d'appel et que les Gœneutte sortiront des fonds de collection. Espérons qu'il n'en sortira pas trop ; mais l'authentification ne sera peut-être pas trop difficile. Certes, c'était une jolie époque de la peinture que le temps où vivait Gœneutte. Il y avait une atmosphère de printemps sacré.

Les jeunes peintres s'en allaient vers la clarté et tout près d'eux inventaient la rue, la Seine et la tonnelle du dimanche ; et la midinette remplaçait la madone, et le tableau de genre devenait le

tableau normal, habituel, le seul correspondant à la vérité picturale. Plus de vaines recherches, plus d'erreurs historiques. Voir la vérité, sans plus, et la rendre d'un métier devenu plus difficile, car il fallait être exigeant avec soi-même et les connaisseurs, à qui on révélait le mouvement moderne et la vie de la lumière, devenaient plus clairvoyants.

A la suite des grands peintres de l'aube impressionniste, les Manet, les Monet, les Renoir, les Pissarro, les Degas, les Raffaelli, toute une jeunesse s'éveillait. Ceux qui se refusaient à admettre ce que ce programme esthétique contenait du naturalisme, comme Albert Besnard, n'en recherchaient pas moins les colorations nouvelles. Bastien Lepage offrait une transaction entre la composition et l'impressionnisme. Des jeunes prix de Rome, tel Duez, s'y ralliaient. Certains allaient plus franchement. Gœneutte restait classique, mais avec une attention particulière au rythme libre de la démarche, à une certaine volupté du costume et de l'allure, très soigneux de métier, en même temps très Parisien. Il semble bien que le peintre qui ait eu de l'influence sur lui, c'est Renoir, encore qu'il ait regardé Stevens et de Nittis. Il hantait le Montmartre d'avant le Chat-Noir, d'avant les caravanes de bourgeois pour aller voir des artistes, un Montmartre simple où vivaient les uns près des autres écrivains et peintres, et le quartier était plein de jolies filles, d'abondante marmaille. La rue et le square faisaient tableau à tout coup et qui se composait bien. Gœneutte y trouva l'occasion de nombreux portraits ; aussi il peignit l'anecdote, comme alors Jean Béraud, mais plus qu'anecdotier pittoresque, il est un peintre de la femme dont on sent qu'il aime tout, visage, mouvement, toilette. Cette série d'eaux-fortes en est une preuve. Elle certifie aussi un art très aimable, et le goût de l'artiste pour l'atour féminin en fait une série d'évocations de la mode de 1870 à 1880, très aimable, qui rappelle et des formes et des coquetteries agréables et des hardiesses, tel ce chapeau cloche de la chanteuse à la guitare, ce chapeau cloche que ces temps-ci ont imité, mais en l'enfonçant éperdument sur les oreilles, tandis qu'alors il lançait vers les cieux, de toute sa hauteur, un petit bouquet.

§

Medardo Rosso n'était point un oublié au même degré que Gœneutte, mais si son nom repassait dans des propos et des

articles, si on le citait en parlant de Rodin, l'œuvre n'était plus bien présente aux esprits. D'ailleurs il fréquentait peu les Salons, vivait sans ambition pratique, préoccupé surtout d'établir de *sa* sculpture d'après *ses* théories. Rodin, qui le fréquenta, trouva-t-il dans l'atelier de Rosso le principe de sa seconde manière, du modelé dans la lumière. Je ne le crois pas ; sa recherche des formes devait toute seule amener Rodin, à ce besoin de clarté obtenue grâce à la liberté du rythme. Mais il se peut bien qu'il ait trouvé un encouragement, à un certain moment, au parallélisme qui exista un instant entre ses projets et ceux de Rosso. Rosso théorisait beaucoup plus large, mais ses réalisations étaient beaucoup plus restreintes.

C'est un moderniste enthousiaste. C'est aussi un impressionniste. Il nie la ligne dure, le bloc, mais chaque figure qu'il sculpte s'accompagne d'une volute qu'il sait rendre expressive. Il demande à la sculpture des effets picturaux. Il n'hésite pas à traiter ce sujet : une conversation dans un jardin supposant des dames assises, donnant l'impression de la toilette, et de légers chapeaux sur des êtres disposés joliment sur la vasque du sol. Il a tenté de décrire l'intérieur d'un omnibus. Il est varié et, dans l'histoire de la sculpture, unique, ce qui est une gloire. Il a laissé et on nous montre au Salon des bustes d'enfants qui prouvent qu'il était un tendre. Rien de plus souple et de plus aimable que ces jolis bustes sensibles, presque apitoyés et d'une si belle légèreté de touche. La cire lui était une excellente matière, presque nécessaire, étant donné les transparences qu'il recherchait, mais la ligne de ses figures de bronze, si particulières (lorsqu'il s'agit du bookmaker ou de l'homme qui lit, vu du premier étage), est solide et pittoresque.

Rosso est à la base de bien des recherches picturales, cubistes, surréalistes, au moins comme point de départ et modèle de recherches indépendantes et de refus d'immobilité dans la tradition, sans être nullement coupable des fâcheux mélanges de matières plastiques de gré ou de force, auxquels se sont un moment adonnés quelques chercheurs d'inédit.

§

Verdilhan-Mathieu deviendra une gloire. La préface que lui accorde Bourdelle avait appelé sur lui l'attention et décidé

ceux qui le connaissaient déjà à le regarder à nouveau et de plus près. Il est même étonnant que cette forte recommandation n'ait pas porté davantage. Tout le monde accordait à Verdilhan un grand talent, sans pouvoir toutefois lui reconnaître de bien traduire son thème favori, le port de Marseille, où sans cesse il a représenté vide ce point de fourmillement. Il n'est point le seul qui, dans la description du port, en oublie le principal intérêt, le mouvement humain, mais peut-être, avec ses fortes qualités à traduire les pierres des quais et les architectures romaines, donne-t-il plus nette l'impression de solitude qu'il extrait de ces endroits encombrés. Sans doute à certaines heures ces points sont-ils déserts, mais pas souvent et bien rarement aux heures ensoleillées où le peintre travaille. Sans doute, il est intéressant d'abstraire le décor, de peindre seulement l'architecture du décor? Mais pas tout le temps, et malgré la robustesse de son faire, l'œuvre de Mathieu Verdilhan est incomplète. Elle est intéressante, mais ne le classe pas au premier rang.

§

Honoré Broutelle comptait parmi nos bons graveurs originaux. Il a souvent traduit dans son art les songes des poètes et entre autres des strophes d'Henri de Régnier. Il ne manque point dans son œuvre de larges estampes bien imaginées et il suffisait à l'illustration des livres, avec goût. Deux autres rétrospectives rappellent le paysagiste *Geo Weiss*, quelques fraîches notations de Fontainebleau, et *Waldemar Jorgensen*, Danois, qui pratiquait l'art religieux avec simplicité.

§

LA PEINTURE. — Les maîtres, les chefs de file qui assurèrent le succès du Salon d'Automne et par la valeur de leurs œuvres et par le large accueil concédé, dès le début, aux jeunes ne sont pas tous présents, mais il y en a bon nombre. Bonnard avec sa fantaisie de mise en page, son don supérieur de fixer à un point donné tant d'orchestration multiple de la lumière, alterne un paysage du soir avec une notation de très claire lumière. Il coupe presque au ras du cadre deux têtes d'enfants et cela demeure harmonieux.

Valtat compose curieusement ses natures-mortes. Il ne se borne

point aux fleurs consacrées. Il augmente le lexique pictural. Il se saisit de feuillages, de baies, de fleurettes méconnues et il en fortifie et ajeunit ses ensembles. Il intercale, parmi ses tiges flexibles, de petits fruits de forme ronde qui lui donnent de menues solidités en même temps que des accents imprévus, ou bien il étudie la chute harmonieuse et lente des chenilles pourpres des amarantes aux flancs d'un vase transparent. Il évoque dans une chaude atmosphère de fin de jour d'été l'animation marine au bout de la jetée d'Ouistreham.

Avec de grands contrastes, l'un par la souplesse, l'autre par la sévérité plastique, d'Espagnat et Flandrin évoquent, chacun de son côté, comme un renouveau classique. La femme couchée de d'Espagnat est de la plus sobre élégance, d'une coloration si graduée qu'elle semble unie et en même temps très observée, dans la ligne la plus souple. La chair participe de cet éclat de fête dont il sait revêtir ses fleurs.

Flandrin appelle la *Rencontre champêtre*, l'animations d'une clairière par un beau moment de soleil tendre qui varie la teinte des verdures de cavaliers et de dames. Certaines se sont arrêtées, se protégeant d'ombrelles aux couleurs vives. Flandrin se montre grand animalier dans ses deux chevaux, l'un gris, l'autre alezan, l'un immobile, l'autre encore frémissant. C'est d'une très belle note d'art. Les mêmes éléments, classicisés par les nécessités du genre, donnent à sa tapisserie un beau caractère hiératique.

Jacqueline Marval peint en poète. Coloriste, elle possède le plus clair et le plus vivant des claviers. Elle a fréquenté la légende, le conte de fée, Gérard de Nerval. Elle tire de son érudite sensibilité des images de cristal et des carnations aux teintes de fleurs. Sa Cendrillon est une bien jolie évocation de petite reine de jouvence, grave et dansante, comme surprise de la beauté du jour et de la sienne propre.

Urbain, après son beau voyage vers les gris perle veloutés du bourg de Batz, est revenu à la Provence qui lui a donné de si belles pages. On retrouve dans ses paysages de Saint-Tropez toute sa science originale et personnelle de la chaude lumière, et les plans robustes dont il rehausse son harmonie colorée.

Charles Guérin, dans un portrait, donne une étude de carnation claire et veloutée, très poussée. Il montre une nature-morte

très encombrée, mais très ordonnée, qui est une de ses belles œuvres.

Marquet a de beaux paysages de Seine, larges et évocateurs. Laprade, des fleurs et une de ces visions de cathédrale surplombant de vastes étendues de champs et de prés qu'il aime à peindre.

Albert André nous mène dans un délicieux jardin de Provence, à une heure de lumière calme. A l'étoile d'allées harmonieuses, une grande table est chargée des éléments d'une collation qui lui fournit une belle nature-morte.

Le bouquet de fleurs de cytise de Dufrènoy a été judicieusement assorti à l'intérieur où il doit donner la note vivante, mais Dufrènoy a remarquablement assorti cet intérieur et ses nuances ornementales à ce motif principal des fleurs de cytise. Asselin a une belle étude de lectrice, Van Dongen un portrait calme, trop calme, de très agréable coloration, avec des verts dominants. Balande a une procession en Saintonge se déroulant dans une campagne ample et fleurie ; c'est en même temps une bonne étude de foule et de lumière calme et dorée. Son quai de Rouen nous paraît encore supérieur par la vérité de l'atmosphère, par l'intérêt presque dramatique de foisonnement de l'outillage auprès des grands bateaux bruns et rouges. Eberl a un beau bal-musette, très intéressant par le détail des personnages soigneusement étudiés ou une série de dessins préalables.

Fernand Maillaud nous captive avec une belle étude de nu, Mainssieux avec un bois à l'automne, très sensible. Paulémile Pissarro a trouvé aux rives de la Dordogne de beaux motifs dont il traduit toute l'ampleur. Deltombe donne une vision de village dans son sertissement de prés et de bois, très largement dite. Chènard-Huché a d'excellents paysages et figures de Sanary.

Camoin donne un coin du port de Marseille et il a peint un portrait familier et vivant du poète Léon-Paul Fargue.

Jean Verhœven reste fidèle à ses sujets d'extrême-orient, belles figures de femmes aux carnations cuivrées, rythmes de danses d'Insulinde ; et aussi, dans sa jolie gamme de tons rares, il présente avec relief de beaux bouquets. André Suréda a rapporté de Jérusalem de précieuses notations dans le style un peu sévère auquel il se complaît maintenant, après qu'il a donné tant d'images de

faste floral et de splendeurs d'étoffes et de mosaïques en si rares et somptueux accords.

Maks montre deux scènes de danses de gitanes d'un puissant relief dans une ardente et sourde luminosité, d'un admirable rythme.

Raoul Carré est un de nos plus solides paysagistes et des plus variés. Il établit avec une étonnante sûreté les plans des collines, les dévalements des routes, les ombres profondes des ravins. Il différencie fortement ses paysages par la vérité de leur lumière. Il fait contracter aujourd'hui une place de Corté aux tons sourdement violents avec l'accent grisâtre d'une vieille rue du quartier des Gobelins.

Adrienne Jouclard fait preuve de maîtrise. Par la force de l'observation et la vérité minutieuse du mouvement, elle parvient à de remarquables effets de vigueur. Voici toute trépidante, dans une atmosphère de fournaise, une scène de boxe, très puissante avec un accrochement pathétique des lutteurs à muscles robustes et à tête menue. Dans son abreuvoir à Chambley, elle décrit avec une verve étourdissante les nombreuses arrivées et les départs des chevaux, leur allure gaillarde ou pressée. Elle polit les vastes croupes des chevaux qui s'abreuvent. Tout cela très pittoresque parce que très juste et d'un grand agrément coloré. L'incessant et patient effort de Mlle Adrienne Jouclard aboutit. La voici au premier rang.

Quelques bonnes pages décoratives : Dreyfus-Stern avec une grande image sonore et pittoresque de baigneurs à Juan-les-Pins. Mlle Bunoust avec une spirituelle décoration ayant valeur de beau paysage, « le Champ de golf ». Mme Yvonne Sjoestedt est une artiste de beaucoup de sensibilité et de goût ingénieux Ses deux panneaux, l'été *à la mer* et l'été *à la campagne*, donnent une impression très fraîche et neuve dans leur agrément de vision sobre et claire. Marie Howet a une grande toile, un nu savamment modelé dans une gamme dorée, émergeant d'un fond sombre ; c'est pour cette artiste, parfois si ardemment coloriste, une réussite dans une gamme forte et simple. Kvapil a une belle composition : robustes baigneurs en belle lumière rosée. Bonanomi peint fréquemment les escarpements des Alpilles et les villages haut juchés de la région de Puget-Théniers. Il en a un cette année, à la fois solidement et subtilement noté, précédé comme

d'un arc de triomphe par la forme et la végétation dure de deux cyprès. C'est d'un bel accent fauve, rugueux et véridique.

André Verdilhan peint fort bien les bas-quartiers de Marseille et leur picaresque population. Il a donné dans ce genre une marchande de santous qui est sa meilleure toile et une des meilleures du genre. Son souci de vérisme l'entraîne actuellement un peu vers l'anecdote, mais la rue populaire où passent des marchandes de poisson, un peu familière (mais c'est d'une note exacte) est peinte avec beaucoup de verve.

Berjouneau a une jolie toile, une étude d'enfant d'une profonde vérité expressive.

De Georges Carré une intéressante nature-morte. Vivès Apy nous montre une de ses *Canebières* truculentes et animées. C'est un des bons peintres de Marseille. Mme Hélène Dufau montre un gracieux portrait de fillettes. Mme Alexandrowicz a de fraîches et séduisantes notations de Bretonnes et de bouquets.

Mme Piramowicz rapporte de Tunis des impressions de rues très vibrantes et de juste atmosphère. Yves Brayer, toujours très pittoresque, réussit à rendre le grouillement d'un marché de bourriquets à Fez. Le plateau de confiserie arabe de Paul-Elie-Dubois est de la plus jolie couleur. Son *Crépuscule sur les dunes* est puissant ; c'est un orientaliste de premier ordre et apte à traduire les plus émouvantes variations de la lumière au Moghreb. Auguste Pierret aime les rivages de Bretagne, les hauts rochers durs resserrant dans les criques des vagues aux lueurs d'acier : il en rend avec intensité la solitude et la tristesse. Michelvorn a traité avec intérêt le port de Marseille. Georges Migot traduit le joli paysage de Charpont et aussi expose des fruits joliment traités. De Portal, des notations de Bretagne. Marguerite Crissay modèle une femme étendue au long des grèves, c'est une Vénus triste, écoutant sans doute l'appel du flot dont elle est née ; jolie image, traitée avec talent. A côté de ses banquets coutumiers, Val expose un joli paysage fin et doux. Medgyès a une claire étude de cirque.

Autre étude de cirque et de haute valeur, le repos de deux femmes acrobates, dans un couloir, après une répétition, traitée par Brianchon avec une sorte de tristesse diffuse, passant des personnages au décor, œuvre forte qui fait grand honneur à Brianchon. A la fête foraine, Romain Jarosz note de plantu-

reuses figurantes, athlètes ou marchandes. Il en rend fort bien la massivité et aussi la manière de beauté robuste et haute en couleur. Des paysages empreints de sérénité, ceux de Claude Rameau, de René Juste : pages d'hiver en Alsace ; de Chavenon, la belle route du Midi coulant entre des platanes; des paysages de neige et des temps d'orage, très consciencieux, de Toledo Piza dont Jacques Denier nous donne un beau portrait, le peintre entouré de sa famille, quatre personnages bien mis en place, ne posant pas, vivants et traduits avec un sens très émouvant de la mentalité des modèles. Lotiron a d'agréables bords de Seine. Raymond Kœnig de jolies notations de Sanary. Jean Peské nous décrit de beaux châtaigniers en Morbihan et, en contraste, des pins dans les dunes, du même art certain et détaillé de bon peintre d'arbres. La nature-morte de Marcel Roche a toutes ses belles qualités d'harmoniste, et son port de Honfleur est une page des plus claires et souriantes. Scène de Paris, un bal musette très pittoresque de Deydier. Un coin d'atelier de Plumont. Pau Planas nous mène au port de Barcelone, à un charmant village catalan, d'une claire douceur. C'est en Catalogne aussi que Demeurisse a cherché son aspect de jardin très coloré, palmiers et agaves, bruissant et chaud. De Lassence nous montre un temps gris à Piana, en Corse.

Paul-Emile Colin est un ferme mainteneur de l'art classique. Son faire de peintre garde de la précision et de la sûreté de son métier de grand graveur. Il fait le voyage d'Italie, comme les peintres français des derniers siècles, et en rapporte de précieuses notations d'un grand style. Gaston de Villers a d'intéressantes et claires notations de Deauville.

Florot est un artiste méditatif et d'une rare solidité. Il y a bien des qualités spontanées chez Roland Oudot. Ekegardh montre un des meilleurs nus de ce Salon. C'est d'une élégance grave et mesurée. Radda peint les fleurs avec un luxuriant éclat. Maurice Marque, plutôt notoire comme le paysagiste ému des bords de la Cure, s'affirme portraitiste de haute valeur avec une étude de femme et surtout une étude de fillette. La verve de Ghy Lemm excelle à rendre les scènes de la vie populaire et les paysages de Paris. Elle en donne la certitude dans sa baignade et son coin des Buttes-Chaumont. Chapelain-Midy a une nature-morte, préparatifs de halte en clairière ensoleillée, ombrelle, fruits, d'une belle vigueur d'exécution. Ce jeune artiste a par ailleurs, en ce

moment, une intéressante exposition, galerie Drouaut. André Barbier a deux effets de temps gris, dont l'un note une rare tombée de neige à Cannes et la traduit pittoresquement.

Un Japonais, Hakutei, en une grande toile caractéristique, enveloppe d'un paysage français, très bien composé en atmosphère aimable et tendre, des personnages aux masques vraiment japonais et une jeune Japonaise en robe florée qui sent bien son Nippon. Autres Japonais : Koyanagui, toujours souple et adroit et très bon peintre du nu dans sa dompteuse ; Kioshy Hasagawa, dont les paysages sont précis, et l'étude de nu distinguée ; Tanaka, un nu, une étude de plage.

Assus est en vif progrès avec un jardin tout pimpant de clarté, Picart Le Doux peint des bords de l'Yonne et une partie d'échecs. Nous le retrouverons aux Arts décoratifs avec une importante composition. Sabbagh a réussi un beau portrait de femme, tenté en plein ensoleillement d'un jardin qui illumine et sertit une robe rouge vif, et cela a un caractère très artiste. Klingsor s'est arrêté à Condrieu, près du Rhône, et à Nemours, près d'un canal, pour en rapporter des notations très finement irisées. Chapchal nous montre un paysage hollandais, cendreux et populeux, de belle facture ; Hélène Marre, une mandoliniste d'une très aimable impression et un bouquet de dahlias bien transcrits.

Jac Martin-Ferrières a un sens du paysage de Paris et de ses architectures usuelles. Il trouve dans le quartier des Gobelins des places, des cours d'une vétusté encore vaillante, d'un caractère de détresse dont il rend le caractère aigu et complexe. Mlle Kleinmann expose un tableau de fleurs fort bien composé ; Andrée Fontainas, un vigoureux portrait ; Lucie Caradek, des Bretonnes d'un art simple et ému ; Malançon, qui a de la vigueur et de l'accent, un paysage et une nature-morte ; Delatousche, très en progrès, la pittoresque notation de la rue de La Fontaine à Mulard, aspect du vieux Paris. Magdeleine Dayot évoque la mélancolie grise et verdoyante de la vieille Bretagne. Nous parlerons plus longuement de cette artiste de talent à l'occasion de son exposition particulière. Mme Martinie est un de nos meilleurs peintres de chevaux. Elle en note les calmes et aussi les ébrouements. Son faire ingénieux, simple, mais mouvementé, rappelle de beaux romantiques comme Géricault et Decamps ; la simplicité même de sa notation la dramatise, et c'est fort attachant.

Kisling a une remarquable figure de femme, un peu trop amenée au joli. Un Américain, Baker Clark, donne la vision la plus claire et lumineuse d'un mur de jardin, en Provence. Bagarry est un artiste d'un talent certain. Il est poète et sa peinture le démontre dans son port de Marseille et sa large après-midi d'été. Notons Mlle Jeanne Jolly, Mlle Yvonne Mareschal, Chabaud et ses fortes études de nu, Einar Wegener avec son Arc de Triomphe diapré. Gerda Wegener avec sa grâce coquette. Renefer, très habile paysagiste ; Reboussin, le bon animalier, avec ses hérons et ses cormorans si observés. Le Scouezec avec son étude du Niger, Creixams très animé, très picaresque et qui pratique une imagerie toujours vivante et imprévue, Harboë dont la femme lisant est d'un grand charme : c'est un peintre qui comptera. Migot avec sa forte étude de fruits et son joli village de Charpont, d'où Chahine de son côté nous a apporté aux récentes années de belles eaux-fortes ; Tony Ricou, très doué, Ethel Mars dont la femme à la fenêtre est d'une si fine vision mélancolique un peu, Germaine Casse avec un large tableau de jour finissant, un goûter de femmes artistes, au plus haut étage, au ras de toits de tuiles, de tonalités très justes. Les figures féminines sont fort bien tracées. Notons le paysage savoureux de Madeleine Vaury, la neige de Riemaker, le port d'Honfleur et le matin sur les grands boulevards, joliment vus par Reno, le portrait de notre excellent confère Louis Roubaud par Mme Noèel Roubaud, le nu de Glukmann peintre solide, de beau métier, le nu d'O Connor, les notations de Mme Siméon, fines, celles d'Osterliend, robustes ; la place de marché à Avignon, vivante, d'Omer ; l'Alger de Camille Leroy ; les beaux, paysages d'André Wilder, de Cyr ; les bateaux de Pierre Noury, artiste intéressant ; la délicate Heure du thé de Kathlenn O Connor ; le nu de Driesbach ; les portraits de Lemercier, de Suzy Naze, de Naiditch ; la rue de banlieue, d'un si vif sentiment, et la jeune fille au béret bleu, fortement dessinée par Grunsweigh, les baigneuses de Cavaillon, la gaie terrasse d'Alluaud, le village d'Yvonne Gilles, le paysage d'Alcorta, l'étude de femme de Chériane, l'Aveyron de Clary Baroux, le paysage de Kramstyck et encore Vogelveith, Le Meilleur, Dufrène, Lanoë avec une bonne toile : la *Présentation du modèle*, gros effort plein de promesses, malgré son allure cézannienne. Deletang a un remarquable tableau, une famille de pêcheurs

à Fontarabie, très étudiée dans les allures et les physionomies. Mme Andrée Gabion a une nature morte. Thomas-Jean rapporte de Savoie des paysages du meilleur accent. Van Maldère est toujours le peintre ardent du soleil provençal. Mme Schœngrun peint avec un soir heureux de riches natures-mortes. Voici de belles études de paysage d'André Tzanck, de Devérin, de Francis Smith, de Tobeen dont le marché niçois et la route picarde frappent par leur clarté résumée; un paysage de soir très agréable, de Mme Trabucco. A l'art religieux, une décoration de Georges Desvallières pour une église d'Alsace, œuvre du plus beau caractère (on lira avec intérêt l'étude qu'a publiée M. Vallery-Radot dans l'Art et les Artistes sur l'évolution de ce remarquable peintre-poète). Mlle Théophylactos a un Christ en croix de bon style.

§

LA SCULPTURE. — Les sculpteurs ne sont pas légion au Salon d'Automne; ce sont les mêmes qui constituent le groupe du Salon des Tuileries. Il en est de tout à fait remarquables. Albert Marque, lui, est, résolument fidèle au Salon d'Automne, comme Signac et Luce aux Indépendants. Il reste où il a fondé. Cette année, il expose une œuvre de notable dimension, un vaste bas-relief pour une fontaine, et les grandes figures de nymphes qui symbolisent les eaux sont traitées dans un mouvement calme et doux qui rayonne au centre de la composition en reliefs majestueusement apaisés. Ils surplomberont un masque de bronze d'où l'eau coulera dans une vasque dans un tranquille jardin de la rue Vaneau. C'est une très belle composition dans ce goût du XVIIIe siècle touché de modernisme auquel obéit Albert Marque.

Anna Bass a deux œuvres sensibles et fortes, une petite liseuse en terre cuite d'aspect méditatif, d'une grande douceur de ligne, figure exquise de l'attention, puis une joueuse de tennis, d'un tour à la fois antique et actuel. Pour donner toute la force du mouvement, l'artiste le prête à une figure nue. Ainsi le rythme ardent du jeu s'aperçoit tout entier, se propageant dans tous les muscles. C'est là une statuette d'une valeur toute neuve et qui appelle le grandissement pour orner quelque grand jardin dédié aux sports.

Pimicuta expose un buste de beau caractère. D'un goût ample et majestueux, Wlerick détermine, dans la plus simple et la plus

tranquille pose de repos, un nu de femme assise d'une grande certitude d'exécution.

Pompon a modelé un grand cerf d'un bel élan dont l'hiératisme résumé n'empêche point le grand caractère vivant et fièrement harmonieux.

Louis Dejean expose un corps de femme auquel ne manquent que la tête et les bras, très beau morceau du plus vif jaillissement.

James Vibert a un beau buste de M. Déonna, le directeur notoire du musée d'art et d'histoire de Genève. C'est un surgissement puissant de personnalité fortement traduite.

Paul Mané expose une très harmonieuse statue, *Jeunesse*, d'un libre rythme immobile et de souriante beauté.

Benneteau a sculpté un vigoureux buste de Silvain Chauvet, un grand morceau très gracieux : une femme rattachant sa sandale d'un mouvement très aisé.

Paul Berthoud montre un masque de femme en cire, d'une radieuse transparence, qui évoque toute la vie de la lumière sur les traits et l'attache de cou du modèle. La même pureté de style pare son buste de femme en bronze, d'une grande carrure d'exécution. Arnold a une remarquable Diane. Halou, une belle figure nue et de très aimables statuettes. René Carrière, un buste de femme d'une grande noblesse. Mlle Yvonne Mortier Smith, une charmante tête de jeune fille. Droucker, une tête de Chinoise très pittoresque et un bon nu, Contesse, de jolies figurines taillées dans le bois. Guénot, un beau modèle de fronton, fait de deux baigneuses affrontées. Mlle Colaco, un buste de Peau-Rouge, de facture curieuse, Germaine Richier, un bon buste. Il faut citer Stoll, Iménittof, Maës, Huggler, Gonzales, Mika Mikoun, Parayre, Bachelet et un jeune, Cazaubon, qui débute avec éclat en nous montrant une porteuse d'eau, en bois, d'un très intéressant mouvement, simple et mesuré.

§

LES DÉCORATEURS. — Les meubliers font tous profession de simplicité, au moins ceux qui sont présents au Salon d'Automne, car je pense bien que ni les Ruhlmann ni les Nathan (pour ne citer que ceux-là) ne renonceat à leur mise sur pied de meubles somptueux ; mais les exposants de cette année cherchent l'usuel et l'expéditif, chacun, il est vrai, à un point

différent Encore que les ensembliers soient moins nombreux qu'à l'ordinaire, c'est, tout de même, une indication de mode et la plupart de nos artistes-artisans vont du style cabine de bateau à ce que l'on pourrait appeler le style télégraphique, à cause de sa nudité et du rappel par leurs lignes rigides de métal des portées de fils de l'administration. Cette disposition vers la moindre utilisation de matière bois, cette suppression de l'ornement (moulures, variété dans la juxtaposition des bois, refus de la marqueterie) a son intérêt ; mais il est purement linéaire et par conséquent maigre. Tout est mieux que le meuble mammouth, mais il ne faut pas tout réduire à la chaise de jardin. Gallerey, un de nos meilleurs meubliers, tient le juste milieu avec une salle à manger de bois sombre, aux lignes élégantes et dont il orne une paroi d'un attrayant paysage vert et rose de Valtat. Dans le même principe de belle forme et d'ornementation mesurée, Kohlmann cherche des lignes nouvelles et arrondies pour une table de bureau. M. Lavezzari campe une salle à manger, de décor assez souple, dont le fond s'ouvre sur la vision d'îles lointaines aux rivages encombrés de porteurs, de barques et de ballots, et cette notation de fenêtre ouverte sur des horizons ultramarins est bien évoquée par Carlos Reymond.

Maurice Dufrène a un vaste stand, bois clairs, poignées de cuivre ; de l'usuel, du démontable, qui porte la marque de son goût si fin, mais tout à fait cette fois orientée vers l'usuel. Jules Leleu a un aspect de studio dans ces mêmes principes. M. Michel Dufet étudie le meuble en métal. Je ne pense pas que cette application de la sidérurgie à l'art mobilier offre quelque nécessité ; mais les lignes de ses meubles sont opportunes et sa complication de tiroirs dans un secrétaire tournant, ingénieux, peut avoir son utilité.

Lalique nous montre un petit salon orné de boiseries avec des fauteuils, trapus sans excès, d'excellent modèle. Il jette sur ses boiseries des gerbes de billes de verre joliment disposées.

Pierre Chareau expose son mobilier de bureau aux lignes très dépouillées.

Le tapis est régi par l'emploi des formes géométriques, M. Silva Bruhns les utilise fort bien, M. Eric Bagge aussi. M. Silva Bruhns a donné tout récemment les florages les plus variés. Il y

reviendra. M. Bagge déjà se rattrape dans des tissus d'ameublement d'une ordonnance très variée.

Marinot est le plus somptueux des verriers. Il y a de la variété de forme et de décoration dans les verreries solides de Marcel Goupy.

Parmi les céramistes, Massoul avec ses bleus, Jacques Lenoble. Parmi les orfèvres, André Rivaud, toujours soigneux de l'invention de ses bijoux et très heureux dans ses trouvailles et, Marcel Wolfers, que nous trouvons aussi à l'art religieux, dans ses sculptures, laquant d'une façon très personnelle les bronzes de son Chemin de Croix et donnant ainsi à ses lignes très pures le prestige de la polychromie. Bablet nous montre de beaux bijoux.

§

La SECTION DU LIVRE comporte les amusantes images dont André Hellé a orné son spirituel petit livre de l'*Homme changé en cafetière*, essai de féerie moderniste, d'une invention très particulière. Berthold Mahn a illustré la *Gerbe d'or* d'Henri Béraud ; Paul Emile Colin, la *Colline inspirée* de Barrès ; un artiste familier du décor lorrain et le plus qualifié pour le traduire, Louis Suire, qui a donné sur les Charentes des pages pittoresques, encadre dans le paysage plat et attachant de ces pays, une illustration du *Dominique* de Fromentin ; Andrée Karpelès expose les belles gravures sur bois dont elle orna la tragique anthologie « l'Inde et son âme ». Ouvré donne les plus curieuses silhouettes de déments, Suréda commente les *Nuits d'Alger* de Louis Bertrand, avec son métier extraordinaire d'orientaliste. Pierre Eugène Vibert réalise avec succès cette tâche difficile d'illustrer les *Affinités électives*.

Bernard Naudin est représenté par d'expressives illustrations de Verhaeren et d'Edgar Poe. Le *Lamiel* de Stendhal trouve en Pierre Noury un commentateur avisé. De Bourdelle, de belles compositions pour un poème d'André Suarès, que Perrichon a gravées avec son habituelle maîtrise, et les illustrations pour le Demosthène de Clemenceau.

Parmi les graveurs, Paul-Emile Colin, avec l'aspect de la maison de Chateaubriand à la Vallée-aux-Loups, d'intéressantes notations de Saint-Tropez de Guastalla, des souvenirs de Paris aux soirs de Gotha par Maurice Busset, du meilleur métier de

graveur sur bois ; un portrait d'Arabe vigoureusemeut traité par De Hérain, dont les images d'Orient ont toujours un caractère de véracité ethnique, de bonnes estampes originales de Perrichon et des ex-libris typographiques de Léon Pichon.

§

La galerie Simonson réunit environ quatre-vingts toiles de **Raffaelli**, avec un soin particulier à représenter toute l'évolution du grand peintre caractériste. Il y a là des toiles de 1868, qui sont encore des recherches de jeune homme questionnant Courbet et Frans Hals, un peu l'un à travers l'autre, dans un souci déjà de poser avec carrure et liberté le type pittoresque, jusqu'aux paysages d'une si étonnante intuition, de la dernière manière, dans leur réussite de pure vérité descriptive et d'unité. Il n'y manque point de ces pittoresques petites études de chemineaux, de petits rentiers, de passants de la banlieue, de trottins parisiens, enlevés avec cette sûreté qui les rend si caractéristiques et comme des témoignages de leur époque. Si on n'y a pu faire figurer les grandes toiles qui sont dans les Musées, tel l'admirable Clemenceau, on a pu présenter des toiles peu connues, propriété des amateurs clairvoyants de la première heure, telle cette noce à Billancourt, avec sa terrasse de restaurant si joliment colorée et sa foule aux véridiques silhouettes, lâchée en pleine joie, dans un décor exactement traduit et d'un pittoresque si documentaire. De belles études de banlieue, telles la *jardinière* et la *vannière* dans leur perspicacité à rendre le geste, l'allure du personnage principal dans son cadre naturel étaient peu connues et deviendront classiques ; aussi des études pour un de ces beaux portraits de jeune fille en blanc dont le plus notoire et le plus beau est celui de la fille du peintre.

Quelques sculptures à propos desquelles il n'est pas inutile de faire remarquer que ces essais de sculpture linéaire, à volumes supprimés, traitée d'un art de graveur attentif à ne donner que les lignes principales, ont engendré nombre d'efforts du même genre conçus avec hardiesse, mais point avec le même bonheur. Ces sculptures ajourées étaient faites pour être posées sur des panneaux de pierre ou de bois. Dans cet essai de décoration de la façade du Café Riche, datant d'il y a une trentaine d'années, où Forain collabora avec Raffaelli, il y avait sur marbre de couleur

d'excellentes arabesques de bronze, à figures de personnages de la rue, où Raffaelli indiquait ses possibilité nouvelles de la sculpture. Mais pour intéressantes qu'elles furent, ces investigations ne tiennent qu'une petite place, encore qu'il en faille marquer l'importance d'invention, dans l'œuvre si variée du grand peintre et du grand graveur que fut Raffaelli.

§

Une soixantaine de toiles et d'aquarelles de **Zioloniewski** décrivent avec fougue, et aussi avec minutie, un petit village de la Drôme, de lumière déjà provençale, Mirmande, étayée sur une colline, près d'une harmonieuse petite rivière, la Tessonne. Le peintre alterne d'en décrire les courbes, les maisons, les horizons, pour y capter, dans les jardins, de larges bouquets qu'il réunit comme en touffes de soleil. Il a aussi donné des dessins, bien accusés, études pour des portraits serrés et significatifs.

§

Mlle **Magdeleine Dayot** nous montre une nombreuse série de paysages de Provence, auxquels ne manquent ni l'habileté de la présentation décorative, ni la vérité de l'atmosphère, ni la sincérité de l'émotion devant la gloire du soleil et la douceur lumineuse du décor. Parfois un peu d'humour se manifeste ; à noter les traces du travail féminin et de la parure sur un guéridon où une ombrelle et un masque de poupée de carton furent délaissés pour le plaisir de quelque promenade. Près des eaux bleues, des mas roses se présentent en leur claire gaieté ; des ombres légères tapissent des bastides, des allées d'oliviers grimpent vers des collines. De beaux bouquets cueillis aux jardins des rivages méditerranéens jaillissent de poteries aux simples et profondes couleurs. C'est un très agréable voyage au pays des ciels bleus et or et des vivantes clartés.

§

Hayden nous montre un certain nombre de paysages du Lot, d'harmonie un peu forcée, mais de dessin solide. Il semble bien qu'Hayden soit, plutôt qu'un paysagiste, un peintre de figures.

§

M. **Florit** rapporte des pays de soleil de nombreuses notes, d'un métier sobre et sûr, notations d'Espagne, de Corse, de Roussillon, avec les escarpements pyrénéens et aussi de calmes places de villages remplis de lumière. Il est allé peindre aussi à Bruges, mais en plein été et, sans doute le tempérament aidant, il en a tapissé les quais et le Béguinage d'ardents miroitements ; et si la vérité de cette vision ne se démontre qu'à une brève partie de l'année, elle n'en est pas moins authentique et, par le pinceau de M. Florit, bien exprimée.

GUSTAVE KAHN.

PUBLICATIONS D'ART

Charles Léger : *Courbet*, Crès. — Eugenio d'Ors : *La Vie de Goya*, Gallimard. — Marthe de Fels : *La Vie de Claude Monet*, Gallimard. — Marcel Braunschvig : *La Femme et la Beauté*, Colin. — André Fontaine : *L'Art Belge*, Alcan. — Adrien Blanchet : *La Mosaïque*, Payot. — Mémento.

Est-il un spectacle plus étonnant que celui des artistes d'une époque qui se conjurent contre un de leurs confrères et soulèvent contre lui le public, non parce qu'il ignore son métier, mais parce que ses tendances, ses moyens d'expression sont différents des leurs ? Aujourd'hui où les critiques, les amateurs sont en quête du moindre indice de personnalité, on a peine à comprendre cette horreur du nouveau. Avant Manet, avant les impressionnistes, **Courbet** a été combattu par les artistes officiels au nom des grands principes qui règnent sur l'art. Quoiqu'il ait eu de bonne heure des partisans et que, malgré les attaques, même malgré la prison et l'exil, il ait dès longtemps triomphé, le centenaire de sa naissance en 1919 a été célébré par l'Amérique, non par la France, et c'est seulement depuis cette date que son nom s'est imposé comme celui d'un des grands maîtres de la peinture française au XIXe siècle.

Sur ce peintre au tempérament si puissant qu'il n'est pas libre d'accepter les idées, les modèles, les formules de l'art de son temps, vient de paraître un gros livre, plein de renseignements et magnifiquement illustré, dû à M. Charles Léger. L'auteur, qui est franc-comtois lui aussi, et qui avait déjà donné un ouvrage sur Courbet dans la collection des « Maîtres anciens et modernes », a cherché à faire œuvre objective en fixant des faits, des dates,

et en suivant de près son compatriote depuis sa naissance, le 10 juin 1819 jusqu'à la guerre, à la Commune et au départ pour la Suisse, où il mourut le 31 décembre 1877. M. Charles Léger a consulté des lettres, des notes, des inventaires, des papiers de famille, est entré en rapport avec toutes les personnes qui avaient connu le peintre ou ses parents, avec les conservateurs de tous les musées où il pouvait être représenté, avec tous les collectionneurs qui passaient pour posséder un tableau de lui. Il a eu le mérite de s'effacer et il a considéré son livre comme une simple préface à un *Catalogue illustré de l'Œuvre de Courbet* auquel il travaille depuis plus de vingt ans et qu'il compte publier dès qu'il pensera n'avoir plus grand'chose à ajouter à ses recherches. En attendant la publication de ce nouvel ouvrage, son *Courbet* demeurera le livre indispensable aux amateurs, aux historiens, aux critiques qui voudront connaître et étudier ce peintre enthousiaste, fécond et robuste.

Courbet sort de cette bourgeoisie de petite ville qui dans l'industrie, dans les professions libérales, conserve les particularités du caractère paysan, orgueil, obstination, indépendance. Comme peintre, comme homme, Courbet reste lui-même méfiant à l'égard du pouvoir, intransigeant en face de la mode. Il voit, il agit en terrien. Au contraire, des artistes, fils d'artisans ou d'ouvriers, et qui ont eu une vie difficile, adopteront les manières de la société riche, se mêleront à l'aristocratie, fréquenteront les cours royales : ainsi Carpeaux et, avant lui, Goya.

La Vie de Goya, de M. Eugenio d'Ors, est un essai, et la littérature, les idées générales y prennent le pas sur la plastique et la documentation. Goya est à nos yeux le plus captivant des peintres de l'Espagne et il nous plaît qu'il nous soit raconté par un Espagnol d'une culture raffinée et excellent écrivain.

Quoique Goya, né à Fuendetodos (Aragon) en 1746, ait passé quelques années de sa jeunesse à Rome et qu'il ait terminé ses jours, en 1828, à Bordeaux, où se réfugiaient nombre de ses compatriotes, nous sommes avec lui en pleine vie espagnole. Qu'il compose des cartons pour tapisseries aux tons frais et vifs, qu'il peigne des femmes de son pays ou des personnages de la cour, qu'il use plus tard de gris lumineux et fins dont ses successeurs se souviendront, qu'il imagine en son âge avancé des scènes étranges, sinistres, monstrueuses, il a le sens du mouvement, de

la couleur, du caractère, et il frappe par sa variété, l'acuité de son observation et le brio de son exécution.

Entre les deux dates qui enferment l'existence de Goya, que d'événements et quel bouleversement dans les mœurs, les idées, les habitudes sociales ! Cette période de quatre-vingts ans où s'effondrent les conventions, les préjugés si nécessaires à la majorité des hommes, fournit ample matière à la réflexion, et M. Eugenio d'Ors, tout au long de son livre, prodigue des remarques justes et ingénieuses. Il note l'influence pernicieuse qu'eut sur l'Hellade, après les conquêtes d'Alexandre, l'Asie Barbare, celle qu'eurent sur l'Europe, au XVIIe et au XVIIIe siècle, l'Amérique et l'Océanie qu'elle venait de découvrir :

« Pourquoi le monde asiatique, l'américain, l'océanien exercèrent-ils pareille influence, eurent-ils pareil pouvoir de corruption sur le monde grec, sur l'européen ? C'est que le monde grec, l'européen étaient — sont — *logos*, tandis que l'asiatique, l'américain, l'océanien étaient — sont — *cosmos* : celui-là jardin de l'Esprit, celui-ci sylve de la Nature. »

Alors que des discussions se poursuivent sur l'Europe et l'Asie, sur la prétendue résurrection de l'une et la décadence de l'autre, était-il possible de caractériser plus simplement et plus nettement les tendances de deux civilisations opposées ?

On ne nous avait pas jusqu'à ce jour conté en détail **La Vie de Claude Monet**, Mme Marthe de Fels vient de publier sous ce titre un livre pour lequel elle a consulté des lettres, des documents inédits et a eu recours aux souvenirs de personnes qui ont fréquenté le célèbre impressionniste.

Monet, né à Paris, rue Laffitte, le 14 novembre 1840, fut élevé au Havre où son père s'établit en 1845 pour exploiter un commerce d'épicerie, rue Fontenelle. Tout enfant, il se signale par un esprit d'indépendance qu'il conservera jusqu'à la fin. Il aime le grand air et apprend fort peu au collège. C'est un garçon vif, aux cheveux noirs, au teint olive, aux yeux brillants d'un brun foncé, au caractère exubérant.

De bonne heure il dessine. A quinze ans, il est connu au Havre pour son talent de caricaturiste, et les charges qu'il exécute lui procurent assez d'argent pour qu'il puisse, en 1859, se rendre à Paris où il travaille chez Troyon et à l'Académie Suisse. Pris par la conscription, il passe deux ans en Algérie, revient malade en

France, entre à l'atelier de Gleyre qu'il abandonne bientôt, entraînant avec lui Renoir, Sisley, Bazille. Déjà il a choisi ses maîtres : Troyon, Corot, Courbet. Il expose au Salon de 1865 et va traverser vingt ans de luttes, de tribulations et de misère avant que le succès lui vienne vers 1883. Installé près de Vernon, à Giverny, dans une propriété qu'il quittera fréquemment pour des séjours à Belle-Isle, à Rouen, à Fresselines, à Venise et même en Norvège, il continuera pendant quarante ans à étudier les variations des paysages à travers les heures et les saisons.

Courbet est un peintre paysan, engoué de belle matière, de formes solides, et pour qui chaque être, chaque objet, chaque coin de campagne est une robuste réalité. Monet, élevé dans les villes, est épris du changeant, de l'instable. Il grandit au Havre où il contemple longuement l'étendue : la mer et le ciel. Tout jeune, il y a rencontré Boudin, né à Honfleur, et qui, avec plus de timidité, mais non moins de goût et de bonheur, s'appliquera à saisir le chatoiement de l'eau. Quelques années après, il connaît Jongkind, qui est venu travailler à Honfleur. Il est curieux de noter l'influence du paysage de l'embouchure de la Seine sur ces trois peintres qui ont tant contribué à modifier les procédés et les ambitions de la peinture moderne.

Nous noterons encore que Monet, qui passe pour avoir, au cours d'un voyage à Londres avec Pissaro, été frappé par les tableaux de Turner, répétera souvent qu'il regarde le paysagiste anglais comme un mauvais peintre, que, d'autre part, une fois délivré par le succès des soucis matériels, il aura peine à lutter contre le doute, contre l'incertitude, et qu'enfin les fragments de lettres publiés par Mme de Fels révèlent une intelligence lucide, réfléchie et cultivée.

Goya, Courbet, Monet lui-même au début de sa carrière, ont peint des portraits, des études de femme. Que nous auraient-ils appris si on les avait interrogés sur **La Femme et La Beauté** ? Ils nous auraient sans doute fait part d'observations précises se rapportant à leur métier. En réunissant des considérations sur le même sujet, M. Marcel Braunschvig a fait œuvre de moraliste et de psychologue, sans toucher, semble-t-il, à l'esthétique. Dans l'évaluation de la beauté, les individus apportent rarement un sentiment désintéressé. Nous n'attribuons tant d'importance à la beauté de la femme que parce que nos pensées sont

liées à notre organisation physique. M. Braunschvig remarque fort justement que la femme est conduite par deux instincts contraires : la tendance à se donner et la tendance à se refuser. Elle provoque et elle fuit. Les hommes voient souvent une marque de vice dans le manège féminin, alors qu'il n'est que l'expression de la nature féminine. Mais la beauté de la femme, qui offre un prétexte aux travaux de l'artiste, comme ses actes ou sa conduite aux observations de l'écrivain, n'a de rapport avec l'esthétique qu'à condition que celui qui la contemple soit capable d'une activité intellectuelle gratuite, dans laquelle le désir se transmue et fait place au sentiment du beau.

Les philosophes qui recherchent le fondement de l'idée de patrie tendent à diminuer l'importance de la communauté de langue. Pourtant la langue à elle seule est déjà presque une patrie. Quand un Français rencontre des Bruxellois ou des Genevois, il ne se sent pas en face d'étrangers. Nous reconnaissons vite comme nôtres les écrivains, les artistes de Belgique, s'ils se font éditer à Paris ou s'ils prennent part à nos expositions. Nous ignorons trop ceux d'entre eux qui ne nous rendent pas visite, et, en dehors de Constantin Meunier, nous connaissons mal les peintres, les sculpteurs étudiés par M. André Fontaine dans son ouvrage sur **L'Art Belge** : sa lecture sera une excellente introduction à la visite des musées belges d'art moderne.

L'art du mosaïste est peut-être celui qui s'adapte le mieux à la décoration intérieure des édifices. Fixée par un ciment au sol, aux murs, aux voûtes d'une salle, **La Mosaïque** s'incorpore à l'architecture, alors qu'un tapis, une tapisserie, une fresque s'y surajoutent. Elle complète, elle termine l'œuvre de l'architecte. M. Adrien Blanchet a écrit l'histoire de cet art qui, dans ses plus belles réalisations, donne une impression d'incomparable splendeur. La mosaïque a eu son ère d'épanouissement sous l'empire romain, puis a contribué à la magnificence des basiliques à Byzance, à Ravenne, à Venise : Saint-Marc est comme un musée où de nombreuses œuvres d'époques successives et d'écoles diverses occupent une surface de 4.240 mètres carrés. » Délaissée dès l'époque de la Renaissance, la mosaïque reprend aujourd'hui une place dans l'ornementation des édifices. Mais « notre temps ne s'accommode guère des procédés trop lents et trop dispendieux et l'on peut croire que les siècles futurs ne feront qu'affirmer cette

tendance ». Qui oserait espérer une renaissance possible d'un art aussi savant que la mosaïque ?

Mémento. — *Périodiques : ABC* (août 1929) : Charles Kunstler : « Rembrandt » ; Elise-Emile Magre ; « Une heure chez Pompon » ; (septembre 1929) : Camille Liausu : « Le musée Bonnat à Bayonne ».

Cahiers de Belgique (octobre 1929) : articles de Charles Bernard, André de Ridder, van Zevenberghen sur Stobbaerts (1838-1914), auquel une rétrospective importante a été consacrée récemment au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles.

MICHEL PUY.

L'ART A L'ETRANGER

Une association artistique et littéraire en Argentine : « Les Amis de l'Art ». — Il existe à Buenos-Aires une institution que les intellectuels français soucieux de notre influence à l'étranger devraient tous connaître : « Les amis de l'art ». Elle mérite l'attention et la sympathie des lecteurs du *Mercure*, non seulement parce qu'elle se fait l'écho des principales manifestations d'art et de littérature de notre pays, mais aussi parce qu'elle a une physionomie qu'on ne trouve, croyons-nous, qu'ici. On concevrait mal en France une association analogue : l'enthousiasme pour les cultures étrangères semble s'opposer à une passion absolue de la grandeur de la patrie. Or, précisément, « Les Amis de l'Art », qui appartiennent aux plus anciennes familles de l'Argentine, sont ardemment patriotes. On pourrait craindre que cet amour de l'Argentine ne les détourne de notre vieille Europe. Bien au contraire, ils puisent presque toujours au dehors. En Amérique du Sud, ce n'est pas une contradiction. C'est la véritable et nécessaire attitude du patriotisme.

L'Argentin est très fier de son pays, et surtout de sa capitale. Buenos-Aires est incontestablement le centre économique de l'Amérique Latine. L'étranger qui vient s'y fixer trouve une ville moderne en pleine fièvre de développement industriel et commercial. Il se sent vite emporté par ce mouvement. La sensation dynamique du progrès relève les réalisations les plus matérielles et exalte singulièrement son esprit. Il ne suffit pas de dire que ces transformations sont radicales et très rapides, que d'une année à l'autre l'aspect de la ville se modifie, que les formes

d'industrie et de commerce se multiplient et se concentrent, il faut surtout marquer que ces transformations portent sur les aspects les plus élémentaires de la vie. Ce n'est pas seulement la production qui augmente, la population qui s'étend, la richesse générale qui s'accroît, c'est le cadre même de la vie quotidienne qui change : « le Nouveau Port m'offre le spectacle de son activité sur les lieux mêmes où je me promenais naguère parmi les terrains vagues qui bordaient l'eau limoneuse du Rio. C'est ma rue qui est pavée, mon quartier qui est desservi par de nouvelles lignes. » Témoin et bénéficiaire de cette ascension continuelle, l'habitant en est aussi, par son travail, le collaborateur plus ou moins direct. Et il aime son pays parce qu'il donne une adhésion consciente et active à son développement. Alors que pour l'Europe la patrie est le pays que les ancêtres ont sculpté, elle est, en Argentine, le pays que l'on forge pour demain. Cette espérance, cette foi profonde dans l'avenir constitue la plus grande part du patriotisme argentin. Il a donc un caractère bien défini. Ce n'est pas le culte jaloux d'une tradition, mais la volonté d'accélérer toujours un développement magnifique. Ce sentiment n'exclut pas la curiosité des manifestations intellectuelles des autres pays ; au contraire, il l'exige. Et c'est pourquoi le peuple argentin, avec une remarquable ampleur, est constamment prêt à accueillir les tentatives les plus audacieuses et à mettre en pratique les idées les plus nouvelles.

Cet état d'esprit général explique l'orientation de la plupart des groupements intellectuels d'ici, et en particulier celle des « Amis de l'Art ». Leur programme n'est que l'application, sur le plan de l'art, de ce patriotisme clairvoyant. L'élite argentine suit avec attention et souvent avec passion les courants d'idées de l'Etranger et plus particulièrement ceux de France, car c'est avec notre pays qu'elle a le plus d'affinité. Mais elle ne le fait pas par vaine curiosité. Elle retient tout ce qui peut contenir une substance assimilable, tout ce qui l'aidera à mieux exprimer la personnalité argentine, et lui donnera la plénitude morale, la tradition intellectuelle et la discipline auxquelles elle aspire.

Si beaucoup d'associations de ce genre n'ont eu qu'une existence éphémère, les « Amis de l'Art » on pris très tôt une réelle importance, par leur éclectisme intelligent et leur travail fructueux. Les écrivains les plus divers, les plus imprévus même, y

sont accueillis, pour peu qu'on puisse attendre d'eux un aliment utile. Ils ont invité, durant ces derniers mois, Vandervelde, le « leader » socialiste, Ortega y Gasset, qui exerce une vaste influence sur l'esprit des jeunes générations hispaniques, Keyserling qui prétendit, trop hâtivement peut-être, avoir pénétré le secret de l'âme argentine, Lord d'Abernon, diplomate et homme d'Etat, l'urbaniste Le Corbusier, qui soulève ici comme en France de vives discussions, Waldo Frank qui prêche en ce moment l'évangile d'une « nouvelle Amérique ». Ces noms, par la diversité des tendances qu'ils évoquent, permettront d'apprécier la largeur de vues, l'éclectisme heureux qui guide les organisateurs de ces conférences. « Les Amis de l'Art » furent fondés en 1924 par un groupe de personnes de l'aristocratie argentine, amies de la littérature : Mmes Acevedo, de Elizalde, Quintana, Galvez, Bioy, Oliver, et MM. M. Guiraldes, Prins, Noé, Avellaneda, Leumann, Paz Anchorena, Madariaga, Santamarina, Fr. Llobet, Carcano, Gonzalez-Garaño. Mme de Elizalde, présidente depuis de longues années, dirige avec tact cette importante institution. Elle nous a défini l'objet de cette société : « lieu de réunion où toutes les opinions sont admises dès qu'elles offrent un véritable intérêt pour nous, Argentins ». « Les Amis de l'Art » disposent d'un immeuble important au centre de la ville. Ils l'ont parfaitement aménagé. On y trouve des halls d'expositions, une bibliothèque où sont en lecture les revues de tous les pays (le *Mercure de France* y figure en bonne place), et une salle de conférences spacieuse et moderne. Cette société ne limite pas son activité aux visites d'écrivains étrangers, elle organise fréquemment des conférences données par des intellectuels du pays sur les sujets les plus divers, et souvent sur la littérature française. (Il y a quelque temps, l'une d'elles concernait « Jacques Rivière et Jean Cocteau ».) On peut y visiter chaque semaine de nouvelles expositions d'artistes sud-américains ou français. En 1924, c'est une admirable collection de nos impressionnistes qui inaugura ses salons. Et ces jours-ci on se pressait devant les Vlaminck, les Kissling, les Gimmi, les Marie Laurencin, les Van Dongen, les Modigliani, les Utrillo et tant d'autres, prêtés par quelques familles argentines. Dans les vitrines, de belles éditions de nos auteurs sont en montre, et je pense surtout à une splendide traduction d'Apollinaire.

Et depuis quelques mois, c'est dans les salons de cette association qu'un groupe d'amateurs du septième art a fondé le « Ciné-Club », où l'on projette d'excellentes choses et où l'on agite des idées nouvelles.

L'exemple des « Amis de l'Art » nous montre tout l'intérêt qu'on nous porte en Argentine. Mais cet intérêt même implique pour nous des responsabilités. Nous n'avons pas le droit de venir chez les Argentins sans nous préoccuper de les connaître. Nous n'avons pas le droit de leur apporter n'importe quoi, sous prétexte que ce « n'importe quoi » a fait quelque bruit du côté des boulevards. L'Argentin ne tient pas à avoir l'air « parisien ». Il veut puiser chez nous ce qui lui est nécessaire pour parfaire son atmosphère intellectuelle. Sachons le lui offrir.

ROBERT CAHEN SALABERRY.

Buenos-Aires, octobre 1929.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

La grande salle de concerts du *Palais des Beaux-Arts*. — Exposition du peintre *Jan Stobbaerts* (Palais des Beaux-Arts). — Exposition du sculpteur *Georges Minne* (Galerie Georges Giroux). — Exposition Internationale du *Folklore* (Palais des Beaux-Arts). — Paul Hermant et Denis Boomans : *La Médecine Populaire*, 1 vol. (vieille Halle aux Blés, 12, Bruxelles). — Exposition de la *Peinture Anglaise des XVIII*e *et XIX*e *siècles* (Musée moderne). — Mémento.

Le Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, cette merveilleuse ruche où depuis un an se sont succédé avec d'impressionnants ensembles quelques-uns des meilleurs artistes belges et étrangers, vient, sous la forme d'une vaste salle de concerts, d'ouvrir sa suprême cellule où pourront désormais s'abriter devant un auditoire de deux à trois mille personnes, les orchestres les plus importants du monde. En hommage à la musique qu'elle prétend servir de son mieux, tant par son incomparable acoustique que par l'eurythmie de ses lignes, cette salle, conçue comme le reste du palais par le maître architecte *Victor Horta*, affecte la forme d'une immense lyre qui, dès le premier jour, tint à vibrer de toute sa puissance sous les accords conjugués d'un orchestre choisi et d'une foule ravie. Le programme de la soirée inaugurale comportait deux œuvres belges : *Psyché* du Liégeois César Franck et le *Génius des Vaderlands* (Le Génie de la Patrie) de l'Anversois Peter Benoît. Bien qu'elle ne compte pas parmi les partitions maîtresses

de Franck, *Psyché*, pour les splendeurs latentes qu'elle recèle, se réentend toujours avec autant d'émotion que de plaisir. Le *Génie de la Patrie* n'est point de cette qualité. Écrite en 1880, à l'occasion du cinquantenaire de l'Indépendance belge, cette cantate, vaguement officielle trahit d'emblée ses origines. En vain, pour justifier son titre, cherche-t-elle à dissimuler, sous la tonitruance des cuivres et des masses chorales une absence de génie dont l'auteur, qui s'estimait des plus grands et qui ne fut que le Wiertz de la musique, dut être le dernier à s'apercevoir. En dépit de ses prétentions beethoveniennes, ses accords sonnent creux et ses envolées tournent court. Tout au plus serait-ce une sorte de Neuvième Symphonie pour bastringue si, renonçant de temps à autre à la conquête d'un inaccessible Empyrée, elle ne se plongeait sagement dans de pittoresques délices de terroir. Dès qu'elle s'y résout, le tintamarre cède le pas à la confidence et l'essoufflement fait place à une verve populaire qui n'est point sans attrait. Joyeux et libres, ses thèmes un peu débraillés qui fleurent la kermesse, la ripaille, le tumulte des ports et l'allégresse à la fois sauvage et naïve des foules flamandes, sonnent alors avec une si savoureuse sincérité, que l'on découvre, non sans plaisir, sous le fatras qui les submergeait, une bonne humeur assurément vulgaire, mais d'une honnêteté telle qu'on ne peut lui garder rancune.

C'est une bonne humeur analogue que l'on décèle dans l'œuvre du peintre **Jan Stobbaerts**, exposée non loin de la salle de Concerts, dans une autre aile du même Palais. De son vivant, Jan Stobbaerts ne connut pas la grande gloire. Il ne s'était d'ailleurs, pas fait faute de la mépriser. Rebelle aux théories, n'avait-il pas prétendu, au moment des triomphes impressionnistes, peindre comme bon lui semblait et puiser son inspiration dans le pire réalisme? Animalier, ce n'est même pas aux bêtes « nobles » qu'il avait dédié sa palette. Des chiens et des chats, qu'à l'exemple de son confrère Joseph Stevens, et moins bien du reste, il interroge au début de sa carrière, il passe sans crier gare aux étables où, dans la chaude vapeur des fumiers, rêvent nonchalamment vaches et bœufs patinés de bouse, pour s'attarder enfin, avec une voluptueuse prédilection, devant les bauges fleuries — c'est le mot — de cochons de toute taille qui deviendront, si l'on peut dire, les meilleurs confidents de son génie. L'animal cher à Monselet lui est prétexte à d'incessantes interprétations. Il caresse amoureusement

sa chair dorée et la fait s'épanouir comme un bouquet au seuil des fermes, muées en palais féeriques. François Boucher n'apporte pas plus de tendresse à choyer ses galantes bergères, ni Claude Monet à surprendre les jeux silencieux des nymphéas. Et de fait, soit qu'il fouille d'un groin impatient une eau saumâtre, soit qu'il s'ébatte comme un conquérant fangeux dans un tas d'immondices, un cochon de Stobbaerts, tout en restant un vrai cochon bien planté sur ses pattes, emprunte toujours à la femme ou à la fleur l'un ou l'autre de ses déconcertants prestiges.

Circé trouve donc dans cet humble peintre un redoutable concurrent, apte comme elle à l'art des sortilèges et prêt, comme elle encore, à obéir, quand il le faut, aux injonctions d'un Ulysse inattendu.

Aussi, tel qu'on le vit métamorphoser en animaux grognassants déesses et roses, tel le verra-t-on transposer, dans les blondes carnations de toiles mythologiques comme *Vénus et Vulcain* et *La tentation de saint Antoine*, les reflets nacrés et les soyeuses rondeurs de ses humbles compagnons qui, à n'en point douter, lui vaudront une place enviable parmi les petits maîtres de l'École flamande. Flamand, **Georges Minne** l'est aussi, mais d'une autre manière. Tandis que Stobbaerts, ivre de couleur, se borne à célébrer le côté païen de sa race, Minne, replié sur lui-même, en perpétue la tendance mystique. Rejoignant dans ses sculptures et ses dessins, tantôt les imagiers de cathédrales, tantôt les peintres primitifs de Bruges et de Gand, il ressuscite, sous les traits d'adolescents émaciés et de mères éplorées, la grande tradition médiévale d'une école que la Renaissance détourna peut-être de son vrai destin.

Ce n'est pas qu'il fasse fi de la nature : ses torses, son *Débardeur* et certains de ses bustes ont une vigueur toute romaine. Mais ce ne sont là que gageures d'un artiste en coquetterie avec lui-même. Le véritable écho de son esprit, il faut le chercher dans des marbres « maeterlinckiens » comme *Le petit porteur de reliques*, l'*Homme à l'outre* et le *saint Jean-Baptiste*, dans *Eve* qui exhale la divine candeur du poème de van Lerberghe ou enfin dans les admirables cartons qu'avec une ingénuité d'inspiré il dédie à la maternité triomphante ou douloureuse. Pour austères qu'elles soient et strictement enfermées dans une esthétique préconçue, ces différentes œuvres dégagent cependant une vie profonde qui leur

confère une place unique dans l'art contemporain. Cette vie qui les fait palpiter à l'égal des plus voluptueuses statues renaissantes, peut-être la doivent-elles à une transfusion secrète dont Minne ne s'est peut-être jamais douté et qui les apparente souvent, malgré leur évidente aristocratie, à certaines œuvres d'art populaire qu'un regrettable anonymat n'empêche pas de briller au premier rang.

L'Exposition Internationale de Folklore, organisée pendant les dernières vacances au Palais des Beaux-Arts, nous a précisément permis d'admirer les multiples trésors accumulés par d'obscurs artisans dans des coins de campagne et de province où ils perpétuent au milieu de ténèbres heureusement dissipées aujourd'hui, sinon les grandes traditions de l'art, du moins le culte désintéressé de la beauté. Poteries, étoffes, imageries, sculptures ou peintures religieuses et objets de piété évoquaient ainsi, au hasard des cimaises et des vitrines, de naïves coutumes et de touchantes survivances. Grâce à ces émouvants messagers, mieux que par le livre et presque aussi bien que par le voyage, on pénétrait au cœur des contrées dont ils nous apportaient le salut. Pour ne parler que de nos deux pays, n'est-ce pas dans les Epinaleries que revivent le mieux les épisodes glorieux de l'histoire de France, et n'est-ce pas aussi toute la Belgique que l'on entend chanter et rire parmi les drapelets de pèlerins, les géants et les moules à conques de Dinant et de Bruxelles ?

Le très distingué secrétaire de la Société belge de Folklore, *M. Albert Marinus*, qui fut l'un des promoteurs de cette exposition, a publié à son propos une excellente notice qui ne fait qu'ajouter une brillante page à une œuvre déjà considérable et que l'on souhaiterait plus répandue. Dans l'article qu'il signa entre autres à l'occasion du soixantième anniversaire au professeur Schrynen et qui figure au livre offert à ce savant par d'anciens élèves et des folkloristes de tous les pays, il consacre au Folklore une apologie du plus haut intérêt. Ses remarquables dons se retrouvent d'ailleurs dans une préface à **La Médecine Populaire** que viennent de faire paraître deux érudits belges, MM. Paul Hermant et Denis Boomans.

On a tort, y dit M. Marinus, de s'imaginer que les pratiques folkloriques, les pratiques de médecine populaire, par exemple, constituent des *survivances*. Si elles étaient des survivances au sens absolu du mot, il ne faudrait pas une génération pour qu'elles disparaissent. Qu'elles

soient des survivances de conceptions anciennes abandonnées par la science actuelle, c'est possible, c'est exact pour certaines d'entre elles, mais avant tout, et c'est ce qui en constitue la principale caractéristique, elles sont en harmonie avec la mentalité de ceux qui en usent et qui y croient. Elles vivent donc. Elles sont bien le reflet, extériorisé, d'aptitudes mentales dont s'accommodent de nombreux esprits. Ceux-ci ont une confiance plus grande dans les résultats de ces remèdes et de ces pratiques que dans les secours de la science ou de l'art du médecin diplômé. Ce sont bien des faits d'ordre psychologique que la science a tort de trop négliger.

Il est certain que cette confiance dans les remèdes populaires dont parle M. Marinus n'est pas toujours injustifiée. Il suffit pour s'en convaincre de parcourir le précieux ouvrage de MM. Hermant et Boomans qui, presque à chaque page, mentionne, parmi les moyens curatifs applicables à l'une ou l'autre maladie, des médicaments généralement empruntés au règne végétal, soit pour des analogies de couleur, comme le suc de la chélidoine dans la jaunisse, soit pour des similitudes de forme, comme le marron d'Inde dans certaines dilatations variqueuses et que l'on retrouve, non sans stupeur, préconisées pour de savants motifs contre les mêmes affections, dans les formulaires tant allo qu'homéopathiques dont se servent tous les médecins.

On pourrait en conclure, au grand dam de nos prétendues conquêtes scientifiques, que médecine populaire et médecine officielle ne sont ni l'une ni l'autre exemptes d'une certaine dose de sorcellerie et qu'il y aurait eu dans cette piquante constatation, matière à une attachante étude qui eût figuré avec honneur au sommaire d'un des récents fascicules de l'excellente revue *Variétés*, consacré aux superstitions et à la Magie.

Existe-t-il, d'ailleurs, une science ou un art quelconque qui ne soit plus ou moins imprégné de Magie, et n'est-ce pas surtout au prestige qu'elle leur confère que la plupart des idées-mères et des chefs-d'œuvre doivent leur rayonnement et leur éternité ?

L'Exposition de l'Art Anglais des XVIIIe et XIXe siècles, ouverte en ce moment au Musée Moderne en fournit un saisissant exemple. Si on se borne à les considérer en soi, les toiles que l'on y admire ne se distinguent ni par leur sujet ni, à de rares exceptions près, par une originalité foncière.

Presque toutes évoquent en effet, à côté de la signature de leur

auteur, celle des maîtres dont elles tirent leur origine. Car comment ne pas songer à Van Dyck devant les portraits de Gainsborough, de Reynolds, de Hoppner, de Lawrence et même de l'admirable Reaburn qui, lui, frappe aussi quelquefois à la demeure enchantée du grand Flamand? Turner avoue sa parenté avec Claude Lorrain, comme le fougueux Constable, tout au moins dans deux toiles exposées à Bruxelles, se réclame ouvertement de Rembrandt et de Ruysdaël.

Dans ce prestigieux cortège de grandes ombres, seul Hogarth demeure spécifiquement anglais par le sourire pincé que du plus plaisant au plus sévère il inflige à tous ses ouvrages et dont, un siècle après, Goya recueillera pieusement l'héritage.

Faut-il parler enfin de l'Ecole Préraphaélite que ses fondateurs placèrent sous l'égide de quelques maîtres italiens?

Du XVIIIe au XIXe siècle, tous les grands peintres anglais, à l'exception d'Hogarth, traînent donc à leur suite un double qui ne cesse jamais de les assujettir.

Ét cependant, quelles que soient les rigueurs de leur esclavage, tous portent au front un signe mystérieux dont aucun de leurs maîtres n'était marqué et qui leur confère, à défaut de génie, un style incomparable auquel l'intelligence prend autant de part que le sentiment. Que l'on s'arrête devant n'importe laquelle de leurs toiles et l'on se sentira envoûté par une sorte de puissance magique, captieuse comme un philtre et troublante comme une incantation et que l'on reconnaît aussitôt pour l'avoir ressentie en lisant Shakespeare, Shelley, Keats ou Rossetti.. Les fées n'y sont pas étrangères, ces fées dont maint grave gentleman, buveur d'eau et parfait athée, vous affirmera froidement l'existence et auxquelles l'an dernier Conan Doyle consacrait un gros ouvrage illustré de photographies prises sur le vif où l'on voit, minuscules, précises et fabuleuses à souhait, la Reine Mab et ses innombrables sœurs, errant le long d'un mur ruiné ou dansant dans le parc feuillu d'un vieux manoir.

Ce sont elles qui guident, peut-on dire, les pinceaux de Gainsborough quand il fixe sur la toile, parmi l'or et l'argent de rayons pris au piège, l'inquiétante effigie de ses filles, elles encore qui pour Turner découvriront, à travers l'arc-en-ciel de leurs ailes, les fantasmagories du *Lac de Constance*, elles toujours qui allumeront dans les yeux du *Merlin* de Burne Jones, comme dans

ceux des *Emigrants* de Ford Madox Brown, un hallucinant reflet d'infini.

Enfin, ne sont-ce pas les plus maléfiques d'entre elles qui posséderont durant toute sa vie le poète peintre William Blake, de qui le *Mariage du Ciel et de l'Enfer* commente en traits de feu les aquarelles hantées, exposées à Bruxelles ?

S'il sied de féliciter les ordonnateurs de cette incomparable fête, il faut cependant déplorer l'insuffisance du cadre où elle nous fut offerte. Mal éclairés par la blafarde clarté de cette arrière saison, dans des locaux trop resserrés, ces chefs-d'œuvre eussent gagné à ne pas se disputer les faveurs d'une avare cimaise. Puisque nous possédons enfin un Palais des Beaux-Arts, spacieux et lumineux à souhait, on se demande pour quelle raison la ville de Bruxelles a refusé à des ambassadeurs de cette qualité l'accès du seul salon qui fût digne de leur gloire.

Mémento. — Dans *La Renaissance d'Occident,* M. Max Deauville publie, avec un humour dont tout le monde fut dupe, une piquante étude sur *La Langue Belge.*

— *La Lanterne sourde* a fêté dans une émouvante cérémonie, à laquelle prirent part de nombreux écrivains flamands et wallons, la mémoire du poète *Karel van de Woestyne.*

— *La Nervie* publie un excellent numéro consacré à *Félicien Rops.*

— On a fêté récemment à Bruxelles le soixante-dixième anniversaire de l'écrivain flamand *Cyriel Buysse*, dont plusieurs romans (*Le Bourriquet* et *Les Tantes*) ont été traduits en français.

— Parmi les nombreux concerts de ce début de saison, signalons un admirable récital Beethoven-Chopin par *M. Marcel Ciampi.*

— *L'Association des Ecrivains Belges*, d'accord avec le *Cercle Belge de la Librairie,* a organisé du 16 au 24 novembre, une *Semaine du Livre belge*, au cours de laquelle tous les libraires du pays ont été invités à mettre en valeur les ouvrages de nos auteurs nationaux.

GEORGES MARLOW.

LETTRES ANGLAISES

Revues anciennes et revues nouvelles : *The Edinburgh Review, The Realist.*

Faut-il admettre, comme d'aucuns le prophétisent, que la presse quotidienne est appelée à disparaître devant la T. S. F. et que le journal parlé deviendra suffisamment accessible à la masse pour remplacer le journal imprimé ? Je ne sache pas qu'on ait appli-

qué à cette hypothèse aucun appareil de recherches qui permette d'entrevoir une solution au problème qu'elle pose. Possède-t-on assez de données actuellement pour démontrer qu'à mesure que s'accroît le nombre des postes d'écoute chez les particuliers, ceux-ci se dispensent de leur quotidien favori ? D'expérience personnelle et d'après les amis interrogés, il semble bien que nulle part l'appareil parlant n'empêche l'arrivée quotidienne du journal. En province, à la campagne, aussi bien en Angleterre qu'en France, où la T. S. F. est moins répandue, l'habitude de *lire* le journal n'a aucunement diminué. Les feuilles régionales donneront toujours une infinité de menues nouvelles, indispensables à la vie locale, que les grands postes d'émission ne donneront jamais.

Les gens qui réfléchissent, tous ceux pour qui le travail cérébral est une profession, auront toujours besoin de l'imprimerie. L'oreille ne leur suffira pas, quelle que soit la qualité de leur mémoire. C'est aux yeux que celle ci demandera de rechercher, dans la page imprimée, le document précis sur lequel l'esprit s'exercera. Bien avant que le journal quotidien ne soit l'omniprésent bienfait — ou l'universel fléau — qu'il est devenu, au moins dans nos pays civilisés, les nouvelles couraient de bouche en bouche avec une rapidité que ne surpassent guère les moyens de communication actuels. L'information avait recours aux oreilles et non aux yeux ; ceux-ci reprenaient leur avantage lorsqu'il s'agissait de prendre connaissance des commentaires qu'apportaient les périodiques.

Il y a cent vingt-huit ans, Francis Jeffrey fondait **The Edinburgh Review**, dont le premier numéro parut en octobre 1802, les autres devant suivre de trimestre en trimestre, et Jeffrey avait juste assez de ressources pour en publier quatre. Il n'espérait pas pouvoir aller au delà. Il faut croire que le public avait besoin de ces quatre doses annuelles de commentaires anonymes sur la politique, les lettres, les arts, les questions économiques, historiques, scientifiques, car Jeffrey occupa pendant vingt huit ans son fauteuil éditorial. Au cours du siècle qui suivit, il eut quatre successeurs, et le copieux volume à couverture bleue et à dos jaune continua de paraître sans interruption, et en maintenant toujours à un niveau remarquablement élevé la valeur de son texte.

Aussi partageons-nous le « très réel et profond regret » qu'exprime notre éminent ami Mr Harold Cox, son dernier directeur,

en annonçant que le numéro courant de l'*Edinburgh Review* sera le dernier. Du moins notre ami aura-t-il cette consolation de pouvoir se dire qu'entre ses mains la fameuse revue aura connu une période particulièrement brillante, conforme à la tradition établie par d'illustres prédécesseurs.

Il n'y a pas trente ans que les premières signatures parurent au bas des articles, mais à la période de strict anonymat, les lecteurs perspicaces discernaient aisément la prose de Sidney Smith, de Brougham, de Macaulay, de Hazlitt, de John Stuart Mill, de Carlyle, de Hallam, de Thackeray ou de Gladstone. Car l'*Edinburgh Review* fut le grand organe du parti whig, et à ce titre elle exerça pendant les cinquante premières années de son existence une influence capitale. De nos jours, le libéralisme s'est transformé ; il a obtenu peu à peu les grandes réformes qu'il préconisait. Nombreux sont encore ceux qui restent fidèles à la doctrine, mais c'est une doctrine sans programme autre qu'un opportunisme assez incohérent. Sous la direction de Mr Harold Cox, l'*Edinburgh Review* avait cherché à entraîner le libéralisme hors des ornières où il s'enlise. Avec une rare largeur d'esprit, Mr Harold Cox et les collaborateurs qu'il groupait autour de lui étudiaient dans un esprit moderne les grands problèmes politiques et économiques de la solution desquels dépend la prospérité britannique. Mais la périodicité de ces études était trop lente, sans doute, pour la confuse agitation contemporaine, et le bel alignement des dos jaunes de l'*Edinburgh* ne s'allongera plus sur les rayons des bibliothèques.

C'est grand dommage pour l'élite cultivée qui, possédant les connaissances suffisantes pour comprendre les grands problèmes économiques et sociaux et s'intéresser aux questions d'art, de littérature, d'histoire ou de science, pouvait en suivre l'exposé et la discussion par des spécialistes et des esprits compétents.

C'est dommage aussi pour la pensée française, car Mr Harold Cox demandait volontiers à des collaborateurs français de traiter certaines questions ignorées ou méconnues du public britannique, et ceux d'entre nous qui eurent l'honneur de voir leur nom au sommaire de l'*Edinburgh Review* ne peuvent manquer de partager les regrets de son dernier directeur ; ils se souviennent de l'accueil affable qu'ils trouvent à la calme demeure de Gray's Inn et du fructueux enseignement que sont les conversations avec cet

homme de savoir et d'expérience, qui est un des esprits le plus distingué, le plus courageux et le plus indépendant de notre temps.

§

L'esprit moderne, la pensée moderne, qu'est-ce que cela veut dire? Si l'on est de son époque, si l'on reste dans le mouvement, si l'on avance à l'allure du temps, n'est-on pas moderne? Le temps poursuit son cours, et quiconque s'attarde, s'arrête, tente de fixer l'heure, d'appliquer le frein, de planter la borne immuable, cesse d'être moderne, recule dans le passé en proportion de la vitesse de marche du temps, ou, qui sait ? le ralentissement, la cristallisation, l'immobilité sont peut-être le commencement de la mort. Tout le monde, pour une période plus ou moins courte, a été moderne. L'important est de le rester. N'est-il pas vrai cependant que même ceux qui sentent le mieux cette nécessité subissent l'attrait de l'inaction. L'être humain tend au moindre effort, et pour beaucoup, le bonheur consiste à attendre la mort dans l'inertie, cette mort des vivants. Pourquoi les socialismes et autres doctrines politico-sociales font-elles autant d'adeptes parmi les esprits simples ? Ne serait-ce pas parce qu'elles promettent un état de choses où rien ne changera, où tout sera fixé une fois pour toutes, où l'on n'aura plus besoin de penser, et à peine d'agir ?

Qu'un esprit moderne suffisamment cultivé ne puisse trouver une nourriture satisfaisante dans les organes quotidiens de la presse, c'est une constatation indiscutable. A part d'honorables exceptions, les journaux ont à soutenir des intérêts particuliers, à ménager des individus ou des groupes, à en exalter d'autres, et il en résulte un « bourrage de crâne » général, d'où la vérité sort mutilée, fardée, accoutrée des pires oripeaux. Il n'existe pas de journal d'information pure et simple, impartiale et véridique. Chaque organe défend une politique, ou cherche à en démolir d'autres, et nous trouvons sous la plume de M. Léon Bailby, qui s'y connaît, que « la politique, ce n'est pas beau ».

Ce n'était pas mieux, sans doute, à l'époque où Jeffrey éliminait de l'*Edinburgh Review* les folliculaires et les gribouilleurs à gages, aux commentaires et aux jugements salariés de qui l'« honnête homme » ne pouvait ajouter foi. Sans doute, des ressources personnelles dispensent de la nécessité de vivre de sa

plume, ce qui trop souvent veut dire la louer, sinon la vendre, mais l'écrivain matériellement indépendant n'échappe pas ipso facto à l'esprit de parti, et ses jugements ne seront pas de ce fait dégagés de toute partialité et assurés d'être endossés par la postérité. Les amateurs cultivés qui collaboraient aux débuts de l'*Edinburgh Review*, et Jeffrey en tête, ont rendu des sentences grotesques et publié des appréciations qui ne se distinguaient pas spécialement par l'impartialité. Mais la bonne foi va loin pour excuser ces erreurs.

Le spécialiste a ses limitations, ses étroitesses, mais le profane, à condition toujours qu'il dispose d'une suffisante culture et qu'il soit en garde contre ce danger, peut les discerner ; il verra le point faible d'une argumentation, l'imprudence de certaines conclusions, et il attendra des réfutations par d'autres compétences.

A notre époque, où tout le monde sait lire et où personne n'a de jugement, où plutôt chacun n'a de jugement que celui que son journal lui vend pour quelques sous, il faut chercher dans les organes périodiques les exposés et les commentaires honnêtes. Dans la confusion des idées, dans le bouleversement des valeurs, dans les monstrueuses exagérations et les folles disproportions que subissent les éloges et les attaques contre les hommes, et la présentation des événements, il faut qu'on puisse trouver quelque part la mise au point des idées, des opinions, des connaissances, des doctrines. La revue *The Realist* a été fondée dans ce but. Son sous-titre indique bien son programme : *A Journal of Scientific Humanism*. Le premier numéro, paru en avril dernier, contient un éditorial qui explique les intentions du groupe qui l'a fondé. Ce groupe rassemble des écrivains comme Arnold Bennett, H. G. Wells, Rebecca West, Aldous Huxley, Naomi Mitchison, et des savants comme J.B.S. Haldane, Julian Huxley, et des spécialistes divers. La collaboration a été extrêmement variée et elle a traité des sujets touchant aux mathématiques, à la philosophie, la psychologie, la biologie, la biochimie, la pathologie, l'anatomie, la physiologie, la pharmacologie, l'anthropologie, la sociologie, la zoologie, la météorologie, la radiologie, l'électricité, la cinématographie, l'automobile, le journalisme, etc., non pas pour donner une réponse définitive aux questions traitées, mais pour permettre à tout lecteur intelligent d'y réfléchir avec profit.

En envisageant tous les aspects d'une question, écrivent les éditeurs,

on trouve quelque chose d'aussi important que des solutions pratiques impossibles pour l'instant, on constate ses propres limites et on admet le droit qu'ont les autres de professer des opinions différentes, même quand elles nous sont infiniment désagréables.

The Realist tente un effort de « critique constructive ». Pour que la science prenne toute son utilité humaine, il faut qu'elle sache s'exprimer. *The Realist* offre au spécialiste un organe où s'exprimer et un public pour le comprendre ; grâce à cet organe, le savant jusqu'ici confiné dans son laboratoire et s'exprimant par des symboles, des formules techniques, une terminologie abstruse, usera d'un langage à la portée des intelligences cultivées, et atteindra une proportion importante du public, qui n'a pas le temps d'écouter un homme incapable de s'exprimer clairement. C'est pourquoi le premier numéro débute par une étude d'Arnold Bennett sur « The Progress of the Novel », qui offre là un modèle d'exposé bien construit ,intelligible et probant.

Il serait trop long d'examiner en détail le contenu de ces huit premiers numéros. Ils constituent un merveilleux exemple de tribune libre, de vulgarisation intelligente des découvertes récentes, des théories nouvelles, et ils peuvent certainement intéresser le public, même le plus indifférent à la raison d'être de cet organe.

Il n'est guère de lecteur qui ne puisse suivre, par exemple, le développement des idées émises par J.B.S. Haldane dans l'étude où il s'attache à déterminer « The Place of Science in Western Civilisation ». Ce savant, aux idées aussi hardies qu'ingénieuses, pense que la civilisation occidentale est basée largement sur les applications de la science, et cela depuis une période beaucoup plus longue que les cent cinquante ans auxquels on fait remonter le début de la révolution industrielle. La colonisation du monde par la race blanche d'Occident a été rendue possible par le compas, le sextant et le chronomètre et les progrès de la navigation et des autres moyens de communication et de transport n'ont fait que l'accélérer. Notre civilisation a emprunté aux civilisations précédentes quelques grandes idées fondamentales ; aux Grecs, l'idée de la culture physique, aux Juifs l'idée de Dieu, aux Romains l'idée du droit. Mais le progrès social dépend largement des applications progressives de la science. Malheureusement, remarque l'auteur, les classes gouvernantes d'aujourd'hui ne l'ont pas encore compris ! Devant toute nouvelle

application scientifique, les gouvernements n'ont que deux idées. Comment l'entraver, ou la supprimer, et comment la frapper des plus lourds impôts ? Cette attitude s'est manifestée, par exemple, vis-à vis de trois grandes applications de la biologie : les antiseptiques, les anticonceptifs et les gaz asphyxiants. Les antiseptiques sont permis dans certains cas, comme l'infection des plaies, mais non pas pour prévenir les maladies vénériennes ; pour cet usage, on les vend clandestinement et sans instructions pour s'en servir. Or, les maladies vénériennes tuent chaque année plus de gens que les plaies n'en tueraient, même sans l'usage des antiseptiques. L'action de l'Etat contrarie l'application des antiseptiques pour les cas de beaucoup les plus nombreux. L'interdiction des anticonceptifs supprime les seuls moyens de régulariser l'accroissement de la population, moyens dont on use clandestinement et au hasard, alors qu'ils ont une valeur sociale immense, surtout dans un pays comme l'Angleterre, écrasée par un excédent de population de cinq millions.

Le gaz asphyxiant, écrit l'auteur, est l'arme la plus humaine qui ait jamais été inventée. Il y eut 170.000 gazés dans l'armée britannique seule, dont moins de trois pour cent moururent, et moins d'un pour cent furent rendus infirmes d'une façon permanente, proportion fort peu élevée si l'on considère les blessures produites par les autres armes.

On n'imagine pas que ce soit pour cette raison que l'usage des gaz a été condamné par les représentants politiques de presque toutes les nations civilisées.

L'invention du moteur à combustion interne a rendu possible l'automobile, qui fut tout de suite frappé d'impôts écrasants qui ne servent pas à l'entretien des routes, mais à subventionner des industries que l'automobile tend à rendre périmées. La soie artificielle est écrasée d'impôts, qui servent à secourir des industries textiles surannées. De même, la télégraphie sans fil est confiée par l'Etat à des compagnies qui exploitent des câbles d'une façon déficitaire.

A part quelques exceptions, le personnel gouvernant n'a aucune culture scientifique et les parlementaires ignorent tout de la science ; quelques-uns connaissent le droit et ont étudié quelques questions historiques et économiques. En politique, les connaissances précises sont inutiles, il suffit de pouvoir prononcer un discours émouvant. Cette ignorance devient fatale à notre

époque où se multiplie l'ingérence de l'Etat dans l'industrie. Et l'auteur développe les raisons pour lesquelles l'enseignement scientifique doit prendre le pas sur les survivances sentimentales qui l'entravent.

The Realist paraît le quatrième mardi de chaque mois ; sa présentation est remarquable ; une couverture solide à laquelle un cadre noir donne un aspect un peu trop aus'ère peut-être, du bon papier, une impression claire en caractères lisibles, bref, un contenant aussi sympathique que le contenu est captivant.

Les « éditors », Archibald Church et Gerald Heard, ne paraissent pas opposés à des collaborations étrangères. Ils ont accueilli le Dr Freud, qui étudie la « déconcertante complexité » de Dostoïevski, et Julien Benda, qui a donné une bonne version, par Francis Birrell, de ses Notes sur la Réaction.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ALLEMANDES

Stefan Zweig : *Drei Dichter ihres Lebens* (Trois maîtres de l'autobiographie), Leipzig, Insel-Verlag. — Rudolf Binding : *Erlebtes Leben* (Vie vécue), chez Rütten und Loening, Frankfurt a/M. — Rudolf Binding : *Reitvorschriften für eine Geliebte* (Conseils à une amazone), chez Rütten und Loening, Frankfurt a/M. — René Schickelé : *Symphonie für Jazz* (Une symphonie pour jazz), chez S. Fischer, Berlin. — Hermann Hesse : *Trost der Nacht* (la Nuit parle et console), recueil de poésies nouvelles, paru chez S. Fischer, Berlin.

Casanova, Stendhal, Tolstoï, singulier trio, rencontre pour le moins inopinée, que l'auteur justifie par le titre même qu'il a donné à son nouveau recueil d'essais : **Drei Dichter ihres Lebens** (c'est à-dire trois maîtres de l'autobiographie). De fait, nous les voyons tous les trois s'étager en quelque sorte symboliquement sur des plans superposés, — le premier sur le plan de la gesticulation naturelle et naïve de la vie, le second sur celui de la réflexion psychologique, le troisième sur le plan de la conscience religieuse et morale — et ils représentent ainsi, chacun en son lieu et à sa manière, un exemplaire typique de cette faculté d'autoscopie, de cet art aussi de la confession personnelle où Stefan Zweig reconnaît une des conquêtes les plus tardives de l'humanité moderne. Car il a fallu à l'homme explorer d'abord les continents, parcourir les Océans, approfondir les secrets du langage, avant de songer à voir clair en lui-même. Et même, une

fois arrivé là, que d'obstacles imprévus ! Plus s'aiguise la clairvoyance de l'écrivain, plus se raffine chez lui le besoin opposé de se travestir, de se masquer, plus aussi se perfectionne chez lui l'art du mensonge. Prise dans son ensemble, la littérature n'est guère autre chose. Prenez cette affaire essentielle : l'amour. Combien suspectes et sujettes à caution les confessions d'un Rousseau, d'un Goethe, voire d'un Stendhal ! Non pas qu'ils mentent de propos délibéré. Simplement, ils se gardent de « *tout* » dire.

Ils se gardent bien de souffler mot de certaines rencontres peu reluisantes, de certains épisodes purement sensuels, pour s'étendre sur des histoires sentimentales, très teintées d'idéalisme romanesque, avec des Gretchen ou des Klärchen. Ils n'avouent dans leurs confessions que les femmes d'une propreté morale suffisante pour qu'ils n'aient pas à rougir d'être vus en public en leur compagnie. Quant aux autres, prudemment ils les relèguent dans les bas offices, ou les laissent cachées dans l'ombre des ruelles suspectes. Ce faisant, ils faussent l'image de leur vie sexuelle, et si nous n'avions pas par ailleurs ce gaillard de Casanova qui, avec sa franchise brutale et son impudeur splendide, soulève des tas de voiles, il manquerait à la littérature le livre en somme le plus honnête, qui nous apporte l'image la plus complète de l'éternel masculin dans toutes ses attitudes.

Et sans doute Casanova aussi invente, il arrange, il truque ses souvenirs. Une police spéciale s'est attachée à dépister ses faux alibis, à démasquer ses mystifications ou ses fanfaronnades. Bagatelles que tout cela, au regard de cette vérité globale, de cette sincérité monumentale que respirent les mémoires de ce maître charlatan. Et combien il est au fond plus sympathique, ce franc et joyeux étalon, tout au moins combien il mérite mieux d'être appelé « l'ami des femmes », que le sinistre rival à qui parfois on l'a comparé, ce sadique et satanique don Juan, séducteur diabolique, véritable « ennemi » des femmes, celui-là, qui ne se complaît que dans leur perdition, jouit des affronts qu'il leur inflige et des larmes qu'il leur arrache. En somme, c'est une façon d'apologie morale de Casanova que nous présente ici Stefan Zweig. A tout le moins, il estime que nul mieux que ce bambocheur ne nous a renseignés sur les coulisses secrètes de son époque, précisément parce qu'il n'a aucune prétention à la complication, à la psychologie, à la littérature, qu'il n'est qu'un œil

grand ouvert, au service d'une fonction monstrueusement hypertrophiée, d'un instinct naturel naïvement débridé.

Le « cas » Stendhal est d'un autre ordre. Celui-ci assiste lucide et froid au dédoublement de son moi que nous voyons tout à la fois romantique et intellectualiste, et dans cette curiosité, en même temps calculatrice et passionnée, il a découvert une forme aiguisée de volupté psychologique — compensation à ses échecs amoureux, à sa vocation manquée de Lovelace disgracieux. Cette sincérité de Stendhal, elle aussi, elle est parfaitement amorale, elle est le simple instrument au service d'un intérêt vital, au service surtout de la peur très égoïste qui tenaille cet épicurien délicat de laisser échapper et se perdre ne fût-ce qu'une gouttelette de la précieuse essence qui s'appelait Henri Beyle. De là aussi cette graphomanie fiévreuse qui doit simplement suppléer à la mémoire défaillante, retenir à tout prix et fixer dans quelques centaines d'aphorismes essentiels ou dans les ébauches d'un même roman, éternellement recommencé, l'instantané fugitif de toute une existence. Le psychologisme de Stendhal est la forme la plus quintessenciée de l'égotisme intellectuel. On y chercherait vainement le son grave et parfois tragique que rendent les grands débats de conscience chez un Pascal ou chez un Nietzsche.

Une autre région de la connaissance de soi se découvre ainsi à nous, dont un des explorateurs les plus typiques à notre époque est Tolstoï. Sa confession est devenue l'affaire de toute une génération. Jamais la figure du patriarche d'Iasnoya Poljana n'a été sculptée avec un relief si saisissant, presque terrifiant. On dirait un modelé à la Rodin. Jamais non plus la tragédie intime de cette conscience n'a été ainsi fouillée de part en part avec la lucidité et la délicatesse de toucher du praticien qui explore la chair souffrante : d'abord cette obsédante monomanie de la mort qui brusquement, à l'âge critique, au tournant de la cinquantaine, assaille brusquement la plus prodigieuse vitalité humaine qui ait jamais existé, et puis l'impasse tragique où s'enfonce cet homme qui, un beau jour, a « voulu » et décrété son christianisme, — christianisme singulièrement provocant, ostentatoire, théâtral — contre l'appel profond de ses instincts et contre le milieu où il est condamné à vivre jusqu'au bout.

Quelle continuelle torture de conscience pour un observateur aussi

lucide ! Etre obligé de s'avouer chaque jour que l'homme terrestre qui s'appelle Léon Tolstoï n'est pas en état, ni dans son intérieur, ni dans sa vie privée, de satisfaire aux exigences que l'apôtre Léon Tolstoï impose en public à des millions d'êtres humains, et se sentir, en dépit de ces défaillances sans cesse constatées, condamné à prêcher cette doctrine, envers et contre tous ! Avoir depuis longtemps perdu la foi en soi et exiger pourtant cette foi et cet assentiment des autres ! Voilà la blessure cachée, l'abcès rongeur dans la conscience de Tolstoï... Quel manque de compréhension chez les détracteurs de Tolstoï, qui dans ses pathétiques mortifications ne voient que pur cabotinage ; quel manque de compréhension aussi chez les tolstoïsants fanatiques qui veulent faire à tout prix un saint de cet homme faible et vacillant, alors que précisément dans cet alliage indissoluble de sincérité voulue et d'attitude théâtrale inconsciente réside le secret de Tolstoï. Et pourtant, ce comédien que nous voyons enflé de gloire devant le public, il se change en juge incorruptible, dès qu'il tourne son regard vers le dedans. Dans son for intérieur Tolstoï ne s'est jamais menti à lui-même, et c'est précisément parce qu'il connaissait ses demi-sincérités et ses attitudes théâtrales, mieux que ses pires ennemis, que sa vie a pris la tournure d'une tragédie intime...

Après un premier recueil consacré à trois romanciers (Balzac, Dickens, Dostoïewsky) et un second volume consacré à Hölderlin Kleist et Nietzsche, ce troisième recueil d'essais est peut-être celui où Stefan Zweig a le plus parfaitement réalisé sa méthode, faite d'analyse intense et de vision étonnamment plastique, celui où il a donné la dernière perfection à cet instrument de l'essai, à la fois outil tranchant de la vérité et baguette magique, miraculeusement évocatrice. Il est le plus grand portraitiste peut-être depuis Sainte-Beuve, — avec cette différence qu'il s'attaque de préférence aux toutes grandes figures.

On ne saurait résister au charme très prenant qui se dégage des mémoires que le poète Rudolf Binding a publiés dans un volume intitulé **Erlebtes Leben** (une vie vécue). Ils sont déjà un peu effacés, ces souvenirs d'enfance, de jeunesse et même d'âge mûr — tels des portraits de famille légèrement fanés. Ils évoquent cette période d'éphémère splendeur qui fut celle du nouvel Empire allemand, et qui commence avec la rentrée triomphale des armées victorieuses de 1871 — dont le tableau est évoqué dans les premières pages — pour finir avec les sombres années de l'occupation étrangère, au lendemain de l'armistice. Le

« mensonge » de cette génération est discrétement indiqué, sans aucune arrière-pensée politique d'ailleurs. Car ce qui fait l'intérêt attachant de cette biographie, c'est uniquement la qualité d'âme qui s'y révèle, la haute distinction d'un caractère qui s'est façonné lui-même suivant ses propres lois. Voici d'abord le culte pour un père admirable, grand savant et merveilleux pédagogue, une de ces figures radieuses d'humaniste de grand style dont l'espèce paraissait depuis longtemps éteinte sur notre planète. C'est ensuite l'idéal très européen du parfait « gentleman », dont l'auteur a emprunté les traits à l'Angleterre, en particulier à son modèle très vénéré, le prince de Galles, le futur Edouard VII. Ajoutons l'éblouissante révélation de la terre italienne, de la beauté florentine, de la poésie de d'Annunzio, puis du ciel hellénique avec son implacable netteté. Enfin et surtout, c'est une grande passion qui a rempli la vie de Binding : la passion, on dirait presque la religion du cheval. Non certes par snobisme sportif, mais avec une arrière-pensée éducative, parce qu'il y voit une excellente école de perfectionnement humain. Nul n'a su dire comme lui tout ce que l'éducation par le cheval, à qui sait la comprendre, commande de belle tenue, de tact affiné, à la fois de maîtrise et de connaissance de soi. En ce sens, ses **Reitvorschriften für eine Geliebte** (conseils à une amazone) sont un vrai bijou. C'est une plaquette de 60 pages où l'auteur a codifié à l'usage de la Femme aimée toute cette sagesse du parfait cavalier, avec ici une nuance de galanterie délicieusement surannée, sous forme de versets dont chacun énonce une leçon de fine psychologie, ou encore se détache à la facon d'un tableau inoubliable.

N'écoute pas les manuels ni les professeurs d'équitation. Ils ne savent que leur métier. Monter à cheval, ce n'est pas un métier : c'est un art...

Applique ton oreille contre ton cheval, comme contre un instrument de grand prix, ainsi que fait Ellen Ney pour son clavier, Busch pour son violon, Barjansky pour son cello. De la sorte, tu apprendras des choses étranges dont aucun manuel, aucun professeur d'équitation, n'a la moindre notion.

Quand on a écouté ces leçons charmantes données en tête-à-tête, dans la fraîcheur radieuse d'une promenade matinale, avec tout ce que ces promenades évoquent d'élégance, de souplesse

vivante, de force obéissante et attentive aux plus impondérables suggestions, et qu'on retombe ensuite sur nos routes poussiéreuses, livrées aux exploits et aux méfaits de l'automobilisme, on ne peut s'empêcher de se demander : vers quelle barbarie nouvelle nous acheminerons-nous encore ? Je ne sais si les autres livres de Binding sont composés dans le style et le goût de ses *Conseils à l'Amazone*. Mais s'il en est ainsi, ce doit être un régal pour les plus délicats.

Bêbê tou. Bêbê tou. Toute bêbê. — Hourra pour le Kangourou ! Miaou.

Voilà un début qui promet. René Schickelé a dû, j'imagine, s'amuser follement en écrivant son dernier roman, qu'il a intitulé : **Symphonie für Jazz** (Symphonie pour Jazz). « En moi habite un musicien fou, qui n'a de cesse qu'il ne se soit rompu le cou. » Ce qui est amusant là-dedans, ce n'est pas tant l'histoire invraisemblable et passablement décousue qui nous est contée, que la musique folle qui l'accompagne, sur un rythme de jazz endiablé, avec le charivari de sa batterie métallique et les modulations capricantes d'un saxophone excentrique, tour à tour lyrique et narquois.

En deux mots : un jeune compositeur, quelque peu dadaïste, se brouille avec la femme qu'il adore, simplement parce que celle-ci lui avoue qu'elle s'est entichée des lieds de Hugo Wolf. Sur ce grave malentendu, on se boude, on se sépare. Elle, bourgeoise un peu sentimentale, promène son ennui de femme délaissée dans les décors luxueux d'un Tout-Berlin ultra-snob, au milieu de pantins multiples dont elle provoque, et puis décourage les travaux d'approche. Excellente occasion pour crayonner des silhouettes empruntées à tous les milieux, à toutes les pègres : de la finance, du journalisme, de la politique, y compris la pègre révolutionnaire et moscoutaire. Lui, avec des instincts plus primitifs et de vagues nostalgies exotiques, il s'est évadé vers l'Océan dont il rêve d'orchestrer dans une symphonie pour jazz etorguela rumeur sauvage — et puis, excédé de cette solitude sentimentale, un beau jour, il file vers Paris, enlevé par une cantatrice qui ne tarde guère à l'horripiler avec sa gymnastique suédoise et ses habitudes de comptabilité méthodique. La rencontre d'un sculpteur de génie, nouveau Rodin, qui œuvre infati-

gablement dans son modeste logis de la banlieue parisienne, avec femme et enfants, jette une note plus saine et réconfortante dans cette symphonie abracadabrante et cacophonique. Après une nouvelle fugue, cette fois à travers les cimes alpestres, notre symphoniste dadaïste chez qui s'éveille bizarrement, pendant les sports d'hiver à Saint-Moritz, une vocation paternelle inattendue, finit par envoyer au diable son symbolique saxophone, et un beau soir, par un clair de lune très « vieille romance », il retombe dans les bras de l'épouse délaissée qui se présente à point, juste au moment psychologique. Est-ce la revanche de Hugo Wolf sur la danse nègre, du lied sur le jazz ? Tout cela est d'ailleurs présenté dans un désordre très intentionnel et écrit dans un style trépidant et saccadé, avec cette alternance d'explosions lyriques, de coq-à l'âne et de persiflage qui est la note propre de René Schickelé.

Voici, par contre, les vers d'un poète grave, d'un poète en prose comme en vers, et où ne se rencontre nul souci de l'actualité sensationnelle, de l'excentricité cherchée. **Trost der Nacht** (la Nuit parle et console), déjà ce titre très romantique et plus encore les vers d'Eichendorff, du plus romantique des romantiques, placés en tête du recueil, nous avertissent qu'il s'agit de méditations sur quelques thèmes que d'aucuns qualifieront peut-être de surannés, mais qui paraissent tels, simplement parce qu'ils sont éternels, qu'ils traduisent les angoisses et les espérances indéracinables du cœur humain. Ce qui rend ces vers, d'une musique très simple et très fluide, et inspirés parfois par la plus fortuite des circonstances, infiniment prenants, c'est que nous y retrouvons Hermann Hesse tout entier, dans son intimité quotidienne, sans aucune pose lyrique, avec toutes les désillusions, les incertitudes, les misères aussi, d'une vie souvent solitaire, assombrie par la maladie et par les premiers symptômes du vieillissement, mais ayant gardé intacte toute la fraîcheur d'un cœur grand ouvert à la fraternité des êtres, à la magie des choses, aux silencieuses féeries de la nature, très épris de l'illusion fiévreuse et colorée de la vie, et puis qui s'abandonne, à d'autres heures, avec une confiance enfantine, aux appels de l'Unité éternelle. En un mot, ce sont des débats et des colloques intimes, écoutés la nuit, à de grandes profondeurs. On y retrouve aisément les principaux motifs qui ont inspiré, depuis 1915, les

grandes œuvres de Hesse. En ce sens, ce recueil présente une précieuse contribution à sa biographie intime. Mais il a de plus une autre signification, plus élevée et annoncée dans le titre même. Il nous apprend tout ce que Hesse a puisé de consolations dans son art. Car la poésie transmue tout en joie, même la douleur — tout au moins lorsqu'elle a, comme c'est le cas chez Hesse, percé à jour la vanité de toute gloriole littéraire et qu'elle est retournée à sa fonction essentielle, qui est d'être un besoin religieux et comme la respiration naturelle de l'âme.

JEAN-EDOUARD SPENLÉ.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Kadmi-Cohen : *Nomades, essai sur l'âme juive*, Alcan. — Pierre Fervacque : *La Vie orgueilleuse de Trotski*, Fasquelle, 1929. — Georges Roux : *Divorce de l'Alsace*, Gallimard.

Comme le titre de ce livre l'indique, **Nomades, essai sur l'âme juive**, c'est le nomadisme qui serait, thèse curieuse et intéressante, la clé de l'âme juive. Et même de l'âme sémitique en général, car l'auteur parle autant des Arabes que des Juifs, les uns et les autres frères de race (ils reconnaissent le patriarche Abraham pour ancêtre commun) et frères d'existence à l'origine; beaucoup d'Arabes restent d'ailleurs encore nomades, et d'après l'auteur « le Juif du xxe siècle est aussi nomade que l'Hébreu du xiie siècle avant J.-C. », ce qui est alors aller un peu fort. Toutefois ce fait que l'âme juive n'a pas changé depuis toujours semble bien exact et ne doit pas trop surprendre ; est ce que nous Français nous ne ressemblons pas étrangement à nos vieux ancêtres gaulois ? et nos voisins Allemands à leurs vieux pères germains ?

L'analyse que fait M. Kadmi-Cohen de l'âme sémitique comparée à l'autre, japhétique si l'on veut, est très curieuse, ai-je dit. Tout viendrait de ce que celle-ci est « terrienne » et que celle-là ne l'est pas. Voici comment l'auteur s'exprime.

La terre enseigne le travail ; le nomade (sémite) est paresseux, plus apte à l'effort de l'esprit qu'à celui du corps. — La culture pousse à la logique ; le sémite est incohérent dans sa vie comme dans son histoire. — La terre crée l'instinct de la propriété privée ; le sémite est communiste, ou communisant ; mais s'il n'est pas propriétaire, il est très possesseur et du coup très utilitariste.

— La propriété rend conservateur, le sémite est révolutionnaire. — Le sol exerce une influence tempérante et modérante, le sémite se livre à la passion. — Le sol rend individualiste et diminue la cohésion morale organique ; le sémite a un esprit de corps très solidarisant. — Les races cultivatrices se créent un tableau des valeurs ; le sémite n'a qu'un équilibre instable entre son utilitarisme et son passionalisme. — Le tableau des valeurs crée autorité, discipline, hiérarchie ; le sémite va à l'anarchie, insubordination, indiscipline. — Le tableau des valeurs implique différenciation ; chez le sémite, confusionisme, égalitarisme, unitarisme. — Le principe différentiel détermine vie, mouvement, progrès ; le principe unitaire crée l'immuable — D'où, d'un côté, multiplicité de créations et de disparitions ; de l'autre, stabilité, fixité, éternité.

Si ce schéma absolu était exact (mais heureusement il n'y a rien d'absolu chez l'homme), il faudrait en conclure que le concept sémitique est la négation même de ce que nous appelons la civilisation, et ceci expliquerait la répugnance que les non sémites ont en général pour le sémite. On ne pourrait même pas dire que le sémite a contribué à cette civilisation en révélant au non sémite le passionnel, l'utilitaire, l'éternel, le divin, car le non sémite connaît fort bien tout cela et il en modère seulement les excès. Tout ce qu'on pourrait admettre en faveur du sémite, c'est qu'aucune littérature non sémite ne contient un poème d'amour aussi passionné que le *Cantique des cantiques* et qu'aucune âme non sémite n'a vécu aussi familièrement avec la Divinité que les Patriarches, les Psalmistes, les Prophètes, et que Moïse, Jésus et Mahomet. Mais ce sont là des éléments qui ne sont pas essentiels à la civilisation humaine : et même avec eux le concept sémitique dans le plan humain n'avait rien donné de remarquable, tandis que sans eux le concept non sémitique (l'auteur préfère dire antisémitique, ce qui est un peu tendancieux) avait fleuri bien des civilisations diverses, la chinoise, l'indienne, la persane, l'égyptienne, la chaldéenne, et surtout l'admirable civilisation gréco latine, laquelle, même sans le christianisme, aurait fini par « renaître » des décombres de l'invasion barbare et par produire une civilisation moderne qui serait inférieure sans doute à la nôtre, mais resterait immensément supérieure à ce qu'est, même aujourd'hui, la simili-civilisation sémitique.

En outre, quand on parle de simili-civilisation sémitique, on ne peut parler que des Arabes, puisque eux seuls ont encore divers États, tandis que les Juifs vivent hospitalisés chez les autres ; même le Foyer juif sioniste de Palestine ne constitue pas un État ; et ceci ferait bien penser, à ce propos, que l'âme juive n'est pas absolument la même que l'âme arabe, tout en ayant la même origine. Au surplus, et sans nier l'influence des origines, il ne faut pas non plus l'exagérer ; on a un peu souri de ce bon Demolins, qui, se demandant « à quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons », indiquait les bonds que fait le saumon pour remonter les rivières de Norvège (ce qui obligeait les pêcheurs à s'échelonner le long de la rivière, d'où individualisme, d'où particularisme, etc.), et de même il ne faudrait pas trop insister sur le nomadisme que les Hébreux avaient abandonné dès leur installation dans la terre de Gessen, bien avant la terre de Chanaan, et que les Arabes abandonnent dès qu'ils peuvent ; le nomadisme est fils du sol désertique et non de l'âme unitaire ou solidaire, et on ne peut vraiment pas en parler à propos des glissements habituels des communautés juives vers les endroits où il y a de l'argent à manier et à gagner : Alexandrie, Babylone dans l'antiquité, Cordoue, Tolède dans le haut Moyen Age ; Avignon, Milan à la veille de la Renaissance, puis Lisbonne et Amsterdam, puis Paris et Londres, maintenant New-York ; tout cela n'a rien de commun avec la vie d'un chef de grande tente.

Il y a donc deux problèmes différents, celui de l'âme arabe et celui de l'âme juive. Je ne parlerai pas du premier, qui est d'ailleurs compliqué par le fait qu'il y a des Arabes non musulmans et des musulmans non Arabes, et je me contenterai (le morceau est déjà gros !) de tourner autour du second.

L'âme juive est certainement fort différente de l'âme arabe ; d'une part l'Arabe, quoique très musulman, ne semble pas aussi attaché à son Coran que le juif à sa Thora ; il y a des tribus arabes chrétiennes, tandis qu'il n'y a pas de communautés juives chrétiennes, ni mahométanes, ni bouddhistes, etc. ; d'autre part, l'Arabe veut vivre chez lui et ne cherche pas à s'installer chez les autres en petits groupes fermés, tandis que le juif ne veut que vivre ainsi chez les autres et ne tient pas à vivre chez lui ; le sionisme n'est le fait que d'une faible minorité (un demi-million de cotisants) et les autres Israélites (16 millions) crieraient comme

des diables si on les menaçait (il n'est pas question de cela) de les déporter dans une région aussi aride que la Palestine. Et jusqu'ici personne n'a expliqué cette différence étonnante des deux branches de la même race, l'une qui vit sauvagement repliée sur elle et chez elle, et l'autre qui ne peut vivre que chez les autres et qui s'y montre à la fois sociable, liante, s'insinuant partout, et également farouche, hostile et, après tous les sourires d'entremise, rentrant dans son quartier pour s'y claquemurer.

Ceci, bien entendu, n'est pas dire que l'Israélite parisien vit au ghetto, ou seulement refuse d'aller dîner en ville et de recevoir à sa table des amis non juifs, mais la coexistence que je note d'un double esprit de liaison et d'isolement n'en est pas moins exacte. Bien avant la destruction du Temple, bien avant même l'ère chrétienne, le juif avait essaimé partout dans l'Empire romain en restant d'ailleurs très juif. Strabon, dans un passage connu, dit qu'il n'est pas de grande cité qui ne possède une communauté juive dominant tout ; et on sait que, quelques années à peine après la réduction de la Judée en province, la colonie juive immigrée à Rome même était assez nombreuse et hardie pour couvrir la voix de Cicéron sur le Forum. D'autre part le juif, qui refusait déjà obstinément de se fondre dans la population ambiante, ne semblait plus tenir, après l'écrasement de ses deux révoltes sous Vespasien et sous Adrien, à garder un foyer national ; sans qu'on les ait fait sortir de Judée (aucun texte en ce sens dans l'immense amas du droit romain), ils la quittent volontairement et se répandent dans tout le monde alors connu, chez les Perses comme chez les Romains, et y vivent d'ailleurs d'une vie soupçonneuse et haineuse, car le ghetto n'a pas été, comme on l'a dit trop souvent, une mesure de malveillance des indigènes contre les immigrés, mais un système de défense des immigrés contre les indigènes.

Quelle est la cause de cet exclusivisme farouche ? On n'en voit pas d'autre que la religion. Et cette religion elle-même pourrait bien être le produit d'un orgueil national et racial qui serait alors le tuf de l'âme juive, celui-ci produisant celle-là, et celle-là maintenant alors celui-ci. L'idée maîtresse du juif, c'est qu'il est le peuple élu, donc supérieur à tous les autres. Au début, il s'est agi d'une élection divine, d'une alliance avec Dieu, le seul vrai Dieu, tenu du coup à protéger son peuple tant que son peuple ne l'aban-

donnerait pas, et peut-être quelque chose de ceci subsiste-t-il même dans l'âme du juif le plus libre penseur qui soit (y a-t-il vraiment, à ce propos, des juifs libres penseurs, des juifs athées ? Le juif qui, une fois frotté de notre civilisation, nous accuse si volontiers d'être sectaire et fanatique, pourrait faire d'abord son examen de conscience). Plus tard, la croyance au traité d'alliance avec Dieu s'est modifiée en croyance à l'avènement d'un Rédempteur d'Israël (la divergence sur le caractère temporel ou spirituel de ce Racheteur a été la cause de la scission du christianisme et du judaïsme), et aujourd'hui encore il y a du messianisme subsistant chez les juifs, même chez les Sionistes. Et enfin, maintenant, l'idée de préexcellence de l'âme juive, pour se détacher et de l'alliance et du messie, n'en est que plus dominatrice et exigeante et presque tous les juifs pensent et parfois écrivent que les peuples ne valent que par leurs juifs. Au fond donc de l'âme juive on trouverait l'orgueil, le terrible orgueil qui ne peut pas s'avouer, car il cesserait d'être l'orgueil, donc qui ne peut pas se guérir, et qui aurait fleuri une religion d'orgueil, et maintiendrait la race dans toutes ses prétentions despotiques d'orgueil.

Ceci est d'accord avec la psychologie individuelle du juif. Un observateur me disait : « J'ai connu des juifs de toutes les mentalités et les plus contraires, des avares et des prodigues, des vaillants et des poltrons, des arrogants et des flagorneurs, des vils et des chevaleresques, etc., je n'en ai pas connu qui ne fussent vaniteux. » Or, vanité et orgueil, quoi qu'en disent certains moralistes à courte vue, se tiennent.

Si la théorie était juste, on comprendrait le peu de sympathie que le non juif éprouve en général pour le juif. Il est toujours impatientant d'être regardé comme un être inférieur. D'autant que, même dans le plan individuel, cette supériorité serait à prouver. Le juif a certainement des succès dans les concours et tient une proportion très honorable dans les milieux intellectuels, mais peut être cela s'explique-t-il assez simplement. Le jeune juif d'abord est plus précoce que le jeune non juif (ce qui n'est pas signe de supériorité) ; il est également plus assimilateur, plus à son aise devant l'examinateur (pas de timidité et force habileté), plus travailleur en vue de la réussite (ici reparaît peut-être la vanité), plus opiniâtre en cas de non réussite, bref dans de meilleures conditions

que les autres pour enlever les premières places ; plus tard, quand il s'agira d'arriver, non pas au baccalauréat, mais aux chaires et aux fauteuils académiques, il sera servi par son entregent, par ses relations, par ses coreligionnaires déjà dans la place, par la publicité dont il se sert à merveille, et ainsi l'Institut pourra-t-il avoir relativement plus de juifs que de non juifs. Mais cela prouve-t il une vraie supériorité ? En réalité, ce n'est que dans l'antiquité que le juif a produit quelques génies dignes de figurer parmi les plus grands des hommes : Moïse, Isaïe, saint Paul, les auteurs inconnus du *Cantique*, de *Job*, de certains psaumes. Mais depuis l'ère chrétienne, la race juive, au milieu d'innombrables illustrations de second ordre, n'en a pas donné une seule de premier ordre, car Spinoza lui-même ne peut pas être mis au même rang que Bacon, Descartes, Leibniz et tant d'autres.

Et si du plan individuel on passe au plan collectif, il faut bien reconnaître que le juif n'a apporté aucune contribution à la contexture de notre civilisation. Moyen Age, Renaissance, Age classique, même Révolution, cette Révolution dont il a tant profité et qu'il a eu un moment envie de « messianiser », ne lui doivent rien, pas plus que lui doivent quelque chose les diverses nations qui se sont, d'elles-mêmes, formées, développées, exaltées. Il n'y aurait pas eu un seul juif dans toute l'histoire européenne que rien ne serait changé à l'état de choses actuel, et pas plus que les gens du Moyen Age n'ont eu besoin d'eux pour découvrir les auteurs arabes (eux-mêmes sans valeur ; ces Arabes n'ont fait que traduire les Grecs alexandrins ou byzantins), les gens de la Renaissance n'ont eu besoin d'eux pour inventer la lettre de change et le chèque à ordre. Les juifs se sont contentés de profiter de toutes ces inventions d'autrui, comme ils ont profité du travail physique de tous ceux au milieu de qui ils vivaient.

On aimerait donc que, conscient de cette sorte de demi-parasitisme, le juif s'abstînt de toute arrogance méprisante à notre égard et de nous chanter pouille sur tout ce qui chez nous lui déplaît, à commencer par notre religion, et on souhaiterait également qu'il se rendît compte que l'antisémitisme courant, dont il se plaint si âprement, est de sa faute à lui et non de notre faute à nous. Bernard Lazare l'a reconnu dans son livre *L'Antisémitisme* et son autorité est hors de conteste. Le juif, d'abord, assume trop souvent dans notre grande société chrétienne une attitude irréligieuse

agressive (toute la franc-maçonnerie est dirigée par lui) et, dans nos diverses sociétés nationales, une attitude qui finit parfois par devenir déplaisante, tantôt par un excès de nationalisme, tantôt par un excès d'antinationalisme ; les peuples ont leurs susceptibilités comme les individus, et il faut se garder de les heurter sans discrétion. Le côté international du juif, résultant de sa dispersion à travers le monde, complique ici la question, car le juif ayant la manie de la persécution se croit très vite persécuté et trouve alors dans la Diaspora une caisse de résonance qui amplifie immensément ses plaintes et ses colères, mais qui peut du coup impatienter les autres auditeurs.

Ceci, certains Israélites ne le nient pas et M. Kadmi-Cohen le reconnaît à propos du dernier procès de l'assassin de Petlioura, pour lequel on avait fait venir force témoins devant donner le plus de détails possible sur les pogroms d'Ukraine et à l'audition desquels l'avocat, voyant la conviction des jurés faite, renonça avec habileté et obtint ainsi l'acquittement. « Quelques très bons juifs, dit-il, eussent préféré que le meurtrier encourût une condamnation, pourvu que leur passion de geindre fût satisfaite intégralement, quitte à pouvoir se plaindre ensuite de l'antisémitisme des jurés parisiens. » Mais cet auteur, qui note si finement la chose, ne s'aperçoit pas que, dans la question des troubles de la Palestine l'intrusion véhémente et plaignante de toute la juiverie mondiale a pu nous paraître excessive aussi ; non seulement ces troubles se réduisent à de simples rixes, très fâcheuses d'ailleurs, où il y a eu autant de juifs que d'arabes tués, une centaine de chaque côté, ce qui ne permet guère de parler de massacres de juifs, mais encore les juifs auraient eu un moyen bien simple de ne pas s'exposer à ces sévices, c'était de ne pas s'introduire en Palestine de façon massive et avec une intention avérée de fonder un Etat dont ils seraient les maîtres, dans un pays qui ne leur appartenait pas. Les 600.000 musulmans de là-bas, qui supportaient avant la guerre quelques milliers de juifs occupant quelques villages épars, pouvaient trouver inquiétant de voir d'innombrables juifs, pauvres et arriérés sans doute, mais d'autant plus fanatiques, arriver chez eux, soutenus par les juifs civilisés et riches de tous les pays, compter 150.000 têtes au bout de quelques années, et s'apprêter à être rapidement plus nombreux que les musulmans, d'où gros danger pour ceux-ci. Cette remarque bien simple que les peuples

ont le droit d'être maîtres chez eux, aucun publiciste juif ne l'a faite, pas même M. Kadmi Cohen qui, cependant, a consacré à la question, ici même, un long et intéressant article, pas même un des innombrables journalistes juifs des États-Unis, lesquels auraient pu cependant se demander si les Palestiniens avaient tort de se précautionner contre les Juifs, exactement comme les Américains se précautionnent contre les Japonais.

Bismarck disait un jour : « Empoignez un Juif, vous entendrez tout de suite crier de tous les coins du monde » (le propos, rapporté par Moritz Busch, a été tenu à Versailles pendant le siège de Paris). Il n'aurait donc pas été étonné de voir le développement que prit l'Affaire Dreyfus où, de par l'universalité de la Diaspora, le monde entier prit feu pour une question que personne ne connaissait. Je peux, en vérité, parler de cette Affaire qui devrait me valoir la bienveillance des dreyfusiens, car j'ai été le seul à donner dans mon livre *La Psychologie du Kaiser* un argument sérieux en faveur de l'innocence de Dreyfus ; et ici je vais peut-être me faire rétorquer l'accusation d'orgueil, mais je dois bien constater que tout ce que les autres défenseurs de cette thèse ont dit n'est que niaiserie, et que seul, encore une fois, j'ai démontré que le fameux bordereau, unique base de l'accusation, ne pouvait pas être attribué à l'accusé. Eh bien ! je dois noter que le retentissement de cette affaire, si grave pour nous et qui aurait pu être si désastreuse, n'a été possible que par le sentiment de solidarité juive, remarque qui n'est pas dénuée d'intérêt dans un article sur l'âme juive. C'est ainsi que Pasquier, préfet de police sous Napoléon, qui avait rendu quelque service à des juifs, entendit ceux qui venaient le remercier lui dire : « Votre nom sera bientôt connu et loué dans les plus lointains villages du Turkestan et de la Chine », ce pourquoi il nota dans ses *Mémoires* : « Ceci me fit faire quelques réflexions. »

Tout ce que je viens de dire n'est certes pas dans l'intention de désobliger les Juifs, mais au contraire de les éclairer, de leur expliquer ce qu'ils ignorent ou méconnaissent, et de travailler ainsi à la bonne entente des branches sémitique et japhétique et aussi chamitique (africains, mais non nègres), triple descendance de cet excellent patriarche Noé...

En restant dans la branche sémitique, M. Kadmi-Cohen assure qu'il n'y a aucune mésentente entre les Juifs et les Arabes ; le mé-

pris des Arabes de l'Afrique du nord viendrait de ce que ce sont en réalité des chamites berbères, de même que les Palestiniens hostiles seraient de faux Arabes, de simples Levantins établis dans les villes voisines des colonies sionistes et jaloux d'elles. Cette observation contredit tout ce que nous savons. Il est certain d'ailleurs que tout devrait faire régner la paix entre Arabes et Juifs, communauté de race et presque identité de religion ; et pourtant les deux branches sémitiques ne s'entendent pas, et il serait alors très intéressant de savoir pourquoi. On ne peut pas parler ici de haine pour le peuple « déicide », pas plus qu'on n'en pouvait parler chez les Grecs et les Romains, pas plus qu'on ne peut parler de l'horreur du monothéisme pur pour le monothéisme mitigé des chrétiens ou le monothéisme voilé des Païens. Mais justement, alors, comment expliquer cette opposition entre les deux monothéismes purs, si on ne fait pas intervenir l'orgueil racial, l'orgueil religieux du peuple élu, fils spirituel de Moïse, le seul homme qui ait parlé deux fois face à face avec Dieu, auquel d'ailleurs s'oppose l'orgueil religieux aussi intransigeant des Musulmans, fils spirituels de Mahomet, le seul homme qui ait été toute sa vie (et personne depuis !) en communication constante avec Dieu par l'intermédiaire de l'ange Gabriel. Il semble donc bien que sous la surface visible des oppositions politiques, économiques ou sociales (le Juif pratique l'usure en pays d'Islam comme il la pratiquait en pays de chrétienté), il faut aller jusqu'à une antinomie plus profonde et plus âpre, celle de la psychologie religieuse.

A ce propos, une autre hostilité que M. Kadmi-Cohen met en lumière a de quoi nous surprendre. Nous pouvions croire que le juif avait trouvé dans l'Amérique anglo-saxonne son pays d'élection. Rien qu'à New-York, un million de juifs ! Jamais aucune ville n'a été aussi peuplée de fils d'Israël. Et entre les deux peuples que de liaisons ! Le véritable Yankee, puritain nourri de l'Ancien Testament, est à moitié juif : et le juif, brasseur d'affaires et manieur d'hommes, est à moitié Américain. Il y a seulement vingt ans, si un Israélite nous avait dit : Notre Terre promise est aux Etats-Unis, nous aurions admis la chose. Or, il paraît qu'il n'en est rien, et qu'au contraire il n'y a pas de pays où la race juive se sente plus irritée contre ses hôtes (de par leur « désir violent, insensé, morbide, de créer une race amé-

ricaine », ce qui va directement contre le désir contraire de la race juive de se maintenir envers et contre tous), et que la lutte de l'avenir ne se poursuivra pas entre l'Occident et l'Orient, comme certains de nous le croient, mais entre l'Amérique et l'Europe, celle-ci possédant « l'armature morale et spirituelle dont les pièces essentielles sont Sémitisme et Catholicisme ». On ne trouverait pas d'exemple plus évident de l'irréductibilité absolue de la race juive, décidément imperméable à toute notre civilisation, même à celle qui est le plus profondément imprégnée de l'Ancien Testament.

Car, finalement, c'est bien au facteur religieux qu'il faut en venir quand on traite la question juive. Tant que le juif restera israélite, il sera inassimilable, et jamais il ne voudra, par orgueil, cesser d'être israélite. Jamais, surtout, il ne se fera chrétien, parce que Jésus est à ses yeux l'ennemi, le traître, celui qui a dit qu'il détruirait le Temple, celui qui a dit qu'il venait compléter la Loi alors que la Loi était complète, celui qui a dit qu'il était le Messie (ce que le juif niait) et le Fils de Dieu (ce que le juif regardait comme un blasphème). Assurément, le juif d'aujourd'hui se prive des injures que les anciens rabbins lançaient contre le Nazaréen ; il parle même très respectueusement de lui, et il n'excommunierait plus Spinoza, dont le vrai crime était de l'avoir vénéré. Salvador, Darmesteter, Germain, Benamozegh, Stephen Wyse, bien d'autres, se sont exprimés sur lui en termes excellents. Malgré tout, au fond de l'antipathie du juif pour notre civilisation, il y a la haine du Christ, dont l'enseignement est l'essence même de cette civilisation.

Or, ici, chose curieuse, ce sont, dans l'âme juive, deux orgueils qui s'affrontent : l'orgueil légitime et sympathique que pourrait concevoir le juif d'avoir donné l'homme le plus divin qui ait existé, et l'orgueil antipathique de race qui dédaigne ce sommet parce qu'individuel, et qui veut s'étendre à tout le peuple élu, qui méprise le messianisme passé (quelques rabbins ont reconnu pourtant que Jésus personnifiait bien le Messie attendu), pour se livrer au rêve indéfini du messianisme futur où la domination d'Israël rayonnera. Et ce n'est pas sans émotion, ni sans chagrin, que l'on constate que le juif a jusqu'ici préféré et sans doute préférera toujours la satisfaction de l'orgueil de race dans le plan terrestre plutôt que dans le plan idéal.

Même dans ce plan idéal, le juif a tendance à se diviniser lui en oubliant les autres, ce qui est le contraire de la conception chrétienne, l'homme divinisé pour sauver les autres. Un passage de M. Kadmi-Cohen, où j'avais cru voir tout d'abord une apothéose de Jésus, est, en réalité, l'apothéose du Juif : « Quelle joie, dit-il, ineffable, surhumaine, divine, d'être sur le pic qui domine l'univers, au delà du bien et du mal, au-dessus de la raison, pure ou pratique, d'être l'Homme, d'être Soi qui s'égale à Dieu, qui lutte avec Lui, qui L'absorbe ! » Aucune de ces expressions ne s'applique au Christ, et notamment ce n'est pas lui qui a lutté avec Dieu, mais Jacob (d'où son nom d'Israël). Et alors, quel jour terrible jeté sur l'âme juive qui s'égale à Dieu, qui est l'Homme, nous autres n'étant sans doute que l'Animal, et qui est au-dessus de la raison ! au-dessus du bien et du mal ! Il y a vraiment de quoi rester stupéfait quand on lit ces choses-là...

On voit que le livre de M. Kadmi-Cohen provoque beaucoup de réflexions. Il faut d'ailleurs les faire *cum grano salis*, sans s'irriter ni se désoler, et sans tomber ni dans l'optimisme qui ferait croire à de nouveaux Léon Bloy que tous les Juifs vont se convertir, ni dans le pessimisme qui pousserait de nouveaux Edouard Drumont à conclure de l'imperméabilité mentale du Juif, à son hostilité irrémédiable. Je crois que, sans se convertir, et en atténuant simplement son orgueil (en le transposant peut-être sur son compatriote Jésus, ce qui concilierait tout le monde), il pourrait s'imprégner suffisamment de notre civilisation pour devenir vraiment notre frère. Puisqu'il ne cherche pas à nous convertir, religieusement (ceci est à noter, il ne veut pas nous judaïser, au contraire !), qu'il ne cherche pas davantage à nous déchristianiser, comme il avait cherché et réussi en partie, avant même le Christ, à dépaganiser nos ancêtres ! Et même, faisant un pas de plus, qu'il cherche à nous comprendre, à nous respecter, et à nous aimer, comme nous autres, au fond, tant croyants qu'incroyants (et, chose curieuse, ce sont les incroyants, depuis Voltaire jusqu'à Renan, qui sont les plus durs pour eux), nous les aimons, les respectons et, grâce un peu à M. Kadmi-Cohen, les comprenons.

HENRI MAZEL.

§

M. Pierre Fervacque, qui a écrit la biographie de Toukatchevski, ancien chef de l'armée rouge, nous fait connaître maintenant la **Vie de Trotski**. Nous ne sommes pas sûrs qu'il ait bien lu ce qui a été écrit à ce propos en russe, ni utilisé les sources littéraires russes sur Trotski et ses démêlés avec Lénine d'abord et avec Staline ensuite, mais il faut convenir que le peu qu'il en sait, il a su le résumer et le rendre accessible à ses lecteurs. Il n'a pas évité le tort propre à maints biographes, à savoir de porter au ciel son héros.

Il y a de la grandeur, une grandeur démoniaque, chez cet exilé, écrit-il ; juif magnifique, animé du génie de la destruction, il erre inquiet, inapaisé, ne sachant où fixer sa tente, persuadé cependant qu'il retrouvera son autorité perdue, à laquelle s'ajoutera une dose de haine plus forte (p. 8).

Voilà bien une figure romanesque, ange déchu, dirait on, peint à la Byron. Mais, grâce à Dieu, M. Fervacque ne persiste pas dans cette voie et ramène le sujet de son récit à ses proportions réelles. Nous apprenons donc qu'il manque à Trotski la qualité essentielle à un homme d'Etat : le sens de la diplomatie, dont l'absence le contraindrait vite à s'appuyer sur la force militaire (p. 11). Il a le tempérament d'un combattant et, en même temps, d'un artiste. Cela ne veut pas dire qu'il aime les arts et le beau, mais qu'il est fervent de la publicité, du panache, qu'il est extrêmement vaniteux. Son amour-propre n'a pas de limites (p. 47). Quand il signe un ukase, il s'imagine être Danton réincarné. Il est considéré comme un organisateur de l'armée rouge ; or, en réalité, « incapable d'être un organisateur — on l'a vu quand, un peu plus tard, il fut chargé de la restauration des transports (il fallut que Dzerjinski s'en mêlât), — incapable même de constituer un parti, ce juif brouillon et fier réussit dans les choses militaires parce qu'il a l'intelligence de laisser aux généraux techniciens la direction des affaires et se contente de parader et de pérorer en uniforme » (p. 133). Malgré cela, l'armée rouge est bien sa création à lui, elle lui obéit aveuglément, et il n'en a pas fait sa chose personnelle. Au contraire, il l'a soumise, autant qu'il était en son pouvoir, au parti communiste. Il n'a pas voulu ou su en profiter pour la lancer contre le parti communiste au

moment de la lutte contre ses dirigeants. Les divergences avec ces derniers s'expliquent par l'opposition de Trotski à la bureaucratie du parti, à l'aristocratie des bolcheviks nantis, qu'il fallait abattre (p. 163).

Ce révolutionnaire-né, déclare M. Fervacque, ne peut souffrir d'être embrigadé. Il ne tolère pas de chef, il n'a que mépris pour les « disciples », les soumis (p. 97).

Des vieux bolcheviks, amis et admirateurs dévoués de Lénine il y a trois ans et de Staline actuellement, ne supportent pas Trotski, précisément à cause de sa haine des « disciples ».

Qu'on ne s'y trompe pas, dit justement M. Fervacque. Toutes les accusations lancées contre Trotski, son expulsion du parti communiste et de l'Internationale, sa déportation en Sibérie, son exil, reposent uniquement sur la jalousie des vieux bolcheviks, de ceux qui s'appellent eux-mêmes « la vieille garde », et que Trotski a fustigés dans son livre *1917* (p. 97-98).

C'est pourquoi il n'a pas réussi jusqu'à présent et ne réussira pas probablement à l'avenir. Pour gouverner, il faut savoir manœuvrer, diviser ses ennemis. Trotski n'a jamais su le faire. Il s'est heurté constamment à Staline, à Zinoviev, à Dzerjinski, à Boukharine, à la vieille garde léniniste, à ceux qui, doctrinalement, furent toujours d'accord avec le dieu, parce qu'ils n'osaient pas être en désaccord avec lui (p. 12).

Trotski ne veut tenir le pouvoir suprême de personne, sauf de la Révolution, mais la Révolution, pense-t-il, c'est lui-même. Il a remporté dans sa vie pas mal de victoires, il espère en remporter d'autres, il croit que sa popularité renaîtra, qu'il s'imposera encore une fois à l'attention de l'humanite éblouie. Qui vivra verra. Ce qui est certain, c'est que le chapitre « Trotski » de la révolution russe n'est pas encore clos. Nous allons lire « suite et fin ».

S. POSENER.

§

M. Georges Roux est allé étudier sur place la question alsacienne. Il a consigné le résultat de ses observations dans **Divorce de l'Alsace**.

Le peuple alsacien, dit-il, « a le culte du passé ; son esprit est profondément traditionaliste. Il n'est pas de famille où l'on ne

conserve en images naïvement coloriées les portraits des ancêtres des armées de l'Empire ». Les optants, après 1871, avaient maintenu notre beau renom. Mais, depuis cette époque, l'Allemagne par ses écoles marquait les nouvelles générations de sa forte empreinte. « Derrière une façade sentimentale française, l'Alsace malgré elle se germanisait. » En même temps, « le culte de la petite Patrie » se développait : « ce sont les Français eux-mêmes qui ont encouragé l'esprit autonomiste alsacien ». La résistance de l'Alsace s'était condensée autour du clergé. « Aux élections du Reichstag, en 1890, sur quinze députés, sept étaient des prêtres. Ils prirent le goût et l'habitude de la direction de l'esprit public. » Ils trouvèrent d'ailleurs en Allemagne une organisation animée des mêmes sentiments : le centre catholique ; ils y prirent place.

Quand les Français revinrent en nov. 1918, ils furent accueillis comme des sauveurs : ils apportaient à beaucoup la garantie contre l'anarchie et la disette, à tous la libération d'un régime odieux. Les Alsaciens se montrèrent disposés à apprendre notre langue, « une des plus difficiles qui soient ».

D'Alsaciens, les Français ne fréquentèrent guère que d'anciens optants : « ceux qu'on appelait les *revenants* et qui apportaient la même incompréhension des problèmes nouveaux que les émigrés de tout temps... L'Alsace connut une série de régimes transitoires et de demi-mesures qui sont assez... dans la politique de nos gouvernements incohérents et faibles ». Négligeant le côté moral, nous fîmes beaucoup pour l'adaptation économique, mais l'Alsace regarda nos travaux avec autant d'indifférence qu'elle voyait les constructions allemandes. « Ce peuple a pris très aisément l'habitude de gâteries successives. » Il se plaignit en revanche de notre administration, « tatillonne et lente », ne sachant pas décider faute de décentralisation. L'emploi de fonctionnaires qui n'étaient pas du pays mécontenta aussi : « ce sont surtout des méridionaux », gémissait-on.

La question des langues joua également un rôle, en particulier à l'école, où « l'on apprenait aux enfants « comme langue maternelle » ce qui était pour eux une langue étrangère ». M. Roux croit d'ailleurs « qu'il ne faut pas attacher à ce problème linguistique une importance exagérée. Beaucoup d'Alsaciens qui parlent parfaitement le français sont de farouches autonomistes. Ce qui

est certain, c'est qu'à l'heure actuelle *l'Alsacien s'essaie à parler le français moins volontiers qu'en 1918-1919* ».

La question religieuse, d'après M. Roux,

est importante et grave... L'Alsacien est un peuple religieux... le libre penseur chez lui est une exception rare... A l'inverse de ce qui se passe autrement en France... la foi est ici particulièrement vive dans les campagnes... Dans les petites localités le curé fait tout... L'Alsace vit sous la loi Falloux de 1850. Chacune des confessions a son école ; un instituteur y dirige les classes en les faisant précéder et suivre de prières. Le prêtre contrôle... Ce régime est si contraire au nôtre qu'on conçoit difficilement comment nous ne serions pas tentés d'y toucher. C'est alors que le clergé se dresse unanime et farouche. On l'atteindrait dans l'essence de son influence : la formation des esprits. Sa volonté sur ce point est irréductible et il est soutenu par l'adhésion des parents, littéralement fanatisés... Dès le bloc national, on se mit à laïciser l'Alsace... Vint le Cartel... Naïvement, M. Herriot expliqua aux Alsaciens que du moment qu'ils faisaient partie d'une République laïque, on les laïciserait dès qu'ils le demanderaient. Il n'y avait là rien que de très normal... Ils n'en veulent point à M. Herriot de la franchise... M. Poincaré ne les satisfait guère plus.

Le chef moral de la protestation alsacienne... est l'abbé Haegy... Il est de vieille souche indigène, mais formé à la Faculté allemande de Wurtzbourg... C'est évidemment un Alsacien plus germanique que francisé... Il est obstiné, franc et désintéressé... La presse française, qui ne cesse de le diffamer, commet plus qu'une erreur, une faute... Il est uniquement Alsacien... Sa pensée : il m'a paru qu'elle se rapprochait du concept fédéraliste de la Suisse.

L'autonomisme se répand. « Sans distinguer entre le pays proprement dit et son régime actuel, c'est non seulement le Gouvernement français qu'on combat, mais la France tout court. Le mouvement actuel est dirigé vers un véritable séparatisme moral. » M. Roux croit d'ailleurs que « si les ingérences allemandes sont certaines et actives, elles sont de médiocre effet réel. Il semble certain que les autonomistes n'ont aucun *besoin* de l'appui compromettant de l'Allemagne... Nous avons contre nous la grande masse des catholiques (les deux tiers de l'Alsace) et même une partie importante des protestants ». Les Français sont tous d'accord pour assimiler plus ou moins vite l'Alsace : « cela, elle ne le veut pas ».

M Roux a examiné les solutions. La séparation : « la créa-

tion d'un Etat alsacien serait un malheur pour le pays lui-même et un grand danger pour la paix européenne ». 2o La temporisation : « rien ne dit que le temps travaille en Alsace pour la cause française... La jeunesse n'est pas plus française qu'en 1918, elle l'est plutôt moins. Tant qu'elle continuera à être formée à l'école confessionnelle et tant qu'à cette école on enseignera la méfiance de la France, tant que nous aurons le clergé contre nous, on n'aura pas avancé d'un pas. » Il faut donc concéder à l'Alsace « une certaine autonomie... pour les questions administratives et scolaires ».

M. Roux a aussi étudié le mouvement lorrain, analogue à celui de l'Alsace, mais distinct, « les deux populations voisines ne s'aimant guère ». Dans la Lorraine annexée, les 2/3 de la population parlent un dialecte germanique, mais « le clergé lorrain n'est pas *braqué* contre notre pays comme l'est celui de l'Alsace, je n'y ai pas constaté le même ton d'aigreur et d'âpreté. La formation des prêtres n'est pas la même... L'évêché de Metz et son séminaire sulpicien ont toujours été des centres d'influence française. Au total, rien d'inquiétant : le mot *malaise*, trop faible en Alsace, prend ici tout son sens. Le seul problème qui s'y pose est le problème religieux.

Je ne puis être de l'avis de M. Roux ; le problème religieux n'est grave en Alsace-Lorraine que parce qu'il vient se surajouter au problème linguistique. Celui-là est à la base de toutes les difficultés, et si l'on ne veut pas tout gâter, demandera, pendant des siècles, de l'adresse, des concessions et des faveurs.

EMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

F. Butavand : *La station archéologique de Rosay*; Catin. 4 »

Art

Maurice Brillant : *Maurice Denis*. Avec 32 reprod. en héliogravure; Edit. Crès. 10 »

G.-K. Loukomski : *Les Russes*. Avec 60 pl. en héliogravure; Rieder. 20 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Paul Vulliaud : *Les Rose-Croix lyonnais au XVIIIe siècle* d'après leurs archives originales, précédé d'une introduction sur les origines des Rose-Croix; Nourry. 30 »

Héraldique

Jacques Meurgey : *Armoiries des Provinces et Villes de France*, collection de 372 bois gravés pour le Roi Louis XIV et conservés au Musée Condé à Chantilly. Préface de M. Gustave Macon; Bosse. » »

Histoire

Octave Aubry : *Napoléon III*; Fayard. 15 »

Beckles Willson : *L'ambassade d'Angleterre, 1814-1920*, traduction et préface par Ed. Dupuydauby; Payot. 25 »

Gabriel Esquer : *Les commencements d'un empire : la prise d'Alger, 1830*. Avec 24 illust. et 2 cartes; Larose. » »

Henri Sée : *Evolutions et Révolutions*. (Les révolutions anglaises du XVIIe siècle. La révolution américaine. La révolution française. Les révolutions du XIXe siècle. La révolution russe); Flammarion. 12 »

Littérature

Jacques Arnavon : *Molière notre contemporain*; Edit. de France. 12 »

Olivar Asselin : *L'œuvre de l'abbé Groulx*. Portrait par Henri Martin; le Pigeonnier, Saint-Félicien-du-Vivarais. » »

Ferdinand Bac : *Le favori du Cardinal Albani (Jean-Joachim Winckelmann, « le Père de l'Archéologie »)*; Conard. 15 »

Divers : *Cent ans de vie française à la Revue des Deux Mondes*. Avec de nombreux portraits; Revue des Deux Mondes. 60 »

Victor Giraud : *Port-Royal de Sainte-Beuve*, étude et analyse; Mellottée. » »

Gotama le Bouddha, sa vie, d'après les écritures palies choisies par E. H. Brewster. Préface de C. A. F. Rhys David. Traduction française de G. Lepage; Payot. 25 »

Lafcadio Hearn : *Au Japon spectral*, traduit par Marc Logé; Mercure de France. 12 »

Francis Jammes : *Les nuits qui me chantent*; Flammarion. 10 »

Jacques Jéramec : *La vie de Scarron ou le rire contre le destin*. (Coll. *Vies des Hommes illustres*); Nouv. Revue franç. 12 »

Madame de La Guette : *Mémoires*, Préface et notes par Pierre Viguié (Coll. *Jadis et Naguère*); Jonquières. » »

Pierre Lœwell : *Tableau du Palais*; Nouv. Revue franç. 12 »

Jacques Lombard : *Silhouettes*; Lemerre. 12 »

Maurice Porta, Georges Oltramare, René Fonjallaz : *L'amour en Suisse romande*; René et ses amis, Lausanne. 3 50

Alexandre Pouchkine : *Poèmes révolutionnaires*, traduits du russe par Valentin Parnac et précédés d'une *Vie de Pouchkine*; Les Revues. 12 »

Thomas de Quincey : *Les Confessions d'un opiomane anglais*, traduction nouvelle de Henry Borjane; Stock. » »

Rabelais : *Œuvres complètes. Le Cinquième Livre. Lettres et Ecrits divers*. Texte établi et présenté par Jean Plattard; Edit. Fernand Roches. 18 »

Paul Reboux : *Les conquêtes d'amour et de gloire du Maréchal Duc de Richelieu*; Flammarion. 12 »

Jean-Jacques Rousseau : *Correspondance générale*, collationnée sur les originaux, annotée et commentée par Théophile Dufour. Tome XII : *Les Lettres de la Montagne. Le sentiment des citoyens (octobre 1764-février 1765)*. Avec 6 pl. h. t.; Colin. 40 »

G. Soulié de Morant : *Les préceptes de Confucius (Kroung Tse)*; Piazza. » »

G. Soulié de Morant : *La vie de*

Confucius (*Krong Tsé*); Piazza. » »
Edmond Spalikowski : *Charles-Théophile Féret*, témoignages et souvenirs; Jouan et Bigot, Caen. » »
Stendhal : *Œuvres complètes. Le Rouge et le Noir*, texte établi et présenté par Pierre Jourda; Edit. Fernand Roches, 2 vol. 39 »
Gonzague Truc : *La vie de Madame de Maintenon*. (Coll. *Vies des hommes illustres*); Nouv. Revue franç. 12 »
Commandant Pierre Weiss : *L'Espace*. Préface de la Comtesse de Noailles; Quérelle. 12 »

Philosophie

Jacques Chevalier : *L'habitude*, essai de métaphysique scientifique; Boivin. 18 »
Louis Estève : *L'énigme de l'androgyne*; Delpeuch. » »
Edouard Krakowski : *Une philosophie de l'amour et de la beauté. L'esthétique de Plotin et son influence*. Préface de Pierre Lasserre; E. de Boccard. 40 »
Camille Spiess : *Le sexe androgyne ou divin*, essai psycho-synthétique sur la régénération de l'individu ou de la race. Préface de Florian-Parmentier; Delpeuch. 20 »
Spinoza : *Œuvres*, traduites et annotées par Ch. Appuhn. Tome III : *Traité politique. Lettres*; Garnier. 12 »

Poésie

Charles Deheegre : *Adieu au Nord*; Mercure de Flandre 9 »
Henriette Duplex : *Le triomphe de l'amour*; Figuière. 10 »
Jean-Marie Guislain : *Clairières*; L'Ermitage. » »
André Martel : *La chanson de la chair*, poème en 3 chants. Préface par Gaston Picard; L'Olivier, Toulon. » »
José Marti : *Poèmes choisis*, traduits de l'espagnol par Armand Godoy; Emile-Paul. » »
Pierre Reverdy : *Flaques de Verre*; Nouv. Revue franç. 12 »
Albert de Tencuille : *Parmi les Dieux*; Lemerre. 20 »
Gisèle Vallerey : *La voix des heures*; Figuière. 10 »

Politique

Dr Constant Heymans : *L'Allemagne sous le signe du pétrole*; Revue pétrolifère. 25 »
Elie Savtchencko : *Les insurgés du Houban* (guerre russo-russe, traduit du russe par V. Lazarewski; Payot . 20 »

Questions religieuses

Louise Compain : *La robe déchirée*; Figuière. 10 »
Maurice Félix : *Congrégations religieuses*, étude historique et juridique. Tome IV : *Congrégations non autorisées*. (*La liquidation de leurs biens*); Rousseau. 50 »

Roman

Fortuné Andrieu : *La sorcière de San Salvador*; Revue française. 12 »
Colette Andris : *La femme qui boit*; Nouv. Revue franç. 12 »
Marcel Aymé : *La table aux crevés*; Nouv.Revue franç. 12 »
Binet-Valmer : *Sur le sable couchées*; Flammarion. 12 »
Henri Bosco : *Le quartier de sagesse*; Nouv. Revue franç. 12 »
A. René Brouillhet : *Belzébuth cruciflé*; Delpeuch. 12 »
Marguerite Clairmont : *L'aube inutile*; Revue française. 12 »
Antonine Coullet-Teissier : *Marthe femme seule*; Renaissance du Livre. 12 »
Daniel-Rops : *L'âme obscure*; Plon. 15 »
Jacques Darnetal : *Sens interdit*; Figuière. 12 »
Louis Emié : *La nuit d'octobre*; Nouv. Revue franç. 12 »
Léonhard Frank : *Karl et Anna*,

traduit de l'allemand par Romana Altdorf et René Jouglet; Rieder. 12 »

Léo Gaubert : *L'heure d'allumer les lampes*; Renaissance du Livre. 12 »

André Geiger : *Les amants de Damas*; Nouv. Soc. d'édition. 12 »

Claire Goll : *Une perle*. Edit. Crès. 12 »

Etienne Gril : *L'aventure sans voyage*; Edit. de l'Epi. 12 »

L. Guigo-Coulmassis : *La serveuse du Coq d'Or;* Le Rouge et le Noir. » »

Marcel Hauriac : *Le chemin de halage;* Renaissance du Livre. 12 »

Régine Hubert-Robert : *Une femme se noie...;* Figuière. 10 »

Pierre Humbourg : *Silvestre le simple;* Nouv. Revue franç. 12 »

Renaud Icard : *Calvaire de roses*; Renaissance du Livre. 12 »

Jean de Kerlecq : *Minuit*; Marpon.

Rudyard Kipling : *Simples Contes de la Montagne*, traduits par Madeleine Vernon et Henry D. Davray. Introduction par Henry D. Davray; Mercure de France. 12 »

Jehan Le Povre Moyne : *Les noces diaboliques*; Renaissance du Livre. 12 »

Lucien Maucourt : *Têtes de massacre*; Figuière. 10 »

Armand Mercier : *Sampo le mystérieux*; Edit. de France. 12 »

Michel Georges Michel : *Les Montparnos*, illustré par *Les Montparnos*; Fasquelle. 20 »

Francis de Miomandre : *Baroque;* Férenczi. 12 »

Albert Nouveau : *La retraite aux flambeaux;* Figuière. 12 »

Ferdinand Antoni Ossendowski : *Tchar Aziza*, roman marocain, traduction de M. Robert Renard; Flammarion. 12 »

Afranio Peixoto : *Sortilèges*, traduit par le comte A. de Périguy; Plon. 12 »

Simonne Ratel : *Trois parmi les hommes;* Plon. 12 »

Alexeï Remizov : *Sœurs en croix*, traduit du russe avec une introduction par Robert Vivier; Rieder. 18 »

Georges Royer : *Destins croisés;* Nouv. Revue franç. 12 »

Emmanuel Robin : *Accusé, lève-toi;* Plon. 12 »

Jacques Salève : *Les hommes de plaisir*; Figuière. 12 »

C. G. Sarti : *Mais... Mussolini n'est pas mort*; Agenzia artistica. 10 »

Titayna : *Loin;* Flammarion. 12 »

Pierre-René Wolf : *Marfa*; Albin Michel. 12 »

Sciences

Paul Brenot : *La T. S. F.* Préface du général Ferrié; Plon. » »

René Fortrat : *Introduction à l'étude de la physique théorique.* Ve Fascicule : *Les ondes magnétiques*; Hermann. 10 »

Jules Lemoine et Auguste Blanc : *Traité de physique générale et expérimentale d'après le cours du Conservatoire national des Arts et Métiers.* 1er volume : *Mécanique, chaleur;* Eyrolles. 100 »

Commandant F. Ollivier : *La Topographie sans topographes.* Traité de photogrammétrie; Edit. Revue d'optique théorique et instrumentale. » »

M. Schlick : *Espace et temps dans la physique contemporaine*, introduction à la théorie de la relativité et de la gravitation, traduit sur la 4e édit. allemande par M. Solovine; Gauthier-Villars. » »

Wolfers : *Transmutation des Eléments.* Préface de Jean Perrin; Soc. d'édit. scientifiques. » »

X : *La grande œuvre de la chimie.* Ill. de Pierre Bouquerel; Chimie et Industrie. 30 »

Sociologie

Gina Lombroso : *La femme dans la société actuelle*, traduit de l'italien par François Le Hénaff; Payot. 12 »

B. Montagnon : *Grandeur et servitude socialistes*; Libr. Valois. 12 »

Théâtre

Henri Jeanson : *Toi que j'ai tant aimée*; Nouv. Revue franç. 12 »

Louis Pize : *Le mystère de Saint-François Régis ou La Nuit du Serre-en-Don*; Le Pigeonnier, Saint-Félicien-du-Vivarais. » »

Francis Vielé-Griffin : *Le Livre des Reines*. (*La Reine Ogive*, tragédie. *La Reine Bertrade*, drame. *La Reine Ale*, divertissement). In-4° tiré à 130 ex.; Mercure de France. 200 »

Varia

Almanach de l'Action française 1930; Libr. de l'A. F. 7 50

André Leroy : *Elevage rationnel des animaux domestiques*. (*Zootechnie générale*); Hachette. 25 »

R. Villatte des Prugnes : *Les Chasses au marais*. Avec de nombreux dessins de P. Galien; Nourry. 20 »

M. d'Yauville : *Traité de Vénerie*. Illustré de 27 figures de Jean-Baptiste Oudry; Nourry. 80 »

Voyages

René Grousset : *Sur les traces du Bouddha*; Plon. » »

D. G. Mukergi : *Le visage de mon frère*, traduction et préface de Maurice Rémon; Stock. 12 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Le prix des livres en France. — Roland Dorgelès à l'Académie Goncourt. — Le Jury du prix Moréas. — Prix littéraires. — A propos de Mata-Hari. — Encore les vies romancées. — A propos des singes de Gibraltar. — Le Sottisier universel.— Publications « du Mercure de France ».

Le prix des livres en France. — M. Louis Thomas a dernièrement donné à l'*Intransigeant* un article où, s'appuyant sur diverses données et considérant les prix élevés de la librairie à l'étranger, il conclut que le livre ne se vend pas assez cher en France. L'*Intransigeant* a reçu une « réponse » à cet article et l'a publiée dans son numéro du 16 novembre. Cette « réponse » n'est pas une lettre ; c'est un court article de M. Fernand Demeure, qui met en cause M. Henri Duvernois et fait appel à son expérience. Mais les choses y sont amalgamées de telle sorte qu'il est impossible de distinguer les propos de M. Demeure de ceux de M. Duvernois, ce qui est fâcheux. Quoi qu'il en soit, il nous paraît utile d'exposer les arguments produits.

MM. Duvernois-Demeure affirment :

> D'abord, le livre, avant 14, était bien marqué 3.50, mais se vendait 3 francs. Certains éditeurs le « laissaient » même à 2.75.

Trois erreurs en trois lignes. Depuis longtemps, en 1914, le livre marqué 3.50 ne se vendait plus 3 francs, et depuis plus longtemps encore il ne se vendait plus 2.75. A une époque très lointaine, alors que M. Demeure devait être bien jeune encore, les libraires s'avisèrent qu'il y avait lieu d'abolir l'usage de vendre 2.75 le livre marqué 3.50. Je

dis *libraires*, car jamais aucun *éditeur* n'a « laissé » à 2.75 le livre marqué 3.50. Pour que la mesure fût efficace, il fallait que toute la corporation, qui n'avait pas alors la cohésion qui l'unit aujourd'hui, s'y conformât. Mais comment en assurer l'exécution ? Les libraires eurent recours aux éditeurs et leur demandèrent de fermer le compte de tout libraire qui leur serait signalé comme dissident. Le Syndicat des Editeurs consentit. Pareil accord se renouvela plus tard pour que le prix de vente au public fût porté de 3 francs à 3.50, prix marqué. On eut l'occasion au cours de ces deux périodes de faire jouer plusieurs fois la sanction du compte fermé. La mesure était donc officielle et d'obligation étroite. On trouverait sans doute dans les archives du Cercle de la Librairie les dates des conventions susindiquées.

MM. Duvernois-Demeure déclarent que « le livre d'avant-guerre contenait de quatre à cinq fois » plus de matières que le livre actuel, et ils prennent pour exemples les romans de Zola et de Huysmans. Quand on traite une question générale, il est inadmissible de choisir ses exemples parmi les exceptions. L'in-18 ou l'in-16 d'avant guerre était montée en moyenne sur 300 pages de 28 lignes de 45 lettres, soit 378.000 lettres ; aujourd'hui, on compte en moyenne 250 pages de 26 lignes de 45 lettres, soit 292.500 lettres. La matière d'un roman en 1929 représente ainsi plus des trois quarts de celle d'un livre en 1914. Même en accordant le quart plein au déficit, on ne voit pas bien l'opération mathématique dont la solution donne : un quart égale quatre ou cinq entiers ; par contre, on voit sans effort que MM. Duvernois-Demeure exagèrent... un peu.

Continuons :

> En réalité, et si l'on voulait s'en tenir à la stricte logique, le livre actuel est vendu dix fois plus cher qu'avant guerre.

Il n'est pas question dans la « réponse » de la dépréciation de l'argent ; mais, tout de même, c'est un fait, je crois, reconnu, le franc papier vaut quatre sous d'avant guerre ; on en est tout à fait convaincu lorsqu'on paie 10 francs (au moins) le modeste déjeuner qu'on payait 2 francs jadis. Si donc un livre marqué 12 francs est vendu dix fois plus cher en ce temps-ci qu'en l'autre, son prix devrait être de 1.20 papier, soit 0.24 or. Tout commentaire est inutile, n'est-ce pas ?

Voici enfin le cas des droits d'auteur. « L'auteur, jadis, donnait de trois à quatre fois la valeur d'un livre actuel en un seul volume. » Sans insister, notons que tout à l'heure c'était de quatre, cinq ; on a constaté du reste que l'auteur raccourcit seulement d'un quart. Mais voici qui devient inintelligible :

> A présent il touche 10 pour cent sur la vente au lieu de 3 ou 5, ce qui fait qu'en réalité, étant donné qu'il écrit trois fois moins, il empoche 30 pour cent environ.

Est-on ici pour ou contre les auteurs ? pour ou contre les éditeurs? ou contre les moulins à vent ? Telle qu'est rédigée la phrase, 3 ou 5 signifie 3 ou 5 pour cent. A quelle époque les auteurs ont-ils «bénéficié» d'un régime qui sur 3.50 leur attribuait 0 fr. 10,5 (3 o/o) ou 0 fr. 17,5 (5 o/o) par volume ? La même phrase est encore déconcertante avec les mots « sur la vente », car elle laisse supposer que l'auteur ne reçoit ses droits que sur les volumes vendus, après inventaire annuel par conséquent, c'est-à-dire aux calendes grecques. Or, les neuf dixièmes au moins des auteurs touchent leurs droits sur le nombre d'exemplaires tirés, lors de la mise en vente (et même avant parfois), ce qui est assez différent.

Tout l'article est simplement risible. — A. V.

§

Roland Dorgelès à l'Académie Goncourt. — En remplacement de Georges Courteline, membre de l'Académie Goncourt du 24 novembre 1926 au 25 juin 1929, Roland Dorgelès a été élu, le mercredi 20 novembre, au troisième tour de scrutin, par huit voix contre une à Georges Duhamel. (Courteline lui aussi avait été élu par huit voix.)

Sept des Académiciens étaient présents : MM. J.-H. Rosny aîné, J.-H. Rosny jeune, Raoul Ponchon, Léon Hennique, Gaston Chérau, Pol Neveux et Jean Ajalbert. MM. Lucien Descaves et Léon Daudet votèrent par correspondance.

Voici les résultats des trois tours de scrutin :

1er Tour. Georges Duhamel, trois voix ; Mme Colette, deux voix ; Roland Dorgelès, une voix ; René Benjamin, une voix ; Charles-Henry Hirsch, une voix ; Henri Béraud, une voix.

2e Tour. Roland Dorgelès, quatre voix ; Georges Duhamel, trois voix ; Colette, deux voix.

3e Tour. Roland Dorgelès, 8 voix, Georges Duhamel, une voix.

Roland Dorgelès est le plus jeune membre de la Compagnie dont Raoul Ponchon est le doyen. Il est né à Amiens, le 15 juin 1886. Son bagage littéraire se compose à l'heure actuelle de sept volumes principaux : *Les Croix de bois* (1919) ; *Le Cabaret de la belle femme* (1919, édition augmentée en 1928) ; *Saint-Magloire* (1922) ; *Le Réveil des Morts* (1923) ; *Sur la Route Mandarine* (1925) ; *Partir* (1926) ; *La Caravane sans chameaux* (1928). Son chef-d'œuvre, *Les Croix de bois*, un des grands livres qui aient été écrits sur la guerre de 1914-1918, l'a tout de suite classé parmi les écrivains les plus humains, les plus exacts de cette période.

Avant la guerre, il ne s'était fait connaître que comme un excellent journaliste, voire humoriste parfois.

Sa bibliographie se complète ainsi : *La Machine à finir la guerre* (avec Régis Gignoux, 1917) ; *Montmartre mon pays* (1925) ; *Le cadastre littéraire ou une heure chez M. Barrès* (1925) ; *Le promeneur nocturne* (1926) ; *Souvenirs sur les Croix de bois* (1928). Il a en outre écrit des préfaces pour les ouvrages suivants : *L'héroïque pastorale* de Louis Vuillemin (1920) ; *Synthèses littéraires,* de Gus Bofa (1923); troisième volume de l'*Anthologie des Ecrivains tués à la guerre* (1925) ; *Un tel, de l'Armée française,* de Tristan Franconi (1926) ; *La Chanson de Damsan* (1928). Enfin on trouve deux contes de lui dans : *Histoires Montmartroises* (1919) ; *Quand j'étais reporter* (1926).

La Boule de gui, volume publié en édition de luxe avec des dessins de Dunoyer de Segonzac (1921), puis avec des illustrations de Fouqueray (1926), est un chapitre inédit des *Croix de bois* qu'on retrouve dans l'édition définitive du *Cabaret de la belle femme.*

Il y a dix ans, à peu près à la même époque, Dorgelès « ratait », avec les *Croix de bois*, le prix Goncourt qui allait à Marcel Proust. Peu après, il était couronné par le jury du prix Femina-Vie Heureuse.

Il a prodigué son activité littéraire — et aussi son activité tout court — à plusieurs œuvres d'après-guerre et notamment à l'Association des Ecrivains combattants, dont il a été nommé, l'an dernier, Président. Avec lui, c'est vraiment un esprit nouveau qui pénètre dans la fondation des frères Goncourt, un esprit très éloigné de tout... « académisme ». — L. DX.

§

Le Jury du Prix Moréas. — Les membres du Jury du Prix Moréas se sont réunis le jeudi 14 novembre pour donner un successeur à Paul Souday. M. Sébastien-Charles Leconte a été nommé à l'unanimité.

§

Prix littéraires. — Le prix Nobel de littérature a été attribué, le 12 novembre dernier, à l'écrivain allemand Thomas Mann.

Le prix littéraire de « Gringoire » (15.000 fr.), attribué pour la première fois cette année, a été décerné à M. Marcel Sauvage pour son recueil de contes : *Le premier homme que j'ai tué.*

Le jury du prix Lasserre a donné son prix annuel à M. Ernest Jaubert pour l'ensemble de son œuvre.

§

A propos de Mata Hari.

Antony, le 17 novembre.

Monsieur et cher directeur,

J'ai lu avec un vif intérêt les articles parus dans le *Mercure,* nos 752, 753 et 754 sur *la vraie Mata Hari.*

L'auteur relate la légende créée autour de M. Malvy, amant de l'espionne. M. Messimy, un galant homme, revendiqua la paternité des épîtres amoureuses. C'est très bien. Mais il me souvient qu'au mois de mai 1916, à Bordeaux, je suivis les débats, devant le Conseil de guerre, d'une espionne qui fut condamnée pour *intelligences avec l'ennemi.*

Or, deux témoins vinrent à l'audience déposer, sous la foi du serment, que « M. Malvy avait été vu en compagnie de l'accusée au *Chapon fin* », restaurant bien connu des soupeurs bordelais, et un hôtel de Libourne « avait abrité leurs amours », selon la déposition de la tenancière elle-même.

Affolement du Président, qui dit en se tournant du côté du banc de la presse : « Messieurs, je vous en prie, pas un mot de tout ceci dans vos feuilles ! »

La recommandation du brave colonel qui présidait était superflue, car c'était la guerre et les comptes rendus judiciaires, comme tous les écrits, étaient censurés. Mais Anastasie n'est plus et le *Mercure* qui, comme toujours, est soucieux de fixer un point d'histoire en publiant cette affaire, permettra de lui fournir l'occasion de compléter sa documentation en y ajoutant ce souvenir personnel.

Quelle conclusion tirer de ma rectification ? « Rendre à César ce qui appartient à César. » Et si Mata Hari appartient à M. Messimy, l'espionne de Bordeaux appartient à l'ancien ministre Malvy qui, sans doute, ignorait qu'elle entretenait des intelligences avec l'ennemi au moment où on la lui jeta dans les jambes (honni soit qui mal y pense).

J'ai lu aussi dans la relation de *La Vraie Mata Hari* (nº 754), page 133 du *Mercure*, que le « Français Gaston Quien a été le dénonciateur d'Edith Cavell. » Or, j'ai également assisté aux deux procès de ce traître poursuivi pour intelligences avec l'ennemi ; mais l'accusation ne put établir qu'il ait été le dénonciateur de l'héroïne. C'était surtout un *indicateur* des Allemands et l'instruction avait tout naturellement recherché si ce misérable n'avait pas fait tomber dans leurs mains l'admirable organisation de miss Cavell.

Pour arriver à la démonstration de la culpabilité de Quien sur ce point, on présenta à tous les témoins une série de photographies et sur la question du Président : « Reconnaissez-vous dans ces photographies la personne vue en compagnie de l'accusé ici présent ? » (Le portrait était celui d'un des chefs de la *Kommandantur*, commensal de Quien) :

— « Le voici ! » s'écriait le témoin tombé en arrêt devant une photo. Et cette exclamation faisait sensation dans l'auditoire.

Mais sur observation du défenseur, Mᵉ Darmon, on apprit avec stupéfaction que les témoins précédemment entendus à ce sujet au cours de l'instruction avaient été l'objet de la même question, à laquelle ils

avaient *tous* répondu *négativement*. C'était la *photographie* qu'ils reconnaissaient à l'*audience* et non l'*original*.

Permettez-moi, enfin, de relever l'incohérence des deux jugements dans l'affaire Quien, qui fut la première fois condamné à mort et, après cassation, à 20 ans de travaux forcés par un autre Conseil de Guerre avec le même dossier, *sans fait nouveau*.

Question d'appréciation, dira-t-on. Mais alors, comme je comprends qu'on ait remplacé les anciens Conseils de Guerre par les tribunaux militaires, quoi qu'en pense M. Charles-S. Heymans, qui croit « à la bienveillance, à l'impartialité et même à la pitié » des juges militaires !

Est-il besoin d'ajouter, en terminant, que je prends l'entière responsabilité des faits que je rapporte ci-dessus dans le but de collaborer à la manifestation de la vérité ?

Au surplus, cette assurance est superflue au *Mercure*, qui a fait ses preuves et dont l'indépendance de ses rédacteurs est connue : la publication des *Défaitistes*, par Louis Dumur, en est un exemple.

Croyez, etc. JEAN MAURIENNE.

§

Encore les vies romancées.

Bougie, 25 novembre 1929.

En lisant *la Vie glorieuse de Victor Hugo* par Raymond Escholier, j'avais éprouvé à plusieurs reprises une impression de déjà lu qui n'avait pas été sans me diminuer le plaisir que j'éprouvais à lire ce quasi-roman.

Un hasard vient de me permettre d'éclaircir mes doutes et je ne peux résister au désir de faire connaître à d'autres les procédés littéraires de M. Raymond Escholier.

Peu après avoir terminé son livre, j'ai retrouvé un livre que j'avais lu étant enfant : *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, Edition J. Hetzel et Cie, 18, rue Jacob, Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. Je n'ai eu qu'à le feuilleter pour trouver la solution de mes réminiscences et je vous soumets quelques échantillons choisis parmi les plus frappants, car il serait bien long de tout énumérer :

LA VIE GLORIEUSE DE VICTOR HUGO (RAYMOND ESCHOLIER)	VICTOR HUGO RACONTÉ PAR UN TÉMOIN DE SA VIE
Page 17	Page 19 (vol. I)
La cour de la maison où il dut tant s'amuser avec Abel et Eugène n'a pas fini de hanter sa mémoire. Il reverra toujours, dans cette cour, le puits,	C'est à ce moment que remontent les plus lointains souvenirs de Victor Hugo. Il se rappelle qu'il y avait dans cette maison une cour, dans la cour

l'auge, et au-dessus de l'auge, le saule.

A trois ans, sa mère l'envoie à l'école, rue du Mont-Blanc. Il est si petit qu'on a plus soin de lui que des autres enfants. On le mène, le matin, dans la chambre de Mlle Rose, la fille du maître d'école ; le plus souvent Mlle Rose est encore au lit et elle l'assoit près d'elle ; quand elle se lève, il la regarde mettre ses bas. Il n'oubliera jamais les mollets de Mlle Rose et, toute sa vie, cet amoureux de la femme aimera les belles jambes au galbe précieux.

L'enseignement qu'on lui donne en classe n'a pas de quoi lui tourner la cervelle. Il lui suffit de regarder, d'une fenêtre, bâtir l'hôtel du cardinal Fesch. Un jour, un cabestan hisse une pierre de taille et sur cette pierre un ouvrier ; la corde casse ; l'ouvrier est broyé par la pierre.

Une autre fois la pluie est si violente que la rue de Clichy et la rue Saint-Lazare sont devenues des rivières. Le pauvre, on ne vient le chercher qu'à neuf heures du soir.

Mais surtout il garde mémoire d'une représentation donnée pour la fête du maître d'école. Un rideau sépare la classe en deux. On joue « Geneviève de Brabant». Geneviève, c'est Mlle Rose. Victor, le plus petit de l'école, fera l'enfant. On l'habille d'un maillot et d'une peau de mouton qui laisse pendre une griffe de fer. Ce drame, auquel il ne comprend rien, lui semble interminable. Alors pour se désennuyer, ce farceur de Victor enfonce sa griffe dans le mollet de Mlle Rose, ce qui fait qu'au moment le plus pathétique, les spectateurs sont surpris d'entendre Geneviève de Brabant dire à son fils : — Veux-tu bien finir, petit vilain !

—

un puits, près du puits une auge et au-dessus de l'auge un saule ; — que sa mère l'envoyait à l'école rue du Mont-Blanc ; — que, comme il était tout petit, on avait plus soin de lui que des autres enfants ; — qu'on le menait, le matin, dans la chambre de Mlle Rose, la fille du maître d'école ; — que Mlle Rose, encore au lit le plus souvent, l'asseyait sur le lit près d'elle, et que, quand elle se levait, il la regardait mettre ses bas.

Autre souvenir. Une fois en classe, l'enseignement qu'on lui donnait était de l'asseoir devant une fenêtre, par laquelle il regardait bâtir l'hôtel du cardinal Fesch. Un jour qu'un cabestan hissait une pierre de taille et sur cette pierre un ouvrier, la corde cassa et l'ouvrier fut broyé par la pierre. Un événement qui lui fit autant d'impression fut une pluie si violente que la rue de Clichy et la rue Saint-Lazare étaient devenues des rivières et qu'on ne vint le chercher qu'à neuf heures du soir.

Il a encore gardé mémoire d'une représentation donnée pour la fête du maître d'école. La classe était séparée en deux par un rideau. On jouait « Geneviève de Brabant ». Mlle Rose faisait Geneviève et lui, comme le plus petit de l'école, il faisait l'enfant. On l'habilla d'un maillot et d'une peau de mouton qui laissait pendre une griffe de fer. Il ne comprit rien au drame qui lui parut long. Il se désennuya de la représentation en enfonçant sa griffe dans les jambes de Mlle Rose, ce qui fit qu'au moment le plus pathétique, les spectateurs furent surpris d'entendre Geneviève de Brabant dire à son fils : — Veux-tu bien finir, petit vilain !

—

Page 24

Mais quand le dernier des enfants Hugo est juché sur la balançoire, c'est le diable pour l'en faire redescendre. Debout sur l'escarpolette, il met toute sa force et tout son amour-propre à la lancer le plus haut possible et il disparaît dans le feuillage des arbres. Quelquefois, pourtant, il cède de bon gré sa place à la petite fille qui s'y laisse hisser honorée et tremblante et recommande bien de la balancer moins haut que la dernière fois.

D'autres soirs, on bande les yeux de Mlle Adèle et les garçons la promènent à travers les allées, dans une vieille brouette boiteuse. De temps en temps, on lui demande de dire dans quel coin du jardin elle se trouve, et quand elle se trompe, une tempête de rires la remplit de confusion. Alors, sans qu'on y prenne garde, elle relève un peu son bandeau, et répond juste. Mais dès qu'on s'aperçoit qu'elle a triché, les hommes se fâchent et se vengent. Tout est à recommencer. On serre le mouchoir à lui noircir la peau, on la brouette très loin.

— Où es-tu ? interrogent des voix sévères. Mlle Adèle se trompe encore, se trompe toujours, et l'on rit tant qu'on lui fait grâce. De tout le jour, elle n'aura plus son bandeau sur les yeux.

Page 37 (vol I)

Personne n'en abusait plus que Victor ; une fois monté dessus, on ne pouvait plus l'en faire descendre ; debout sur l'escarpolette, il mettait toute sa force et tout son amour-propre à la lancer le plus haut possible et il disparaissait dans le feuillage des arbres qui s'agitaient comme au vent. Quelquefois on daignait offrir la place à la petite fille, qui s'y laissait hisser, honorée et tremblante, et recommandant bien de la balancer moins haut que la dernière fois.

L'escarpolette avait une rivale ; c'était une vieille brouette boiteuse. On mettait Mlle Adèle dans la brouette et on lui bandait les yeux. Puis les garçons la voituraient dans les allées et il fallait qu'elle dît où elle était, et c'était une explosion de bonheur et de rires quand elle se trompait et qu'elle était perdue dans le jardin. De temps en temps elle disait juste, mais on regardait le bandeau et l'on s'apercevait qu'elle avait triché. Alors les garçons se fâchaient. C'était stupide, il fallait recommencer ; on serrait le mouchoir à lui noircir la peau, on la brouettait très loin et des voix sévères lui demandaient : où es-tu ? Elle se trompait et les rires éclataient.

—

Page 40

Les jeux prennent un élan insoupçonné ; la balançoire parvient à des hauteurs inconnues ; la niche aux lapins apprend ce que c'est qu'un assaut.

Page 134 (vol. I)

Il (Edouard Delon) donna aux jeux une impulsion formidable, la balançoire parvint à des hauteurs inconnues et la niche aux lapins apprit ce que c'était qu'un assaut sérieux.

—

Page 49

Bah ! au lieu de marionnettes, on aura de vrais acteurs en chair et en os, les petits camarades de la pension Decotte et Cordier. La salle, c'est la grande classe ; les tables rapprochées

Page 159 (vol. I)

Et ce serait bien plus beau que rue du Cherche-Midi ; les rôles ne seraient pas joués par des marionnettes puisqu'on avait une troupe d'acteurs en chair et en os dans les pensionnaires.

feront la scène, le dessous des tables les coulisses, les quinquets la rampe et les bancs le parterre	Ce serait cette fois du théâtre pour de vrai. La salle était toute construite où fut la grande classe ; les tables rapprochées firent la scène, le dessous des tables les coulisses, les quinquets la rampe, et les bancs le parterre.
	Le répertoire ne fut pas l'embarras ; il était commandé par le costume. Le costume le plus facile à confectionner et en même temps le plus beau, était évidemment le costume militaire. Avec du carton, du papier d'or et d'argent on se fait des casques, des épaulettes, des galons, des décorations, des sabres ; un bouchon noirci à la flamme se chargeait des moustaches.
Avec du carton et du papier d'or et d'argent, on se fait des casques, des épaulettes, des décorations, des sabres ; un bouchon noirci à la flamme se charge des moustaches. Le thème le plus en faveur, c'est l'épopée impériale ; le plus souvent Victor s'attribue le principal rôle. Quand Napoléon est de la pièce, il joue Napoléon. La poitrine alors rayonne d'aigles d'or et d'argent, et, pour mêler la réalité à la fiction, il ajoute aux aigles sa décoration du lis.	. . . . Quand Napoléon était de la pièce, il jouait Napoléon. Alors il se couvrait de décorations et sa poitrine rayonnait d'aigles d'or et d'argent. Dans les moments solennels, pour mêler la réalité à toutes ces splendeurs, il ajoutait aux aigles sa décoration du lys.

Je ne puis vraiment continuer ces textes collationnés ; votre patience comme mon temps s'y épuiseraient. Je vous indique toutefois que ces... réminiscences s'arrêtent à l'année 1841, car là prend fin le récit des souvenirs sur le grand poète.

Il serait peut-être fructueux pour quelqu'un de compétent en la matière et disposant de plus de temps que je n'en ai de consulter quelques-uns des autres livres que nous indique M. Escholier dans la bibliographie de son Roman. S'il a puisé aux autres sources avec la même... intempérance, on ne pourra qu'admirer sans restriction son adresse pour le découpage et les assemblages.

Croyez à ma considération.

M. BOUSCASSE.

§

A propos des singes de Gibraltar. — Un lecteur du *Mercure* nous demande quelques précisions au sujet des singes de Gibraltar, dont il a été question dans un récent écho. Loin de Paris et de nos livres, nous n'avons ici, à la campagne — où le plus stupide des accidents nous maintient immobile depuis le 20 juillet, — que le *Journal* de notre première excursion en Espagne, il y aura bientôt 30 ans. J'y trouve ceci, que je transcris à la lettre : « Sur les rocs escarpés et les

pentes, non loin de la *Cueva de San Miguel* et dominant d'admirables routes serpentines, j'ai aperçu vaguement les profils de deux singes — « *for which,* déclare mon guide anglais avec le plus grand sérieux, *Salomon sent to Tarshish* ». Et, en effet, cela se lit au *Ier Livre des Rois,* ch. x, verset 22. Toujours selon mon guide, il y aurait présentement, sur le roc de *Calpé* — que les Grecs appelaient Καλυβη, Καλπη, corruption du phénicien *alube,* — environ 30 de ces quadrumanes. Ils hantent les sommets de cette *meta che porse ai primi naviganti Ercole invitto* (l'Arioste) et ne se font pas faute de marauder dans les jardins du voisinage. Dépourvus de queue, ils sont, par ailleurs, entièrement inoffensifs et adorent la racine sucrée des *palmitos,* amandes, figues et noix, ainsi que cette poire dite : *prickly pear.* Mais ils ne toucheraient pour rien au monde à une orange. » — C. P.

Le Sottisier universel.

On nous a donné des poumons qui peuvent respirer l'air tel qu'il est, avec son mélange d'oxygène et d'hydrogène. — MAURICE ROSTAND, *Le second Werther,* p. 75.

[On vient de découvrir, à Paris, une inscription, en français, commémorant la pose en 1352, par Jean Ier dit le Bon, de la première pierre d'une petite église vouée à saint Yves ; le texte débute ainsi : Jehan, par la grâce de Dieu roy de France, a fondé cette chapelle... etc. Voici comment un journal reproduit ce membre de phrase] : Moi, Jehan, roi de France et de Navarre, ai posé cette première pierre... — *Le Matin,* 29 octobre.

La Saint-Barthélemy fut, le 24 février de l'année 1592, le triomphe de la démocratie. — LEE CHILDE, « Le Journal de Prosper Mérimée », *Revue de Paris,* 1er décembre 1938, p. 577.

Escadre française d'Extrême Orient. Après application de la prophylaxie obligatoire, la moyenne des cas d'infection tombe de 134 o/o à 2 o/o. — ALFRED FABRE-LUCE, *Pour une politique sexuelle,* p. 183.

Exemplaire sur japon, contenant trois spirituelles lettres autographes du docteur Georges Camuzet, écrites avant sa mort au sujet de ce livre, et un frontispice... — (O. Uzanne. Quelques-uns des livres contemporains... tirés de la bibliothèque d'un écrivain et bibliophile parisien dont le nom n'est pas un mystère... Paris, A. Durel, 1894. n° 67, *Les Sonnets du docteur*).

Il [Ramuz] en avait honte devant ses parents, ses ancêtres, devant tous les Vaudois, qu'il avait sans doute l'impression de massacrer une seconde fois. — PIERRE GUÉGUEN, *Les Nouvelles Littéraires,* 19 octobre.

PETIT PARISIEN 336, 3 m. 19 h. 25 :... Gavotte de la Suite française en sol (J. S. Bach), solo de clarinette, exécuté par M. Ruggiero Gerlin, sur clavecin Pleyel... — *Radio-Magazine,* 18 août.

Zénaïde Fleuriot (quel charmant prénom) est née il y a cent ans ; est-ce que les enfants d'aujourd'hui lisent encore « Un bon petit Diable » ? — *La Meuse* (Liége), 8 novembre.

M. Emile Massard, conseiller municipal, s'est ému de la célérité avec laquelle les morts, les pauvres morts, dont les douleurs ont été chantées par Paul Verlaine, sont acheminés vers leur demeure dernière. — *La Liberté*, 15 novembre.

Le plus beau mot du Tigre a été muet. — GEORGES PIERREDON. *L'Esprit de Clemenceau*, Paris, Payot, 1919, p. 110.

Toulon, 10 novembre. — Une auto se rendant à Barjols, ayant à bord quatre personnes, a capoté, à quinze cents mètres du massif de la Sainte-Beaume, dans un ravin. Quatre de ses voyageurs sont blessés. Un cinquième, Pierre Vincent, 35 ans, commerçant à Marseille, a été tué sur le coup. — *L'Œuvre*, 11 novembre.

§

Publications du « Mercure de France ».

LE LIVRE DES REINES (*La Reine Ogive*, tragédie, *La Reine Bertrade*, drame, *La Reine Ale*, divertissement), par Francis Vielé-Griffin. Volume in-4° carré, tiré à 130 exemplaires sur beau vélin, savoir : 100 exemplaires numérotés de 1 à 100, à 200 francs ; 30 exemplaires hors commerce marqués H. C.

SIMPLES CONTES DE LA MONTAGNE, de Rudyard Kipling, traduits par Madeleine Vernon et Henry-D. Davray, avec une Introduction par Henry-D. Davray. Vol. in 16, 12 fr. Il a été tiré 165 exemplaires sur vergé de fil Montgolfier, numérotés de 1 à 165, à 40 francs.

AU JAPON SPECTRAL, de Lafcadio Hearn, traduit par Marc Logé. Vol. in-16, 12 fr. Il a été tiré 55 exemplaires sur vergé de fil Montgolfier, numérotés de 1 à 55, à 40 francs.

Le Gérant : A. VALLETTE.

POITIERS. — IMP. MARC TEXIER

[Vie]nnent de paraître :

M. MARNAS

MIRIAM

[1] volume in-16. Prix .... 15 fr.
[Su]r fers spéciaux .... 35 fr.

[SO]UVENIRS D'ENFANCE D'UNE FILLE DE JOACHIM MURAT

La Princesse Louise Murat, Comtesse Rasponi (1805-1815)

Publiés par son arrière petit-fils le Comte Jean-Baptiste SPALLETTI
Préface, notes et appendice du Sénateur M. MAZZIOTTI

[1] volume in-8 écu, orné de gravures. Prix .... 25 fr.
[Il a] été tiré 10 ex. numérotés, sur papier hollande Van Gelder .... 80 fr.

André BERGE

L'ESPRIT DE LA LITTÉRATURE MODERNE

[1] volume in-16. Prix .... 12 fr.

G. LENOTRE

PARIS RÉVOLUTIONNAIRE

VIEILLES MAISONS – VIEUX PAPIERS

Sixième série

[1] volume in-8 écu, orné de gravures. Prix .... 22 fr.
[Il a] été tiré 75 ex. numérotés, sur papier Hollande Van Gelder .... 85 fr.

ANDRÉ BELLESSORT

VICTOR HUGO

Essai sur son Œuvre

[1] volume in-8 écu, orné de gravures. Prix .... 25 fr.
[Il a] été tiré 75 ex. numérotés sur papier Hollande Van Gelder .... 85 fr.

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE PARISIENNE

HENRI LEMOINE

Archiviste Départemental de Seine-et-Oise

[L]E DÉMOLISSEUR DE LA BASTILLE

La Place de la Bastille, son histoire de 1789 à nos jours.

[1] volume in-16. Prix .... 15 fr.

[Pou]r paraître dans cette collection :

Jean MOURA et Paul LOUVET « LE CAFÉ PROCOPE »
[...] MOUTON, Bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale « LA VIE MUNICIPALE AU XVIe SIÈCLE »

L'OFFICE

du « Crapouillot », 3

POUR LES COLONIA

L'Office de Livres de l'excellente revue littéraire, « L
s'adressant à tous les lettrés des colonies et de l'étran
çaises.

Organe de centralisation, l'Office est basé sur le s
chèques multiples. Au reçu du premier versement, un c
averti à chaque envoi de son solde créditeur.

I. Souscripteurs « avec envoi d'office ».

Le correspondant charge l'Office de lui choisir chaque mois meilleures nouveautés, suivant les directives données dans le bulle de souscription (page ci-contre), qu'il peut d'ailleurs modifier à gré, au cours de l'année.

L'abonné qui réside dans un pays éloigné, grâce à cette méth nouvelle, au lieu de commander en France les livres qu'il désire d'attendre l'aller et le retour des courriers, reçoit dès leur parution œuvres nouvelles de ses auteurs préférés et les meilleures nouveau dans les genres qu'il a désignés.

Les livres sont facturés au prix de Paris, plus le port, alors c certains libraires coloniaux ou étrangers font subir au livre franç en prétextant le change, les majorations les plus fantaisistes.

En dehors des clients possédant des comptes c
en tous genres accompagnées de leur montant (

MONTANT DES PROVISIONS

(*Port*

Pour recevoir 2 livres nouveaux par mois..................
— 4 livres nouveaux — ....
— 8 livres nouveaux — ....
Pour recevoir 10 à 12 livres nouveaux par mois pendant u
des éditions originales, des éditions d'art et de grand lu

Ce tarif est basé sur le prix moyen des livres fr
revue illustrée d'arts et de lettres « Le Crapou

Bulletin de souscription à l'abonnement du
" CRAPOUILLOT " et à " L'OFFICE DE LIVRES " du Crapouillot

3, place de la Sorbonne, PARIS-Ve

NOM ET ADRESSE : ....

....

1. — Je vous adresse ci-joint { **75 fr.** (France) / **100 fr.** (Etranger) } { pour un abonnement d'un an au " Crapouillot ". (et **85 fr.** pour les pays ayant accepté le demi tarif postal),

OFFICE DE LIVRES DU CRAPOUILLOT

2. — Je vous adresse ci-joint une provision de ...., destinée à couvrir les frais d'achat et d'envoi de 2, 4, 8, 10 à 12 .... livres par mois, les plus intéressants à votre choix et d'accord avec votre critique littéraire — ainsi que tous les ouvrages que je vous commanderai personnellement.

INDICATIONS SPÉCIALES

I. Je désire, en principe, recevoir, dès leur apparition, les grands prix littéraires :

....

II. Les œuvres de mes auteurs préférés (à savoir) : ....

....

III. J'aime : les romans psychologiques, d'aventures ; les livres de voyage ; les livres d'histoire et les biographies romancées ; les pièces de théâtre ; les livres de critique littéraire, artistique, théâtrale ; les livres sur la guerre et sur l'histoire de la guerre ; les livres de vers ; les romans coloniaux ou exotiques ; les livres gais ou satiriques ; les traductions inédites d'auteurs étrangers contemporains.

IV. Je désire des livres d'art illustrés d'un prix ne dépassant pas (20 fr., 150 fr., 500 fr.)

V. Je désire recevoir les meilleurs livres de l'année en édition originale (indiquez le nombre à fournir et calculer le montant sur le prix moyen suivant : alfa : **25** fr., Lafuma : **45** fr., Hollande : **80** fr., Japon : **130** fr. par volume).

VI. **M'adresser uniquement les livres que je commanderai.**

BULLETIN FINANCIER

Jn fait capital s'est produit au cours de cette dernière quinzaine : la baisse du loyer l'argent sur presque tous les marchés financiers du monde.

Elle est la conséquence immédiate de la fin du « boom » de Wall Street. La spécula- étant enrayée à New York, le Federal Reserve Bank a pu abaisser son taux d'es- npte, cependant que, dans le même temps, la Banque d'Angleterre, la Reichsbank, Banque Nationale de Hongrie, la Banque Royale Néerlandaise, pouvaient réduire s aussi, leur taux de réescompte après l'avoir relevé il y a quelques semaines dans le de réfréner un exode vers les Etats-Unis des capitaux de leurs nationaux.

l y a détente monétaire générale ; et c'est là une situation nouvelle, qui mérite d'être minée de très près. On pourrait dire qu'une grande aisance de crédits serait de ure à favoriser une reprise des divers marchés financiers, si l'on était moindrement uré que les détenteurs de capitaux sont disposés à les investir en valeurs mobilières, is il n'en est pas ainsi. L'inaction persistante de Paris où les disponibilités restent thoriques, la lourdeur inquiétante de Londres, le malaise qui règne aussi bien à rlin qu'à Bruxelles et à Madrid montrent clairement que les capitalistes se réservent. parle, en France, de créer une Banque d'Acceptation, dans le but de permettre une orption des capitaux sans emploi par le moyen de placements à court terme ; on risage aussi une politique « constructive », un programme arrêté de grands travaux ; tes choses qui seraient superflues si les capitaux étaient d'eux-mêmes disposés à mployer.

Or, ils ne s'emploient pas. Tous les marchés financiers sont maussades. Et s'ils ne mploient pas, c'est assurément que leurs détenteurs éprouvent quelque appréhension es placer.

La débâcle de Wall Street n'a pas eu seulement pour conséquence l'ouverture d'une se aux Etats-Unis. Elle constitue pour tous ceux qui réfléchissent, un enseignement cieux. Elle met en évidence les dangers de la spéculation à outrance. Elle fait douter conditions fondamentales de l'économie moderne, en grande partie étayée sur le dit. Et il faudra nécessairement un certain temps, avant que la défiance disparaisse.

En outre, chez nous, les émissions d'obligations — opérations essentiellement ban- res — tendent à l'emporter sur les augmentations de capital, opérations plus parti- ièrement boursières. De plus en plus, la notion du placement domine la théorie de spéculation ; de plus en plus, la recherche du rendement maximum prévaut sur celle la plus-value en capital. Pour tout dire, le public a vaguement conscience que les reaux actuels de toutes les bonnes valeurs sont largement suffisants, eu égard au venu net immédiat et aux perspectives d'augmentation des prochains dividendes.

Un tel état d'esprit, qui ne peut manquer de persister, le franc étant stabilisé, est peu opice au développement de campagnes boursières. Aussi, en définitive doit-on prévoir maintien de cette période de stagnation, dont on pouvait pressentir l'ouverture depuis isieurs mois.

Nos Rentes maintiennent des tendances à la hausse par le fait même qu'elles sont sentiellement des affaires de placement, appelées à bénéficier de l'abaissement du loyer l'argent. Les Banques, les Chemins de fer végètent, parce que sans attraits. Les Fonds rangers ne retiennent pas encore l'attention, bien que certains d'entre eux, comme Fonds Ottomans, soient attrayants en raison de leur revenu élevé et de l'importance la prime de remboursement qu'ils présentent. Les Mines se ressentent de la faiblesse cuivre et de l'étain. Les Caoutchoucs restent sous le coup de l'augmentation des ocks. Seuls, les Pétroles donnent des signes de reprise, en raison de la diminution de surproduction aux Etats-Unis.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatémala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal), Uruguay, Vénézuéla, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro : 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr. 50

En ce qui concerne les *Abonnements étrangers*, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

POITIERS. — IMP. MARC TEXIER